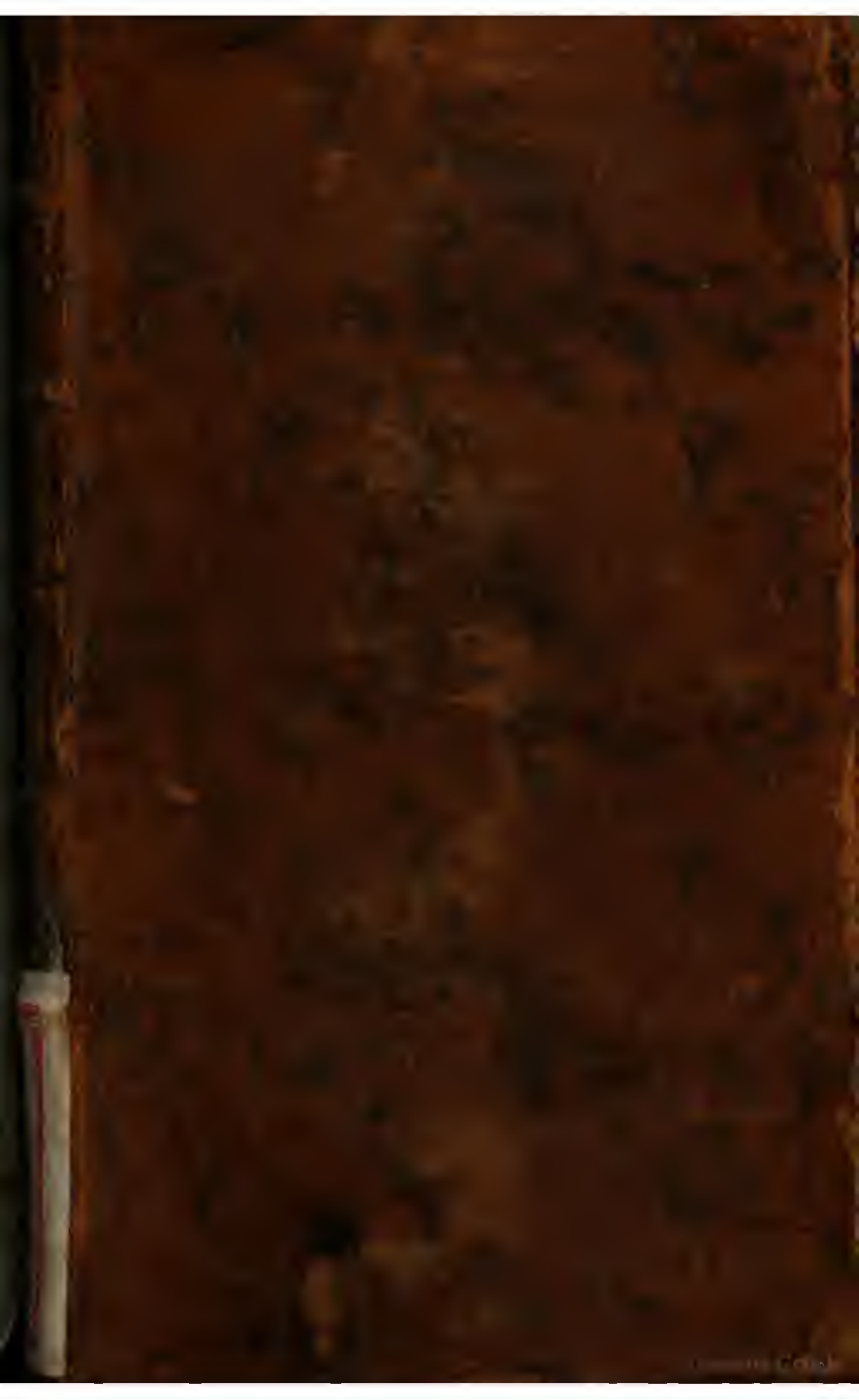

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
152
NAPOLI

35. 1. 24.

926. VII

II Suppl - Palat. A - 152.

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

627.223

LE VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME VII.

Prix 3 liv. relié.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi,

BIBLIOTHEQUE ROYALE MAZARINE

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE LXXVII.

La Sibérie.

EN quittant la rive orientale de la mer Caſpienne, mon deſſein étoit, Madame, d'entreprendre le voyage de Sibérie. Déjà je m'étois avancé vers le nord, à la hauteur de Caſan; mais me trouvant indiſpoſé, je me rendis dans cette ville, où j'eſſuyai une maladie qui me fit changer de réſolution. Mon médecin, le docteur Solnick, avoit accompagné en 1733, M. Gmélin, envoyé par la Czarine, pour faire, en Sibérie,

des obſervations & des recherches ſur différentes parties de l'hiſtoire naturelle. " Je puis, me dit-il, vous épar-
„ gner les fatigues d'un voyage pé-
„ nible & dangereux pour un homme
„ qui ſort de maladie. Liſez cette re-
„ lation ; elle contient tout ce qu'il y a
„ de curieux dans l'immenſe pays que
„ j'ai parcouru. J'étois jeune, & à
„ peine ſorti des écoles de médecine,
„ lorſque j'entrepris ce long voyage ;
„ mais je n'en étois ni moins ſoigneux,
„ ni moins exact à obſerver & à écrire
„ tout ce qui peut être l'objet d'une
„ curioſité & d'une attention raiſon-
„ nable. Jugez-en par vous-même,
„ ajouta-t-il ; & voyez d'abord ſi ce
„ que je dis de la ville de Caſan, où
„ nous ſommes, & que vous con-
„ noiſſez, ne répond pas à l'idée que
„ vous vous en êtes formée. „

Sous les regnes de Gengis-Khan, de Tamerlan & de leurs ſucceſſeurs, Caſan étoit la capitale d'une partie de la Tartarie, le ſiege du gouvernement, & la réſidence de la famille royale. Elle fut priſe par les Moſcovites, vers le milieu du ſeizieme ſiecle ; & depuis ce temps, elle eſt toujours reſtée ſous

leur domination. On raconte que le Czar Jean Baſilowitz, ou fils de Baſile, étoit ſi flatté de cette conquête, que lorſqu'il étoit de bonne humeur, ou qu'il avoit bu, il ne manquoit jamais d'entonner une certaine chanſon, compoſée ſur la priſe de cette ville. Les princes vaincus s'étant convertis au Chriſtianiſme, on leur aſſigna des terres, où leurs familles ſubſiſtent encore aujourd'hui. Ce Jean Baſilowitz eut une étrange reſſemblance avec le Czar Pierre : tous deux firent mourir leurs fils, les ſoupçonnant d'une conſpiration.

Caſan, autrefois riche & floriſſante, ne conſerve plus que quelques reſtes de ſon ancienne opulence. Elle eſt ſituée dans une plaine, le long d'une petite colline, ſur la riviere de Caſanka, qui lui donne ſon nom, & à tout le pays, & va ſe jetter dans le Volga, qui en eſt peu éloigné. L'étendue de cette ville eſt aſſez conſidérable; mais ſes maiſons & ſes remparts ne ſont que de bois. Elle eſt défendue par un château, dont les fortifications ſont de pierre & de brique : la riviere lui ſert de foſſé ; & il eſt muni d'une bonne artillerie, & d'une forte garniſon. La cathédrale,

le palais de l'archevêque, celui du gouverneur, & les cours de judicature ſont dans la citadelle. La ville eſt entourée d'un foſſé & d'une paliſſade; elle eſt habitée, ainſi que les fauxbourgs, par des artiſans Ruſſes, & des Tartares Mahométans, originaires du pays. Il eſt défendu à ces derniers, ſous peine de mort, d'entrer dans le château. Ils vivent d'ailleurs avec aſſez de liberté; & indépendamment de l'exercice de leur religion, ils jouiſſent de pluſieurs privileges. Ils font avec la Perſe, la Turquie & les autres peuples de l'Orient, un fort grand commerce, principalement en pelleteries; & il y a des négociants très-riches parmi eux.

A l'une des extrêmités de Caſan, eſt une ſuperbe manufacture de draps. Elle fut établie aux frais du gouvernement, par un Ruſſe, qui s'y eſt tellement enrichi, qu'il a fait lui-même bâtir ſept égliſes à ſes propres frais. Tel eſt l'uſage qu'on fait encore ici des richeſſes. Tous les nobles qui poſſedent des biens dans le diſtrict de cette ville, ſont obligés de fournir, tous les ans, une certaine quantité de laine, pour ſou-

tenir cette manufacture. L'état achete à un prix fixé, tous les draps qu'on y fabrique, & en habille les troupes.

Le pays des environs de Caſan eſt fertile en froment, en riz, en orge, en avoine, & en pluſieurs ſortes de légumes. Les bois, qui ſont d'une étendue immenſe, & compoſés de différentes eſpeces d'arbres, produiſent plus de chênes qu'il n'en faudroit pour conſtruire tous les vaiſſeaux de l'univers. On y trouve une quantité prodigieuſe de gibier; & lorſque le printems commence, une foule innombrable d'oiſeaux aquatiques s'y rendent des bords de la mer Caſpienne, & y viennent faire leur ponte. A la fonte des neiges, le Volga inonde tout le terrein qui eſt au-deſſous de ſon niveau, & cauſe le même effet que le Nil en Egypte. Le courant en eſt ſi rapide, dans ſes débordements, qu'il entraîne quelquefois les vaiſſeaux dans les forêts, & les y laiſſe à ſec lorſqu'il ſe retire. Le limon qu'il charrie, rend les terres ſi fertiles, que les iſles qu'il forme ſont couvertes d'arbres, & remplies d'excellentes aſperges: on y voit des melons de la groſſeur de nos citrouilles.

Le bœuf, le mouton, la volaille & quantité d'autres proviſions ſe donnent ici au prix le plus modique. On y fabrique les meilleurs cuirs de toute la Ruſſie : on les tranſporte en Europe ; & c'eſt une des principales branches du commerce de ce pays. On ne ſe ſert point d'huile pour les préparer, mais d'une eſpece de goudron qui ſe tire de l'écorce du bouleau très-abondant en cette contrée.

Il y a ſur les bords de la Caſanka, un monaſtere agréablement ſitué ; le ſupérieur ne voulut jamais nous permettre d'entrer dans l'égliſe, à moins que nous ne quittaſſions nos perruques. On eut beau lui repréſenter que l'archevêque de Caſan ne connoiſſoit point ces ſortes de coutumes ; il répondit que ſa regle preſcrivoit d'éloigner du lieu ſaint, quiconque y paroîtroit la tête couverte. On a établi dans ce couvent une école publique, où des enfants Tartares apprennent les langues ruſſe & latine, la philoſophie & la religion. On choiſit ceux qui montrent le plus d'intelligence ; on les enleve à leurs familles ; & l'on eſpere qu'après qu'ils ſeront inſtruits, ils

convertiront leurs parents, & leur nation.

On célebre à Caſan, toutes les années, une fête en l'honneur de la Vierge, appellée le jour de ſainte Marie. Elle commence par une proceſſion, où aſſiſtent le gouverneur & les principaux de la ville, & qui va de la cathédrale à un couvent de religieuſes, dédié à la Mere de Dieu. L'abbeſſe apporte l'image de la Vierge peinte ſur bois, ornée d'un collier & d'une couronne; & fait au gouverneur un compliment à l'entrée de l'égliſe. Enſuite on chante l'office; & il ſe débite un ſermon, durant lequel le prédicateur, tranſporté d'amour pour cette image, s'approche d'elle à chaque inſtant pour la baiſer. Pendant la cérémonie, on allume des cierges que l'on éteint ſur le champ, pour les remplacer par d'autres; car c'eſt en cela que conſiſte tout le revenu du monaſtere. Après l'office, le gouverneur invite à dîner les perſonnes les plus qualifiées: les femmes mangent dans une ſalle, les hommes dans une autre. Vers la fin du repas, on prie madame la gouvernante, & les femmes les plus diſtinguées, de venir verſer du punch à

la ronde ; & elles s'en acquittent avec plaiſir. Le dîné fini, les hommes & les femmes s'aſſemblent dans une grande ſalle ; & là commence un bal qui dure juſqu'au ſoir.

Les Tartares Mahométans ont auſſi leurs égliſes & leurs fêtes : la curioſité porte ſouvent les étrangers à ſe trouver à leurs cérémonies. Les moſquées ſont communément un vaiſſeau quarré, bâti de bois, & ſurmonté d'une tour. On y arrive, du côté de la rue, par quatre ou cinq marches ; & l'on y entre par un veſtibule, où les Tartares ôtent & laiſſent leurs ſouliers. La nef eſt éclairée par un grand nombre de fenêtres, & échauffée par un poële qui donne une chaleur très-douce. Au-deſſus de la porte, eſt une tribune pour les chantres : le prêtre ſe tient en bas, dans la partie oppoſée, le viſage tourné vers le peuple. Le milieu de la moſquée eſt couvert d'un tapis ; & cet endroit eſt regardé comme le ſanctuaire. Les Tartares, rangés des deux côtés, ſont aſſis à la turque, & ont la tête couverte. Le prêtre lit, ou plutôt pſalmodie ; & tous les aſſiſtants ont les mains jointes. Bientôt il eſt ſe-

condé par les chantres qui ſont dans la tribune. Il reprend enſuite ſa lecture, commence la priere générale, après laquelle il marmote quelques mots ; & tous les Tartares ſe levent en même temps : un régiment ne fait pas l'exercice avec plus de préciſion. Ils ont des chapelets qui les guident ; & ils accompagnent d'un murmure ſourd, & de geſtes ridicules, les prieres qu'ils récitent ou qu'ils chantent : tantôt ils ſe mettent les doigts dans les oreilles, comme pour éviter un bruit auquel ils ne ſont point accoutumés ; tantôt ils ſe paſſent la main ſur le viſage, comme s'ils vouloient ſe ſavonner la barbe. Quelquefois ils ſemblent s'exciter à vomir, en préſentant à la bouche qu'ils tiennent ouverte, les deux doigts du milieu de chaque main. D'autres fois ils ſe courbent, comme s'ils cherchoient quelque choſe à leurs pieds ; enſuite s'étant relevés, ils tombent proſternés, ſe relevent, & ſe proſternent de nouveau. La priere finie, tout le monde ſe retire, à l'exception de quelques dévotes qui viennent s'aſſeoir autour du prêtre, lequel, ſans doute, ne tarde pas à les congédier.

Les villages des environs de Caſan ſont habités par des Tartares Mahométans, qui ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. On les achete des parents; & le prix eſt proportionné à leur beauté. Elles ſont habillées à la ruſſe, ainſi que leurs maris; ceux-ci ſe font raſer la tête, & ſe coupent la barbe en pointe comme les Juifs. Ils ſont d'une extrême propreté dans leurs maiſons: ils ont des bancs larges & bas, couverts de tapis, pour s'aſſeoir, & une eſpece de lit de repos, ou des couſſins pour les étrangers. Au lieu de poëles, il y a deux cheminées dans chaque chambre; l'une pour ſe chauffer, & l'autre pour y faire la cuiſine. Leurs vîtres ſont faites de la tunique extérieure de l'eſtomac de veau, qu'ils étendent ſur des chaſſis, & qui leur tranſmet aſſez de lumiere Ces Tartares ſont plus civils, & d'un commerce plus facile que les idolâtres. Quand ils s'engagent au ſervice de la Ruſſie, ils font un ſerment particulier, qui aſſure leur fidélité. Ils ſont à genoux devant un homme qui leur lit la formule du ſerment, en langage ruſſien; & elle leur eſt expliquée dans leur propre langue par un de leurs prêtres, qui leur

préſente l'alcoran à baiſer. On croiſe enſuite deux épées nues ; ils s'en approchent l'un après l'autre ; & on leur donne à chacun, par-deſſus les épées, un petit morceau de pain trempé dans du ſel. Ils le reçoivent avec reſpect, & le mangent, pour ſignifier que s'ils manquent à leur ſerment, ils conſentent que ce pain leur ſerve de poiſon.

Outre les Tartares Mahométans, il y en a d'autres dans le diſtrict de cette ville, qui ſont profeſſion d'idolâtrie. Les principales tribus ſont les Tchérémiſſes, les Tchouvaches, & les Votiakes. Ils ſont, en général, fort ignorants, & très-attachés à d'anciennes ſuperſtitions. La tradition des Tchérémiſſes porte qu'ils avoient autrefois un livre, où étoient renfermés tous les principes de leur religion ; mais comme perſonne ne pouvoit le lire, une vache vint & l'avala ; c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la vénération qu'ils ont pour cet animal.

Les Tchérémiſſes offrent à une divinité, dont ils ignorent le nom, la premiere piece de gibier qu'ils tuent ; & ils attachent à un arbre, autour duquel ils s'aſſemblent, la peau & les os de la victime. Ils ont un prêtre qui regle les

préparatifs & l'ordre des ſacrifices ; lorſqu'on fait une noce, il prie pour la poſtérité de la famille future, & donne à boire aux convives auſſi ſouvent qu'il le juge convenable. L'habillement des hommes eſt le même que celui des Ruſſes. Le vêtement des femmes varie, ſuivant l'âge de celles qui le portent, & ne differe guere que par la coëffure. Pluſieurs ont les cheveux noués autour de la tête ; la treſſe de derriere eſt plus longue que les autres, & ſe termine par une houppe de ſoie rouge, à laquelle pend une ſonnette de bronze. La tête eſt couverte d'un reſeau garni de coquillages ou de petites pieces d'argent ; & au-deſſus, eſt un morceau de mouſſeline pliſſée, qui a la forme d'un bonnet de grenadier, également terminé par une houppe de ſoie, & une ſonnette qui ſe fait entendre toutes les fois qu'on remue la tête. Quelques-unes ſont coëffées de deux anneaux, dont l'un entoure le devant de la tête ; & l'autre prend depuis le haut du front, juſqu'au cou. De-là pend une eſpece de bandeau, large de deux pouces, qui eſt engagé dans les plis de la robe. Cette queue, ainſi que les anneaux, eſt ornée de pie-

ces de monnoie, & de coraux de toutes ſortes de couleurs. Au-deſſus de ces anneaux s'éleve un bonnet enrichi des mêmes ornements, qui forment des pendants d'oreille, avec deux rangs de coraux qui ſe réuniſſent ſur la poitrine.

Les Tchouvaches, autres Tartares du diſtrict de Caſan, ont des prêtres & des prêtreſſes appellés *Youmaſſes*, qui, dans leur langage, veut dire *ſorciers*. Chaque village en a un ou deux; & dès que ces peuples ſe ſentent malades, ou même légérement incommodés, ils ont recours à ces Youmaſſes, à qui ils paient leurs conſultations, & qui les trompent par mille ſupercheries. D'abord ils déſignent la victime que le malade doit offrir. Si c'eſt un agneau, ils vont eux-mêmes le tuer ſur une montagne conſacrée à cet uſage; allument un grand feu, auprès duquel ils récitent des oraiſons; font cuire les entrailles de l'animal, en mangent autant qu'ils veulent, & emportent le reſte pour régaler leurs amis. Comme les Tchérémiſſes, ils offroient autrefois la peau de l'agneau, & l'attachoient à un arbre, dans l'endroit deſtiné à la priere; mais cet uſage eſt aboli; ils aiment mieux la vendre;

& les Tchérémiſſes, quoique plus groſſiers, commencent déjà à les imiter.

Les Tchouvaches adorent un ſeul Dieu; mais ils réverent des êtres du ſecond ordre, qu'ils comparent aux ſaints du Chriſtianiſme. Chaque habitation a ſon idole placée ſur la montagne où ſe font les ſacrifices. Ces peuples s'abſtiennent du travail le vendredi, mais ſans y attacher aucune idée de dévotion. Ils ont une grande fête dans l'année; & vont, ce jour-là, viſiter enſemble le ſaint lieu où repoſe l'idole. Le Youmaſſe, ou le prêtre, fixe le temps auquel doit ſe faire cette eſpece de proceſſion. Le gouvernement de Ruſſie a donné des ſoins pour la converſion de ce peuple. Il a établi dans toutes les villes, des écoles pour les jeunes Tchouvaches, où ils ſont inſtruits des principes de la foi; mais le ſuccès n'a pas répondu à des vues ſi louables. C'eſt, ſans doute, faute d'inſtituteurs intelligents, qui ſachent tirer parti de cette jeuneſſe. D'ailleurs, la crainte ou l'intérêt étant les ſeuls motifs qui attirent ces barbares, leur converſion eſt peu ſincere ou peu durable.

Une ſingularité qui diſtingue une troiſieme tribu de Tartares, appelée

les *Votiakes*, eſt qu'ils ont preſque tous les cheveux roux. Ils ſont auſſi groſſiers que les précédents, & n'ont preſque aucun culte. Ils croient qu'il y a un Dieu, & le placent dans le ſoleil ; mais ils ne lui rendent nul honneur. Ils réverent un ruiſſeau qu'ils regardent comme ſacré ; & quelquefois ils lui orfrent des ſacrifices. Dans les cas importants, de diſette ou de maladie, ils ont recours à leur prêtre, qui les abuſe par mille artifices. Ils célebrent une fête, vers le temps de Noël, qui conſiſte principalement à s'enivrer de biere & d'eau-de-vie. En général, ils ſont pauvres ; la chaſſe eſt preſque leur unique occupation, & l'arc, leur arme la plus ordinaire. Les Votiakes ſont les premiers peuples qu'on rencontre en entrant en Sibérie. Ils habitent des villages ou des hameaux, & ſont d'une très-petite taille.

Quoique la ville de Caſan ſoit beaucoup plus méridionale que Péterſbourg, dit toujours M. Solnick dans ſa relation, le froid y eſt cependant beaucoup plus vif. Etant un jour allé me promener, par un beau temps, le 23 de Décembre, à quelques milles de cette ville, j'eus

le viſage, les doigts & les oreilles gelés, quoique je n'euſſe pas été une demi-heure en chemin. J'employai le remede dont on ſe ſert en pareil cas ; je les frottai avec de la neige ; & je fus guéri preſque dans l'inſtant.

Avant que de quitter ce pays, je voulus voir la caverne de Kongour, que l'on viſite par curioſité. L'eau filtrée au travers des terres, y forme diverſes figures, qui repréſentent des arbres & des animaux. Un coup de piſtolet y fait autant de bruit, qu'un canon du plus grand calibre, tiré en pleine campagne. A une certaine diſtance, les flambeaux s'éteignent ; & juſqu'à préſent, faute de lumiere, il n'a pas été poſſible d'aller juſqu'au fond de la caverne.

Sur la route de Caſan à Catherinebourg, autre ville de l'empire de Ruſſie, nous trouvâmes pluſieurs arbres, qui ſont comme autant de ruches à miel. Les habitants creuſent le tronc d'un tilleuil, d'un tremble, ou de tout autre bois mou, de la longueur de cinq à ſix pieds ; ils font à côté une ouverture de dix à douze pouces de long, ſur quatre de large : ils placent dans le creux de l'arbre, des baguettes en travers ;

ils ferment l'ouverture avec une planche, & ménagent de petits trous, pour laiſſer entrer & ſortir les abeilles. Ils mettent ces ruches ſur le bord d'un bois, & les pendent aux arbres avec des liens de jonc, pour empêcher que les ours ne mangent le miel, dont ils ſont très-friands. La cire & le miel qu'on en tire, ſont une branche conſidérable du commerce de Caſan. On aſſure qu'il y a une maniere d'avoir l'un & l'autre, ſans détruire les abeilles.

La ville de Catherinebourg, dont je viens de parler, a été fondée en 1723, par Pierre le Grand, & achevée ſous le regne de l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom. Elle eſt dans la province de Tobolsk ; & on peut la regarder comme le centre de toutes les fonderies & les mines de Sibérie ; auſſi n'eſt-elle habitée que par des mineurs, des fondeurs, ou ceux qui ont inſpection ſur les travaux. Les machines ſont entretenues avec un ſoin extraordinaire ; & les ouvriers ont une application qu'on ne remarque point partout ailleurs. On n'a point recours aux coups de bâton, pour prévenir l'ivrognerie ; il n'eſt permis de leur vendre

de l'eau-de-vie, que le dimanche ; & la quantité en eſt fixée. D'ailleurs rien ne leur manque ; ils ſont payés régulièrement, vivent à bas prix ; & il y a des hôpitaux où tous les malades ſont reçus, & bien ſoignés.

Nous allâmes à quelques lieues de-là, viſiter une mine de cuivre ; on y deſcend par un eſcalier aſſez commode ; la mine ne ſe montre point en filons, mais par nids, dans une terre noire & un peu alumineuſe. A quelque diſtance de-là, ſont les moulins néceſſaires pour la piler, & les fourneaux pour la couler : elle ſe porte enſuite à Catherinebourg pour l'affiner & la mettre en lames.

Ce qui diſtingue particuliérement cette partie de la Sibérie, & même tout ce vaſte pays, c'eſt la grande quantité de ces fonderies, & de ces mines. Les principales ſont celles de Siſſert, de Kamenskie, de Kolivan, d'Argoune, &c. La premiere a été établie par le gouverneur de Catherinebourg, pour en exploiter le riche minéral de fer, qui abonde dans ce canton. La riviere dont elle porte le nom, a toujours aſſez d'eau, pour faire aller ſix martinets, & les ſoufflets de deux

fourneaux. La ſeconde, ſituée ſur la riviere de Kamenka, eſt une des plus anciennes de la Sibérie, & celle où l'on fabrique le meilleur fer. Il y a, ſur la montagne de Kolivan, une fonderie de cuivre, fort renommée : elle eſt protégée par un fort à quatre baſtions, entouré d'un foſſé ; & à côté eſt un très-grand village. Le commandant & les mineurs logent dans la citadelle. Le principal attelier eſt compoſé de cinq autres, qui comprennent cinq fourneaux & un martinet à cuivre, un fourneau d'affinage, & un moulin à broyer du ſel ; un endroit où l'on étame & on travaille le cuivre ; cinq forges dont les ſoufflets ne vont qu'à bras, un moulin à ſcier & un brocard à charbon. La plupart des ouvriers ſont des payſans de différentes provinces, qui viennent gagner de quoi payer l'impôt, & s'en retournent ; ce qui nuit fort aux travaux de la mine qui demanderoit plus de huit cents hommes pour l'exploiter. Ses filons ſont également riches en cuivre, & en argent ; & cet argent même eſt aſſez chargé d'or, pour mériter qu'on y faſſe attention. Il y a des filons qui ont deux à trois pieds de largeur, &

s'étendent à plus d'un quart de lieue. L'or s'y montre quelquefois, ſoit dans la mine même, ſoit à la ſurface, en grains, ou en petites feuilles. Quelle que ſoit l'ardeur que l'on apporte à l'exploitation, ces mines ſont ſi riches & ſi étendues, qu'il peut s'écouler pluſieurs ſiecles, avant que l'on ait épuiſé ce tréſor.

La fonderie d'Argoune eſt à quelques lieues de la riviere dont elle porte le nom, ſur un ruiſſeau formé par une ſource peu éloignée. Le gouvernement fut informé par un Kalmouk, qu'il y avoit une mine dans ce canton. On fit, à ce ſujet, beaucoup de recherches; & l'on vit que ce rapport étoit véritable. Trois Grecs exploiterent la mine, & en tirerent juſqu'à ſix cents livres d'argent par année. On a fait depuis de nouvelles fouilles; & l'on y a trouvé une eſpece d'argille qui, dans ce pays, eſt une excellente mine d'argent. La diſpoſition naturelle de ces contrées a cela d'avantageux, que ces mines ſont très-abondantes, &, dans pluſieurs endroits, peu profondes; ce qui fait qu'on peut les exploiter à moins de frais. Elles ont été portées à la plus grande perfection, par

par le ſavoir & l'induſtrie de M. Demidof, à qui Pierre le Grand les avoit cédées. Quant au bois néceſſaire pour les fourneaux, il n'y a point de pays au monde où il y en ait plus que dans cette contrée. On trouve quelques-unes de ces mines dans les vallées ; mais celles des montagnes ſont préférables, parce qu'on ne craint pas d'y être inondé. La recherche en eſt facile : il ſuffit de fouiller à un ou deux pieds de profondeur ; & il n'eſt pas rare d'y voir des filons épais d'une toiſe. En creuſant dans les environs de la fonderie d'Argoune, on a découvert une terre jaune, qui contient du plomb, de l'argent, de l'or, du fer & de l'antimoine. Une livre d'argent renferme pour deux ducats & demi d'or fin.

Après cette digreſſion ſur les mines, le docteur nous ramene à Catherinebourg. On y établit, pendant ſon ſéjour, un attelier pour faire des colonnes & des tables de marbre. Il fut ordonné, dans le même temps, de tailler en pieces de monnoie, tout le cuivre des mines de Siberie, & de les envoyer frapper à Moſcou. On permit enſuite de les frapper auſſi à Catherinebourg ;

mais cette permiſſion fut révoquée.

Le dernier jour de l'année, M. Solnick fut témoin d'un ſpectacle, dont le but eſt de rappeller l'idée de la mort, & dont le principal motif, dans ceux qui le donnent, eſt de ramaſſer quelqu'argent. " Nous vîmes tout-à-coup, „ dit l'auteur de la Relation, entrer „ dans notre chambre, une troupe de „ maſques. L'un d'eux, habillé de blanc, „ tenoit une faux qu'il aiguiſoit avec „ un morceau de bois. Il vint droit à „ moi, me menaça avec ſa faux, & me „ dit: Chriſt veut que tu meures. Parmi „ les autres maſques, l'un étoit le Dia„ ble, un autre la Mort, quelques-uns „ des muſiciens, & d'autres, des hom„ mes & des femmes qui danſoient au „ ſon des inſtruments. La Mort & le „ Diable les regardoient en diſant: Ces „ gens-là ſeront bientôt en notre pou„ voir. Comme ce ſpectacle ne nous „ amuſoit pas, nous donnâmes bien „ vîte à la Mort de quoi boire à notre „ ſanté; & toute la compagnie prit „ congé de nous „.

La garniſon de Catherinebourg conſiſte en deux cents hommes aux ordres d'un commandant, d'un capitaine &

de quelques bas-officiers. Le Commandant préſide à la juſtice, le capitaine à la police ; & chacun de ces départements a un ſecretaire ; il y a auſſi des commis de douane, qui reçoivent les impôts de tous les cabarets qui ſont dans le diſtrict de cette ville : ces commis dépendent du gouverneur de Tobolsk, capitale de la Sibérie.

Le docteur Solnick parle de deux autres villes, où il a fait quelque ſéjour, Solikamsky & Verchatoure. La premiere eſt grande, très-peuplée, & la capitale d'une province de ce nom, annexée au gouvernement de Sibérie. Elle eſt agréablement ſituée ſur le Kama, riviere célebre de cette contrée. On trouve dans ſes environs, des ſources d'eau, qui fourniroient du ſel à toute la Ruſſie. On creuſe des puits dans la terre, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à un rocher ſalé, placé à une certaine diſtance de la ſurface. Ces puits ſe rempliſſent d'eau ; & on l'y laiſſe pendant un certain temps, afin qu'elle puiſſe s'impregner d'une quantité ſuffiſante de ſel. On la tire enſuite avec des pompes ; & on la met dans de grandes chaudieres de fer, où on la fait bouillir,

Toute l'eau s'évapore, & le ſel reſte au fond. Quand on creuſe des puits pour les ſalines, ſi l'on y trouve une argille griſe, c'eſt un ſigne certain de la proximité des ſources ſalées. La terre rougeâtre indique, au contraire, qu'on en eſt éloigné. On remarque auſſi, en général, que les puits ont d'autant plus d'eau, de ſel & de durée, qu'ils ſont plus profonds.

Il eſt une autre maniere très-curieuſe de ſéparer l'eau douce d'une riviere, d'avec l'eau ſalée qui vient des fontaines voiſines, & dont la ſource eſt dans les rochers dont je viens de parler. On place, dans la riviere, une eſpece de coffre d'environ vingt pieds en quarré, & d'une hauteur ſuffiſante, pour que la partie inférieure atteigne le fond de l'eau, & que la ſupérieure reſte au-deſſus de la ſurface. Lorſque la glace eſt forte, on enfonce cette machine dans la riviere, au-deſſous des ſources ſalées; on plante des pilotis tout autour, pour empêcher qu'elle ne ſoit emportée par le courant de la glace. On tire, pendant l'hiver, l'eau, la boue & le ſable qui ſont enfermés dans ce coffre; & on l'enfonce enſuite de plus en plus, juſqu'à

ce qu'il n'y ait plus de communication entre l'eau douce & l'eau salée qui vient du rocher. La machine se remplit de cette derniere ; & l'on en extrait le sel en le faisant bouillir, comme il a été dit ci-dessus. Tout long que paroît ce procédé, les habitants l'exécutent avec autant de facilité que de promptitude.

Si l'on en croit M. Solnick, il y a dans les environs de Solikamsky, un fossile dont on fait une toile incombustible. C'est au hasard, dit-il, que l'on en doit la découverte. Un chasseur n'ayant pas de quoi bourrer son fusil, apperçut une pierre revêtue d'une espece de filasse. Il la roula entre ses doigts ; & elle lui parut propre pour cet usage. Mais après avoir tiré, il s'apperçut que la poudre n'avoit produit aucun effet sur cette bourre. Curieux d'en connoître la cause, il alluma un grand feu ; il y jetta de cette filasse, & la retira sans qu'elle en fût endommagée. Il fit part de cette découverte à quelques personnes qui répéterent si souvent cette expérience, qu'à la fin le secret se divulgua. M. Solnick pourroit bien avoir pris pour un fossile incombustible, la pierre amianthe dont je vous ai parlé

dans mes premieres Lettres. Vous ſavez, Madame, à quoi il faut s'en tenir ſur les propriétés qu'on lui attribue.

De Solikamsky, en tirant au ſud-eſt, on arrive à Verchatoure, ainſi nommée du mot *Verch*, qui veut dire *haut*, & de *Toure*, qui eſt le nom de la riviere qui l'arroſe. Cette ville eſt agréablement ſituée ſur une éminence, & fortifiée d'un foſſé & de paliſſades. Elle eſt gouvernée par un commandant, qui eſt à la tête d'une garniſon compoſée de quelques troupes régulieres, & de Coſaques. Ce qui la rend importante, c'eſt qu'il faut abſolument y paſſer, pour entrer de la Ruſſie dans la Sibérie.

M. Solnick ſe rendit à Irbit, par un déſert parſemé de bois, & une route fort difficile. Il vit, en y arrivant, qu'il s'y paſſoit quelque choſe d'extraordinaire : on pouvoit à peine y pénétrer, tant les chemins étoient remplis de chevaux, d'hommes, de traîneaux, & de voitures. C'étoient les préludes de la foire, où les marchands de toutes les villes de Ruſſie & de différentes nations, apportent les denrées & les ouvrages de leur pays. Tout eſt préſenté à la douane & y paie des droits, qui con-

ſiſtent dans le dixieme des marchandiſes. Quoique cet impôt paroiſſe exorbitant, il eſt cependant modéré, eu égard au profit. L'ouverture de la foire dépend du commandant de Verchatoure. Comme il eſt de l'intérêt des marchands qu'elle ſe faſſe de bonne heure, s'il aime les préſents, il la differe juſqu'à ce qu'il ſoit content de ce qu'il a reçu. Quand toutes les boutiques ſont ouvertes, on voit un concours prodigieux de monde pour vendre, pour acheter, ou ſimplement pour regarder. Le vin coule de toutes parts; dans les rues, on cuit de petits gâteaux; & par-tout on boit & l'on mange, tandis que des troupes de mendiants, aſſis auprès du feu, chantent des cantiques, & reçoivent de leurs auditeurs, du pain ou de l'argent.

En deſcendant la riviere de Toure, on arrive à Thioumenne, jolie ville, très-bien fortifiée. Les rues y ſont larges, & les maiſons alignées; les égliſes aſſez nombreuſes, avec des couvents d'hommes & de filles. Ses environs ſont couverts de bois, entre-mêlés de villages, de champs, & de prairies agréables. Ce pays étoit autrefois expoſé aux

incurſions des Tartares appellés *Kara-kalpacks*, ou *bonnets noirs*; mais les Ruſſes ont ſi bien fortifié leurs frontieres, que ces brigands n'oſent plus ſe préſenter. Ils campent ſous des tentes avec leurs troupeaux dans le déſert. Ils ſont ſoumis à différents chefs qu'ils ſe choiſiſſent eux-mêmes, & prennent toujours ceux qui ſe ſont le plus diſtingués par leurs exploits militaires. Ils ſont continuellement en guerre avec les Kalmoucks; mais ils ne feroient pas face à des troupes réglées. Lorſque les Ruſſes les attaquent, ils ſe retirent dans les forêts avec leurs familles & leurs troupeaux: il n'y a que des gens accoutumés à leur maniere de vivre, qui puiſſent les ſuivre. Leurs guerres ne conſiſtant que dans les courſes qu'ils font à cheval, il ſuffit, pour s'en préſerver, de pratiquer un retranchement que leurs chevaux ne puiſſent franchir. L'arc & les fleches ſont leurs ſeules armes. Leurs bonnets ſont fourrés de peau d'agneau noir; & c'eſt ce qui leur a fait donner le nom de *Kara-kalpacks*.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 26 Décembre 1746.

LETTRE LXXVIII.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

AVANT que de parler de la ville de Tobolsk, où l'on arrive de Thioumenne en trois journées de marche, ſoit en traîneau, ſoit par eau ſur la riviere de Tobol, il eſt à propos de vous dire, Madame, de quelle maniere la Sibérie, dont elle eſt la capitale, fut conquiſe par les Ruſſes. Avant cette conquête, elle formoit un royaume particulier, gouverné par un prince Tartare, de la religion de Mahomet.

Au commencement du dernier ſiecle, un Coſaque, nommé *Jermack*, ayant été obligé de quitter ſon pays, & ne ſachant comment ſubſiſter, s'aſſocia avec quelques brigands, & ſe mit à voler ſur les grands chemins. Il devint en peu de temps, très-fameux & très-puiſſant. Il ne voloit que les riches, les receveurs des impôts, les maltôtiers, les traitants, tous gens qui eux-même volent le peuple pour s'enrichir; & il donnoit aux

pauvres de quoi vivre. Il ne tuoit ni ne bleſſoit perſonne, qu'à ſon corps défendant ; ce qui lui acquit une ſi grande réputation, que tous les vagabonds & gens ſans aveu s'enrôlerent ſous ſes enſeignes. Il ſe rendit ſi redoutable, que le gouvernement envoya contre lui de gros détachements, qui le battirent en pluſieurs rencontres, & lui couperent toute retraite vers ſa patrie. Pour ſe ſouſtraire à la punition due à ſes brigandages, il ſe retira ſur les frontieres de la Perſe, & y vécut quelque temps du commerce des marchandiſes qu'il avoit enlevées aux Ruſſes. Comme il ne manquoit pas d'argent, par-tout où il alloit, il payoit généreuſement ce dont il avoit beſoin. Il ſe réfugia enſuite dans la Sibérie, & eut, avec les Tartares du pays, pluſieurs eſcarmouches, dans leſquelles il leur tua beaucoup de monde. Mais ayant lui-même perdu une partie de ſes gens, & conſidérant qu'il ne lui étoit pas poſſible de tenir tête à tant de peuples armés contre lui, il prit la réſolution de ſe ſoumettre à la clémence de ſon ſouverain. Pour obtenir ſa grace & celle de ſes complices, il fit propoſer à la cour de Ruſſie, la con-

quête du riche & vaſte pays qu'il venoit de parcourir. Ce projet parut trop important pour le négliger. On l'invita à ſe rendre à Moſcow, où le Czar lui accorda ſon pardon, approuva l'expédition qu'il méditoit, & lui fit donner un corps de troupes. Avec ce ſecours, Jermack revint en Sibérie ; & il ſe conduiſit avec tant de prudence, d'activité & de courage, que le ſuccès répondit à ſes eſpérances. Les Tartares furent auſſi effrayés à la vue des Ruſſes & de leurs armes, que l'avoient été, à la vue de Cortez, les habitants du Mexique. Mais malheureuſement le pauvre Jermack ne jouit pas de ſa victoire : dans le dernier combat qu'il livra au Khan des Tartares, ayant apperçu ce prince dans une barque, il s'avança avec ſa troupe pour aller à l'abordage. Il voulut ſauter de ſon bateau dans un autre ; mais il tomba dans la riviere & ſe noya. Le Khan des Tartares perdit lui-même la vie dans la mêlée ; ſon fils fut envoyé à Moſcow, où le Czar le reçut honorablement, & le traita conformément à ſa qualité. Il lui accorda un domaine conſidérable en Ruſſie ; & ſes deſcendants en jouiſſent encore au-

jourd'hui, avec le titre de *prince de Sibérie*. Eſt-ce ainſi que furent traités, de la part de leurs conquérants, les monarques infortunés du Pérou & du Mexique ?

Depuis ce temps les Ruſſes ſe ſont étendus ſucceſſivement juſqu'au rivage de la mer du Japon. Comme c'étoit aux Coſaques qu'on devoit la conquête de ce pays, on voulut leur en laiſſer tout l'honneur ; & à meſure qu'on y envoyoit des milices, elles furent incorporées dans leur troupe. C'eſt par cette raiſon que toute la cavalerie Sibérienne porte encore aujourd'hui le nom de *Coſaques*. Celui de Jermack y eſt en ſi grande vénération, qu'on fait tous les ans une cérémonie en ſon honneur ; & qu'aux noces du peuple, on ne manque jamais de chanter un hymne à ſa louange.

La Sibérie, dont la conquête eſt due à ce héros, a, comme je vous l'ai dit, Madame, pour capitale, la ville de Tobolsk, au confluent de l'Irtish & du Tobol dont elle a pris le nom. Les Ruſſes ont choiſi cette ſituation, à cauſe de ſa beauté & de ſa force. L'ancienne réſidence des princes Tartares n'en étoit qu'à dix lieues ; elle eſt aujourd'hui tom-

bée en ruine. Tobolsk eſt fortifié d'un rempart de brique, avec des tours quarrées & des baſtions de diſtance en diſtance. La vue de ce rempart, du côté du midi, eſt admirable. On diviſe cette ville en haute & baſſe; la haute eſt ſur une colline; la baſſe dans la plaine, entre la colline & la riviere. La premiere eſt nommée proprement la ville : on y voit une citadelle en pierre, le palais du gouverneur, les cours de juſtice, pluſieurs égliſes bâties de brique, la cathédrale, & le palais de l'archevêque. La ville baſſe eſt expoſée à de fréquentes inondations; & comme elle n'eſt point pavée, les rues ſont ſi pleines de boue, qu'il eſt preſque impoſſible d'y marcher. La ville haute n'a pas la même incommodité; mais elle manque d'eau; l'archevêque y a fait creuſer un puits à grands frais; mais il n'y laiſſe puiſer que ſes domeſtiques. Ce n'eſt pas encore ce qu'il y a de plus incommode. Du côté de la montagne, il ſe détache, tous les ans, de grandes maſſes de terre, qui obligent ſouvent les habitants de déloger, & même d'abattre les maiſons voiſines, pour les rebâtir un peu plus loin. La cauſe de ces fréquents éboulements

figure & leur langage, à ceux de Caſan. Ils pourroient avoir pluſieurs femmes ; mais comme ils vivent parmi des Chrétiens, il eſt rare qu'ils en prennent plus d'une ; le gouvernement ne leur permet pas d'en épouſer plus de quatre. Ils pratiquent la circonciſion, comme les autres Mahométans. On circoncit à la fois autant d'enfants qu'il s'en préſente, depuis ſix juſqu'à quatorze ans. La cérémonie commence par un grand repas, où le prêtre tient toujours la premiere place. On en vient enſuite à l'opération : il y a des enfants qui la ſouffrent tranquillement ; il y en a d'autres qui s'agitent, & qui ſe révoltent. Ces peuples changent rarement de religion : quelques-uns cependant ſe font baptiſer ; mais les autres les regardent avec horreur, & leur reprochent leur déſertion, qui ſouvent n'a d'autre motif, que de s'enivrer plus librement, ou de ſe délivrer de la ſervitude.

Ces Tartares forment environ le quart des habitants. Les autres ſont Ruſſes, & preſque tous exilés, ou fils d'exilés. Il y a parmi eux de riches négociants, qui font un grand commerce ſur les frontieres de la Chine, & en diffé-

rents endroits de la Ruſſie. D'autres exercent diverſes profeſſions ; mais ils ſont ſi pareſſeux, & il eſt ſi difficile de les faire travailler, qu'on regarde preſque comme uue grace, lorſqu'on en tire quelque ouvrage. Le bas prix des denrées eſt ce qui cauſe cette fainéantiſe : un homme vit pour vingt écus par an. Les gens groſſiers ne penſent ici, ni au lendemain ni aux temps de maladie. Lorſqu'ils n'ont plus rien, ils travaillent une couple d'heures, pour avoir de quoi vivre pendant une ſemaine. Se nourriſſant fort mal, ils vivent très-facilement. Des poiſſons ſecs ou pourris, des pois, de mauvais pain noir de ſeigle, ſont leurs aliments ordinaires. Ils ont pour boiſſon, de mauvaiſe biere, & une autre liqueur qui n'eſt autre choſe que de l'eau de ſon fermentée, dans laquelle on mêle un peu de farine. Ils ignorent abſolument l'uſage des lits ; toute la famille eſt couchée pêle mêle, à moitié deshabillée, les uns ſur des nattes placées ſur des bancs, les autres ſur le poële ou par terre. Ils ne ſont éclairés que par des éclats de ſapin, ou de bouleau, allumés, fichés entre les poutres : ce qui rend les incendies fré-

quents dans un pays, où les maiſons ne ſont que de bois.

Cependant les arts ne ſont point inconnus en Sibérie ; ils y ont été portés par les priſonniers Suédois, pris à la bataille de Pultava, & diſperſés dans les différentes villes de cette province. Avant leur arrivée dans ce pays barbare, on y ignoroit preſque l'uſage du pain. Naturellement ingénieux, & obligés de l'être par le beſoin où ils étoient de diſſiper, par leur induſtrie, l'ennui de leur captivité, ils exercerent, dans le lieu de leur exil, tous les arts dont ils avoient quelque connoiſſance. Les ſoldats Suédois peuplerent la Sibérie de boulangers, de cordonniers, de tailleurs, de drapiers, de menuiſiers, de maçons, d'orfevres. Les officiers devinrent peintres, architectes, muſiciens, maîtres de langues. Ils s'amuſoient à montrer le françois, l'allemand, le latin, les mathématiques, le chant, la danſe, &c. aux jeunes gens de condition de l'un & de l'autre ſexe, puur avoir accès dans les bonnes maiſons. Bientôt toute la Sibérie changea tellement de face, que les Moſcovites y envoyerent leurs enfants, pour y être inſ-

truits comme dans une école excellente.

Il y a toujours à Tobolsk cinq à ſix mille hommes de troupes réglées, tant infanterie que cavalerie, indépendamment de trois ou quatre mille Tartares répandus dans la campagne, toujours prêts à monter à cheval au premier ordre. Tout cela, joint à la force naturelle de la place, la met à couvert des incurſions de l'ennemi. Tous les gouverneurs de la province ſont ſubordonnés à celui de la capitale; mais il ne peut nommer à leur emploi; c'eſt un droit de la chancellerie de Sibérie, qui réſide à Moſcow. Ce gouverneur a lui-même une chancellerie, dont les deux ſecretaires ne perdent jamais leur place. Ils ont, ſur toute la ville, une autorité preſque illimitée. Un coup d'œil, de leur part, a plus d'effet que les ordres même du gouverneur.

L'archevêque, ou chef des prêtres Sibériens, a ſous ſa juriſdiction, à Tobolsk, cinquante moines ou eccléſiaſtiques, dont très-peu ſavent le latin; encore ſont-ce des Polonois. Le peuple eſt attaché à la religion grecque, juſqu'au fanatiſme. Né dans l'eſclavage le plus affreux, il n'a aucune idée de ce

que nous appellons liberté de penſer ; & tout le monde eſt peuple, à cet égard, en Sibérie.

Dans toutes les familles, depuis les plus riches juſqu'aux plus pauvres, on célebre le jour de la naiſſance, & celui du patron de chaque membre de la famille. On y invite les parents & les amis ; on donne un grand repas, où l'on ſert beaucoup de vin ; & l'on danſe, depuis le dîner juſqu'au ſoir. Ces fêtes ſont peu diſpendieuſes ; chaque perſonne invitée laiſſe une piece de monnoie, qui paie ſon écot & au-delà : on ſe pique, ſur ce point, de la plus grande généroſité.

Le carnaval eſt ici, comme ailleurs, le temps des diverriſſements. Il n'eſt preſque pas poſſible alors d'aller dans les rues, même pendant la nuit, tant elles ſont pleines d'hommes, de femmes, de bêtes & de traîneaux ; ce n'eſt, parmi le peuple, que promenades, que cris, que tumulte, que querelles. Là on voit ſur un tas de neige, devant les maiſons, des gens aſſis qui boivent & qui chantent. Quand le vin eſt bu, un d'eux va au cabaret & rapporte une nouvelle proviſion, avec un redoublement d'allégreſſe ; vous ne croiriez pas qu'ils reſſen-

tent le moindre froid ; ils invitent tous les paſſans à prendre part à leurs plaiſirs.

La fréquentation des filles publiques n'eſt pas ce qui les occupe le moins dans ces jours de joie & d'amuſements. Elles ne ſont pas rares dans cette ville : & les maladies qui les ſuivent, n'y ſont pas moins communes. Leur effet ordinaire, dans ce pays froid, eſt de faire tomber les narines ; & n'y a-t-il nulle part autant de gens ſans nez, qu'on en voit à Tobolsk. La jeuneſſe, inſtruite ici plutôt qu'ailleurs, ne tarde pas à ſe livrer à la diſſolution : auſſi les mœurs y ſont-elles fort corrompues. Les femmes & les filles y ſont jolies : & toutes font uſage du rouge, même celles du bas peuple.

Autant le carnaval eſt ici bruyant & tumultueux, autant on eſt exact à obſerver le carême. On n'entend alors ni chants, ni divertiſſements ; on ne fait ni feſtins ni mariages ; on prie, on jeûne, on vit dans le plus grand recueillement. C'eſt le temps où l'on célebre la béatitude des Czars ſanctifiés, celle de tous les ſaints de la famille royale, des ſaints patriarches, & de pluſieurs autres, dans leſquels eſt com-

pris le célebre Jarmack, qui a conquis la Sibérie. On fulmine enſuite ſolemnellement des anathêmes contre les incrédules, les hérétiques, & les Catholiques Romains, qu'on regarde ici comme des ſchiſmatiques.

Quand je dis que l'on ne ſe marie pas en carême, vous concevez, Madame, que ceci ne peut regarder que les Chrétiens : les noces tartares ſe font en tout temps. Les perſonnes invitées arrivent das la maiſon où doit ſe paſſer la cérémonie. On y trouve des bancs couverts de tapis, & une table avec des rafraîchiſſements. Les fiancés donnent des prix à ceux qui arrivent les premiers; & il y a, dans certains endroits de la ville, des chevaux tout préparés, & qui ſe louent pour faire cette courſe. On attache ces prix à de longues perches, plantées devant la maiſon ; le premier venu a le premier prix ; & ainſi des autres, chacun dans leur ordre. Il y a quelquefois de la partialité dans cette diſtribution ; mais les Ruſſes & les Tartares peuvent y participer également.

La chambre de la fiancée eſt remplie de buveurs & de muſiciens. Les inſtruments & les airs n'ont rien de

merveilleux ; il y en a un qu'ils appellent *Jermack*, parce qu'il fut composé, disent-ils, lorsque ce Cosaque fit la conquête de leur pays. Les parents de l'époux futur conduisent le jeune homme dans la cour : il en fait trois fois le tour ; & lorsqu'il passe devant la chambre de la mariée, on jette, par les fenêtres, de petits morceaux de draps, sur lesquels le peuple se précipite. Il monte ensuite dans un appartement où est le prêtre ; on lui demande s'il veut épouser une telle ? Et l'on envoie faire la même question à la future. Lorsqu'ils ont répondu affirmativement l'un & l'autre, & que les parents ont donné leur consentement, le prêtre expose à l'amant les loix du pays touchant le mariage. La principale est, qu'on n'épousera pas une seconde femme, sans l'aveu de la premiere. Il bénit ensuite les conjoints, & termine la cérémonie par un grand éclat de rire, auquel tous les assistants répondent de même.

Plusieurs personnes donnent, pour présent de noces, chacun un pain de sucre. Ces pains sont mis en morceaux, & distribués à toute la compagnie. On se rend alors dans une grande salle, où

l'on ſert le dîner ; & pendant trois jours que dure la fête, on boit, on mange & l'on le divertit. Il eſt permis à tous le monde d'aſſiſter à la cérémonie du fiancé ; les parents ſeuls & les amis les plus intimes viennent à celle de la femme. On ſe rend chez elle la veille du mariage, pour pleurer la perte de ſa virginité. La fiancée eſt aſſiſe derriere un rideau, entourée de pluſieurs filles ; à côté d'elle eſt une autre jeune perſonne de ſes compagnes ; un grand drap blanc les couvre l'une & l'autre ; les parentes & les autres femmes invitées viennent ſucceſſivement l'embraſſer, & ſe retirent. Enfin paroiſſent deux hommes de la part du marié ; ils ſe placent au milieu de la chambre, & chantent l'hymne de la jeune épouſe. Pendant ce temps-là, les femmes & les filles ſe mettent à pleurer, & la future à ſangloter. Quand le chant eſt fini, des hommes viennent derriere le rideau, prennent les quatre coins du tapis ſur lequel eſt la mariée & ſa compagne, & les enlevent, toujours enveloppées du même drap, pour les porter dans une autre maiſon. On les place, à-peu-près, comme dans la précédente ; & l'on y pratique les mêmes

formalités. Enſuite commencent les ſymphonies, les chants & les danſes ; la fiancée reſte-là toute la nuit ; & le jour ſuivant, l'époux vient la prendre, & l'emmene chez lui.

Pâques & les autres grandes fêtes, où les théatres ſont fermés en Europe, ſont proprement ici les jours de ſpectacles. Pour vous donner, Madame, une idée de ce qu'on y joue, je rapporterai, d'après M. Solnick, une courte analyſe d'une de ces repréſentations théatrales ; vous y reconnoîtrez nos anciens myſteres, nos anciennes moralités ; & vous conclurez qu'en Sibérie, l'art dramatique n'eſt préciſément que ce qu'il étoit en France, il y a quatre ſiecles. Le premier acte s'ouvre par des chants : un petit garçon ſe préſente enſuite, & vient ſouhaiter une bonne fête aux ſpectateurs. Un autre, habillé comme on nous peint le Diable, fait marcher devant lui un vieillard, qui lui repréſente la foibleſſe de ſon âge. L'eſprit infernal fait mille eſpiégleries, lui met autour du cou un ſerpent empaillé, qui tient une pomme dans ſa gueule, & le vieil Adam tombe à ſes pieds, ſans connoiſſance & ſans vie. La Mort entre, une faux à la main, &

& ſe prépare à enlever le cadavre. Le petit diable s'y oppoſe ; mais Jeſus-Chriſt, une croix d'une main, & de l'autre une couronne, oblige l'eſprit infernal à s'enfuir. La vertu de la croix donne au vieil Adam une nouvelle vie. Jeſus-Chriſt le fait lever, lui met ſur la tête la couronne ; & le vieillard tranſporté de joie, lui témoigne ſa reconnoiſſance. Le Sauveur lui dit de le ſuivre dans le ciel ; & ils diſparoiſſent l'un & l'autre. Dans l'acte ſuivant, on joue les dix commandements de Dieu ; & dans le troiſieme, le baptême. Ici un homme armé, repréſentant un ſeigneur Tartare, vante ſa bravoure avec fanfaronade. Deux chrétiens, ſans armes, & demi-nuds, s'approchent de lui, le dépouillent de ſes habits, font apporter une cuve, le jettent dedans, l'arroſent de trois ou quatre ſeaux d'eau, le font renoncer à ſes vêtements, à ſes armes, & à tout ce qu'il poſſede. Voilà l'image & le ſymbole du baptême. On fait enſuite quelques bouffonneries ; & le ſpectacle finit comme il a commencé, c'eſt-à-dire, que le diable, le vieil Adam, la Mort, Jeſus-Chriſt reparoiſſent ſur la ſcene ; & un petit garçon prononce un diſcours ſuivi

de chants. Toutes ces pieces ſont verſifiées; & les jeunes gens qui les débitent, le font avec une aſſurance étonnante. Ce ſont les prêtres qui préſident à ces jeux, & qui exercent les acteurs.

Les fêtes de Pâques ſe paſſent à recevoir & à faire des viſites. Le peuple s'amuſe à ſa maniere, mais avec moins d'extravagance que pendant le carnaval. Le jeudi avant la Pentecôte, l'archevêque de Tobolsk va en proceſſion avec ſon clergé, ſur une montagne qui eſt à un quart de lieue de la ville. Il arrive dans une maiſon, où ſont pluſieurs bieres remplies de cadavres : ce ſont les corps des perſonnes décédées ſans ſacrements ou de mort violente. Ils ne peuvent pas y être plus d'un an; il y en a même qui n'y reſtent pas plus d'un jour. Ceux qui meurent de la ſorte, entre les deux jeudis qui précedent la Pentecôte, ſont privés de la ſépulture, & dépoſés dans cette maiſon juſqu'au jeudi le plus voiſin de cette fête. S'ils meurent ce jeudi même, ils y reſtent une année entiere; s'ils expirent un jour auparavant, ils ſont délivrés le lendemain. L'archevêque, dans ſa viſite, déclare que Dieu leur a pardonné leurs

péchés ; en conſéquence, on les tire de cette eſpece de purgatoire, & on les enterre avec les autres fideles.

Après avoir parlé de la ville de Tobolsk, voici ce qu'on nous apprend de ſes environs. Au nord & à l'occident de cette capitale, le terrein eſt peu fertile ; mais à l'orient & au ſud, il produit des légumes & des fruits aſſez bons. Les rives de l'Iſet & du Tobol ſont regardées comme les greniers de la Sibérie ; & c'eſt de-là qu'on tire la plus grande partie du grain qu'on apporte dans les villes. Les bois & les champs ſont pleins de gibier. Les genilotes, auſſi groſſes que les perdrix, ont la chair blanche & délicate. Il y en a d'une eſpece plus groſſe encore, qui ont les pattes velues, & blanchiſſent en hiver, comme des colombes. Les perdrix y ſont auſſi très-communes ; mais à la fin de l'automne, elles paſſent dans des climats plus tempérés. Il y a pareillement quantité de becaſſes qui s'en retournent avant l'arrivée des grands froids. On ne connoît point de pays, où les oiſeaux aquatiques ſoient plus abondants. On en trouve d'autres appellés *oiſeaux de neige*, qui ſont de la groſſeur d'une alouette, &

fondent ici, par troupes, dans l'arriere-ſaiſon. La plupart ont une blancheur éclatante : il y en a de tachetés & de bruns ; & ils paſſent pour être très-délicats. On en voit encore un autre, gros comme une grive, dont les aîles & la queue ſont mêlées de rouge & de jaune : il a ſur la tête une hupe noire, qu'il leve & baiſſe comme il lui plaît. C'eſt un oiſeau de paſſage, que l'on ne trouve ni en Aſie ni en Europe, & qui vient vraiſemblablement, ainſi que l'oiſeau de neige, des contrées ſeptentrionales de l'Amérique.

Les bois produiſent auſſi différentes eſpeces de bêtes fauves, comme des ours, des loups, des lynx, pluſieurs ſortes de renards, d'écureuils & de martres zibelines. Les fourrures y ſont meilleures que dans aucun autre pays. Les hermines ſe prennent avec des pieges, auxquels on attache un morceau de viande. Cette chaſſe ſe fait pendant l'hiver, parce qu'elles ſont alors entiérement blanches ; elles redeviennent brunes en été ; & leur peau en eſt moins eſtimée. Les lievres, dont ce pays abonde, éprouvent le même changement. On les prend plutôt pour leur

peau, que pour leur chair, dont on fait ici fort peu de cas. Les marchands achetent toutes ces peaux, les envoient en Angleterre ou en Hollande ; & on les emploie dans les fabriques de chapeaux. Les lacs & les rivieres ſont remplis de loutres, dont les fourrures rapportent un grand profit.

Comme il y a peu de pays mieux arroſés que cette partie de la Sibérie, il n'y en a point qui fourniſſe une plus grande quantité de poiſſons excellents. On vante principalement le muchſoon, qui eſt particulier à cette contrée, & que les connoiſſeurs eſtiment ſinguliérement. On y pêche auſſi des eſturgeons d'une groſſeur extraordinaire, & d'un goût exquis. On ne voit nulle part une auſſi grande quantité de vaches qu'à Tobolsk : on a remarqué que preſque tous les chats y ſont rouges. Enfin, Madame, on trouve ici toutes ſortes de denrées, qui ſe vendent à très-bas prix ; d'où vous pouvez conclure que la Sibérie, & ſpécialement la capitale & ſes environs ne ſont pas un endroit auſſi déſagréable qu'on le croit communément en Europe.

En quittant cette ville, pour s'avan-

cer vers l'orient, on paſſe par un lieu nommé *Abalak*, où l'on aſſure que la ſainte Vierge fait des miracles. On y va, par dévotion, pendant toute l'année; & l'on y fait dire une grande quantité de meſſes. On arrive enſuite à Tara, petite ville fortifiée d'un foſſé profond, de paliſſades & de tours de bois; ce qui ſuffit pour la mettre à couvert de l'inſulte des Tartares. Elle eſt très-pauvre; & toutes les maiſons, ſoit publiques, ſoit particulieres, ſont bâties de planches. Le peuple y eſt peu nombreux, parce qu'en 1722, on y exécuta, par ordre de Pierre-le-Grand, ſept cents habitants qui refuſoient de prêter ſerment de fidélité. Tara eſt diviſée en haute & baſſe ville. C'eſt dans la haute que demeure le commandant, & toute la chancellerie. Elle eſt environnée d'un rempart, où il y a trente pieces de canon. A l'extrêmité de la ville baſſe, eſt un village Tartare, avec une moſquée.

En remontant la riviere d'Irtish, ſur laquelle eſt ſituée cette petite ville, on trouve pluſieurs forts bâtis par les Ruſſes, & différentes hordes de Tartares, qui ont tous des noms & des uſages particuliers. Pour ne pas y revenir

trop ſouvent, ni couper, à pluſieurs repriſes, la relation de M. Solnick, je rapporterai de ſuite, & ſans interruption, ce que les mœurs & les coutumes de ces peuples peuvent offrir de plus ſingulier. J'ai parlé autrefois des Kalmouks, des Tunguſes, & de divers autres Tartares qui habitent les contrées voiſines de la Sibérie; vous allez connoître aujourd'hui ceux de Kondoma, de la Tchouline, les Abintſiens, & les Théléiniens. Ces derniers furent baptiſés dans une miſſion que fit chez eux l'archevêque de Tobolsk; mais ils profiterent peu de cet avantage. Ils diſent qu'on les a forcés à ſe faire chrétiens, & refuſent de porter la croix qu'ils ont reçue à leur baptême: cependant ils ſe marient comme les Ruſſes, & vont quelquefois à leurs égliſes. On parle d'une femme de cette nation, qui avoit un mari borgne: on lui demanda ſi elle ne deſiroit pas d'en avoir un plus agréable? Elle fit entendre qu'elle verroit volontiers le ſien avec ſes deux yeux; mais que Dieu le lui ayant donné tel, elle en étoit ſatisfaite. Cette femme avoit une longue robe de ſoie rouge, ſur une chemiſe de laine, & portoit des bas de toile; le cou

de ſa chemiſe étoit orné de perles, & ſon bonnet garni de martre zibeline.

Ces Tartares ont des maiſons pour l'été & pour l'hiver. Les premieres ſont de figure ronde, pointues par le haut, & ont, par le bas, trois toiſes de diametre. On y entre par une petite porte qui regarde l'orient : à l'extrêmité ſupérieure, il y a une ouverture qui ſert d'iſſue à la fumée ; le foyer eſt dans un creux, au milieu de l'habitation ; & tout autour, ſont des bancs à la Tartare. Ces maiſons ſont faites de joncs entrelacés, avec des baguettes attachées l'une à l'autre ; & afin que la pluie n'y pénetre pas, on met de l'écorce de bouleau entre les joncs & les baguettes.

C'eſt dans ces cabanes, que les Théléiniens diſtillent leur eau-de-vie. Ils la font avec du lait de jument, qu'ils commencent par laiſſer aigrir dans une eſpece d'outre ; ils le mettent enſuite ſur le feu dans un chaudron garni de ſon couvercle, percé de deux trous, l'un au milieu, l'autre au côté. Celui du milieu eſt bouché : à l'autre eſt adapté un tuyau recourbé, qui entre dans un vaſe placé dans un autre vaiſſeau, où il y a

de l'eau. Ils font un cas ſingulier de cette eau-de-vie, parce que l'ivreſſe qu'elle cauſe, n'eſt point accompagnée de maux de tête, comme celle qui ſe fait avec du vin.

La religion de ce peuple n'a aucune forme générale. Ils croient un Dieu, & l'honorent, en ſe tournant vers l'orient tous les matins, & prononçant cette courte priere : *ne me tue pas.* Il y a, près de chaque village, une eſpece d'autel qu'ils viſitent une fois l'an par dévotion. Ils y tuent un cheval, en mangent la chair, empaillent ſa peau, lui mettent dans la bouche une branche d'arbre, & le placent entre quatre poteaux plantés à une toiſe l'un de l'autre. Cet autel eſt paré de rubans, de verdure, de peaux de lievres, d'hermines & d'autres ornements. L'endroit où il eſt conſtruit, eſt regardé comme un lieu ſaint, ces peaux, comme des offrandes faites à Dieu, & le prêtre, comme un homme très-éclairé. Les ſignes qui le font connoître digne de ſon miniſtere, ſont des convulſions pareilles à celles de nos poſſédés. Durant ces mouvements épileptiques, il ne ceſſe de répéter que Dieu l'appelle à la prêtriſe ; & il en eſt

cru ſur ſa parole. Dès qu'il eſt revêtu de ce caractere, il eſt reconnu pour magicien. Où regne la groſſéreté & la barbarie, cette ſcience ténébreuſe eſt toujours le partage du ſacerdoce; comme c'eſt celui de la philoſophie, de déſabuſer l'humanité de ces humiliantes chimeres.

Les Théléiniens ont, ou peuvent avoir pluſieurs femmes. Celles-ci ne ſont pas belles; & preſque toutes fument du tabac: leur uſage eſt d'en avaler la fumée. Quelques-uns de ces Tartares brûlent leurs morts; d'autres les enterrent. Ils n'ont que deux jours de fête dans l'année; celui dont je viens de parler, & le jour déſigné pour faire leur proviſion d'eau-de-vie.

Les Abintſiens ont leur hutte à moitié enterrées, & comme elles ſont couvertes de branches d'arbre, de loin on les prendroit pour des haies ou des buiſſons. Du reſte, les mœurs de ce peuple ſont aſſez conformes à celles des Théléiniens. Les femmes ont quatre treſſes de cheveux, qui pendent pardevant, & auxquelles ſont attachés des coquillages de porcelaine.

Les Tartares de Kondoma con-

noiſſent l'art de fondre le fer ; mais le bâtiment qui leur ſert de fonderie, ne differe point des autres cabanes. Leur foyer ordinaire fait la principale partie du fourneau : un chapiteau d'environ un pied de haut, & qui ſe termine en cône, compoſe tout l'appareil métallurgique. Il y a au devant un trou que l'on bouche durant la fuſion ; & par le côté, eſt une autre ouverture par laquelle paſſent deux foufflets. On ne fond, à la fois, que trois ou quatre livres de minerai ; & l'on cherche le métal parmi les cendres, dont le foyer eſt rempli. On en ſépare, avec un morceau de bois, les charbons qui s'y attachent ; & de trois livres de minerai, on retire environ deux livres de fer. Ce peuple ſemble prouver qu'il eſt inutile de bâtir, à grands frais, des forges, comme on fait en Europe. Ils font de ce fer leurs inſtruments de labourage, travaillent la terre avec ces outils, & la remuent à quelques pouces de profondeur. Leur bled ſe moud entre deux pierres, qu'un homme frotte l'une contre l'autre.

Ce que j'ai dit, Madame, des prêtres Théléiniens, & de leurs fourberies, ſe pratique également chez tous les

Tartares. Ils ſont dans l'uſage de faire des ſacrifices au démon ; ils braſſent, en ſon honneur, de grands tonneaux de biere, qu'ils jettent en l'air ou contre les murs. Ils craignent qu'en mourant, le diable ne s'empare de leur ame ; & pour l'en empêcher, les prêtres battent leur tambour magique, & croient le chaſſer à force de bruit. Quand on leur demande pourquoi ils ne s'adreſſent point à Dieu ? Ils répondent qu'étant l'auteur de tous les biens, ils n'ont point de raiſon de le craindre ; mais qu'ils ont beſoin d'honorer les eſprits infernaux, qui ne leur veulent que du mal. D'ailleurs, ajoutent-ils, comment, nous autres hommes qui vivons ici-bas, pourrions-nous communiquer avec Dieu qui habite dans le ciel ? au lieu que le diable demeurant ſous la terre, il nous eſt plus aiſé de recourir à lui.

Parmi les Tartares de la Tchouline, les uns ont reçu le baptême, les autres ont perſévéré dans leur ancienne religion. Si quelqu'un d'eux vient à mourir, ils mangent ſon cheval, & en offrent la peau au démon. Ceux qui vont à l'enterrement, ſautent à leur retour, ſur un grand feu qu'ils allument exprès,

afin que le mort, effrayé par les flammes, ne les ſuive pas. Dans leurs maladies, ils conſultent le prêtre, ou le ſorcier; car je vous ai dit que chez les Tartares, ces deux mots ſignifient la même choſe. Cet homme ſe vante d'avoir un remede univerſel : il conſiſte dans une peau d'hermine, qu'il attache au cou du malade, tandis qu'il joue de ſon tambour magique. On raconte que, lorſque l'archevêque vint dans ce pays, il en fit aſſembler les habitants : quelques-uns vinrent à lui de bonne volonté; mais la plupart témoignerent beaucoup de répugnance à le voir. Il fallut que les ſoldats, qui l'accompagnoient, uſaſſent de violence pour les tirer de leurs cabanes. Comme ils habitent le long de la Tchouline, dont ils portent le nom, le lieu étoit commode pour les baptiſer; ceux qui faiſoient quelque difficulté, étoient jettés dans la riviere: lorſqu'ils revenoient à bord, on leur attachoit une croix au cou; & ils étoient déclarés Chrétiens, quoiqu'ils n'euſſent pas les premiers principes d'une religion qu'on les obligeoit d'embraſſer, l'épée à la main. Auſſi la font-ils conſiſter uniquement à faire le ſigne de la

croix, à porter ſur eux ce ſigne du ſalut, à aller à l'égliſe, à baptiſer leurs enfants, à n'épouſer qu'une femme, à s'abſtenir de certains aliments, & à obſerver les jeûnes preſcrits. Il eſt vrai qu'on envoie, de temps en temps, à ce peuple, des prêtres pour l'inſtruire; mais ils ſont eux-mêmes ſi peu inſtruits; ils menent d'ailleurs une vie ſi peu exemplaire, que même, en les imitant, ces Tartares ſeroient encore de très-mauvais Chrétiens.

Dans chaque canton de la Sibérie, il y a des habitants qui different de noms & d'uſages, & d'autres qui ont des coutumes & des mœurs qui leur ſont communes. En général, ils aiment tous la vie libre & vagabonde, ſe nourriſſent de cheval, de lait de jument, & de leur chaſſe. Ils font, au milieu de leurs huttes, un grand feu, autour duquel ſe chauffent l'homme, la femme, les enfants & les bêtes. Ils accordent leurs filles, pour une certaine ſomme, à ceux qui les demandent en mariage, ou pour telle quantité de fourrures ou de bétail, & ne les laiſſent emmener, que lorſque l'acheteur a payé le prix convenu. Ils n'ont point de culte réglé; mais ils

croient qu'il y a un Dieu, ont une extrême confiance dans leurs prêtres, & en général, beaucoup d'éloignement pour le Chriſtianiſme. La vie des Ruſſes, la ſeule qu'ils connoiſſent, après la leur, leur paroît malheureuſe. La formule d'imprécation qui leur eſt la plus familiere, eſt celle-ci : *Puiſſes-tu vivre à la Ruſſe.* Il y en a, parmi eux, qui ne portent point de chemiſe & ne ſe lavent jamais. Lorſqu'ils veulent dormir, ils ſe mettent autour du feu, arrangés & accouplés de maniere, que les jambes de l'un ſont paſſées entre les jambes de l'autre ; & lorſque l'un ſe retourne, l'autre fait de même, pour ne pas changer leur diſpoſition.

Je reprends, Madame, la ſuite du voyage de M. Solnick. En remontant la riviere d'Irtish, il fut conduit par des bateliers Mahométans, dont il vante beaucoup l'ardeur & le zele. Ils étoient de Tara, & avoient, diſoient-ils, embraſſé ce genre de vie, parce qu'ils n'avoient pas d'autre moyen de payer l'impôt. Ils font ſécher au ſoleil le poiſſon qu'ils prennent à la pêche, & les bêtes qu'ils tuent à la chaſſe, & retournent dans leur pays avec leur proviſion. Le

portrait qu'en fait M. Solnick, mérite d'être rapporté. « Ils ſont, en général, „ officieux, paiſibles & de bonne vo- „ lonté : nous les avons vus ſouvent „ travailler jour & nuit, ſans proférer „ aucune plainte. Ils ſont renommés „ pour leur fidélité, & méritent auſſi „ de l'être pour leur franchiſe. Ils ne „ font point de ſerment ; un ſimple „ coup frappé dans la main, eſt un lien „ plus fort pour eux, que les traités les „ plus ſolemnels. Zélés pour leur reli- „ gion, ils en rempliſſent les devoirs „ avec la plus grande exactitude. Ils „ commencent, & terminent tous leurs „ repas, par une priere, & ne mettent „ jamais à la voile, qu'ils n'aient crié „ leur ſouhaït de bonheur. Lorſqu'ils „ ont des proviſions, ils mangent quatre „ fois par jour ; l'orge eſt leur nourriture „ ordinaire ; ils le font rôtir ; & quand „ ils veulent ſe régaler, ils le mettent „ cuire de nouveau dans une poële avec „ un peu de beurre. Ils ont un mets „ qu'ils nomment le *ragoût des cinq* „ *doigts* ; c'eſt une eſpece de fricaſſée, „ qui doit être mangée toute entiere „ dans le même repas. Ils ne ſe ſervent „ alors ni de couteaux ni de fourchet-

„ tes, mais de leurs doigts. Ce repas a „ quelque choſe de religieux, dans la „ façon dont ils le préparent, & dont „ on le prend. Ils achetent un agneau, „ ou quelqu'autre animal de cette eſ- „ pece; & celui d'entr'eux qui fait „ l'office de boucher, après lui avoir lié „ les pieds, le porte vers la partie du „ bateau qui regarde le midi, c'eſt-à- „ dire, la Mecque. Il lui tourne la tête „ du même côté, s'y tournent tous „ eux-mêmes, & font une priere. En- „ ſuite le boucher égorge l'agneau, laiſſe „ couler le ſang, lui enleve la peau; & „ après l'avoir dépecé & préparé à ſa „ maniere, ils le mangent avec une „ promptitude qui fait plaiſir. „

Il y a, ſur les bords de l'Irtish, pluſieurs forts que les Ruſſes ont fait bâtir, pour contenir les Tartares des environs. Ils tirent leur nom, pour la plupart, des rivieres ou des ruiſſeaux, ſur leſquels ils ſont conſtruits preſque tous ſur le même modele. On choiſit un petit terrein; on l'entoure d'un rempart de bois; on y renferme une chapelle, & la maiſon du commandant; on éleve des caſernes paralleles au rempart; on y place quelques pieces d'ar-

tillerie; & environ cinquante & ſoixante hommes en forment la garniſon. Les plus conſidérables de ces établiſſements, dans cette partie de la Sibérie, ſont les forts de Cheleſinck, de Jamichéva, de Sempalat, &c. Près de Jamichéva, eſt le fameux lac de Jamicha, qui lui donne ſon nom, & qu'on peut regarder comme une des merveilles de la nature. Il eſt de figure ronde, & a plus de deux lieues de tour. L'eau en eſt entiérement ſalée; & le fond eſt d'un ſel qui paroît cryſtalliſé. Les bords en ſont auſſi tout couverts; il eſt blanc comme de la neige, & tout en cryſtaux cubiques. Il y en a une telle quantité, dit l'auteur que j'abrege, qu'on en chargeroit, en peu de temps, pluſieurs bateaux; & à meſure qu'on en ôte, il s'en forme de nouveau dans l'eſpace de cinq à ſix jours. Enfin ce lac en pourroit fournir à toute la Sibérie: il ne ſe vend que huit deniers la livre à Tobolsk. Le gouvernement s'eſt emparé de ce commerce, & a mis, près du lac, ſur une hauteur, une garde de dix hommes, qui empêche que d'autres que les employés n'y prennent du ſel.

Le fort de Sempalat a été ainſi

appellé par les Ruſſes, parce qu'on y voit encore les reſtes de ſept anciennes maiſons bâties de pierre. Les uns diſent que c'étoit une eſpece de couvent qu'un Kalmouk idolâtre fit bâtir, & qu'il habita. D'autres prétendent qu'il fut conſtruit par Tamerlan, quelques autres même par Genghis-kan. Il eſt compoſé de ſept appartements, ce qui lui a fait donner le nom de *Sept-Palais*. Ces maiſons ſont élevées ſans ſymmétrie, l'une à côté de l'autre ; & quoique très-irrégulieres, on eſt étonné de trouver un édifice ſemblable dans un pays ſi déſert. On y voit encore des idoles de bois, qui repréſentent des ours, & quelques figures humaines, peintes ſur le plâtre. Le plancher eſt d'ardoiſe, & le plafond de brique. Pluſieurs de ces appartements étoient tapiſſés de bandes de papier verniſſé, ſur lequel il y avoit des lettres en or. Ces feuilles ſont compoſées d'une eſpece de coton d'écorce d'arbre, revêtue d'une double couche de vernis de deux couleurs : les caracteres ſont blancs, ſur un fond noir. Pierre-le-Grand a, dit-on, envoyé deux de ces bandes à Paris, à l'académie royale des inſcriptions. A peine y eut-elle jetté

les yeux, qu'elle y reconnut le langage & les caracteres du Thibet, & trouva que c'étoit un morceau de harangue funebre, plein de répétitions. Le fond du ſujet eſt une morale aſſez bien tournée ſur la vie future, avec diverſes preuves métaphyſiques de l'immortalité de l'ame. L'académie en fit la traduction qui ſe voit encore dans le cabinet de Pétersbourg. Les Tartares regardent ces écrits comme ſacrés, & ont grand ſoin de les conſerver. Il pourroit ſe faire qu'ils continſſent quelque monument hiſtorique.

On trouve auſſi dans ces bâtiments, des morceaux de porcelaine; & les compagnons de M. Solnick y ont vu une colonne de pierre, briſée en deux, dont le chipiteau repréſentoit une tête humaine. Dans un lieu appellé *Ablainkit*, eſt un autre palais, qu'on aſſure avoir ſervi autrefois de réſidence à un prince Kalmouk. On y voit encore une grande ſalle, ornée de peintures extraordinaires; & dans cette ſalle on avoit conſervé d'anciens manuſcrits, dont pluſieurs ont été enlevés par des ſoldats Ruſſes, qui les vendoient à vil prix; il y avoit auſſi des papiers imprimés, &

des caracteres en bois, qui paroiſſoient avoir déjà ſervi. Ils étoient longs, triangulaires, & portoient des lettres mongales. Quelques-uns croient que les bandes de papier que Pierre-le-Grand envoya à l'académie des inſcriptions, avoient été priſes dans cette ſalle, plutôt que ſur les murs des *Sept-Palais*.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 30 Décembre 1746.

LETTRE LXX.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

LA difficulté des chemins oblige M. Solnick à revenir ſur ſes pas; & en deſcendant l'Irtish juſqu'à Tara, il arrive par les plaines de Baraba, à la ville de Tomsk. Ces plaines ſont habitées par différents Tartares, ſujets de l'empereur de Ruſſie & du grand Khan. C'eſt le pays de la Sibérie, où il ſe commet le plus de vols & de brigandages, non par les naturels du pays, car ils ſont très-humains, mais par les Kalmouks, & des hordes de Coſaques, qui harcelent les voyageurs, & enlevent leurs effets. Ils pillent, brûlent, & emmenent tous les habitants qu'ils n'ont pas maſſacrés. Ils ſe ſaiſiſſent des biens & des troupeaux, tuent les hommes & les femmes, ou les font priſonniers. On fait des traités avec ces brigands; mais, comme il y a pluſieurs troupes ſous différents chefs, lorſqu'on ſe plaint à

l'un, il rejette le désordre sur un autre; & ni les traités ni les ôtages ne peuvent arrêter leurs violences. Ces Barbares sont d'autant plus à appréhender, que dans leurs expéditions, ils ne traînent après eux ni munitions ni bagages. Accoutumés aux plus grandes fatigues, & à vivre sobrement, ils sont montés sur des chevaux pleins de feu, qui supportent les plus longues courses, & se nourrissent indifféremment d'herbes & de racines. Ces peuples, les plus brigands de la terre, sont en même-temps, par un contraste singulier, les plus hospitaliers. Ils vont en troupes pour attaquer une caravane, ou piller des habitations; mais un étranger est-il parvenu à aborder dans leur pays? ces Tartares se disputent l'honneur de le recevoir dans leur maison: le maître du logis, sa femme, ses filles s'empressent à l'envi de le servir, & de prévenir, sans aucun intérêt, tous ses besoins. Ce respect pour l'hospitalité est la seule vertu que ces barbares aient conservée par tradition, des Scythes, leurs ancêtres. Parmi le grand nombre de Russes qu'ils ont fait esclaves, il y en a qui sont devenus plus voleurs que leurs

maîtres, & ne ſe font aucun ſcrupule de piller leurs concitoyens.

Il ſe rend ici, au printems, une quantité prodigieuſe d'élans & de cerfs : les habitants les tuent pour en avoir la chair & le cuir, dont ils font d'excellents bufles. Le chaſſeur ayant découvert la piſte du cerf ſur la neige, il le pourſuit ſur ſes patins, avec ſon arc & ſes fleches, juſqu'à ce que la bête ſoit hors d'haleine. Le ſoleil fond la neige qui eſt ſur la ſurface de la terre ; elle ſe congele de nouveau pendant la nuit ; mais n'étant pas aſſez forte pour ſupporter le poids de l'animal, il s'enfonce à chaque pas qu'il fait ; & la glace lui coupant les jarrets, il ſe laſſe & ne tarde pas à devenir la proie du chaſſeur.

Baraba veut dire, en langage Tartare, *plaine marécageuſe ;* & elle eſt réellement ce que ſon nom ſignifie, c'eſt-à-dire, une vaſte plaine, remplie de marais, entre-coupée de lacs, couverte de trembles, d'aulnes, de ſaules & autres arbres aquatiques. Les habitants n'exigent d'autre retour des politeſſes qu'ils font aux étrangers, qu'un peu de tabac à fumer, & quelques verres d'eau-de-vie. Leur habit conſiſte en une longue tuni-

que

que de peau de mouton, que les Ruſſes leur donnent en échange, pour des fourrures de prix. Ils ont, parmi eux, pluſieurs magiciens ; & les femmes même prennent ce caractere.

L'établiſſement de la ville de Tomsk a commencé par un petit fort. Pluſieurs peuples de cette contrée ayant été conquis, ou s'étant ſoumis volontairement, ce fort eſt devenu une citadelle ; & la citadelle, une ville compoſée aujourd'hui de plus de deux mille maiſons. Elle eſt ſituée au pied d'une montagne, ſur la riviere de Tomm. On y voit pluſieurs égliſes, un couvent d'hommes, un monaſtere de filles, & une grande maiſon marchande, qui contient près de cinquante boutiques, où l'on vend, en fourrures, tout ce qu'on peut deſirer de plus précieux. La citadelle eſt placée ſur une éminence, & renferme le palais du gouverneur, des caſernes, &c. Ses fortifications, comme celles de la plupart des autres villes de Sibérie, ne ſont que de bois ; ſes environs ſont très-beaux & très-fertiles : du haut de la montagne, on découvre un pays à perte de vue, excepté du côté du midi, où il y a quelques

hauteurs. Il eſt peu de villes plus avantageuſement placées pour le commerce. C'eſt le chemin de toutes les caravanes de la Chine pour la Ruſſie, & de la Ruſſie pour la Chine. Il faut y paſſer également, lorſqu'on vient du nord ou de l'orient de la Sibérie; & l'on y arrive de Tobolsk, en été, par l'Irtish, l'Oby & la Tomm. Quand il y vient quelque caravane, tous les effets ſont dépoſés dans la maiſon marchande; & les boutiques où on les met ſont ſcellées du ſceau de la douane. Dès que le gouverneur apprend qu'ils ſont ſur le territoire de la ville, il envoie des commis pour les viſiter avant qu'ils y entrent. Ces marchandiſes conſiſtent communément en draps, en tapis de Perſe, en meubles de vernis, qui viennent de la Chine, & en pelleteries de toute eſpece, mais particuliérement de martres zibelines, de renards noirs & rouges, d'hermines & d'écureuils.

L'amour du vin & des femmes, joint au bas prix des denrées, rend les Tomskains exceſſivement pareſſeux. Les filles publiques & l'eau-de-vie abſorbent les trois quarts de leurs revenus; & du reſte, ils ſe nourriſſent comme

ils peuvent. Il y a peu de maiſons où il n'y ait, au moins, une perſonne affligée du mal vénérien ; & des familles entieres en ſont infectées. Les ſouris ſont une autre plaie de cette ville oiſive & crapuleuſe. Le pays produit peu de chats ; & par pareſſe, les Tomskains n'ont point de ſouricieres ; tout ce qu'on doit au travail n'eſt nullement de leur goût.

La S. Michel eſt pour eux une fête des plus ſolemnelles. Toute la ville eſt alors en mouvement : le bruit, les cris, le tumulte, l'ivreſſe & le libertinage durent toute une ſemaine. Dans un de ces jours de divertiſſement, on trouva un garçon & une fille, ayant enſemble une converſation très-particuliere ; ils furent menés chez le gouverneur, & condamnés à s'épouſer. Ils ſe préſenterent à l'autel ; on demanda au jeune homme, s'il acceptoit la femme qu'on lui donnoit ? Il répondit : Oui, parce qu'on m'y force. Le prêtre repliqua, à voix baſſe, qu'on voyoit bien qu'il ſe marioit de bonne volonté, puiſqu'il étoit venu à l'égliſe ; & il continua la cérémonie. On prétendit que le gouverneur, trouvant la fille jolie,

avoit réſolu de s'en amuſer, & que, pour plus grande facilité, il avoit ordonné ce mariage, ſe propoſant de retirer les deux époux dans ſa maiſon; ce qui n'eſt pas ſans exemple dans ce pays comme ailleurs.

Dans un village voiſin, il y a une image de S. Nicolas, qui eſt en grande vénération dans tout le canton. Chaque année, le clergé & les habitants de Tomsk viennent la chercher, & la portent en proceſſion dans leur ville. Dès qu'elle y eſt arrivée, chacun s'empreſſe de la voir & de la toucher. Les perſonnes de diſtinction, ou les malades, ſe la font apporter chez eux, ſoit pour ſanctifier leurs maiſons, ſoit pour en recevoir quelque ſoulagement.

On trouve, dans les montagnes & les bois qui ſont aux environs de cette ville, pluſieurs eſpeces de bêtes fauves, & entr'autres, celle qu'on appelle l'*Ure*, un des animaux les plus féroces qui ſoient au monde. Il eſt plus gros & plus fort qu'aucune bête à corne, & ſi agile, que l'ours ni le tigre n'oſent l'attaquer. Il y a auſſi une ſorte d'écureuil, qu'on appelle volant: il eſt fait à-peu-près comme les autres, excepté qu'à la jointure

ſupérieure des jambes de devant, il a une petite membrane attachée à l'épaule, comme l'aîle d'une chauve-ſouris. Il l'étend, quand il veut, & s'élance plus loin qu'il ne feroit ſans ce ſecours.

La Tomm produit différentes ſortes de poiſſons ; & voici la maniere dont on les prend : on plante, à travers la riviere, des pieux, entre leſquels on laiſſe un paſſage. On rompt les glaces au-deſſus ; & on allume du feu ſur des pierres que l'on y a miſes à ce deſſein. Le poiſſon qui voit la lumiere, s'arrête un moment, en paſſant. Le pêcheur ſaiſit cet inſtant, pour le harponner par le trou qui eſt dans la glace. Cette façon de le prendre, demande beaucoup d'adreſſe ; car il diſparoît dans un clin d'œil. On pêche auſſi au panier, de la maniere ſuivante : après avoir fait dans la glace une ouverture, grande comme le panier, on le plonge dans l'eau, & on l'affermit avec des bâtons. Ce panier reſſemble à une ſouriciere, dont l'entrée eſt en forme de cône ; de ſorte que le poiſſon y entre aiſément, & n'en peut ſortir qu'avec peine.

En avançant vers l'orient, la ville la plus conſidérable qui ſe préſente à un

voyageur, eſt Yéniſeisk, ſituée ſur la riviere de ce nom, qui, dans cet endroit, a plus d'un quart de lieue de largeur. On trouve d'abord un pays charmant, habité par les Ruſſes, & où les villages ſont aſſez près les uns des autres, pour ne manquer ni de chevaux ni de proviſions. On ne rencontre enſuite ni villages ni habitants, pendant pluſieurs jours; ce qui rend cette route très-ennuyeuſe. On ne ſait ſouvent, ni où ſe chauffer, ni comment apprêter la nourriture qu'on eſt obligé de porter avec ſoi. On eſt réduit à camper dans les bois; mais comme il y a quantité d'arbres abattus, on s'en ſert pour faire bon feu. La plupart de ces arbres ſont des ſapins, formés en pyramides, & dont les branches deſcendent juſqu'à terre; ce qui rend ces forêts impraticables.

Après avoir traverſé tous ces déſerts, on parcourt, juſqu'à Yéniſeisk, un pays parfaitement cultivé. Cette ville eſt grande, bien peuplée, & fortifiée d'un foſſé, de paliſſades, & de tours de bois. Ce n'étoit d'abord qu'un petit fort, comme la plupart des villes de Sibérie; mais la ſituation en eſt ſi agréable & ſi commode, que bientôt elle devint une

ville conſidérable. Elle eſt au milieu d'une plaine fertile ; la riviere qui l'arroſe, après un cours d'environ ſept cents cinquante lieues, ſe jette dans la mer Glaciale. Il n'eſt point de fleuve, dans ce vaſte continent, qui parcoure une plus grande étendue de pays. La ville, qui s'étend ſur ſes bords, a plus de longueur que de largeur ; & ſon enceinte eſt d'une lieue & demie. On y fait un grand commerce ; & preſque tous les Yéniſéens ſont marchands. L'ivrognerie, la pareſſe, le libertinage, qui ſont l'effet de l'abondance des denrées, & certaines maladies, qui ſont la ſuite de tous ces vices, y régnent auſſi fortement que dans quelques autres villes dont j'ai parlé.

On eſt ici grand amateur de plantes médicinales ; c'eſt à un officier de Coſaques, que l'on y doit ce goût pour la botanique. Cet homme ſe vantoit de tirer des ſimples une eau ſpiritueuſe, qui guériſſoit les bleſſures mortelles. Il ſut ſi bien le perſuader au peuple, par mille tours de charlatanerie, que chacun, comme il arrive toujours en pareil cas, voulut imiter ſa méthode, & attraper ſon ſecret. Telle eſt l'origine de l'amour

des Yéniſéens pour les ſimples & pour la médecine : l'eau ſpiritueuſe de l'officier Coſaque ſe crie dans les rues, comme les marchandiſes & les denrées dans les autres pays.

Il ſe fait, dans cette ville, un grand commerce de la peau d'un animal appellé *Pieſſy*. Il y en a de deux couleurs, gris & blanc. On les prend au nord d'Yéniſeisk : ils ſont à-peu-près de la groſſeur & de la figure d'un renard ; ont la queue courte, mais bien garnie, la fourrure épaiſſe, douce, légere & fort chaude : auſſi eſt-elle très-recherchée des Chinois, qui en font des couſſins pour s'aſſeoir.

On trouve à Yéniſeisk de fréquentes occaſions de voyager dans le nord de la Sibérie, en s'embarquant ſur le Kéat, riviere navigable, qui ſe jette dans l'Oby. Le Docteur nous apprend que les peuples, qui habitent ces contrées, different des autres Sibériens, par leurs traits & par leur langage. Les plus connus ſont les Oſtiakes ; ils reſſemblent aux Finlandois, dont on prétend qu'ils ont conſervé quantité de mots. Pendant l'été, ils vivent au milieu des bois, dans des cabanes couvertes d'écorce de bou-

leau ; en hiver ils creuſent des foſſes ſouterreines, ſur leſquelles ils poſent des perches & des bâtons en travers, les couvrent de mouſſe, de feuillages & de terre. Ils y ménagent une ouverture pour donner paſſage à la fumée, & ne vivent, pendant toute cette ſaiſon, que de poiſſons ſecs, d'oiſeaux ſauvages, ou de ce qu'ils prennent à la chaſſe. Ils ſont braves & forts à la guerre : deux Oſtiakes armés d'un arc, d'une fleche & d'une lance, ne craignent point d'attaquer l'ours le plus vigoureux. Quand ils l'ont tué, ils lui coupent la tête, la pendent à un arbre ; & ſe rangeant en cercle, ils lui rendent les honneurs divins. Ils courent enſuite vers ſon corps, & lui font des excuſes, en diſant : Qui eſt-ce qui a forgé le fer qui t'a percé ? Ce ſont les mains d'un Ruſſe. Qui eſt-ce qui t'a coupé la tête ? C'eſt la hache d'un Ruſſe. Qui eſt-ce qui t'a dépouillé de ta peau ? C'eſt le couteau d'un Ruſſe. En un mot, les Ruſſes ont fait tout le mal ; & pour eux, ils ſont innocents de la mort de l'ours. Cette extravagante pratique vient de ce que ces peuples imaginent que l'ame de la bête, errant de côté & d'autre dans les bois, pour-

roit ſe venger ſur eux, à la premiere occaſion, s'ils n'avoient eu le ſoin de lui faire une réparation, pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle faiſoit ſa demeure.

On regarde les Oſtiakes comme les peuples les plus ſtupides qu'il y ait ſur la terre. Ils ſont plongés dans l'ignorance la plus profonde, & dans la plus groſſiere idolâtrie. On en a baptiſé pluſieurs, à qui on a enlevé beaucoup de petites idoles de fonte, d'un pied de long, & aſſez bien travaillées : comme ils ſont trop mal-adroits pour faire le moindre ouvrage qui ait l'apparence de ſculpture, on croit qu'elles leur venoient des Scythes qui occupoient ce pays avant eux. Ils en ont fabriqué de nouvelles, qui ne reſſemblent point aux anciennes. Elles ſont de pierre ou de bois, ſans aucune eſpece de forme, & couvertes de chiffons.

Quoique ſauvages, ces peuples n'ont rien de barbare dans leurs mœurs. On voyage chez eux, ſans craindre aucune violence de leur part. Ils ont même une ſorte de probité, & ne manquent point d'apporter, tous les ans, au jour & au lieu marqués, le tribut de pelleteries

qu'ils paient avec fidélité. Ils ne comptent point le temps par années, mais par le nombre de fois qu'il tombe de la neige. Si on leur demande quel âge ils ont? Ils répondent : J'ai tant de chutes de neige. Quand le froid eſt exceſſif, ils mettent deux camiſoles l'une ſur l'autre ; & pour exprimer la rigueur de la ſaiſon, au lieu de dire, comme nous: Il fait froid, très-froid, ils ſe ſervent de ces expreſſions figurées : J'ai une, j'ai deux, j'ai trois camiſoles. Au ſurplus, ils ne ſe donnent pas beaucoup de peine pour ces habillements ; ils couſent pluſieurs peaux enſemble ſans aucune préparation. Un Oſtiake a-t-il beſoin d'un bonnet? Il court à la chaſſe, tue une oie ſauvage, & ſe couvre de ſa dépouille.

Le vêtement des femmes ne differe de celui des hommes, que par les embelliſſements qu'elles y ajoutent. Faute de chanvre, elles font de la toile d'orties, qui leur ſert pour des rideaux, des chemiſes & des mouchoirs qu'elles mettent ſur la tête. Elles s'en couvrent même le viſage ; &, ce qu'on ne s'attendroit pas à trouver chez des peuples ſi groſſiers, c'eſt une immodeſtie à elles, de ſe montrer ſans voile aux

étrangers ou à des inconnus. Au reſte, elles aiment à peindre leur linge & leur perſonne de toutes ſortes de couleurs.

On prétend que les femmes de cette nation, jeunes ou vieilles, belles ou laides, ont un ſoin particulier de ſe tenir le corps propre. Elles portent, dans les endroits humides, un petit paquet de duvet, fait d'écorce d'arbre la plus déliée, façonné en maniere de cône, & attaché avec une de ces ceinturés que la jalouſie a fait inventer aux maris dans certains pays. Cette eſpece de ſachet abſorbe toute humidité, toute tranſpiration déſagréable. Chaque fois que des beſoins particuliers exigent qu'on dérange la ceinture, elles ôtent l'ancien ſachet, & en placent un nouveau. Un peu plus de coqueterie leur apprendroit à y mettre des odeurs.

Chaque Oſtiake a, pour l'ordinaire, deux femmes; l'une âgée, qui a ſoin du ménage; & l'autre jeune, qui eſt ſa compagne de lit. Quand un homme recherche une fille en mariage, il la fait demander à ſon pere, qui la vend plutôt qu'il ne la donne: un bateau, un chien, & quelques méchants uſtenſiles en ſont le paiement. S'il en eſt content, il pro-

met de livrer sa fille au bout d'un terme convenu, jusqu'au quel temps le garçon n'ose rendre visite à sa maîtresse, & ne se présente devant le pere & la mere, qu'avec des démonstrations extraordinaires de respect. Il entre à reculons, sans les regarder en face, & se tient toujours tourné de côté, en leur parlant. Quand le moment est venu de recevoir sa future, il la demande aux parents. Ceux-ci l'exhortent à vivre avec elle en bonne union; & c'est en quoi consiste toute la cérémonie nuptiale. S'il en a le moyen, il régale les assistants d'un verre d'eau-de-vie; & c'est alors un mariage parfait. On marie assez souvent les filles à sept ou huit ans, afin qu'elles puissent mieux s'habituer à l'humeur de leurs maris; & ces derniers consomment l'œuvre, quand l'instant marqué par la nature est arrivé. Le divorce est permis chez eux; mais il n'y est pas fréquent.

La jalousie y vient quelquefois troubler l'amour conjugal; mais ses effets n'ont rien de funeste. Un mari qui se trouve dans le cas d'en ressentir les atteintes, coupe du poil de la peau d'un ours, & le porte à celui qu'il soupçonne d'être

ſon rival. Si ce dernier eſt innocent, il accepte ce poil ; & s'il eſt coupable, il avoue le fait. Alors l'affaire ſe traite à l'amiable : le mari répudie ſa femme ; & elle devient l'épouſe de l'amant favoriſé. Ils ſont là-deſſus de la meilleure foi du monde ; bienperſuadés que l'ame de l'ours, à qui on a coupé le poil, viendroit, au bout de trois jours, faire périr le coupable, s'il ne convenoit de ſon crime. Dans le cas où l'amant ſoupçonné continue à ſe bien porter, le jaloux reconnoît ſon tort, & tâche, par toutes ſortes de careſſes, de le faire oublier à ſon épouſe.

Les femmes Oſtiakes paroiſſent accoucher ſans douleurs ; & l'on ne peut y faire moins de façon. En hiver, dans une marche, elles ſe débarraſſent de leur fardeau ſur la neige ; y roulent leur enfant, pour l'endurcir de bonne heure au froid ; & lorſqu'il commence à crier, elles le mettent dans leur ſein, & continuent leur route. Les meres, dans cet état, ſe logent à l'écart ; &, ni les maris, ni perſonne, à l'exception d'une vieille femme qui les ſert, n'oſent en approcher pendant quatre ou cinq ſemaines ; au bout de ce temps, on al-

lume du feu dans la tente ou dans la hutte : l'accouchée ſaute trois fois par-deſſus ; & la voilà purifiée.

Si-tôt que l'enfant eſt né, le pere va demander un nom à quelque Ruſſien ; ou il lui donne celui du premier animal qu'il rencontre ; ou bien il l'appelle *premier*, *ſecond*, *troiſieme*, &c. ſelon le rang de ſa naiſſance. On le diſtingue auſſi par les qualités corporelles les plus remarquables, *Tête blanche*, *Boiteux*, *Boſſu*, &c.

L'éducation qu'il reçoit ſe borne à apprendre à tirer de l'arc, à chaſſer & à pêcher ; ce ſont-là les ſeules occupations de ces peuples. La derniere eſt celle de l'été, pendant lequel ils font ſécher autant de poiſſon, qu'ils croient en avoir beſoin pour l'hiver. Le ſang eſt leur breuvage le plus délicieux ; car, pour l'ordinaire, ils ne boivent que de l'eau, à moins que quelquefois ils ne ſe régalent d'un peu d'huile de baleine.

Leur plus grand divertiſſement eſt de fumer du tabac, dont ils avalent la fumée ; &, de peur qu'il ne s'en perde, ils ont ſoin de ſe mettre de l'eau dans la bouche, & avalent la fumée & l'eau tout à la fois. Cela leur cauſe des vomiſſe-

ments; & ils en ont grand beſoin pour ſe dégager des viſcoſités dont ils ſe nourriſſent ſans ceſſe, & qui leur attirent de fréquentes maladies ſcorbutiques, contre leſquelles ils ne connoiſſent point de remede.

Comme les Oſtiakes ont peu de beſoins, il réſulte qu'ils ne doivent faire qu'un très-petit commerce. Il ſe réduit, en effet, à changer quelques pelleteries contre des outils de fer, & autres uſtenſiles de ménage. Ne ſachant ni lire ni écrire, ils ſe font des marques ſur les mains, pour ſe rappeller ce qu'ils prennent à crédit. Ils montrent ces ſignes à leurs créanciers; & jamais il n'arrive qu'ils les effacent pour manquer à leurs engagements. C'eſt le marchand qui les ôte lui-même, quand le débiteur l'a ſatisfait; & par-là, il annulle la dette.

Les rennes & les chiens ſont leurs plus grandes richeſſes; les derniers, quoiqu'ils ne ſoient pas plus gros que nos chiens de payſans, rendent à leurs maîtres le même office que les rennes, c'eſt-à-dire, qu'ils les menent avec une extrême vîteſſe dans des traîneaux. Il y en a de deſtinés uniquement pour les voyageurs. Ils ont certaines traites réglées, à-

peu-près comme nos chevaux de poſte; & lorſqu'elles ſont plus fortes qu'à l'ordinaire, ils ſe couchent d'eux-mêmes devant le traîneau, & ſe repoſent un inſtant. On leur donne un peu de poiſſon; & après ces rafraîchiſſements, ils reprennent leur courſe, juſqu'au premier relai. Dans toute la partie ſeptentrionale de la Sibérie, on ne ſe ſert point d'autres voitures, ſoit pour voyager, ſoit pour tranſporter les marchandiſes.

Lorſqu'un homme meurt, ils ont coutume d'enterrer, ou de cacher dans la neige, avec lui, ſon arc, ſes fleches & ſes uſtenſiles de ménage, ce qui fait voir que, comme preſque toutes les nations, policées ou barbares, ils ont une idée, mais bien groſſiere, à la vérité, d'une autre vie après celle-ci.

Une femme, qui perd ſon mari, témoigne ſon chagrin en fabriquant une idole qu'elle habille des vêtements du défunt. Elle la met coucher avec elle, & lui fait prendre toutes les attitudes de ſon époux. Pendant le jour, elle la place devant ſes yeux, pour s'exciter à la douleur. Cette cérémonie dure une année entiere; & une femme ſeroit deſhonorée, ſi elle en abrégeoit le terme;

on croiroit qu'elle n'aimoit point ſon mari ; & conſéquemment, qu'elle lui étoit peu fidelle. Quand l'année eſt révolue, l'idole eſt dépouillée & reléguée dans un coin, juſqu'à ce qu'on en ait beſoin pour une autre occaſion.

Les Oſtiakes ont trois divinités. La plus conſidérable eſt un morceau de bois preſque ſans forme, dont l'extrêmité ſupérieure doit repréſenter une tête humaine. Cette idole eſt habillée de rouge, couverte d'une infinité de guenilles que les dévots lui conſacrent, & coëffée d'un bonnet fourré de queues de renard. La ſeconde eſt une oie d'airain. Ils l'eſtiment beaucoup moins que la précédente, quoiqu'elle ſoit d'une matiere plus précieuſe ; parce qu'on la croit plus moderne, & que ſon inſpection ne s'étend que ſur les volatiles. La troiſieme, qu'ils appellent le *Vieux de l'Oby*, préſide à leurs pêches, reçoit leurs invocations lorſqu'ils s'y diſpoſent, & leurs mauvais traitements, quand la pêche a mal réuſſi ; car alors ils jettent l'idole dans quelque lieu plein d'ordures juſqu'à ce qu'il leur prenne fantaiſie de l'en tirer. Tel eſt, en général, leur procédé avec leurs divinités domeſtiques,

qui répondent aux Pénates des anciens. Ces dieux ſe ſentent toujours du bon & du mauvais ſuccès des entrepriſes, pour leſquelles on a demandé leur ſecours.

Il n'y a ici rien de fort remarquable dans les ſacrifices. Quand c'eſt un cheval qu'ils immolent, ou un autre quadrupede, ils ſe ſervent, pour faire mourir la victime, d'une fleche qui ne ſe tire, qu'après que le prêtre a donné le premier coup. Ils ſaignent enſuite l'animal dans un vaſe, & font l'aſperſion du ſang ſur leurs huttes. Ils en boivent une partie; & avec le reſte ils frottent la bouche de l'idole.

Ces barbares n'ont point d'autres ſupérieurs, que les gouverneurs de Sibérie. Chaque pere de famille a l'inſpection de ſa maiſon. Ils appellent quelquefois leurs prêtres, pour juger leurs différends; mais ce n'eſt que dans des cas de quelque importance. S'il n'y a pas moyen de les accommoder, ils font prêter ſerment (ſi la nature du procès l'exige) à celle des deux parties qu'ils jugent à propos. On mene celui qui doit jurer devant l'idole; & après lui avoir repréſenté quel crime c'eſt que le parjure, & les peines dont il eſt ordinairement ſuivi, on lui

donne un couteau, avec lequel il coupe un morceau du nez de l'idole, & ſe ſouhaite à lui-même un traitement pareil, s'il fait une fauſſe affirmation. Les Oſtiakes racontent de ſinguliers exemples de peines arrivées aux parjures. Le ſerment eſt très-reſpectable chez eux; & c'eſt une preuve aſſez convaincante, de l'empire de la conſcience chez les nations les moins policées.

Voici la maniere dont ils prêtent ſerment de fidélité aux gouverneurs. On leur préſente une peau d'ours, une hache & un couteau, ſur lequel eſt un morceau de pain qu'ils mangent; après quoi, ils prononcent ces paroles: " En cas que je „ ne demeure pas toute ma vie fidele à „ mon ſouverain, & que je me révolte „ contre lui, puiſſe cet ours me déchi- „ rer au milieu des bois, le pain que je „ viens de manger demeurer dans mon „ goſier, ce couteau me donner la mort „ & cette hache m'abattre la tête „.

Il y a une autre nation, voiſine des Oſtiakes, qui fait partie du gouvernement de Sibérie; il eſt à propos, Madame, de vous la faire connoître, avant que de ſuivre le Docteur ſur les rives du Yéniſéi: ce ſont les Samoyedes qui n'ont ni égliſes, ni forts, ni villes, ni

villages, mais ſeulement des cabanes qu'ils tranſportent d'un lieu à un autre, par le moyen de leurs rennes & de leurs traîneaux. On a dit d'eux beaucoup de choſes dépourvues de vérité. Il n'eſt pas vrai, par exemple, qu'ils ſe repaiſſent de chair humaine, quoique leur nom ſignifie *mangeurs d'hommes*, ſelon l'uſage des voyageurs, qui appellent *anthropophages* toutes les nations ſauvages, dont ils craignent d'être mangés. Il n'eſt pas vrai que les femmes ne ſoient pas ſujettes aux évacuations périodiques de leur ſexe, ni que les maris les offrent, ainſi que leurs filles, aux étrangers qui arrivent dans leurs pays. Ils en ſont, au contraire, ſi jaloux, qu'on prétend qu'ils les enferment, quand ils vont à la chaſſe, & qu'ils ont même imaginé des moyens, comme en Italie, pour empêcher qu'elles ne leur ſoient infidelles. Il n'eſt pas vrai non plus, que la parenté n'apporte aucun oſtacle à leurs mariages; ils évitent juſqu'aux degrés de conſanguinité les plus éloignés; & ils n'épouſeroient pas une femme, qui deſcendroit avec eux d'une même famille.

A cela près, on reconnoît dans ce peuple, la plupart des traits origi-

naux de l'homme dans l'état naturel. Il vit diſperſé dans de vaſtes déſerts, couvert de glace & de neige, ſans loix, ſans maîtres, ſans culte, ſans prieres: ils admettent l'exiſtence d'un être ſi ſouverainement bon, qu'il les diſpenſe, ſelon eux, de tout hommage. Ils y joignent l'idée d'un génie puiſſant, enclin à nuire, & auquel ils attribuent tout le mal qui arrive; cette créance preſqu'auſſi ancienne que le monde, convient également aux malheureux & aux ignorants; mais cet être mal-faiſant n'a, chez les Samoyedes, ni culte, ni autels. Ils honorent la lune & le ſoleil, moins comme des divinités, que comme les inſtruments dont ſe ſert l'être bienfaiſant, pour leur faire part de ſes faveurs. Ils réverent leurs prêtres, parce qu'ils leur ſuppoſent des relations intimes avec cet eſprit malin; mais tout leur miniſtere ſe réduit à leur donner des conſeils: ils ne les appellent, ni à la naiſſance des enfants, ni aux mariages, ni aux enterrements; trois ſources de richeſſes intariſſables pour l'égliſe dans nos pays civiliſés: c'eſt encore là un de ces traits, où l'on reconnoît, dans celui-ci, l'homme ſauvage abandonné à la ſimple nature.

Les Samoyedes prennent ſoin de leurs enfants, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à un âge où ils puiſſent, par eux-mêmes, pourvoir à leur ſubſiſtance ; dès ce moment, ils deviennent indépendants, ou, s'ils ont quelque déférence, ce n'eſt que pour les plus vieux, ſans qu'elle les engage à leur être ſoumis. Ils paient, ſans ſe plaindre, le tribut que les Ruſſes leur impoſent ; parce que leurs peres l'ont payé de même, & qu'ils ſavent d'ailleurs qu'on les y forceroit. C'eſt à quoi ſe borne toute leur ſujétion envers le ſouverain.

La chaſſe, en hiver ; en été, la pêche, fournit leur nourriture ; tout le poiſſon ſe mange crud, ainſi que la chair de rennes ; & c'eſt pour eux une extrême délicateſſe, que de boire tout chaud le ſang de l'animal. Leur breuvage ordinaire eſt de l'eau & de l'huile de baleine. Une bête morte, qu'ils trouvent dans un chemin, de quelque eſpece qu'elle ſoit, ne les dégoûte pas ; ils en mangent ſans répugnance. Les autres viandes ſe cuiſent ; & comme ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas, il y a toujours une marmite pleine ſur le feu, où chacun

va puiſer quand bon lui ſemble. Au lieu de ſerviettes, ils ont des raclures de bouleau, fort déliées, dont ils ſe ſervent pour s'eſſuyer; ils en uſent auſſi, comme de mouchoir, pour ôter la ſueur. Après avoir mangé, ce qui les intéreſſe le plus, c'eſt de dormir. Ils ſe couchent ſur des peaux de rennes, rangées autour du feu dans leurs cabanes; & pendant ce temps-là, les femmes s'occupent à coudre des habits, à ſoigner les enfants, & ſur-tout à entretenir la marmite pleine, afin que chacun, à ſon réveil, trouve toujours de quoi ſatisfaire ſon appétit.

La nourriture, les plaiſirs de la chair, & le repos ſont les ſeuls beſoins des Samoyedes. Le repos ſur-tout & l'oiſiveté paroiſſent leur unique paſſion; il n'y a que la néceſſité qui les en tire. A l'égard des femmes, ils en ont autant qu'ils peuvent en acheter. On les marchande, comme, parmi nous, une vache ou une jument; & il y en a qui ſe paient cher, c'eſt-à-dire, juſqu'à trente rennes. Ils ne ſe ſervent guere que de ces animaux, pour cette eſpece de commerce: c'eſt même, ſi l'on peut parler de la ſorte, l'unique monnoie qui a cours dans le pays: vous ſuppoſez aiſément,

ſément, qu'ils ne connoiſſent ni l'uſage de l'argent, ni la valeur des métaux. Les femmes Samoyedes ne ſont ni jolies ni agréables ; mais leurs maris le ſont encore moins. Petits de taille, larges de ſtructure, plats de viſage, bruns de peau, courts de col & de jambes, une groſſe tête avec de petits yeux, un nez écraſé, peu ou point de barbe, une grande bouche, de longues oreilles, des cheveux noirs, durs, forts, & qui pendent ſur les épaules comme des chandelles : voilà le portrait d'un Samoyede. La phiſionomie des femmes eſt à-peu-près la même, avec cette différence, que les traits en ſont un peu plus déliés, le corps plus mince, les pieds plus petits. Les uns & les autres ont cela de ſingulier, qu'aucune partie de leur corps, excepté la tête, n'eſt couverte de poil. On prétend que c'eſt moins par un défaut attaché à leur race, que par le ſoin qu'ils prennent de ſe l'arracher. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les femmes ſont intéreſſées à n'en point avoir ; car, ſuivant l'uſage du pays, un mari qui en trouveroit à une fille qu'il auroit épouſée, ſeroit en droit de la rendre à ſes parents, & d'exiger la reſ-

titution de ce qu'il auroit donné. Ce cas, à la vérité, doit arriver rarement; car les filles ſe marient ſi jeunes, que la nature n'a pas encore eu le temps de perfectionner ſon ouvrage. Il eſt aſſez commun de les voir meres à onze ans; & à cet âge, il n'eſt pas étonnant qu'elles n'aient pas encore reçu tout ce qui doit conſtituer une femme faite. Ainſi, quand même la nature les revêtiroit, comme ailleurs, de cet ornement; quand même elles n'emploieroient rien pour le faire diſparoître, il ſeroit difficile, en ſe mariant ſi jeunes, qu'elles fuſſent dans le cas d'être renvoyées.

Un autre défaut de ces femmes, c'eſt d'avoir la gorge molle, plate, & le bout extrêmement noir, même lorſqu'elles ſont encore vierges. Comme elles enfantent, pour l'ordinaire, ſans douleur, quand le contraire arrive, le mari les ſoupçonne d'avoir eu commerce avec un homme d'une autre nation. Alors il les bat & les maltraite, juſqu'à ce qu'elles avouent la faute: ſi elles conviennent du fait, il les rend aux parents, & reprend ce qu'il avoit apporté dans le ménage. Il peut en uſer de même à leur égard toutes les fois qu'il en reçoit quelques ſujets

de mécontentement. On vante fort leur pudeur, & la répugnance qu'elles témoignent à ſe laiſſer voir toutes nues, contre l'ordinaire des femmes ſauvages, qui n'ont communément, ni aſſez de connoiſſance, ni aſſez de coqueterie, pour ſavoir, qu'en certains cas, la nudité éteint les deſirs, & les vêtements les irritent.

Dès que les femmes ici ont paſſé trente ans, leur fécondité ceſſe; ce qui peut être l'effet des mariages prématurés. Elles ignorent, ainſi que leurs maris, l'uſage des bains. Auſſi ſont-elles fort mal-propres. Leurs habits de peaux de rennes, leur laiſſent ſur la chair une puanteur inſupportable; mais les bons Samoyedes, qui ſont dans le même cas, n'y font pas grande attention. La ſeule diſtinction que l'on reconnoît au vêtement des femmes, ſont quelques morceaux de draps de diverſes couleurs dont elles bordent leurs fourrures, qui ſont tournées en dehors. Les plus jeunes prennent quelquefois le ſoin d'arranger leurs cheveux en pluſieurs treſſes, qu'elles laiſſent pendre derriere la tête. L'habillement des deux ſexes conſiſte en une ſorte de robe, au haut de laquelle eſt

un bonnet qui tombe ſur les épaules, en forme de capuchon, & dont les manches ſont fermées par deux mitaines, qui tiennent après. Les culottes & les bas, faits de peau, comme le reſte de l'habit, ſont d'une ſeule piéce. Ce vêtement, ſerré avec une ceinture, couvre parfaitement le corps, & s'ôte comme une chemiſe : c'eſt le ſeul qui convienne dans ce rude climat. Le froid y eſt quelquefois ſi violent, que l'humidité de l'haleine tombe en frimats ſur le menton. Les ſeuls végétaux qui y croiſſent, ſont des genévriers, des ſapins, & autres plantes de cette nature. On y trouve auſſi beaucoup de mouſſe qui ſert de nourriture aux rennes ; c'eſt même la production la plus commune de tout le pays.

La façon de bâtir de ce peuple eſt à-peu-près la même, que celle des Oſtiakes ſes voiſins. La ſtérilité du terrein l'oblige à changer ſouvent de demeure, & à ſe diviſer en petites troupes. Auſſi voit-on rarement plus de deux ou trois familles raſſemblées ; & comme ces déſerts ſont d'une immenſe étendue, elles quittent la place auſſi ſouvent que leurs beſoins l'exigent, ſans ſe porter aucun pré-

dice. En été, elles s'établiſſent le long des rivieres, pour la facilité de la pêche. Il ne paroît pas qu'elles aient jamais eu envie de former des ſociétés ; auſſi n'en connoiſſent-elles point d'autres que celle de leurs parents.

Quand un enfant vient au monde, on lui donne le premier nom qui ſe préſente à l'eſprit, ſoit d'un homme ou d'une bête, d'une choſe vivante ou inanimée, d'une montagne, d'un arbre, d'une riviere, &c. Si cet enfant meurt à la mammelle, ils l'enveloppent dans un drap, & le ſuſpendent à une branche, au milieu d'un bois. Mais s'il vit plus d'un an, & qu'il vienne à mourir, on le met en terre comme tout le monde. L'enterrement d'un prêtre ſe fait avec plus de cérémonie. On lui éleve un monument fait de planches, & fermé de tous côtés, pour empêcher les bêtes ſauvages d'en approcher. On l'étend enſuite ſur cette eſpeced'échafaud, revêtu de ſes plus beaux habits ; & l'on met à côté de lui ſon arc, ſon carquois & ſa hache. On y attache auſſi quelques rennes, pour régaler le défunt ; & on les y laiſſe mourir de faim, ſi elles ne parviennent pas à s'échapper.

Cette précaution de donner au mort ſes armes & de la nourriture, prouve qu'ils ont quelque idée de l'immortalité de l'ame ; mais tout ſe réduit à une eſpece de métempſycoſe, qui, dans le fond, les inquiete peu.

Comme les plus ignorants & les plus groſſiers des peuples de la Sibérie, les Samoyedes ſont auſſi les plus infatués de conjurations & de ſortileges. On dit qu'ils ne les emploient jamais contre les Ruſſes, dans la crainte d'en être punis, mais qu'ils en font un grand uſage contre les étrangers. Il eſt très-odinaire de trouver parmi eux, des gens qui vendent les vents à ceux qui navigent dans les mers du Nord ; ils leur promettent de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Seroit-ce ſur des prétentions ſi ridicules, déjà connues du temps d'Homere, que ce poëte avoit fondé la tradition d'Eole, qui donne à Ulyſſe les vents enfermés dans une peau de bouc ? Quoi qu'il en ſoit, lorſque les Samoyedes font ce commerce de magie, ils préſentent au voyageur une corde à pluſieurs nœuds, & lui promettent, qu'en dénouant le premier, il aura un vent médiocre ; que s'il

délie le ſecond, le vent ſera plus fort, &c.

Dans un pays où perſonne ne commande, toute eſpece d'ambition eſt abſolument ignorée. Ils ne connoiſſent pas même le nom des vices qu'elle entraîne à ſa ſuite. Avec peu de beſoins, & aſſez de facilité de les ſatisfaire, ſur quoi tomberoient leurs deſirs? Les rennes ſont toutes leurs richeſſes. Il eſt vrai que plus ils en poſſedent, & plus ils peuvent ſe procurer de femmes; mais, ſous un climat ſi froid, une ſeule ne ſuffit-elle pas? Le prix ordinaire eſt de quatre rennes pour une fille. Ce n'eſt pas l'unique avantage qu'ils retirent de cet animal: ils s'en ſervent pour mener leurs traîneaux, & ſe tranſporter d'un endroit à un autre. Deux morceaux de bois, longs de huit pieds, larges de trois, & recourbés ſur le devant comme des patins, compoſent le corps de cette voiture. Le conducteur, aſſis ſur le derriere du traîneau, a devant lui une petite planché, arrondie par le haut, à laquelle les deux morceaux de bois ſont attachés. Par derriere, il en eſt une autre un peu plus élevée, contre laquelle on eſt appuyé. On attele communément

deux rennes à la fois ; la bride aboutit à une courroie qui leur ſert de collier. Quand on n'eſt pas accoutumé à conduire ces traîneaux, ils verſent aiſément; & il faut bien ſavoir conſerver l'équilibre. On a le dos penché en arriere ; & l'endroit où les pieds repoſent, eſt garni de peau. On ne ſe ſert point de timon ; & cette voiture eſt ſi légere, & les rennes courent avec tant de vîteſſe, qu'elles font, en un jour, près de trente lieues. Elles ont les pieds ſi durs, que pouvant ſe cramponner ſur la glace, elles y marchent auſſi ſûrement que ſur la terre. Ce qu'elles ont de particulier, c'eſt que, lorſqu'elles ſont en mouvement, tous leurs os craquent, comme ſi on agitoit des noix, & font une bruit qui s'étend de fort loin ; quoique naturellement ſauvages, on a ſu tellement les apprivoiſer, qu'elles ſont très-douces & très-dociles.

Il y a long-temps, Madame, que je vous parle de cet animal, qu'il eſt à propos de vous en donner une deſcription. La voici, telle que le docteur Solnick dit l'avoir copiée dans un auteur Allemand, qui a beaucoup étudié la nature & les propriétés de ce quadrupede,

le plus ſingulier, peut-être, & le plus utile qu'il y ait dans le monde.

" Sa figure eſt avantageuſe; ce qui, „ joint à ſa propreté, le rend agréable à „ la vue. C'eſt une eſpece de cerf, dont „ le bois eſt très-conſidérable. Ce bois, „ couvert, d'un bout à l'autre, d'un poil „ de la même couleur que le reſte du „ corps, eſt plus haut que celui de l'élan, „ & plus large que le bois du cerf. „ Celui des femelles eſt plus petit, & a „ moins de rameaux. Les rennes le per- „ dent tous les hivers; & il revient au „ printems. La racine de ce bois eſt „ placée ſur le devant de la tête; & le „ haut va en s'élargiſſant. La couleur de „ la renne eſt celle de l'âne; ſa peau „ épaiſſe & extrêmement garnie de „ poils, la met à l'abri des rigueurs du „ climat qu'elle habite. Elle a la taille „ du cerf, mais un peu plus forte, l'eſ- „ tomac relevé, couvert d'un poil long „ & rude, les jambes velues, & les „ pieds gros & fourchus.

„ En été, les rennes vivent de feuil- „ les, de mouſſe, & d'herbe. Elle ſa- „ vent, à merveille, en trouver ſous la „ neige, & n'en cherchent jamais qu'où „ il y en a. Elles découvrent avec leurs

„ pieds une certaine étendue de terrein,
„ & broutent la mouſſe qui s'y rencon-
„ tre. Un voyageur n'eſt donc obligé
„ de porter de proviſions, que pour lui
„ ſeul. Quand l'animal ſe met à creu-
„ ſer, on eſt ſûr qu'il a trouvé un lieu
„ convenable pour s'y arrêter ; mais
„ s'il leve la tête, & s'attaque aux ar-
„ bres, il faut le conduire ailleurs. Au
„ reſte, il eſt ſi ſobre, & ſe contente
„ de ſi peu de choſe, qu'il ne mange
„ guere en une fois, que ce qui pour-
„ roit tenir dans la main. Quoiqu'il coûte
„ ſi peu à entretenir, il rend cependant
„ les plus grands ſervices, & tient lieu
„ de pluſieurs autres animaux domeſti-
„ ques. On le trait ; & ſon lait eſt un
„ très-bon aliment : il ne donne point
„ de beurre ; mais on en fait un excel-
„ lent fromage. La chair de rennes eſt
„ pour les Samoyedes, un mets délicat ;
„ & avec ſa peau, ils s'habillent depuis
„ les pieds juſqu'à la tête. Cet animal
„ ſert comme le cheval, ſoit à mener
„ traîneau, ſoit à porter un fardeau,
„ ou un homme. Il eſt, pour ce peuple
„ du Nord, ce que je vous ai dit qu'é-
„ toit l'arbre de coco pour les Indiens ;
„ le Samoyede y trouve à la fois de

„ quoi boire & manger, ſe vêtir, &
„ faire mille ſortes d'ouvrages, tels que
„ des arcs, des arbalêtes, des cuillers,
„ avec ſes os; du fil, des cordes, des
„ liens, avec les nerfs, &c. Auſſi a-t-on
„ le plus grand ſoin de ces quadrupedes:
„ on les garde nuit & jour, l'hiver &
„ l'été, ſoit pour les garantir des bêtes
„ féroces, ſoit pour les empêcher de
„ s'échapper, ou de tomber malades.
„ Il n'eſt pas plus néceſſaire de leur
„ bâtir des écuries, que de pourvoir à
„ leur nourriture. Ils ne ſe trouvent
„ mieux nulle part qu'en plein air.
„ Toute l'attention doit ſe borner à pren-
„ dre garde qu'ils ne s'écartent, & ne
„ ſe diſperſent; ce qui donne beaucoup
„ d'occupation en été; car en hiver,
„ quand la neige eſt profonde, ils ſe
„ ſoucient peu de s'éloigner: d'ailleurs
„ on peut alors découvrir leurs traces
„ aiſément. Comme ils aiment à courir
„ vers le nord, on met de ce côté-là des
„ paliſſades qui les arrêtent. Mais mal-
„ gré cette précaution, & la vigilance
„ des propriétaires, ſouvent, de cent
„ rennes, à peine en reſte-t-il une ſeule.
„ Quelquefois elles s'enfuient d'elles-
„ mêmes, & deviennent ſauvages;

„ quelquefois des rennes ſauvages, en ſe
„ mêlant parmi celles qui ſont apprivoi-
„ ſées, les attirent, & pour ainſi dire,
„ les débauchent. Mais ce qui leur nuit
„ le plus, c'eſt une maladie à laquelle
„ elles ſont fort ſujettes. Il s'engendre
„ ſur leur dos une ſorte de vers qui
„ vivent quelque temps ſous la peau
„ de l'animal. Ils tombent enſuite par
„ terre, & ſe changent en de groſſes
„ mouches velues, qui s'attachent à
„ le déſoler, juſqu'à le rendre furieux,
„ & à le faire précipiter dans les lacs,
„ ou du haut des rochers. Si, au con-
„ traire, il réſiſte à ce tourment, il de-
„ meure tellement exténué, qu'on ne
„ peut plus l'employer au travail. Quand
„ un troupeau de rennes eſt affligé de ce
„ mal, elles s'arrêtent ſouvent toutes à la
„ fois, les unes derriere les autres, levent
„ la tête en l'air, ferment les yeux, ſer-
„ rent les oreilles, frappent du pied, &
„ reſtent enſuite comme immobiles. On
„ a beau les menacer, les tirer, les frap-
„ per, elles ne bougent pas, que cette
„ eſpece d'accès ne ſoit paſſé. Ce qu'il
„ y a de plus ſingulier, c'eſt toujours
„ le Docteur qui parle, c'eſt que de
„ nombreux troupeaux de rennes ſe
„ trouvent tout-à-coup dans ce tétat „

„ commencent & finiſſent enſemble,
„ comme des ſoldats qui font l'exercice,
„ & répetent cette eſpece de manœu-
„ vre, juſqu'à cent fois en un jour.

„ La renne eſt un animal rétif; il ſe
„ cabre; il ſe jette à terre; il appuie
„ la tête & les cornes contre les arbres
„ qui ſe trouvent ſur ſon chemin, prin-
„ cipalement lorſqu'il eſt trop chargé.
„ Quand pluſieurs marchent enſemble,
„ un homme, aſſis dans un petit traî-
„ neau, ou qui va devant à patins, tient
„ la bride de la premiere, & en conduit
„ ainſi dix à douze, qui ſuivent à la file,
„ & menent chacune leur traîneau:
„ comme elles ne ſuivroient pas d'elles-
„ mêmes, il faut les attacher enſemble.
„ lorſqu'on les preſſe trop, elles ſe re-
„ tournent, & ſe ruent ſur leurs conduc-
„ teurs avec une fureur très-dangereuſe.
„ Pour s'y ſouſtraire, il n'y a d'autre
„ reſſource, que de renverſer le traîneau
„ ſur ſoi, & de s'en couvrir, juſqu'à ce
„ que la colere de l'animal ſoit appaiſée.

„ Les rennes ne vivent guere au delà de
„ ſeize ans. La femelle porte ordinaire-
„ ment quarante ſemaines, & ne donne
„ qu'un faon à fois. Les petits, en naiſ-
„ ſant, ne ſont pas plus gros qu'un chat;

„ mais ils ont les jambes & les cuiſſes plus
„ longues, & aſſez fortes pour ſuivre
„ leurs meres dès le troiſieme jour, &
„ courir auſſi vîte qu'elles. A quatre
„ ans, ils ont acquis toute leur gran-
„ deur. C'eſt alors qu'on les domte, &
„ qu'on les dreſſe aux uſages auxquels
„ on les deſtine. Quand on coupe les
„ mâles, ils deviennent plus grands &
„ plus forts. Dès qu'ils ont un an, on
„ leur fait cette opération avec les dents,
„ en écraſant, & preſſant vivement les
„ teſticules, ainſi que les fibres & les
„ nerfs qui y répondent. Ceux que l'on
„ conſerve entiers pour la multiplication
„ de l'eſpece, ne ſont pas en grand nom-
„ bre; un mâle peut ſuffire pour cinq
„ ou ſix femelles.

„ Outre ces rennes domeſtiques, il y
„ en a de ſauvages, que les Samoyedes
„ prennent à la chaſſe, & dont la peau
„ eſt plus eſtimée, & la chair plus dé-
„ licate. Cette chaſſe ſe fait en hiver;
„ & l'on ſe ſert, pour cela, de patins
„ de bois d'environ ſix pieds de long,
„ larges de ſix pouces. Les pieds ainſi
„ armés, les Samoyedes paſſent par-deſſus
„ la neige avec une vîteſſe incroyable.
„ Ils tiennent à la main une houlette,

„ avec laquelle ils jettent de la neige aux „ rennes qu'ils apperçoivent, pour les „ faire aller du côté où ils ont tendu des „ pieges. Lorſqu'ils ont conduit leur „ proie, ils y accourent, & la percent „ de coups. D'autres fois ils ſe couvrent „ de la peau d'un de ces animaux, ſe „ placent au milieu d'un troupeau de „ rennes domeſtiques, & attendent que „ quelques rennes ſauvages viennent ſe „ mêler dans la troupe. Alors le Sa- „ moyede ſe gliſſe doucement & en „ rempant, juſqu'à ce qu'il ſoit auprès „ d'elles; & il les perce avec un dard „ qu'il tient à la main. „

Pour dire encore un mot de ce peuple groſſier, que les rennes nous ont fait perdre de vue un moment, on ne connoît chez lui; ni le larcin, ni l'aſſaſſinat, ni le viol, ni une infinité d'autres vices qui regnent dans les ſociétés policées. Il ne conçoit pas même comment, dans un pays où il eſt ſi aiſé à chacun de pourvoir à ſes beſoins, on pourroit s'approprier ce qui appartient à un autre. Ils comprennent encore moins, comment un homme s'aviſeroit de tuer ſes pareils, & quelle raiſon pourroit le porter à cet attentat. A l'é-

gard du viol, & de toute eſpece d'entrepriſe ſur la femme d'autrui, il lui eſt ſi facile de s'en procurer d'autres, pour contenter ſes deſirs naturels, qu'il n'emploie, ni la ſéduction, dont ſon peu d'eſprit le rend incapable, ni la violence, à laquelle il eſt rare qu'on ait recours, quand il eſt aiſé de ſe ſatisfaire autrement.

Les ſens & les facultés des Samoyedes conviennent parfaitement à leur état. Ils ont la vue perçante, l'ouïe fine, & la main sûre; ſont d'une légéreté extraordinaire à la courſe, & tirent de l'arc avec une juſteſſe admirable. Ils mettent dans un arbre une fort petite piece de monnoie, & ſe placent ſi loin, que tout autre qu'eux auroit peine à l'appercevoir. Cependant leurs fleches portent dans la piece, autant de fois qu'ils y tirent. Ils ont, en échange, le goût groſſier, l'odorat foible, le tact rude & émouſſé, parce que les objets qui les environnent, ſont de nature à ne pouvoir produire aucune ſenſation délicate.

Il y a plus de deux ſiecles, que les Samoyedes ſont ſoumis à la Ruſſie; ils ont été conquis ſans beaucoup de peine; & il n'a fallu conſtruire ni forts ni

villes, pour les ſubjuguer, ou les maintenir dans l'obéiſſance. Ils apportent, dans un lieu aſſigné, leur tribut, qui conſiſte en une certaine quantité de pelleteries, que tout homme, capable de manier l'arc, eſt obligé de livrer tous les ans. A l'égard de l'origne de ce peuple, on le croit venu de la Finlande : c'eſt tout ce qu'on peut conjecturer d'une nation, qui n'a d'autres annales, qu'une tradition très-imparfaite. Toute miſérable qu'eſt ſa maniere de vivre, il ne laiſſe pas d'en être très-ſatisfait. Quelques Samoyedes ayant eu occaſion de voir les villes de Moſcow & de Péterſbourg, préféroient leur genre de vie à tout ce qu'ils y voyoient de plus attrayant. L'averſion qu'ils ont pour la ſervitude & le travail, ne leur laiſſent entrevoir que malheur & eſclavage, dans tout autre état, que celui de l'indépendance.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 4 Janvier 1747.

LETTRE LXXX.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

LA premiere ville qu'on rencontre, en deſcendant la riviere d'Yéniſei, eſt Kraſnoyark. On y fait un grand commerce, particuliérement en pelleteries, quoiqu'elle ne ſoit guere compoſée que de Slouvichies : c'eſt ainſi, Madame, que l'on appelle, en Sibérie, certaine milice, formée de troupes légeres à pied, comme les Coſaques le ſont à cheval, & deſtinée à garantir le pays des irruptions des Tartares. Les officiers ſont nommés par le gouverneur, ainſi que ceux des Coſaques ; & comme toutes ces places ſe vendent, cela lui fait un revenu très-conſidérable. Auſſi ces emplois ſont-ils mal remplis, & ceux qui les poſſedent, ſi peu reſpectés, qu'il y a tel colonel, dont les ſoldets diſent librement, qu'ils n'ont point d'ordre à recevoir ; ils ſe battent ſouvent avec lui, à coups de bâton, ou à coups de poing.

Les Slouvichies qui habitent Kraſ-

noyark, ſont riches eu chevaux & en bêtes à corne, dont la nourriture les inquiete peu. Pendant l'hiver, ces animaux ſe repaiſſent d'herbes ſeches & de racines qu'ils déterrent dans les campagnes; mais ils ne ſont pas auſſi forts qu'ailleurs : un cheval Ruſſe en vaut trois de ce pays; & les vaches y donnent trois fois moins de lait qu'en Moſcovie. Cependant la terre y eſt ſi fertile, que l'on peut l'enſemencer ſans engrais, ſix ans de ſuite; & quand elle refuſe de produire, il y en a tant d'autres à côté, qu'on peut cultiver un nouveau champ, & en changer ainſi, long-temps avant que le tour de celui qui a rapporté, revienne. Il n'y a pas un payſan d'un autre canton, qui n'achetât volontiers la permiſſion d'habiter celui-ci; mais l'avarice des gouverneurs y met obſtacle : les Slouvichies leur paient des droits plus forts que ne feroient de ſimples payſans; & ils perdroient infiniment, ſi on réformoit une partie de cette milice inutile, pour lui ſubſtituer des laboureurs. Ils n'auroient plus tant de brevets de colonels & d'officiers à vendre; ce qui diminueroit de plus de moitié leur revenu. Ces troupes

vivent ſi familiérement avec leurs chefs, que lorſque ceux-ci les invitent à dîner, ils s'enivrent avec autant de liberté & de clameur, qu'au cabaret. Ils boivent l'eau-de-vie dans de grands verres ; & celui qui, à la fin du repas, reſſemble le plus à une bête, reçoit le lendemain des préſents de tous les convives.

Les environs de Kraſnoyark ſont renommés pour les antiquités. Elles ont été tirées des anciens tombeaux qui y ſont en grand nombre ; & elles conſiſtent en différents petits meubles d'or, d'argent & de cuivre, tels que des pots, des aſſiettes, des couteaux, des boucles, des harnois, des marteaux, &c. Quand on parle aux Tartares de ce pays, de la religion chrétienne, & qu'on veut les engager à l'embraſſer, ils montrent ces tombeaux de leurs ancêtres, & diſent qu'on peut voir par les richeſſes qu'on en a tirées, qu'ils abondoient en biens temporels ; qu'ils en ont joui en profeſſant la religion qu'ils leur ont tranſmiſe ; que ſi leurs deſcendants ne poſſedent pas les mêmes biens, c'eſt parce qu'ils n'ont conſervé rigoureuſement, ni les anciennes mœurs, ni l'ancien culte : ils ſont même très-perſuadés qu'ils tombe-

roient dans la misere la plus profonde, s'ils se soumettoient au changement qu'on leur propose. Aucune religion n'a donc pu pénétrer parmi eux : ils n'ont voulu recevoir ni les dogmes chrétiens, ni les rêves de Mahomet, ni les superstitions Mongoliennes.

Les morts sont à leurs yeux des objets de vénération ; & quoiqu'ils sachent que les tombeaux renferment souvent des meubles précieux, aucun d'eux n'a encore tenté de s'enrichir par cette voie.

On vante la beauté de leurs femmes : quelques-uns en ont quatre ; les pauvres une seule. Ils sont, en général, affables, liants & sinceres, excepté dans le négoce. Ils disent que ceux qui n'entendent pas le commerce, ne doivent pas le faire ; qu'ils ont des yeux comme ceux avec lesquels ils traitent, & qu'alors il faut être imbécille pour être dupe. Mais le vol & la violence sont parmi eux des crimes inouis.

A Krasnoyark, toutes les sages-femmes Russes de la ville & des environs assistent, le lendemain de Noël, à l'office divin, dans une église particuliere, & passent ensuite le reste du jour

à ſe réjouir; c'eſt qu'en effet, c'eſt le temps que le Sauveur du monde a pris naiſſance, & que les ſages-femmes ont fait alors l'acte le plus important de leur profeſſion. Elles célebrent donc, ce jour-là, l'heureux ſuccès de leurs devancieres de Bethléem, & ne rentrent chez elles, qu'après s'être bien enivrées en leur honneur.

On célebre ici, la veille des Rois, une autre fête que l'on appelle *l'écoute*. Les filles vont le ſoir, ou dans la nuit, deux ou trois enſemble, dans un lieu obſcur, tel qu'un grenier ou une cave; & là, elles prêtent attentivement l'oreille, pour entendre leur deſtinée. Elles ont ſoin auparavant de faire ſavoir à leurs amants l'endroit où elles doivent ſe rendre; & il n'eſt pas difficile d'imaginer ce qu'elles y apprennent. Celles qui veulent paroître plus réſervées, vont ſeules à l'écoute; mais quand les garçons viennent à le ſavoir, ils s'y trouvent les premiers, ſe cachent, leur diſent mille folies, & leur font mille niches.

Les divertiſſements du carnaval ſont les mêmes, que dans les autres villes de la Sibérie. C'eſt le temps où le gouverneur & ſa femme viſitent les villages

voiſins. Leurs traîneaux ſont environnés d'hommes qui les ſuivent à cheval, & font autour d'eux divers exercices. Ils tirent d'abord une fleche ; enſuite leurs chevaux allant à toute bride, ils en décochent une ſeconde contre cette premiere, & la coupent en deux le plus ſouvent. Ceux qui ont cette adreſſe, reçoivent un prix. A l'arrivée du gouverneur & de ſa femme, les payſans viennent les ſaluer, & mettent ſur une table, dans du papier, douze ou quinze ſols de monnoie. Tout ce qui ſe trouve dans le village, donne quelque choſe ; & ſi le gouverneur veut avoir beaucoup de préſents, il faut qu'il vive avec eux comme avec ſes égaux, & ſur-tout qu'il les faſſe boire largement. Il ne doit congédier ſes convives, que lorſqu'ils ſont parfaitement ivres : ſouvent un payſan l'eſt tant de fois, qu'ils donne juſqu'à ſa derriere zibeline.

Vers le mois de Juillet, Kraſnoyark eſt rempli de Tartares qui viennent tous les ans payer le tribut. L'uſage eſt qu'on les régale de bierre & d'eau-de-vie, & qu'on leur faſſe préſent d'un cheval. Dès qu'il leur eſt livré, un d'eux ſaute deſſus ; un autre monte en croupe ; &

ils ſe mettent à galoper ſur la place, tant que le cheval peut courir. Les autres Tartares, armés de bâtons, frappent de toutes leurs forces ſur la tête de l'animal. Le cheval tombe ; il eſt décapité, écorché, mis en morceaux ; & tout ce que chacun peut en emporter, eſt à lui. Dès qu'ils ont tous leur part, ils courent où ils peuvent, pour la faire cuire, & la mangent. Il ſe paſſe à peine une demi-heure entre le cheval livré & la fin du repas.

La relation de M. Solnick n'offre plus rien de remarquable, juſqu'au lac de Baïkal. Il y arrive en remontant le fleuve d'Angara ; & voici la deſcription qu'il en donne. « Ce lac a dix ou douze lieues de largeur dans quelques endroits, dans d'autres, ſept à huit, & de longueur cent vingt-cinq. Il reçoit la Sélinga, & quantité d'autres rivieres qui viennent du ſud ; & l'Angara eſt la ſeule qui en ſorte. Ce fleuve, en quittant le lac, tombe ſur des rochers, & fait un bruit auſſi fort que celui des vagues de la mer. Lorſqu'on paſſe ces cataractes, le pilote ſe tient ſur la proue, & dirige la manœuvre avec des ſignaux ; car il eſt impoſſible de

s'entendre parler. On eſt obligé de forcer de rame, pour que le vaiſſeau ne penche ni de côté ni d'autre ; car s'il venoit à toucher le roc, on ſeroit perdu ſans reſſource. Ceux qui aiment mieux côtoyer la rive que de franchir ce paſſage au péril de leur vie, ont à gravir des rochers affreux, & à traverſer quantité de taillis remplis de viperes & d'animaux venimeux. L'effroi dont on eſt ſaiſi à la vue des objets que la nature préſente dans ce lieu, ne peut s'exprimer. S'il arrive malheureuſement que quelque accident faſſe manquer ce paſſage, le bateau ſe met en pieces, & l'équipage périt infailliblement. Les pilotes & les matelots qui navigent ſur ce lac, en parlent avec le plus profond reſpect. Ils veulent que ce ſoit une mer, & croient qu'elle a quelque choſe de divin. Ils prétendent même qu'elle regarde comme une injure d'être nommée *lac*, & ſe venge immanquablement de ceux qui lui font un pareil affront : auſſi l'appellent-ils *la mer ſainte*, & donnent le nom de *ſaints* aux rochers même qui l'environnent. Ils racontent l'hiſtoire d'un pilote Allemand, qui, ayant eu l'audace de la traiter de *lac*, fut battu

par les flots, & courut le plus grand danger. La néceſſité le força de ſuivre la coutume, & d'invoquer la mer ſainte ; auſſi-tôt le péril diſparut, & les flots ſe calmerent. Il en parla dans la ſuite avec plus de reſpect, principalement dans les temps orageux ; car lorſqu'il fait beau, on peut impunément l'appeller lac. L'ouverture par laquelle il ſe décharge dans l'Angara, quoique formée par la nature, paroît avoir été coupée entre deux montagnes : il n'y a peut-être pas dans le monde un plus beau coup d'œil que celui qu'on découvre de ces hauteurs. Le lac Baïkal eſt très-poiſſonneux ; on y trouve quantité de veaux marins, plus eſtimés, ſur-tout pour le cuir, que ceux qui ſe prennent dans l'eau ſalée. On les pêche ordinairement en hiver : on rompt la glace de diſtance en diſtance, & on tend des filets d'un trou à l'autre. Comme ces animaux ne peuvent être long-temps ſans prendre l'air, ils cherchent ces trous pour pouvoir reſpirer, & tombent dans le piege.

Les principales nations qui habitent les environs du lac Baïkal, comme ſujets de l'empire de Ruſſie, ſont les

Bourates, les Braſtkains & les Yakoutes. Les premiers campent toute l'année avec leurs troupeaux, & changent de lieu ſelon le beſoin. Leur langue reſſemble à celle des Kalmoucks : ils ont des prêtres qui la liſent & qui l'écrivent. Ils different peu des mêmes peuples par leurs vêtements & par certains uſages, ce qui fait croire qu'ils ont la même origine. Les hommes ne connoiſſent point d'autre occupation que celle d'aller à la chaſſe & de monter à cheval. Ils ont de très-beaux chevaux de ſelle, & de belles bêtes à corne. Leurs moutons ont la queue fort groſſe, & la chair excellente. Ils ne font aucune proviſion pour ces animaux, qu'ils laiſſent paître en plein champ. Ils ſont armés d'arcs, de fleches, de lances & de ſabres, & manient ces armes avec beaucoup de dextérité. Ils forment un peuple nombreux, dont le pays s'étend à l'orient & au midi du lac Baïkal, & ils paſſent pour des gens ſimples & honnêtes. Les hommes ont des robes de peau de mouton, qu'ils attachent avec une ceinture, & qui leur ſervent pour toutes les ſaiſons. Un petit bonnet fourré, ſurmonté d'une houppe de ſoie rouge, une paire de caleçons &

des bottines, compoſent le reſte de leur habillement. Les femmes ſont vêtues à-peu-près de même, avec cette différence, que leur robe eſt couſue avec leur camiſole, & forme une eſpece de juppon. Les femmes mariées ont les cheveux partagés en deux treſſes, qui paſſent dans des anneaux de fer, pour les empêcher de tomber ſur la poitrine, ce qui fait comme une eſpece de perruque nouée. Elles ont ſur le front une lame de fer poli, qu'elles attachent par derriere; & ſur la tête, un petit bonnet rond, bordé de peau, & brodé d'une façon qui le diſtingue de celui des hommes. Les filles ſont habillées de même, excepté qu'elles ont les cheveux treſſés autour de la tête. Ces peuples ſont d'une mal-propreté extrême, ne quittent jamais leurs habits, avec leſquels, pour ſe garantir du froid, ils ſe couchent & dorment auprès d'un feu qu'ils allument au milieu de leurs tentes. Quand un étranger leur rend viſite, ils le régalent de thé qu'ils préparent ainſi. La femme commence par frotter un chaudron avec la queue d'un cheval, pendue dans un coin; elle y met de l'eau, &, un moment après, quelques poignées

de thé & un peu de ſel. Quand l'eau eſt prête à bouillir, elle la remue avec une grande cuiller de fer, juſqu'à ce que le thé ſoit bien infuſé. Elle le retire du feu, & le verſe dans un autre vaſe, récure de nouveau le chaudron avec la queue de cheval, & le remet ſur le feu. Enſuite elle prépare une pâte avec de la farine & du beurre, qu'elle fait frire dans le même chaudron, jette le thé deſſus, & y ajoute un peu de crême. La crême & le beurre ſont pendus à une cheville dans des ſacs de peau. Quand le tout eſt bien cuit, on le retire pour le laiſſer refroidir, & on le ſert dans de grandes taſſes à toute la compagnie. Il a cet avantage, qu'il fournit à boire & à manger en même temps: le Docteur aſſure qu'il ne l'eût pas trouvé mauvais, s'il eût été fait plus proprement. On pourroit peut-être, en Europe, perfectionner cette recette.

La religion des Bourates eſt un paganiſme groſſier; leurs grands-prêtres ſont le Dalai-Lama & le Koutouktou dont je vous ai parlé. Ils pendent à de longues perches les cornes, la tête & la toiſon des brebis qu'ils ont offertes en ſacrifice aux dieux qui protegent leurs

troupeaux. Ils ont des reliques qu'ils disent venir du grand Lama ; ils les placent dans quelque coin, ou les portent à leur cou en guise d'amulettes, pour les préserver de malheurs.

Quand les prêtres Bourates sont dans l'exercice de leur ministere, c'est-à-dire, quand ils sont occupés à leurs sortileges, leur habillement a quelque chose d'effroyable. C'est une robe de cuir, parsemée de ferrailles, de griffes d'aigle & de hibou qui la rendent très-pesante, & font un bruit épouvantable. Le bonnet qui s'éleve en pointe, est couvert des mêmes ornements. Dans une de leurs cérémonies, qu'ils renouvellent deux fois l'an, ils embrochent des boucs, se rangent autour de la victime, & lui font très-respectueusement des inclinations de tête, jusqu'à ce qu'elle soit expirée. Ces mêmes idolâtres rendent aussi un culte au soleil & à la lune; ils fléchissent le genou devant ces deux astres, en serrant les dents, sans prononcer un seul mot. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la religion de ce peuple, c'est la maniere dont il en use avec ses prêtres : il les tue lorsque la fantaisie lui en prend, sous prétexte de les envoyer

dans l'autre monde, afin qu'ils prient Dieu pour la nation : bien différents de ces autres pays, ajoute le Docteur, où les prêtres, loin d'avoir à craindre pour leur vie, ſont en poſſeſſion de diſpoſer de celle des peuples. Le Brachmane, le Bonze, inondent de ſang humain les autels de leurs dieux ; & l'on a vu les tribunaux de l'inquiſition immoler, à leur gré, la vie des malheureux dont ils ambitionnoient les dépouilles. Les ſeuls Bourates ſemblent venger l'univers.

Le principal ornement de leurs femmes conſiſte dans leur chevelure ; elles en font deux treſſes, qu'elles laiſſent tomber par-devant ſur leurs épaules, & y mêlent ſouvent du crin, pour en augmenter la longueur & le volume. Vers l'extrêmité, il y a des eſpeces d'anneaux en cylindre, par où paſſent les cheveux. Elles portent un bandeau, qu'elles lient par derriere, & auquel eſt attaché un large collier de boucles de fer, qui ſe noue ſous le menton. Leurs vêtements ſont une robe fourrée, & une veſte ſans manches, faite de cuir peint, qu'elles mettent par-deſſus. Les hommes ont les cheveux coupés ſur le haut de la tête, & portent d'ail-

leurs l'habit Ruſſe. Les filles ſont plus de deux treſſes, & elles peuvent en avoir autant que leurs cheveux peuvent en fournir. Elles y mêlent des rubans, qui pendent par derriere, & à l'extrêmité deſquels eſt une petite clochette; ces ornements n'appartiennent qu'aux riches. Une large ceinture, décorée de pluſieurs anneaux de laiton, & de coquillage de porcelaine, eſt encore ce qui les diſtingue. Lorſqu'elles ſe marient, il faut qu'elles quittent & la ceinture & les clochettes. Un homme n'emmene ſa femme que lorſqu'il a payé aux parents le prix convenu pour la poſſéder: juſques-là, elle eſt toujours cenſée fille; ce qui n'empêche pas qu'elle ne partage ſon lit avec le débiteur, qui ne ſe preſſe pas de s'acquitter.

Les huttes des Bourates different peu de celles des autres Tartares, faites de joncs & de terre. Ces peuples ſe ſervent indifféremment de chevaux, de bœufs ou de vaches pour leur nourriture, & ont une mal-propreté commune aux nations de Sibérie.

Il eſt une autre eſpece de Bourates, que les Ruſſes nomment *Bratskains*, & qui ont leurs uſages particuliers. Leurs

huttes ſon rondes, couvertes d'une étoffe blanche qu'ils font eux-mêmes. Elle eſt placée entre des lattes clouées en croix les unes ſur les autres, & ſemblables à un treillage. Quand on veut tranſporter la hutte d'un lieu à un autre, on décloue les lattes; on en fait des faiſceaux, après en avoir retiré l'étoffe; & l'on charge le tout ſur des chevaux ou des bœufs.

Les Bratskains ont de petites idoles de laiton fort mince, & d'autres qui ſont d'une étoffe de ſoie. Ils croient que le diable eſt l'auteur du tonnerre, & que les animaux qui en ſont frappés, ſont des victimes qu'il s'immole. Pour lui complaire, & mériter ſes faveurs, ils élevent un échafaud à l'endroit où l'animal a été tué, & l'y placent comme une offrande qui lui eſt agréable. Les Bratskains riches reſtent dans l'idolâtrie; les pauvres ſe font baptiſer; & en général, la miſere ſeule engage les Sibériens à embraſſer le Chriſtianiſme. Les Bratskains idolâtres réverent deux divinités, le ciel & le démon. Leurs prêtres ou magiciens leur apprennent à laquelle, dans certains cas, ils doivent ſacrifier. Ces ſacri-

fices conſiſtent à manger toute la chair de la victime, à en ſuſpendre la peau & le ſquelette à des perches, dans un lieu élevé; à jetter en l'air un peu d'eau-de-vie, & à boire le reſte.

Ces peuples s'imaginent que leurs prêtres décédés viennent les tourmenter durant leur ſommeil, & les menacer d'une mort violente. Lorſqu'ils ont eu de pareils rêves, ils ſe rendent au tombeau du défunt, & tâchent de l'appaiſer par un ſacrifice. On mange la victime, & le ſquelette eſt mis ſur le tombeau. Les Bratskains enterrent ſouvent, avec un mort, le meilleur de ſes chevaux; mais c'eſt toujours après s'être nourris de ſa chair; & cet honneur n'appartient qu'aux perſonnes riches. Auſſi, quand on ouvre ici d'anciens ſépulchres, on ne manque preſque jamais d'y trouver des os de cheval.

Ce peuple célebre tous les ans une fête pour obtenir une heureuſe année. La cérémonie commence au lever du ſoleil: un Bratskain tient une branche de bouleau horizontalement vers cet aſtre, parle à genou, d'un ton élevé, & appelle les dieux. Deux autres ſont debout à côté de lui, & ont chacun

dans la main une taſſe de bois, remplie de lait de jument & d'eau-de-vie. Ils s'avancent du côté du ſoleil, jettent leurs taſſes en l'air, tandis que celui qui eſt à genou continue ſa priere. Ils répetent juſqu'à trois fois la même cérémonie, & croient qu'un Dieu favorable, touché de cette pratique religieuſe, vient les viſiter. La fête ſe termine par le ſacrifice d'un mouton, dont les prêtres & les aſſiſtants ſe régalent, & le reſte du jour ſe paſſe en chants & en danſes.

Un autre uſage, qui a lieu chez les Bratskains, eſt la conſécration d'un cheval. Ils ſont perſuadés qu'elle n'a de vertu que lorſqu'elle eſt faite avant midi; mais ſi leur prêtre, en qui ils ont une confiance ſans bornes, leur dit à ſix heures du ſoir qu'il n'eſt pas midi, ils ne révoquent plus en doute la validité de la conſécration faite à cette heure là. On amene le cheval; le prêtre prononce quelques mots; enſuite il lui donne un coup de main très-léger, & celui qui le tient le fait courir. Un cheval conſacré de la ſorte, n'eſt jamais ni monté ni employé à aucun travail. Quand ſon maître meurt, il eſt

immolé avec lui ; ſes os ſont portés à ſon tombeau, & la chair eſt ſervie ſur la table des prêtres.

Les Yakoutes ſont une autre nation qui habite les environs du lac Baïkal. Ils admettent deux êtres ſuprêmes, un bon & un mauvais ; un Dieu & un démon, dont chacun eſt à la tête de pluſieurs autres. Un de ces démons nuit aux troupeaux, un autre aux hommes faits, un troiſieme aux enfants. Les uns ſe tiennent dans les nues, les autres ſur la terre. Il y a de même des dieux de différente eſpece, qui protegent les hommes dans toutes les occaſions où les diables cherchent à leur nuire ; plus un prêtre eſt vieux, & plus il ſait de noms de ces dieux & de ces diables inconnus du vulgaire. Les mots extraordinaires qu'ils prononcent, en faiſant leurs contorſions, ſont les noms de ces eſprits inviſibles. Lorſqu'ils veulent, par exemple, découvrir un voleur, ils les appellent tous ; mais, comme ces génies ſont extrêmement pareſſeux, ils ne ſe rendent pas toujours à ces invitations. Les Yakoutes, & la plupart des Sibériens, croient que lorſqu'un homme eſt malade, le diable lui a dérobé ſon

âme, & que ſi elle ne lui eſt pas rendue promptement, le corps meurt. Pour la ravoir, le prêtre ne s'adreſſe pas à celui qui l'a volée ; car, diſent-ils, quand le loup a pris une brebis, il ne ſe montre point au berger : il en eſt de même du diable, qui a enlevé une ame ; on l'appelleroit inutilement. Mais on a recours aux dieux qui protegent les hommes ; & on leur demande le nom du voleur. Dès qu'on le ſait, le prêtre va le trouver, & tâche de l'engager à reſtituer ſon larcin, c'eſt-à-dire, à rendre cette ame malheureuſe. Pour cet effet, il prend des queues d'animaux, des peaux d'hermines, d'écureuils, &c. & les attache à un fil. Si le diable ne ſe contente pas de ces bagatelles, le prêtre promet un cheval, & redouble ſes inſtances ; il faute, il crie, fait mille contorſions auprès du malade. Si celui-ci meurt, le diable voleur doit ſe contenter de ce qu'il a dérobé ; mais ſi le moribond revient à la vie, on immole le cheval promis.

Autrefois on brûloit les morts ; aujourd'hui on les enterre ; & tout endroit eſt bon pour cette cérémonie.

Chacun fait choix du lieu où il veut être inhumé ; c'eſt communément ſous l'arbre qui lui a paru le plus beau. Celui dont un prêtre a fait choix pour cet uſage, eſt regardé comme quelque choſe de ſacré ; on croiroit commettre un grand crime, & s'attirer la colere des dieux, ſi, en paſſant, on ne lui faiſoit pas un préſent.

Lorſqu'un homme de cette nation doit quitter un ami pour quelque temps, ou faire un long voyage, ils ſe rendent dans un bois l'un & l'autre ; celui qui reſte, monte ſur un arbre, en coupe les branches tout autour, ſoit au milieu, ſoit au ſommet ; & c'eſt un monument de ſon amitié, dont il ſe fait gloire toute ſa vie.

L'objet ordinaire des prieres & des vœux des Yakoutes, ſont de nombreux troupeaux & d'heureuſes chaſſes. Pour ſe rendre les dieux favorables, ils célebrent tous les ans, vers le mois de Juin, la fête ſuivante. Chaque famille raſſemble tout le lait de jument, dont les poulains peuvent ſe paſſer ; & on le met en fermentation, comme celui qu'on veut diſtiller. On invite le prêtre, qui, ce jour-là, a ſes habits ordinaires,

& non ſa robe de cuir & de ferraille, comme quand il invoque le démon. Chacun s'habille proprement ; on pare ſur-tout un jeune garçon de douze à quinze ans, avec toute la pompe du pays. Le prêtre le place au milieu de la cabane, le viſage tourné vers l'orient, tenant de la main gauche un pot de lait fermenté ; & de la droite, une cuiller de bois. Toute la famille eſt aſſiſe autour de lui ; & l'enfant, richement paré, ſe tient devant, le genou en terre. Le prêtre alors s'incline pluſieurs fois, nomme tous les eſprits l'un après l'autre ; & en prononçant chaque nom, prend une cuillerée de lait, qu'il jette en l'air : cela s'appelle repaître les dieux ; & c'eſt par ce régal, que les Yakoutes croient qu'on peut ſe concilier leur bienveillance. Alors le prêtre ſort de la hutte ; la famille le ſuit, & ſe range autour de lui, pendant, qu'avec l'apparence d'une grande dévotion, il boit quelques gouttes de lait, reſtées dans le vaſe. Il le donne enſuite au jeune garçon qui le reçoit à genoux, en boit de même, & le préſente à toute la famille. Quand tout le monde en a goûté, le pot revient encore

à la ronde, toujours préſenté par les mains du jeune homme ; & cette liqueur ayant la force vin, la fête ſe termine par une ivreſſe générale.

Il y a ici un rocher fameux, que les Yakoutes réverent comme une divinité. Ils lui attribuent le pouvoir d'envoyer des vents impétueux, qui nuiſent à la chaſſe. Les Bourates en ont un pareil, dont ils n'oſent approcher. Lorſqu'un accuſé s'y préſente, & en revient ſain & ſauf, on le tient pour innocent. On regarde ces rochers comme des dieux qui puniſſent les malfaiteurs ; & on leur fait des ſacrifices, pour appaiſer leur colere.

Les Yakoutes regardent auſſi les monſtres, comme des diables nés pour la perte des hommes. Ils en ont tant d'horreur, que lorſqu'une femme accouche d'un enfant contrefait ; lorſqu'une jument met au monde un poulain difforme, ils brûlent l'enfant, la jument & le poulain.

L'uſage de dire la bonne aventure, par l'inſpection de la main, eſt auſſi connu de ces peuples ; mais il n'eſt exercé que par les prêtres les plus habiles. Ils ont un grand nombre d'idoles ;

mais elles ne ſont ni de fer ni de bois ; parce qu'ils regardent cette matiere comme le ſymbole de la dureté. Ils veulent qu'elles fléchiſſent, lorſqu'on les touche ; & ils les font d'étoffe, comme nos poupées ; ils leur mettent de petits morceaux de plomb, ou des coraux rouges, qui imitent les yeux ; & en cet état, elles reçoivent tous les honneurs qu'on rend aux dieux de Sibérie. La fumée des viandes eſt pour elles une offrande agréable : on leur couvre les levres de graiſſe ; on leur fait boire le ſang de la victime ; & cette laine ainſi imbibée, prend & conſerve une odeur & une mal-propreté que n'auroient pas des idoles de fer, de cuivre ou de bois.

Il étoit autrefois d'uſage, lorſqu'un grand du peuple mouroit, parmi les Yakoutes, que celui de ſes domeſtiques, qui lui étoit le plus attaché, ſe brûlât avec joie, pour aller ſervir ſon maître en l'autre monde. Depuis qu'ils ſont ſoumis au gouvernement Ruſſe, cette coutume barbare ne ſubſiſte plus. En voici une autre qui vous paroîtra incroyable, & qui néanmoins ſe pratique toujours, ſi l'on en croit M. Solnick. Lorſqu'une femme accouche, le

pere prend l'arriere-faix, le fait cuire, invite ſa famille & ſes amis, & s'en régale avec eux.

Le genre de vie des Yakoutes eſt d'ailleurs peu différent de celui des Sibériens idolâtres. Le pain ne leur eſt point néceſſaire ; ils vivent de lait, d'oignons & de racines. Les moutons ſont rares chez eux, parce que leurs chiens ſont méchants, & les dévorent. Ils n'élevent point de cochons, parce qu'ils n'en aiment pas la chair ; car aucune idée religieuſe ne les engage à s'en abſtenir. Quant aux animaux ſauvages, tous ceux qu'ils prennent leur conviennent ; mais ceux qui flattent le plus leur goût, ſont les rats, les ſouris & les marmottes. Ils les mettent à la broche : dès qu'un endroit eſt un peu brûlé, ils le coupent & le mangent. Ils continuent de même, juſqu'à ce qu'il n'y reſte plus rien ; ce qui eſt fait en peu de temps ; car ils n'aiment pas la viande trop cuite.

Après ce que je viens de dire des rats & des ſouris, vous jugez bien, Madame, qu'il n'y a point d'animaux, pour leſquels ce peuple ait de la répugnance. Au printems & en automne, temps

auquel les oies & les canards paſſent en foule dans ces contrées, il en fait des proviſions, qu'il conſomme peu-à-peu. S'il prend en même temps des grues, des hérons, des cigognes, des aigles & des milans, il les conſerve de même, pour s'en ſervir dans le beſoin. Il a toujours ſur le feu un chaudron rempli de viande, & mange quand il a faim; car il n'a pas d'heure marquée pour ſes repas. Il forge lui-même le fer dont ſont fabriqués ces chaudrons; & pour épargner la matiere, il fait les bords du chaudron avec de l'écorce de bouleau, qu'il unit ſi parfaitement au fer, que l'eau ne coule point par les jointures.

Les Yakoutes ont le viſage plat, de petits yeux, & de longs cheveux noirs, qu'ils treſſent, & qui leur pendent ſur les épaules. La plupart ſe marquent la face avec du charbon; il y a cependant des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, très-belles & très-bien faites. Ils vendent ſouvent leurs enfants aux Ruſſes, qui font beaucoup de cas de leur fidélité & de leur ſervice. Ces peuples, quoiqu'humains & affables, ont cependant une coutume extrême-

ment barbare. Lorſque quelqu'un devient infirme ſur ſes vieux jours, & que l'on juge ſa maladie incurable, ils lui conſtruiſent une petite hutte ſur le bord de la riviere; lui laiſſent quelques proviſions; l'abandonnent à ſa deſtinée, & ne le voient plus.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 7 Janvier 1747.

LETTRE LXXXI.

SUITE DE LA SIBÉRIE.

APRÈS vous avoir fait connoître, Madame, les principales nations qui habitent les environs de la mer ſainte, je vais parcourir avec vous quelques-unes des villes les moins éloignées de ſes bords. On y arrive en été ſur des vaiſſeaux, par le lac Baïkal; & en hiver, ſur des traîneaux, lorſqu'il eſt couvert de glace. D'eſpace en eſpace on y trouve des trous qui ont, pour l'ordinaire, depuis deux juſqu'à ſix pieds de largeur. On les traverſe ſur de longues planches, qu'on emporte avec ſoi, pour cet uſage. Le traîneau enfile un ſentier formé ſur la glace, où il n'y a rien à craindre quand le temps eſt ſerein, & qu'il fait aſſez clair pour appercevoir ces ouvertures: il ſeroit dangereux d'y voyager pendant la nuit.

Irkoutsk eſt une des villes les plus voiſines du lac, &, après Tomsk & Tobolsk, une des plus conſidérables

de la Sibérie. Il n'y a pas un ſiecle, qu'elle a été fondée ſur la riviere d'Irkout, dont elle a pris le nom. Elle eſt ſituée dans une grande & belle plaine, ſur la rive orientale de l'Angara, qui reçoit l'Irkout à quelque diſtance de la ville. La citadelle eſt ſur le bord de ce fleuve : ſes remparts ſont de bois ; & la ville eſt fortifiée d'un foſſé & de paliſſades, avec des tours par intervalles. Sa garniſon conſiſte en quelques troupes réglées, indépendamment d'un certain nombre de Coſaques, & autres milices du pays. L'autorité du gouverneur s'étend ſur toute la province ; & la province s'étend, à l'orient, juſqu'à l'extrêmité du continent. Les commandants de toutes les villes renfermées dans ce long eſpace, ſont ſous ſes ordres. On eſtime ſes revenus à plus de cent quatre-vingt mille francs, c'eſt-à-dire, une fois plus que ceux du gouverneur de Tobolsk, auquel cependant il eſt ſubordonné. La cour de Moſcow accorde aux gouverneurs de Sibérie, le droit de nommer les ſous-gouverneurs & les commandants ; & cette prérogative leur donne un pouvoir preſque égal à celui du ſouverain. L'évêque d'Ir-

koutsk ne réſide point dans la ville même, mais dans un monaſtere de religieux, qui en eſt peu éloigné; c'eſt de lui que dépendent tous les établiſſements ſpirituels, & tous les eccléſiaſtiques de la province. Irkoutsk contient plus de mille maiſons, bâties de bois, & pluſieurs édifices publics; on y apporte les proviſions des villages voiſins, qui ſont fort peuplés. Les habitants aiment à l'excès l'oiſiveté, le vin & les femmes. Les principales rues ſont munies de chevaux de friſe; & l'on y fait, pendant la nuit, des rondes & des patrouilles; mais ni cette police, ni les ordres donnés dans tout l'empire Ruſſe, n'empêchent pas que la plupart des cabarets ne ſoient ouverts & pleins de monde toute la nuit. Depuis Noël, juſqu'aux Rois, il eſt difficile d'y trouver un homme qui ne ſoit ivre; tout travail eſt ſuſpendu: des troupes de maſques courent les rues pour amuſer les ſpectateurs, & gagner quelqu'argent pour retourner au cabaret. Vers le même temps, il regne parmi le peuple une fievre chaude, qui, dès le ſecond ou troiſieme jour, donne le délire, & finit par une eſpece de fureur. Après cette

premiere attaque, la convaleſcence eſt de cinq ou de ſix ſemaines; enſuite vient un nouvel accès, qui dure huit jours, & ſe termine par une ſeconde convaleſcence, plus longue que la premiere. Cette même maladie revient périodiquement au printems, vers les fêtes de Pâques; & a un peu plus de malignité alors, à cauſe des jeûnes qui ont précédé.

Il ſe fait ici un fort gros commerce de pelleteries & de diverſes marchandiſes de la Chine, qui paient dix pour cent à la douane; ce qui produit un revenu conſidérable à l'Etat. Le ſel, le bled, la viande ſont à grand marché. Les environs de la ville ſont agréables, & abondent en excellents pâturages. Les bois ſont remplis de différentes eſpeces de gibier; & quoique la riviere fourniſſe peu de poiſſon, on en apporte une ſi grande quantité du lac Baïkal & des lieux voiſins, que le peuple peut s'en nourrir à peu de frais. Il fait très-chaud en été; & le pays eſt couvert d'une multitude ſi prodigieuſe de couſins & de moucherons, que ceux qui travaillent à la campagne, ſont obligés de ſe couvrir le viſage d'une eſpece

de

de réſeau de crin, pour s'en garantir. Dans aucun lieu du monde, ces inſectes ne ſont auſſi importuns qu'en Sibérie ; & l'on ne prend nulle part autant de précautions, pour ſe mettre à l'abri de leurs attaques.

En traverſant le lac Baïkal, on arrive, par la Sélenga, dans la ville de Sélinginsk, qui eſt ſituée ſur cette riviere. Il y a près de quatre-vingts ans que, ſelon l'uſage du pays, on conſtruiſit, au lieu où elle eſt, un petit fort, ou même une ſimple redoute, qui fut l'origine de cette ville. Elle occupe l'eſpace d'environ une demi-lieue, le long de la Sélenga, qui, dans cet endroit, a près de deux cents toiſes de largeur, mais peu de profondeur. Son embouchure eſt remplie de roſeaux, & forme pluſieurs iſles. Notre Docteur dit avoir vu une compagnie de Coſaques à cheval la traverſer, comme ſi c'eût été un ſimple ruiſſeau. Dès que les chevaux eurent commencé à nager, les hommes ſe jetterent dans l'eau pour les ſoulager, tenant la criniere d'une main, & les conduiſant de l'autre par la bride. C'eſt ainſi, ajoute-t-il, qu'on paſſe les rivieres dans ce pays.

Sélinginsk eſt placée dans un terrein ſtérile & ſablonneux : on ne pouvoit choiſir une plus mauvaiſe ſituation ; car, ſi on l'eût bâtie un peu plus bas, on eût trouvé une poſition infiniment plus avantageuſe. A quelques lieues au-deſſous, eſt un terrein qui produit ſans ſoins & ſans engrais ; car, comme je vous l'ai dit, Madame, on ne ſait ce que c'eſt, en Sibérie, que fumer ou retourner les terres : on aime mieux y vivre dans la miſere, ſous prétexte que ce qu'on obtient par le travail, ne peut être regardé comme un don de Dieu.

L'emplacement dont je viens de parler, eſt celui que les fondateurs avoient eu d'abord en vue ; mais ils en furent détournés par les ſorts ſuperſtitieux, auxquels ils s'en rapporterent uniquement. Cette méthode de tirer au ſort la ſituation d'une ville, a fait le plus grand tort à quantité de cités fameuſes, & a rendu, dans la ſuite, infructueux les efforts de pluſieurs ſiecles. On ne peut ſe laſſer d'admirer la beauté du pays qui environne Sélinginsk ; on ne voit, de tous côtés, que de petits côteaux couverts de bois, & des vallées fertiles, dont le mêlange forme la plus

agréable perſpective. La température & la ſéchereſſe du climat donnent à cette contrée un avantage qui ne ſe trouve dans aucun autre ; il n'y pleut preſque point, depuis la mi-été, juſqu'au mois de Décembre, que la neige commence à tomber ; mais c'eſt en ſi petite quantité, que le bétail reſte en plein champ pendant tout l'hiver.

La Sélenga eſt ici très-poiſſonneuſe ; ce qu'elle produit le plus abondamment, eſt l'omoule, qui tient du hareng, par la figure & le goût ; mais il eſt plus gros & plus large. Il y vient par troupes, en automne, du lac Baïkal ; & après avoir frayé, il y retourne, tellement affoibli, qu'on en voit une infinité qui flottent ſur la ſurface de l'eau, & ſont entraînés par le courant. Dans le temps de ſon paſſage, ſi-tôt qu'il paroît, on en donne avis dans tout le pays : les habitants des environs arrivent en foule avec des filets, en prennent autant qu'il leur en faut pour leur proviſion, & laiſſent le reſte ſur le rivage. C'eſt un avantage de les prendre à l'entrée de l'hiver, parce qu'on eſt diſpenſé alors de les ſaler : il ſuffit de les laiſſer geler ; & on peut alors les tranſ-

porter, ſans nulle autre préparation ; on les vend plus frais, à plus bas prix, & plus promptement. Le poiſſon remonte la riviere, juſqu'à ce qu'il trouve la glace ; alors il retourne au lac. Il a ſes temps & ſes lieux de repos, & s'arrête toujours dans les courants les plus foibles. Sa chair eſt très-délicate, ſoit qu'on le mange frais ou ſalé. On a remarqué que plus il eſt près du lac, plus il eſt gros & ſavoureux, & que celui qu'on pêche dans le lac même, eſt beaucoup meilleur que celui de la riviere. Un pareil poiſſon produiroit des richeſſes immenſes dans nos pays ; & ici, on n'en fait pas tout le cas qu'il mérite. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'on en trouve fort peu dans l'Angara, quoiqu'il tire ſes eaux du lac Baïkal.

Lorſque les caravanes, qui de la Ruſſie alloient à la Chine, paſſoient par Nertchinsk, autre ville de la même contrée, c'étoit, dit-on, une cité très-floriſſante ; mais depuis qu'elles ont ordre de prendre une autre route, ſes habitants, devenus oiſifs, ſe ſont plongés dans des vices honteux ; & Nertchinsk tombe en décadence. Si le

feu conſume une maiſon, on ne la rebâtit point ; & s'il y en a qui menacent ruine, on ne prend pas la peine de les étayer. La débauche eſt une autre cauſe de dépériſſement. Il y a peu de familles qui ne ſoient infectées de maux vénériens ; & comme il n'y a point ici de chirurgiens, elles tombent faute de ſecours, dans l'état le plus déplorable. On ne peut ni en voir les effets, ſans une eſpece d'effroi, ni penſer, ſans compaſſion, aux triſtes ſuites de cette maladie. Le peuple ſe détruit inſenſiblement; ceux que le mal n'a point encore conſumés, ſont incapables de travail, & réduits à mourir de miſere, dans un pays ſain & fertile.

La ville d'Oudinsk, ainſi appellée de la petite riviere d'Ouda, qui ſe jette dans la Sélenga, compte parmi ſes habitants, des nobles, des officiers du gouvernement, des Coſaques, des marchands, des conducteurs de caravanes, & des Bratskains tributaires, mariés à des femmes Ruſſes, & par conſéquent Chrétiens. Les dehors de la ville ſont très-agréables ; on voit des campagnes, des bois, des prairies. Les maiſons commodes qu'on trouve à Ou-

dinsk, ſont un monument de l'aiſance de ſes anciens habitants ; mais elle eſt moins floriſſante depuis que les caravanes de la Chine paſſent à Sélinginsk.

Au nord du lac Baïkal, eſt la ville d'Elimsk, ainſi appellée du nom de la riviere qui y paſſe. Elle s'étend le long d'une vallée étroite, entourée de montagnes, & de rochers couverts de forêts. On y voit pluſieurs bâtiments publics, & un fort quarré, conſtruit de bois, qui occupe le milieu de la place. Les habitants boivent, dorment, fument, vont à la campagne tendre des trapes, pour prendre les petits animaux ; faire des foſſes pour les grands, & mettre du ſublimé dans les forêts, pour faire mourir les renards ; ils ſont trop pareſſeux, pour chaſſer d'une autre maniere. Ils ne labourent point eux-mêmes : ils prennent à loyer des Ruſſes bannis, & des Tunguſes, qui cultivent leurs champs ; & ſouvent ils refuſent à ces derniers le ſalaire dont ils ſont convenus. Comme la plupart des Elimskains ſont enrôlés en qualité de troupes légeres, ils paient auſſi des hommes pour faire leur ſervice.

Les bois qui environnent cette ville,

ſont habités par les Tunguſes ; je vous ai déjà parlé de cette nation ; voici quelques traits qui acheveront de vous la faire connoître. Ils ont des dieux de bois qu'ils taillent eux-mêmes, & qu'ils regardent comme les auteurs de tous les biens dont ils jouiſſent. Lorſqu'ils ont choiſi le lieu de la pêche ou de la chaſſe, ils leur font, matin & ſoir, des prieres, afin que l'une & l'autre ſoient heureuſes. Lorſqu'ils reviennent à la hutte avec beaucoup de gibier ou de poiſſon, le dieu eſt fêté, careſſé, &, pour témoignage de reconnoiſſance, teint, en différents endroits, du ſang des animaux qu'ils ont pris ; mais, lorſque l'événement ne répond point à l'attente du maître de l'idole, il la jette pluſieurs fois à terre, la laiſſe long-temps dans l'humiliation ; & quelquefois il la plonge dans la riviere, & la noie.

Je vous ai dit, Madame, que ces peuples s'impriment ſur le viſage diverſes figures, qui paſſent chez eux pour un ornement. Je trouve, dans la Relation de notre Docteur, une opération dont il a été témoin. " Une fem-
„ me, dit-il, écraſa de la craie noire,
„ la délaya avec ſa ſalive ; y noircit

„ du fil, & couſit, point par point,
„ ſur le viſage d'une petite fille de dix
„ ans, les figures qu'elle vouloit y tra-
„ cer, en faiſant paſſer dans tous les
„ points le fil noir. Le pere avoit l'en-
„ fant ſur ſes genoux, & lui tenoit la
„ tête. La petite fille ſouffroit horrible-
„ ment, & ne ceſſoit de crier de toute
„ ſa force. On voyoit le ſang ruiſſe-
„ ler; la mere en frotta toute la face
„ de l'enfant, peut-être afin d'y mieux
„ imprimer la couleur. En une demi-
„ heure le viſage enfla; mais les parents
„ n'en furent point effrayés: ils le frot-
„ terent ſeulement avec de la graiſſe;
„ ce qui fut réitéré pendant pluſieurs
„ jours, & empêcha une plus grande
„ ſuppuration. En moins de deux ſe-
„ maines, la petite fille fut guérie; &
„ le deſſein des figures avoit parfaite-
„ ment réuſſi. Elles étoient déjà d'un
„ bleu clair; & on aſſura qu'elles de-
„ viendroient plus noires en peu de
„ temps. Pluſieurs, au lieu de cette
„ craie, ſe ſervent de la ſuie qui ſe for-
„ me à leurs chaudrons „.

Il eſt rare de voir un Tunguſe qui ait de la barbe: dès qu'elle paroît, ils l'arrachent, & répetent l'opération.

juſqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Ces peuples ſont unis entr'eux, & ſe plaignent rarement, les uns des autres, devant les magiſtrats Ruſſes. Leurs différents ſe terminent entr'eux ſeuls. Un certain nombre de familles eſt ſubordonné à un chef; ces chefs ſont choiſis, & payés par le gouvernement de Ruſſie, pour veiller à l'exécution de ſes commandements, & maintenir leur nation dans l'ordre & l'obéiſſance. Ils peuvent décider les petits débats; mais il ne leur eſt pas permis d'infliger de grandes peines. Il n'y a pas un Tunguſe, qui ne ſoit content de la domination Ruſſienne.

Le ſerment le plus ordinaire de ces Tartares, eſt exprimé par le mot de *Dieu*, qu'ils prennent à témoin. Il en eſt un autre qu'ils regardent comme plus ſacré : on fait un feu, on égorge un chien ; & on en recueille le ſang. Le corps eſt mis ſur le bûcher allumé, mais dans l'endroit où le bois ne brûle pas. L'accuſé boit une gorgée du ſang de la victime ; le reſte eſt jetté ſur le bûcher. Alors il dit : " De même „ que le ſang de ce chien brûle dans ce „ feu, je ſouhaite que celui que j'ai bu, „ brûle dans mon corps ; & de même

„que le chien ſera conſumé, je veux être „pareillement conſumé moi-même, ſi je „ſuis coupable de ce dont on m'accuſe„.

Les femmes ont ici des culottes, comme les hommes. Celles des plus jeunes deſcendent fort bas, & montent très-haut; les vieilles, dans qui l'habitude détruit toujours la pudeur, les ont plus courtes. Les unes & les autres fument du tabac; & chacune d'elles porte à ſa culotte un petit ſac de cuir, dans lequel eſt le tabac, le briquet & la pipe. Quand les Tunguſes dorment autour du feu, ſoit dans leurs habitations, ſoit en pleine campagne, ils ne ſe couvrent de leurs peaux, que du côté oppoſé au foyer, & ſe tournent ſi adroitement, qu'ils y préſentent toujours le côté nud.

Non loin du lac Baïkal, en tirant au nord-eſt, on rencontre la Léna, riviere fameuſe, qui, par ſa grandeur, de même que par la longueur de ſon cours, ne le cede à aucun des plus grands fleuves de l'Univers. Elle prend ſa ſource à quelque diſtance du lac, & va ſe jetter dans l'Océan ſeptentrional. Le chemin qu'elle parcourt eſt d'environ huit cents lieues; elle eſt navigable par-tout, n'ayant aucune cata-

racte qui puiſſe empêcher le paſſage des vaiſſeaux. Elle reçoit pluſieurs grandes rivieres, dont la plupart viennent d'orient ; & ſes bords ſont couverts de futaies, où il y a quantité de gibier & de bêtes fauves.

La ville d'Yakoutsk, capitale de la province de ce nom, eſt ſituée près de cette riviere, qui, dans cet endroit, a trois lieues de largeur. Elle a cinq ou ſix cents maiſons bâties en bois, peu apparentes & peu commodes. On y voit quelques édifices publics, un fort, des égliſes, un magaſin à poudre, une chancellerie. Elle eſt gouvernée par un commandant, dont la place eſt très-lucrative, à cauſe des martres zibelines, & autres fourrures qui abondent dans cette contrée.

L'hiver y eſt très-long, & la gelée ſi violente, que dans le mois de Juin même, la terre eſt encore glacée à quinze ou dix-huit pouces de ſa ſurface. Lorſqu'on enterre les morts à trois pieds de profondeur, on eſt ſûr d'y trouver de la glace ; la chaleur du ſoleil ne pénetre jamais au-delà de deux, ou de deux pieds & demi dans la terre ; de maniere que les corps ſe conſervent en entier, & reſteront probablement

dans cet état, jusqu'à la résurrection.

La ville, & quantité de villages voisins, sont habités par les Russes. Ceux-ci ont des chevaux & des vaches ; mais ils n'ont ni brebis ni froment. Ils tirent leur bled, par la Lena, des provinces méridionales ; & l'été leur fournit assez de pâturage pour nourrir leurs bestiaux pendant l'hiver. Les artisans gagnent ici suffisamment pour se soutenir. Les gens de guerre ont d'assez bons appointements, & reçoivent beaucoup de présents des Yakoutes. A l'égard de ceux qui n'ont ni métiers ni emplois, ils forment entr'eux des compagnies en automne, pour aller à la chasse des zibelines, & rapportent souvent, en une seule fois, de quoi vivre pendant deux années.

Avant que de partir pour cette chasse, ils font vœu de donner à l'église une certaine partie de leur prise. Un d'eux est choisi pour chef de la société ; tous les autres doivent le respecter, & ne s'écarter en aucun point de ses ordres. Ce chef doit être un homme judicieux, plus jaloux de se faire aimer, que de se faire craindre de ses subalternes ; habile, expérimenté, connoissant parfaitement les difficultés du voyage, en-

fin digne de l'eſtime & de la confiance de ſes compagnons. Il doit ſavoir économiſer les proviſions avec une telle prudence, qu'ils ne ſoient jamais réduits à la derniere néceſſité. Il a droit de réprimander ou de bâtonner; & c'eſt ce qu'ils appellent entr'eux, une *inſtruction*. Outre cette correction, le coupable eſt privé de toutes les zibelines qu'il a priſes. Il ne mange point avec les autres; fait tout ce que ceux-ci lui commandent; chauffe & nettoie le poële; coupe le bois, & eſt chargé de toutes les fonctions du ménage, juſqu'à ce qu'il ait obtenu ſa grace, qu'il eſt obligé de demander à ſes camarades à tous les repas.

Il n'y a que des hommes vigoureux, qui puiſſent ſupporter les fatigues de ces ſortes de chaſſes; il faut toujours marcher par des chemins difficiles, porter ſoi-même ſon bagage, ſe contenter de peu, & ſouffrir quelquefois la faim pendant pluſieurs jours. Dans ces ſortes d'expéditions, le chef général diviſe les chaſſeurs en pluſieurs bandes, à chacune deſquelles il nomme un chef particulier, & leur aſſigne l'endroit où ils doivent aller. A meſure qu'ils avancent,

les chaſſeurs ſont des trous, où ils enterrent leurs proviſions ; & creuſent des foſſés où ils tendent des pieges. Ils les entourent de pieux, & les couvrent de planches, pour empêcher que la neige ne les rempliſſe. L'entrée en eſt étroite ; & au-deſſus, eſt une planche mobile, qui tombe, auſſi-tôt que l'animal vient prendre l'appât de viande ou de poiſſon qu'ils lui ont préparé. Ils continuent ainſi d'aller en avant, tendant toujours des pieges, & renvoient en arriere quelques-uns d'entr'eux, chercher les proviſions qu'ils ont enfouïes. Ceux-ci, en revenant, viſitent les trapes.

Dès qu'une zibeline eſt priſe, on la met à part, ſans l'examiner, ſans en dire ni bien ni mal. Ils ſont perſuadés que d'en parler ſeulement, cela feroit manquer la chaſſe. On s'étonne, diſoit un d'eux, que l'eſpece ſoit devenue rare : c'eſt qu'on envoie quelquefois à Moſcow des zibelines vivantes. Quand elles y arrivent, chacun s'en approche, les examine, les loue ou les blâme ; & les zibelines ne veulent point cela.

Cet animal eſt une eſpece de belette ou de martre de la groſſeur d'un écureuil, dont la peau eſt d'un brun très-foncé, &

preſque noir, mais quelquefois entremêlé de quelques poils blancs. C'eſt une des fourrures les plus rares, & qui ſe paient le plus cher. Celles de la Sibérie ſont les plus recherchées, & paſſent pour l'emporter ſur toutes les autres. On eſtime principalement celles qui ſe trouvent près d'Yakoutsk, & ſur-tout dans les environs de Vtimsk, un des plus anciens établiſſements Ruſſes qu'il y ait ſur la Léna. Avant que les Moſcovites euſſent conquis la Sibérie, les zibelines y étoient très-communes; mais ces animaux farouches s'éloignent des lieux habités; & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine, qu'on en prend actuellement. Dans les premiers temps, il n'y avoit guere que les Tunguſes, qui s'adonnoient à cette chaſſe; encore le faiſoient-ils modérément. Les Ruſſes ayant vu combien ce commerce étoit lucratif, s'y ſont livrés avec tant d'avidité, que le gouvernement a été obligé de le leur défendre, dans la crainte qu'ils ne détruiſiſſent l'eſpece; mais ils ſont moins arrêtés par cette défenſe, qu'excités par l'appas du gain.

Ces zibelines vivent dans des trous, comme les belettes, les hermines & les

autres animaux de ce genre. Elles ſe nourriſſent d'oiſeaux, de la baie des arbres, & ſur-tout des fruits du cormier. Mais cette derniere nourriture, dont elles ſont très-friandes, leur donne des démangeaiſons qui les obligent à ſe frotter contre les branches; ce qui fait tomber leur poil, & rend leur peau très-défectueuſe. Quand les cormiers ont beaucoup de fruits, on a difficilement de belles fourrures. Ces animaux font leurs petits au printems, & en ont depuis trois juſqu'à cinq d'une portée. Ils perdent enſuite leur poil, qui eſt très-court en été; & en automne même, il n'eſt point encore aſſez fourni. L'hiver eſt donc le ſeul temps propre à cette chaſſe: dans toute autre ſaiſon, les zibelines ſont imparfaites, & ſe vendent à bas prix. Les plus noires ſont les plus eſtimées & les plus cheres. Chaque gouverneur de Sibérie met ſon cachet ſur toutes celles qui ont été priſes dans ſon gouvernement, & les envoie au ſénat de Pétersbourg. On les aſſortit alors par paquets de dix peaux; & l'on en fait des caiſſes, dont chacune eſt compoſée de dix paquets. Il n'y a pas une de ces peaux, qui ne ſe vende

dix piſtoles, c'eſt-à-dire, mille francs le paquet, & dix mille livres chaque caiſſe. Ce ſont les grands ſeigneurs de la Turquie, qui ſont les plus curieux de cette marchandiſe. Mais je reviens aux habitants d'Yakoutsk.

Ils étoient autrefois beaucoup plus à leur aiſe, & vivoient dans une plus grande liberté, parce qu'ils n'étoient ni gênés dans leur commerce, ni chargés de corvées, comme ils le ſont aujourd'hui, ni forcés de payer ſouvent, & chérement, l'exemption du moindre travail que le gouverneur exige d'eux.

Vers le milieu du mois de Mai, la Léna commence à dégeler; c'eſt alors que la navigation de cette riviere eſt plus facile, parce que les pluies & les neiges fondues augmentent le volume & la rapidité de l'eau. Auſſi voit-on, dans ce temps-là, un grand nombre de radeaux chargés de farine, deſcendre à Yakoutsk. Les habitants de ce canton ſont trop pareſſeux pour conſtruire des bateaux: un radeau ne leur coûte aucuns frais, & preſque aucune peine. Ils ſont au milieu de grands bois dont ils peuvent diſpoſer. La farine qu'ils tranſportent n'eſt point en ſac; on la met

dans une hutte de planche qu'ils placent au milieu du radeau. Il arrive quelquefois que la ville d'Yakoutsk n'a pas beſoin de toute celle qu'on y apporte ; alors le gouvernement achete le reſte. Ils trouvent donc dans ce commerce un gain aſſuré ; & comme celui qu'ils font en pelleteries, eſt encore plus conſidérable, il n'y a pas un d'eux qui ne vive dans l'aiſance : auſſi paſſent-ils une partie de l'année à s'enivrer de biere & d'eau-de-vie.

Ils aiment ſur-tout cette derniere liqueur, qui eſt ici très-foible, & dans laquelle on voit quelquefois nager de petits poiſſons. Elle eſt apportée, par la Léna, des provinces méridionales ; & durant la navigation, il n'eſt pas extraordinaire que les bateliers ſoient altérés ; alors ils tirent un peu d'eau-de-vie, qu'ils remplacent avec de l'eau de la riviere. Lorſque la ſoif revient ſouvent, les tonneaux ſe vuident d'eau-de-vie, & ſe rempliſſent de celle de la Léna, avec laquelle ces petits poiſſons peuvent entrer.

Il ſeroit dangereux pour les femmes Ruſſes, que cette liqueur eût plus de force ; car, comme la bienſéance exige qu'en recevant les viſites de leurs amies, elles leur préſentent à boire, c'eſt

ordinairement un petit verre d'eau-de-vie qui tient environ une chopine. Cette politeſſe eſt renouvellée pluſieurs fois : un refus ſeroit incivil ; & ſi la boiſſon étoit moins foible, le beau ſexe, par civilité, pourroit devenir indécent.

L'eau-de-vie eſt, en général, très-néceſſaire dans cette contrée, tant à cauſe de la rigueur du climat, que pour les aliments dont on uſe, tels que le poiſſon, les fruits, les légumes gelés. Il y a des années où le froid eſt ſi grand, qu'en allant d'une maiſon à une autre, quoiqu'enveloppé de bonnes fourrures, on a les pieds, les mains, le nez & les oreilles glacés. Ces membres n'ont alors aucune ſenſibilité, & ſont plus blancs que le reſte du corps. On les frotte avec de la neige pour les guérir ; & on les lave avec de l'eau chaude, dès qu'ils commencent à devenir ſenſibles. D'autres les enduiſent de bouze de vache ; & ce remede paſſe pour le plus efficace. On le regarde auſſi comme un excellent préſervatif ; & lorſqu'on fait un voyage un peu long, par un grand froid, on couvre de cette matiere les parties du corps les plus expoſées. On en fait auſſi des mortiers qui, étant dur-

cis par la gelée, ſervent pour y piler du poiſſon ſec, des racines, du ſel, du poivre, &c.

Les jours ſont ſi courts à Yakoutsk, qu'au mois d'Octobre on voit à peine clair à neuf heures du matin. Avant trois heures après midi, on apperçoit déjà les étoiles. Dès que la nuit commence, les habitants ſe couchent, & dorment juſqu'au lever du ſoleil. Ils ont à peine dîné, qu'ils ſe remettent dans leur lit; & quand le temps eſt ſombre, il arrive quelquefois qu'ils ne s'éveillent pas de tout le jour, ſemblables en cela à l'animal dont il y a ici une multitude prodigieuſe. Les marmottes ſe tiennent dans les ſouterreins qu'elles ſe creuſent, & qui ont une entrée & une ſortie particuliere: leur gîte eſt au milieu de ces ſouterreins; & elles y dorment pendant tout l'hiver.

Dès que la Léna commence à charrier des glaçons, ils s'amoncelent ſur le rivage & autour des iſles, & ne forment bientôt plus qu'une ſeule glace. On voit alors une multitude de traîneaux ſur la riviere; & peu de jours après, on peut tirer des morceaux de glace, épais de deux pieds: les Ruſſes en font ici un fort grand uſage. Comme leurs fenêtres ſer-

ment très-mal, ils tirent du fleuve des parties de glaçons de la grandeur de la fenêtre, les placent en dehors, les arroſent d'un peu d'eau qui gele dans le moment; & la chambre eſt parfaitement cloſe. On prétend que l'eau de glace fondue communique au thé un goût plus agréable; il faut obſerver ſeulement, qu'elle ne fonde pas ſur un feu qui fume: elle prend l'odeur de la fumée plus aiſément que l'eau ordinaire.

A Yakoutsk, M. Solnick ſe ſépare de ſes compagnons de voyage, & s'embarque ſur la Léna avec un capitaine Moſcovite, chargé, par la cour de Ruſſie, de parcourir & de viſiter toutes les côtes de la mer Glaciale. Avant que de le ſuivre dans cette nouvelle expéditoin, j'ajouterai ici quelques autres détails concernant la Sibérie, toujours tirés de ſa Relation.

Les limites qui ſéparent cette vaſte province de l'empire de la Chine, furent fixées en 1727, dans un traité fait entre les deux peuples. Elles ſont au midi, non loin de la riviere de Tola, entre deux villages, l'un Ruſſe, l'autre Chinois, nouvellement bâtis à ce deſſein, & placés à cent vingt toiſes l'un de l'autre, ſur le ruiſſeau de Kiækta,

Ces bornes ſont marquées par des pierres numérotées, dans la crainte qu'on ne les dérange, & par des colonnes de bois d'environ trois pieds de haut, où ſe lit cette inſcription : *Lieu des nouvelles limites*. Sur une hauteur qui eſt entre les deux villages, il y a des gardes qui empêchent, de part & d'autre, qu'on ne franchiſſe ces nouvelles bornes. Le village Ruſſe a un rempart de bois à ſix baſtions, & un foſſé ; au milieu eſt un grand magaſin pour les marchandiſes, & un autre pour les proviſions, & des bâtiments pour la garniſon & pour les négociants.

La Sibérie renferme une ſi vaſte étendue de pays, que les ſaiſons, le climat, les productions ne peuvent être par-tout les mêmes ; elle eſt d'ailleurs compoſée de tant de nations différentes, qu'il n'eſt pas poſſible de faire un portrait qui leur convienne univerſellement. Il y a cependant certains traits qui caractériſent les naturels du pays, & d'autres qui diſtinguent le peuple Ruſſe. Ce dernier ſuit les loix, la religion & les coutumes de Moſcovie. Il y a cependant ici un uſage qui leur eſt particulier. Aucun payſan de Sibérie n'oſeroit labourer

un terrein, que la nature ſemble n'avoir pas deſtiné à cette culture. Il ſe feroit un ſcrupule d'abattre des bois pour y former des prairies ou des terres labourables. Ils ne s'établiſſent donc que dans des lieux éloignés des forêts ; & quelquefois ces lieux ſuffiſent à peine à l'entretien du laboureur & de ſa famille. Ils diſent que les bois ſont faits pour la chaſſe ; ils aiment ſur-tout celle de l'écureuil qu'ils prennent ici avec des trappes. Il y a tel canton, où un ſeul payſan en dreſſe juſqu'à cent, qu'il viſite tous les jours. Cette chaſſe eſt ſi avantageuſe, qu'il y a des journaliers qui ſe louent pour un an, & ne reçoivent d'autre ſalaire que le tiers de ce qu'ils prennent.

Ce peuple eſt fort ſujet à l'ivrognerie : lorſqu'on apporte la proviſion d'eau-de-vie dans les villages, depuis le moment où elle arrive, juſqu'à ce qu'elle ſoit conſommée, le cabaret du village ne déſemplit pas. Il en eſt de même lorſque le cabaretier braſſe la biere ; quelques heures après qu'elle eſt faite, on commence à la boire ; & l'on ne quitte le tonneau que lorſqu'il eſt vuide.

Les premiers laboureurs qui ſont venus s'établir dans ces contrées, étoient

d'abord fort appliqués à la culture des terres ; mais la pareſſe & l'amour du vin ſe ſont emparés de leurs deſcendants. Quelque pauvres qu'ils ſoient, ils travaillent peu, & ont à leurs gages des ouvriers de la nation Yakoute. Après la récolte, ils vendent une partie de ce qu'ils recueillent ; portent à la taverne l'argent qu'ils en retirent, & gardent à peine le grain néceſſaire pour leur conſommation. S'ils viennent à en manquer, le genre de vie des Yakoutsk ne leur eſt pas tellement étranger, qu'ils ne puiſſent le prendre, en attendant de nouvelles proviſions.

Il eſt ordonné en Sibérie de pendre les ſoldats & les exilés qui abandonnent le lieu qui leur eſt deſtiné, pour paſſer dans un autre. On voit pluſieurs potences élevées pour cet uſage ; mais cette loi eſt mal obſervée : après quelque temps, un déſerteur va trouver le commandant, un préſent à la main ; & il eſt ſûr d'être renvoyé abſous.

Les Sibériens qui vont d'un pays à un autre, ne manquent jamais d'emporter avec eux, un peu de terre de leur patrie ; ils en mettent dans leur verre lorſqu'ils veulent boire, & s'imaginent que cette

cette précaution les préſerve de toute maladie, mais ſur-tout d'un extrême deſir de revenir dans leur pays. La plupart de ceux qu'on envoie en exil en Sibérie, ſont des marchands ruinés qui doivent beaucoup au gouvernement. On ne leur défend point de faire uſage de leur induſtrie; & pour peu qu'ils aient d'intelligence & de conduite, il leur eſt plus aiſé qu'en Ruſſie de faire un gain honnête, & de rétablir leur fortune.

Il y a ici peu d'ouvriers, excepté des maréchaux, qui ſont preſque les ſeuls médecins & chirurgiens de ces contrées. Ils font ſur tout le métier d'arracheurs de dents, pour lequel on croit ici qu'il faut des inſtruments forts, & des bras vigoureux, comme l'ont ordinairement les maréchaux. Ils ſe ſervent de groſſes pinces pour opérer; & ſouvent, au lieu d'une dent, ils enlevent une partie de la mâchoire.

On trouve encore moins de reſſource du côté des naturels du pays, que de la part des Ruſſes. Ils ſont ignorants, groſſiers & ſuperſtitieux au ſuprême degré. Leur confiance dans leurs ſchamans, prêtres ou ſorciers, eſt incroya-

ble. Chaque canton a le ſien, & même pluſieurs ; ce ſont autant d'impoſteurs, qui mettent toute leur étude à tromper ce peuple crédule & ſtupide. Cette profeſſion eſt preſque la ſeule qu'ils honorent, ſur-tout lorſqu'ils la tiennent de leurs ancêtres, & peuvent prouver leur ſorcellerie, de pere en fils, durant ſept ou huit générations. C'eſt un emploi très-conſidérable, qui, ſelon eux, ne peut être exercé que par des génies ſublimes ; cependant nos moindres farceurs ſeroient, en comparaiſon, des hommes miraculeux.

J'ai déjà parlé, Madame, de quelques productions de la Sibérie ; & vous avez vu que les mines de fer & les pelleteries en ſont la principale richeſſe. Elle produit auſſi beaucoup de ſel ; & il eſt peu de cantons où l'on ne trouve des lacs, des ruiſſeaux, des rochers, ou des ſources qui en fourniſſent en abondance. Il ſe dépoſe quelquefois autour & au-deſſus des fontaines, en morceaux qui reſſemblent à des pierres blanches, formées du ſable le plus fin. Les canaux de la ſource ne s'engorgent jamais ; & l'eau apporte ſans ceſſe du ſel nouveau, qui, ſe joignant à celui

dont la fontaine eſt environnée, s'éleve quelquefois juſqu'à quatre pieds au-deſſus de ſa ſurface. Ailleurs on voit des montagnes hautes de trente toiſes, & longues de plus de cent, compoſées, juſqu'à la moitié ou les deux tiers de leur hauteur, de gros cryſtaux de ſel, de forme cubique, durs, tranſparents, & dans leſquels on n'apperçoit pas le moindre mêlange de terre.

Le talc eſt encore une des richeſſes de la Sibérie : les payſans le prennent ſur les montagnes, où l'on ne l'apperçoit qu'après avoir mis le feu à la mouſſe & aux racines dont il eſt couvert. Alors on le voit briller au ſoleil, & c'eſt de cette maniere qu'on le découvre. Il ne ſe montre point en forme de veines ; mais on en trouve çà & là des feuilles, épaiſſes de trois ou quatre pouces, qui ont depuis un pied juſqu'à deux & demi en quarré. Ces dernieres ſont rares & d'un grand prix. Le talc le plus eſtimé, eſt celui qui eſt clair comme de l'eau pure ; on le priſe beaucoup plus que celui qui tire ſur le verd. Lorſqu'on veut l'employer, on le fend avec un couteau fort mince ; & après l'y avoir enfoncé, il ſuffit de

l'agiter un peu pour ſéparer les couches. On lui laiſſe l'épaiſſeur néceſſaire, pour qu'il ait quelque ſolidité. Dans toute la Sibérie, on en fait des vitres & des verres de lanterne.

Une choſe ici fort ſinguliere, que l'on prendroit pour un effet de l'art, & qui pourtant eſt l'ouvrage de la nature, ce ſont des montagnes diſpoſées, & pour ainſi dire, taillées en forme de colonnade. On en voit dans pluſieurs endroits; mais les plus grandes ſe trouvent dans le diſtrict d'Yakousk, non loin des bords de la Léna. Elles ſont compoſées de différents morceaux; les uns arrondis, comme des fûts de colonnes; les autres, quarrés comme des pilaſtres; & d'autres, reſſemblants à des pans de murs, hauts de dix à quinze toiſes, formant une étendue de ſept à huit lieues. Ces montagnes préſentent l'apparence des ruines d'une grande ville; & les arbres qui croiſſent entr'elles, augmentent la beauté du ſpectacle.

Il y a ici d'autres montagnes, d'où l'on tire des pierres d'aimant, qui peſent juſqu'à trois cents livres. Quoiqu'elles ſoient couvertes de mouſſe, elles attirent un couteau à plus d'un pouce

de diſtance. Elles ſont compoſées de pluſieurs autres petits aimants, qui agiſſent ſelon différentes directions. Il faudroit, pour en faire uſage, les ſéparer, en les ſciant, & les réunir enſuite, de maniere que toutes leurs forces fuſſent dirigées vers le même point; on feroit, de cette ſorte, des aimants d'une qualité extraordinaire. On trouve encore, ſur les plus hautes montagnes, un minéral jaunâtre, qu'on appelle ici *beurre de pierre*. Le ſoleil le fait couler des rochers, auxquels il demeure attaché, comme la chaux à une muraille. Il ſe diſſout dans l'eau comme du ſel; ſon goût eſt vitriolique & aſtringent; on s'en ſert contre la dyſſenterie.

Parmi les animaux de la Sibérie, il en eſt un fort eſtimé, appellé l'*argali*, eſpece de mouton ſauvage, qui ne ſe prend que dans les montagnes. Le goût, dit-on, en eſt ſi exquis, que ſi l'on veut donner l'idée d'un manger excellent, on le compare à la graiſſe de cet animal. Il tient auſſi beaucoup du cerf par la tête, le col, les pieds & la queue, & ſur-tout par la vivacité; dix hommes ſuffiſent à peine pour le contenir: ſi l'on en croit les Sibériens, ſa plus grande

force eſt dans ſes cornes. Elles prennent naiſſance au-deſſus & près des yeux, directement devant les oreilles, & ſe courbent d'abord en arriere, enſuite en devant, en forme de cercle. Elles ont près de quatre pieds de long, meſurées ſelon leur courbure, & peſent plus de vingt livres. Les oreilles ſont pointues, médiocrement larges, & ordinairement l'argali les porte droites. Le poil eſt gris, mêlé de brun; & ſur le dos, eſt une raie jaune, qui devient rouge à l'extrêmité. L'impératrice a ordonné de prendre des argalis vivants, & de les envoyer à Pétérſbourg: la chaſſe s'en fait de la maniere ſuivante. On creuſe une foſſe que l'on couvre de gazon, & l'on fait, des deux côtés, une longue haie. L'animal qui veut la paſſer, ne la trouve ouverte que dans l'endroit où eſt la foſſe. Lorſqu'il y eſt arrivé, il enfonce le gazon, tombe dans le trou, & la bête eſt priſe.

Le ſaiga eſt un autre animal qui reſſemble au chamois; mais il a les cornes droites: c'eſt, à proprement parler, une chevre ſauvage, qui a, comme les rennes, cela de particulier, qu'entre ſa chair & ſa peau, il ſe forme de gros

vers blancs, longs d'environ neuf à dix lignes, & pointus par les deux bouts. On compare, pour le goût & la saveur, la chair du saiga à celle du chevreuil; mais à l'aspect de ces vers, on perd l'envie d'en manger; cependant les Sibériens s'en régalent, & la trouvent délicieuse.

Les forêts de la Sibérie, & sur-tout les environs de la mer Glaciale, sont souvent ensanglantés par les ravages d'un animal terrible, qu'on nomme une *hyenne*. Tantôt il se cache sur un arbre entre les branches; & lorsqu'il passe un cerf, un élan, une renne, un chevreuil, &c. il s'élance sur lui, & le mord au milieu du corps, jusqu'à ce qu'il lui ait ôté la vie, & alors il le dévore à son aise. Tantôt, pour les surprendre dans leur gîte, il fait plusieurs tours en rampant, jusqu'à ce qu'il soit assuré qu'ils sont endormis. Tantôt il visite les trapes des chasseurs; & s'il trouve quelqu'animal pris, il mange la partie du corps qui n'est point engagée. Il est rare qu'il aille à des pieges qui ne sont pas détendus. Les peuples septentrionaux l'appellent le *goulu*, parce qu'il mange une quantité d'aliments

incroyable. On assure que lorsqu'il se sent le ventre trop plein, il se serre entre deux arbres pour se vuider, & faire place à de nouvelle nourriture.

On trouve en divers endroits de la Sibérie, & principalement sur le bord des rivieres, après une inondation, une sorte d'ivoire, appellée dans le pays, *corne* ou *os de mammont*, à-peu-près de la grosseur & de la figure de ceux de l'éléphant. Le peuple est persuadé qu'il existe réellement un animal nommé *mammont*, qui vit sous terre parmi les marais; & l'on débite, à ce sujet, plusieurs histoires fabuleuses. Les Tartares disent qu'ils voient de ces mammonts à la pointe du jour, près des lacs & des rivieres; mais qu'aussi-tôt que l'animal les apperçoit, il se plonge dans l'eau, & ne paroît jamais après le lever du soleil. Il est, ajoutent-ils, d'une taille énorme; sa tête est armée de cornes, avec lesquelles il se fraie un chemin dans les marais & sous terre, où il demeure caché pendant la nuit. Pierre le Grand ordonna que, lorsqu'on rencontreroit quelques-unes de ces cornes, on recherchât avec soin le corps même de l'animal, & qu'on l'envoyât à Pé-

terſbourg. On fit en effet toutes les perquiſitions imaginables, & l'on trouva réellement des os d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaires. A l'égard du mammont vivant, on n'en a jamais découvert aucune trace. On aſſure néanmoins qu'on a vu des mâchoires entieres de cette béte prétendue, avec des dents de dix-huit à vingt livres : il y a même des gens qui prétendent que quelques-unes en peſent juſqu'à deux cents. Comment ſont-elles venues dans le Nord, où il eſt évident qu'aucun éléphant ne peut ſubſiſter pendant l'hiver ? C'eſt ce qu'il n'eſt pas facile d'expliquer. Les uns croient que dans le bouleverſement univerſel, cauſé par le déluge, l'eau a pu emmener en Sibérie des os d'éléphant, qui ſe ſont conſervés, depuis ce temps, dans les terres glacées de ces climats. D'autres penſent que les cornes de mammonts ſont des dents de bœufs marins échoués ſur la plage, ou morts par quelqu'accident. Une opinion, que quelques-uns croient n'être pas hors de vraiſemblance, eſt que Gengis-Khan, après avoir conquis la Chine, ravagé la Perſe, & fait une irruption juſques dans l'Inde,

revint chargé d'un immenſe butin. Les éléphants faiſoient partie de ces richeſſes ; on pourroit ſuppoſer qu'il ſe fit une gloire de les conſerver. Après ſa mort, la diviſion ſe mit entre ſes ſucceſſeurs : quelques-uns traverſerent les montagnes qui ſéparent la Sibérie de la Tartarie, & emmenerent avec eux pluſieurs de ces éléphants que le grand froid fit périr. Des débordements de rivieres, des torrents, ont pu entraîner les cadavres, & d'autres inondations les auront enfouis profondément en terre.

Mais le ſentiment le plus vrai, eſt que les mammonts ne ſont autre choſe que des vaches marines, qui ſe trouvent en grand nombre dans la mer Glaciale, depuis l'embouchure de l'Oby, juſqu'à la pointe la plus orientale de l'Aſie. Pendant l'été, ces animaux amphibies ſe rendoient dans les plaines voiſines ; & l'on en voyoit des troupeaux de quatre-vingt, cent, & juſqu'à deux cents, qui reſtoient quelquefois pluſieurs jours, juſqu'à ce que la faim les ramenât à la mer. Lorſqu'ils étoient avancés dans les terres, on marchoit de front au devant d'eux, pour leur couper la retraite du côté du rivage. Ils voyoient

tous ces préparatifs ſans aucune crainte; & ſouvent chaque chaſſeur en tuoit un, avant que l'animal eût pu regagner l'eau. On faiſoit une barriere de leurs cadavres, & on laiſſoit quelques gens pour aſſommer ceux qui reſtoient. On en détruiſoit ainſi une quantité prodigieuſe; & on voit, par la multitude d'oſſements dont la terre eſt remplie dans ces contrées, qu'ils ont été autrefois très-nombreux. Mais ces animaux ayant été pourſuivis, ceux qui ont échappé ſont devenus plus craintifs, & ont donné aux autres l'exemple de la défiance; auſſi ſe tiennent-ils communément près des bords de la mer, pour s'y replonger au moindre danger. Les cornes de mammont ont la couleur, le luſtre, les veines, & même la dureté de l'ivoire; mais elles ſe caſſent plus aiſément, & ſont, par conſéquent, plus difficiles à mettre en œuvre. On en fait des tabatieres, des peignes, des étuis, & divers autres ouvrages de tourneurs.

Sur les bords de l'Angara, riviere fameuſe de la Sibérie, il croît une eſpece de juſquiame, qui produit des effets ſinguliers. Un verre de vin ou de biere,

dans lequel on a mis des feuilles ou de la racine de cette plante, eſt capable d'enivrer & de rendre l'homme comme un fou. Elle lui ôte l'uſage des ſens; il voit les petits objets prodigieuſement augmentés; une paille lui paroît groſſe comme une poutre; une goutte d'eau, grande comme une mer. S'il veut marcher, il croit que des obſtacles invincibles s'oppoſent à ſon paſſage; il ſe fait les plus terribles images d'une mort inévitable qui le menace; enfin ſon eſprit eſt égaré, comme dans le plus violent délire.

On vante ſinguliérement les aſperges de Sibérie. Il y a des cantons où elles viennent en abondance, & ſont longues d'environ deux pieds; mais elles n'ont guere que la groſſeur du petit doigt. La ſaveur en eſt douce, & le goût excellent. Quand les voyageurs s'en ſont ſervir, les habitants ſont étonnés de les voir manger, ce qu'ils appellent des *bayes de grues*, & diſent qu'il n'y a que les vaches qui puiſſent s'accommoder d'un pareil mets. On ne voit nulle part des fraiſes plus groſſes & plus belles que dans ce pays. A l'abri du ſoleil, elles ſont blanches; les

autres ſont entiérement rouges. Leur forme eſt plus allongée que celle des fraiſes ordinaires ; & elles ſont groſſes comme de noix.

Les maladies les plus communes en Sibérie, ſont le mal vénérien, & la voloſſe. Ce dernier mal ſe déclare par un abcès, dont la matiere reſſemble à des cheveux. On prétend qu'il y a dans les eaux une eſpece de vers qui s'attachent aux hommes quand ils ſe baignent, & qui pénetrent & ſe gliſſent ſous la peau, juſqu'à ce qu'ayant bleſſé pluſieurs parties, il s'y forme un abcès : il faut alors en faire ſortir tous les vers qui s'y ſont multipliés ; & pour cet effet, on le baſſine, ſoir & matin, avec une certaine leſſive, juſqu'à parfaite guériſon. Ces vers ſe meuvent dans l'eau avec une grande vîteſſe ; ils ont ſept à huit pouces de longueur ; ſont d'un blanc jaunâtre, & ont le corps gros comme des cheveux.

La Sibérie eſt peu ſujette aux tremblements de terre ; ils ne ſe font gueres ſentir, que dans le voiſinage du lac Baïkal ; plus on eſt éloigné du rivage, & moins ils ſont dangereux. Il y a des endroits où les orages ſont fréquents,

& cauſent des ravages épouvantables. Je ne parle pas du froid, qui, en hiver, eſt exceſſif dans toutes ces régions. Vers la fin de Décembre, l'air paroît comme gelé, & reſſemble à un brouillard, lors même que le temps eſt fort clair. Cette eſpece de brume, ou plutôt cet air extrêmement condenſé, empêche la fumée des cheminées de s'élever; les moineaux & les pies tombent & meurent glacés. Lorſqu'on ouvre une chambre, il ſe forme ſubitement un brouillard auprès du poële; &, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, les fenêtres ſont couvertes intérieurement d'une glace de trois lignes d'épaiſſeur. Tant que le jour dure, on voit des parélies, &, pendant la nuit, des couronnes autour de la lune. Les aurores boréales ſont ici très-communes; & quelquefois les bandes de lumiere touchent preſque à l'horizon.

L'idée que les étrangers ſe ſont faite de la Sibérie, les fait ſouvent trembler à ſon ſeul nom: il faut pourtant convenir, que ce pays n'eſt pas ſi affreux qu'on ſe le figure; on peut même dire qu'il produit en abondance toutes les choſes néceſſaires pour la ſubſiſtance

des hommes & des animaux. Le terrein même en eſt très-fertile ; il n'y manque que des mains pour le faire valoir, & des laboureurs pour le cultiver. Il eſt arroſé par les plus belles rivieres du monde ; & ces rivieres ſont remplies d'une quantité prodigieuſe de poiſſons qu'on chercheroit ailleurs inutilement. On ne voit nulle part de ſi belles forêts, & où il y ait plus de gibier & d'oiſeaux ſauvages.

La Sibérie, en général, forme une plaine continue, où l'on apperçoit, de temps en temps, de petites collines ; les grandes montagnes ſont vers les frontieres de la Chine ; encore ſont-elles entre-mêlées de côteaux charmants, & de vallées délicieuſes. Ce pays eſt ſi vaſte, & poſſede de ſi grands avantages, qu'il ſuffiroit, avec peu de travail, à l'entretien de toutes les nations de l'Europe, qui ont peut-être aujourd'hui beaucoup de peine à ſubſiſter dans le leur. Un homme indépendant, & qui pourroit aſſocier quelques amis, ne découvriroit pas un lieu où il pût mener une vie plus heureuſe, que dans certains endroits de la Sibérie. En parcourant ces plaines fertiles & ces bois agréables, continue M. Solnick, je me

ſuis ſouvent amuſé à peindre, dans mon imagination, les fermes, les villages, les maiſons de plaiſance qu'on pourroit bâtir, dans la ſuite des temps, ſur les bords des rivieres, & ſur la cime des côteaux. A l'égard des Tartares, leurs mœurs ſont ſi pures & ſi ſimples, que je ne ſerois pas fâché de les avoir pour voiſins. Il faudroit ſur-tout y laiſſer les Oſtiakes & les Tunguſes, qui, exempts d'ambition & d'avarice, paſſent leur vie dans la paix & la tranquillité. Contents de leur ſort, ils ne changeroient ni leur climat ni leur maniere de vivre, pour les plus belles contrées, ni pour tout le luxe de l'Orient. Il eſt vrai que, vers le Nord, l'hiver eſt long & & rigoureux; qu'il y a quantité de déſerts & de pays impénétrables, qui n'ont d'autres bornes que les rivieres & l'Océan. Mais peut-on n'être pas ravi d'admiration, en portant ſes regards ſur les provinces méridionales? Quel exemple plus frappant de l'induſtrie humaine, que ce qui eſt arrivé, depuis deux ſiecles, dans ces lieux barbares & incultes! Des déſerts changés en villes peuplées; des tributs impoſés à des ſauvages indépendants; l'ordre, la diſcipline, l'abon-

dance établis dans un pays où régnoient auparavant la ſtérilité & la confuſion. Il n'exiſtoit que deux villes dans toute la Sibérie, lorſque les Ruſſes s'en rendirent maîtres ; on en compte aujourd'hui près de ſoixante, ſans parler de plus de trois mille bourgs, forts ou villages répandus dans cette vaſte province. Mais pour rendre la Sibérie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que les pays méridionaux, il faudroit encore bien des ſiecles & bien des Czars comme Pierre le Grand. A peine y compteroit-on vingt perſonnes par chaque lieue quarrée.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 22 Janvier 1747.

LETTRE LXXXII.

LA NOUVELLE ZEMBLE.

LES fatigues qu'eſſuya le Docteur dans ſon voyage de la mer du Nord, ſont incroyables ; mais, ce qui vous étonnera principalement, c'eſt ſon ſéjour dans la nouvelle Zemble, & les combats qu'il y ſoutint, non contre des hommes, car je ne crois pas que ce pays ſoit habité, mais contre les glaçons & les ours. Je ſupprime les autres détails de ſa Relation ; ils ne préſentent que les accidents ordinaires d'une navigation périlleuſe. Je commence au moment où les gens de l'équipage découvrirent une nouvelle terre.

Cette terre étoit précédée d'une petite iſle, où ils virent pluſieurs croix plantées ſur le rivage. Quelque matelots deſcendirent ; & arrivés à la premiere croix, ils y firent leurs prieres. En s'avançant vers la ſeconde, ils apperçurent deux ours levés contre la croix même, ſur leurs pattes de der-

riere, & qui sembloient les observer. La peur saisit le gros des matelots, qui ne pensèrent qu'à fuir. L'un d'eux les arrêta, sachant par expérience, qu'il falloit demeurer en troupe, pour effrayer ces animaux par des cris. En effet, lorsqu'ils se mirent à crier ensemble, les ours s'éloignerent. Etant entrés dans le vaisseau, une brume des plus noires les obligea de s'amarrer à un banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur : elle en avoit trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus.

Le lendemain, tandis qu'ils étoient à se promener sur le pont du navire, ils entendirent un animal souffler ; & bientôt ils virent un ours à la nage, qui cherchoit à s'élancer dans le vaisseau. Déjà il y appuyoit ses griffes, & faisoit ses efforts pour y monter. Des cris perçants, qui furent poussés à la fois par tout l'équipage, parurent d'abord lui faire peur : il se retira ; mais ce fut pour revenir plus fiérement par derriere le banc de glace. Les plus hardis s'avancerent avec leurs fusils, & le blesserent ; mais la neige qui tomboit en abondance, ne leur permit pas de s'assurer de sa mort.

Les glaces s'étant ſéparées le jour ſuivant, & les glaçons commençant à flotter, on craignit de demeurer pris au milieu de tant de maſſes ; on ſe hâta de quitter ce parage. Le péril étoit déjà preſſant, puiſqu'en faiſant voile, le bâtiment faiſoit craquer la glace bien loin autour de lui. Le bruit étoit ſi terrible, qu'il n'étoit pas poſſible de s'entendre parler. On fit de nouveaux efforts pour s'avancer vers la côte ; & l'on commençoit à peine à y arriver, qu'on apperçut, de la pointe orientale, un ours blanc, qui venoit vers le navire. Quelques coups de fuſil lui caſſerent une jambe ; mais ſa bleſſure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, pluſieurs matelots y deſcendirent, le ſuivirent, & le tuerent.

Les glaçons s'étant rejoints pendant une nuit exceſſivement froide, dans un lieu qui formoit une eſpece de port, on comprit que le ſort le plus favorable, auquel on pût s'attendre, étoit de paſſer encore quelque temps dans cette région d'horreur. C'eſt ici, Madame, que commence la peinture d'une ſituation ſans exemple. Tandis qu'on obſervoit les dommages que le vaiſſeau

avoit ſoufferts, il s'ouvrit par le haut, avec un ſi grand bruit, que tout le monde ſe crut prêt à périr. Pendant la nuit, on remarqua que les glaçons s'entaſſoient les uns ſur les autres ; & il s'en étoit accumulé de ſi grands morceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres inſtruments, pour les rompre. Il ne reſta donc plus le moindre eſpoir de ſe dégager : ces amoncelements redoublerent autour du navire : & la neige qui tomboit en abondance, hauſſoit encore ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement dans le vaiſſeau, & dans le cercle des glaçons qui l'environnoient. On s'attendoit à chaque inſtant à voir le bâtiment crever, & ſe ſéparer en pieces. Il étoit monté ſur des bancs de glace, comme ſi on l'eût élevé avec des machines. On prit alors le parti de deſcendre à terre, avec une bonne proviſion de vin, d'eau-de-vie, de biſcuit, de poudre, de plomb, de fuſils, & des inſtruments de charpenterie, pour dreſſer une tente.

Quelques matelots ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient jetté ſur les bords.

Tout l'équipage rendit graces au Ciel, qui lui fourniſſoit ainſi les moyens de ſe bâtir une retraite, de ſe chauffer, & de ſe garantir de la faim & de la ſoif. On ne ſongea donc plus qu'à conſtruire une grande hutte ; & l'on commença par fabriquer un traîneau pour voiturer le bois. Pendant qu'on travailloit avec ardeur, on apperçut deux ours, dont l'un reçut un coup de mouſquet, & tomba mort : l'autre ſembla marquer de la ſurpriſe ; & après avoir regardé fixement ſon compagnon étendu ſans mouvement, il le flaira ; &, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna ſur ſes traces. On le ſuivit de vue ; & ayant fait quelques pas en avant, il revint, & ſe leva ſur ſes pattes de derriere, pour mieux obſerver les matelots. Un coup qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit tomber comme le précédent.

Cette petite exécution interrompit les travaux pendant quelque temps ; mais on les reprit avec plus d'ardeur. Il geloit ſi fort, que ſi quelqu'un mettoit un clou dans ſa bouche, comme il arrive en travaillant, il ne pouvoit l'en retirer, ſans emporter la peau des levres, & ſans les mettre en ſang. On fit un grand

feu pour dégeler la terre, & l'amollir, afin d'y pouvoir planter des pieux. Bientôt la hutte fut achevée ; & on éleva à côté une haute colonne de neige, pour servir de fanal, en cas que quelqu'un vînt à s'égarer à la chasse ; mais le souvenir des ours retenoit les plus hardis. Ces animaux venoient roder autour de la cabane ; & l'on ne s'en délivroit, qu'à force de crier. Quelquefois ils ne se laissoient point effrayer par le bruit, sur-tout lorsqu'ils se voyoient en nombre. Un jour, il en parut trois qui affrontèrent sept ou huit matelots. Comme on ne s'étoit point précautionné, on les combattit avec tout ce qui s'offrit à la main. Ils ne purent être arrêtés que par des pieces de bois, & divers ustensiles qu'on leur lança à la tête, & sur lesquels ils se précipitoient, comme un chien qui court après la pierre qu'on lui jette. Cependant les ours revenant à l'assaut, le chef des matelots arriva avec une lance, frappa le muffle d'un de ces animaux, mit la bête en fuite, & obligea les deux autres à la suivre.

On couroit moins de danger à la poursuite des renards blancs, dont la chair servoit de nourriture à nos voya-

geurs, & la peau leur fourniſſoit des bonnets. Mais la chaſſe ne faiſoit pas leur unique occupation ; ils partageoient entr'eux divers ſoins néceſſaires, dans le genre de vie auquel ils ſe voyoient condamnés. Ceux-ci étoient chargés de régler l'horloge, ceux-là d'entretenir une lampe, où l'on brûloit, au lieu d'huile, la griſſe des ours qu'on avoit tués. Les uns apportoient des herbes marines, pour en garnir la cabane, & empêcher le froid d'y pénétrer ; les autres faiſoient la proviſion de bois, & d'autres entretenoient le feu. Enfin chacun contribuoit au ſervice général ; mais ils n'en furent pas moins réduits dans l'état le plus déplorable. Ils éprouverent, pendant pluſieurs mois, tout ce que la miſere peut avoir de plus affreux. Le ſoleil, dont la vue faiſoit leur ſeul plaiſir, commençoit à les abandonner. Chaque jour diminuoit d'une façon également ſenſible & effrayante ; cet aſtre quitta enfin l'horizon ; & la lune vint prendre ſa place. Lorſqu'elle fut à ſon plus haut période, elle paroiſſoit nuit & jour, ſans ſe coucher.

La diſette de vivres étant ce qu'on redoutoit le plus, on fit un état de ce qui

qui reſtoit encore de proviſions. On régla les rations de biſcuit à neuf onces par jour, au lieu d'une livre qu'on diſtribuoit auparavant. On ne ménageoit pas autant la viande & le poiſſon ſec, parce qu'on en avoit en plus grande abondance ; mais le vin commençoit à manquer ; & ce qui reſtoit de biere, étoit ſans force. On prenoit quelques renards, dans des filets tendus autour de la hutte, qu'on tiroit, avec l'animal, dans la cabane, quand on s'appercevoit qu'il avoit donné dans le piege. Les ours s'étoient retirés avec le ſoleil, & ne reparurent qu'à ſon retour.

Une des grandes incommodités de cette affreuſe habitation, étoit la difficulté de blanchir le linge. A peine étoit-il hors de l'eau bouillante, que la gelée le roidiſſoit de façon, qu'il étoit impoſſible de le tordre. Si on l'expoſoit au feu, le côté qui étoit en dehors reſtoit toujours glacé ; & c'étoit une occupation très-pénible, que de le retourner ſans ceſſe, ou de le replonger continuellement dans de l'eau chaude, pour le faire dégeler.

Il tomboit quelquefois une ſi grande quantité de neige, que la hutte en étoit

toute couverte. Il falloit alors y faire des trous, par leſquels on ne pouvoit ſortir qu'en rampant. La fumée étoit un autre fléau, qui rendoit inſupportable cette ſituation, dont l'horreur redoubloit encore par une éternelle obſcurité. On reſtoit au lit des jours entiers, ſans autre ſoulagement que des pierres chaudes, qu'on ſe faiſoit paſſer tour-à-tour. A cela ſe joignoit le craquement des glaces de la mer, dont le bruit épouvantable jettoit tout le monde dans la conſternation. Chacun croyoit voir arriver ſon dernier moment; le froid augmentant d'une part, & de l'autre, la fumée obligeant de diminuer le feu, l'intérieur de la hutte étoit revêtu de deux doigts de glace; il s'en trouvoit même dans les lits. Tout étoit gelé, juſqu'aux vins les plus liquoreux: on ne le diſtribuoit plus que par morceaux, au lieu de le donner par meſure; & chacun faiſoit dégeler ſa portion. La neige fondue étoit la ſeule eau dont on put boire; ce qui faiſoit craindre un ſurcroît de déſaſtre, par les maladies qu'elle pouvoit cauſer. Le bois manquoit; & le froid ne diminuoit rien de ſa rigueur. On ſe reſſouvint qu'on avoit laiſſé beau-

coup de charbon de terre à bord du vaiſſeau ; on prit le parti d'en aller chercher ; & l'on ne fit pas attention, combien, dans un lieu fermé, ſa vapeur pouvoit être nuiſible. On en alluma une ſi grande quantité, que bientôt nos voyageurs ſe trouverent tous attaqués d'étourdiſſements & de vertiges ; à peine avoient-ils la force de ſe remuer & de ſe plaindre. Un d'eux ayant voulu prendre l'air, tomba ſans connoiſſance ſur la neige ; mais peu-à-peu, le froid, qu'ils avoient regardé comme le plus grand de tous les maux, ſervit à les rétablir. On diminua le feu ; & on laiſſa des ouvertures à la cabane, pour éviter l'accident qu'on venoit d'éprouver. Le froid ſe fit alors ſentir avec une violence, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Les habits étoient blancs de verglas ; le feu ſembloit manquer de chaleur ; il falloit brûler les bas, pour en ſentir un peu aux jambes.

On paſſa ainſi, au milieu des ſouffrances, des jours terribles, qui, malheureuſement, ne durerent que trop long-temps. L'air ſe radoucit enfin ; & le ſoleil commença à reparoître. On en profita, pour faire de nouvelles pro-

viſions de bois. Le froid diminua ſi ſenſiblement, que lorſqu'il y avoit un bon feu, on voyoit tomber, du haut de la hutte, de gros morceaux de glace, qui dégeloient à terre ou dans les lits. Depuis ce temps, on ſortit plus librement pour s'exercer le corps, & ſurtout les jambes, que la plupart avoient engourdies. Les renards n'étoient plus ſi nombreux; & c'étoit un avertiſſement fâcheux, qui annonçoit le retour des ours. La viſite de ces cruels habitants de la nouvelle Zemble, quoique très-effrayante pour nos voyageurs, ne laiſſoit pas de leur procurer des ſecours, faute deſquels ils avoient été privés long-temps de la conſolation de voir la lumiere. La graiſſe de ces animaux, comme je l'ai dit, leur fourniſſoit en abondance de l'huile pour la lampe. On en vit paroître un, qui venoit droit à la hutte. Un matelot l'ayant couché en joue, lui tira dans la poitrine une balle qui lui paſſa au travers du corps. L'ours fit cependant environ trente pas; & après être tombé, il levoit encore la tête pour chercher des yeux celui qui l'avoit bleſſé. On acheva de le tuer; & on en tira plus de cent livres de lard ou de graiſſe.

Les jours ſuivants furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais temps ; de brouillards & de gelée ; de crainte des ours, & de plaiſir de les avoir tués. " Un jour, dit le docteur, „ il en vint un juſqu'à la porte de la „ cabane : elle étoit ouverte ; & comme „ heureuſement j'apperçus le monſtre, „ je me hâtai de la fermer, & me mis „ derriere pour la ſoutenir. L'ours trou„ vant de la réſiſtance, monta ſur la „ hutte, & fit un bruit dont tout le „ monde fut effrayé. Il s'efforça de ren„ verſer la cheminée, qui étoit de plan„ ches ; nous le crûmes pluſieurs fois „ maître du paſſage ; & il ne s'éloigna „ qu'après avoir fait un dégât épou„ vantable. Il reparut le lendemain, „ accompagné de deux autres ; mais, „ comme nous étions ſur nos gardes, „ & que nous avions eu le temps de „ mettre nos armes en bon état, le pre„ mier ours qui s'avança, reçut un coup „ de feu, qui l'étendit ſur la place. Ses „ compagnons ſe ſauverent ; mais re„ venant bientôt ſur leurs pas, ils le „ prirent dans leur gueule, l'emporte„ rent ſur un tas de glace, & ſe mirent „ à le manger. Nos gens, auſſi frappés

„ d'étonnement que de crainte, ſe hâ-
„ terent de tirer quelques coups qui
„ leur firent quitter priſe, & prendre la
„ fuite. Quatre hommes allerent auſſi-
„ tôt au cadavre ; & l'ayant ouvert,
„ ils lui trouverent dans le ventre, des
„ morceaux entiers de chiens marins,
„ avec la peau & le poil. Chaque jour
„ étoit marqué par de pareilles frayeurs,
„ de pareils combats, de pareilles vic-
„ toires. „

La rigueur du temps ayant ceſſé, nos voyageurs allerent viſiter leur vaiſſeau. Du rivage, ils conſidérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvroient la mer, & ſembloient offrir la perſpective d'une grande ville, c'eſt-à-dire, de maiſons entre-mêlées de tours, de clochers, de baſtions, & de remparts. Ils obſerverent que l'eau étoit ouverte ; que bientôt le navire ſeroit dégagé, & qu'il étoit temps de ſonger à retourner à bord. Un vent de ſud-oueſt nettoya la mer, & n'y laiſſa plus de gros glaçons : alors tout le monde parla de ſe rembarquer ; & l'on ſe mit à radouber & à équiper le bâtiment. On ſe voyoit ſouvent interrompu par de grands ours maigres & décharnés, qui ve-

noient de la haute mer ſur des morceaux de glace, & qui obligeoient les matelots de ſe partager entre le combat & le travail. Cependant tous les obſtacles furent ſurmontés ; & l'on ſe vit enfin en état de mettre le vaiſſeau à l'eau.

" Il me prit alors, dit le docteur, „ une idée que j'exécutai ſur le champ; „ ce fut de compoſer un mémoire, contenant les circonſtances de notre arrivée dans la nouvelle Zemble, & du „ ſéjour que nous y avions fait; de mettre ce papier dans une boîte ; de le „ ſuſpendre à la cheminée de la hutte, „ pour ſervir d'inſtruction à ceux qui „ pourroient aborder, après nous, dans „ le même lieu, & leur apprendre par „ quelle aventure ils y trouveroient les „ reſtes d'une miſérable cabane. Je fis „ ce mémoire en latin, en ruſſe & en „ allemand ; & il fut ſigné par tous les „ gens de l'équipage. C'eſt le premier „ objet qui ſe préſente en entrant dans „ la cabane ; & le pilier, auquel il eſt „ ſuſpendu, eſt aſſez gros, & aſſez enfoncé en terre, pour réſiſter des années entieres aux injures du temps, „ même après le dépériſſement de la „ hutte. Je n'ai pas entendu dire, con-

„ tinue le docteur, qu'aucun voyageur
„ ait abordé depuis nous, dans cette
„ horrible contrée, qui, je crois, n'eſt
„ habitée par aucune créature humaine.
„ Tout ce que j'y ai ſouffert, me la fait
„ regarder comme le plus miſérable
„ pays qui ſoit au monde ; pays rempli
„ de montagnes, & toujours couvert
„ de neige. Les ſeuls endroits qui en
„ ſoient exempts, ſont des fondrieres
„ inacceſſibles, où il croît une ſorte de
„ mouſſe, qui porte de petites fleurs
„ bleues & jaunes ; c'eſt à quoi ſe bor-
„ nent toutes les productions de cette
„ terre. La mer qui, près des côtes, bat
„ continuellement contre des monta-
„ gnes de neige, y forme des cavernes
„ profondes, qui paroiſſent comme ſuſ-
„ pendues au-deſſus de cette élément,
„ & préſentent un objet effrayant „.

Outre les ours blancs & les renards dont abonde la nouvelle Zemble, on y voit encore des eſpeces de lapins, pas plus gros que des rats, & des oiſeaux ſemblables à nos alouettes. Quelquefois on rencontre des traces de bêtes ſauves, qui ne ſont ni des renards ni des ours. On trouve fréquemment de petits ruiſſeaux de fort bonne eau,

quoiqu'elle ne provienne que de neige fondue ; & ſur les rochers qui ſont au bord de la mer, les canards viennent dépoſer leurs œufs, dont les matelots font une excellente nourriture : on ne conçoit pas comment ces œufs peuvent être couvés, & les petits éclorre dans un pays ſi froid, à terre ou ſur la roche, ſans paille & ſans plumes pour les échauffer.

On voit auſſi ſur les glaces, une multitude innombrables de vaches marines. Nos voyageurs voulant les effrayer de loin & les chaſſer, cette fiere légion de monſtres, dont la force eſt extraordinaire, ſe mit à nager de leur côté ; & ils ne ſe crurent redevables de leur ſalut, qu'à la faveur d'un bon vent. Ces animaux du nord ſont plus gros & plus peſant qu'un bœuf ; & leurs pieds ſont plus propres à nager qu'à marcher. La peau du corps a près d'un pouce d'épaiſſeur. Leur poil eſt court, brun ou d'un jaune ſale ; leur tête groſſe, informe & plate en devant ; leur mâchoire ſupérieure fort épaiſſe & garnie de huit dents, quatre de chaque côté ; & l'inférieure, qui eſt triangulaire, en a autant : de la ſupérieure ſortent deux groſ-

ſes & longues défenſes en forme de croiſſant, qui ſe dirigent vers la poitrine. Elles ont au moins vingt pouces de longueur, & neuf de circonférence près de leur origine; car elles ſe terminent un peu en pointe; & elles ne ſont pas exactement rondes ni bien unies, mais un peu applaties, & légérement cannelées. Elles ſervent à l'animal, non-ſeulement pour ſe défendre contre ſes ennemis, mais encore pour tirer de gros corps de deſſous la glace, & les traîner vers le rivage; pour s'accrocher, ſoit aux glaçons, ſoit à la terre, afin de pouvoir franchir des monceaux énormes de glaces ou de rochers; pour piocher le limon de la mer, où il trouve des coquillages dont il fait ſa nourriture. Sa longueur ordinaire eſt de vingt-quatre à vingt-ſix pieds. Sa peau eſt ſi dure, qu'on ne peut la couper qu'à coups de hache. Il marche en compagnie près de l'embouchure des rivieres. Les petits nagent devant leurs meres; & le reſte du troupeau les entoure des deux côtés. Ils vivent en famille; & chaque mâle a ſa femelle; celle-ci met bas, en été, un ſeul petit à la fois.

« Quand j'ai avancé que la nouvelle Zemble n'eſt point habitée par des hommes, continue M. Solnick, j'ai voulu dire ſeulement, que je n'y en ai apperçu aucune trace : je ſais pourtant que des voyageurs ont aſſuré en avoir vus ; &, ſi l'on en croit leurs relations, ces peuples, plus barbares qu'aucuns qu'ils euſſent rencontrés, ſont armés d'arcs & de fleches, & adorent le ſoleil, ſans doute parce qu'il ſe montre rarement à eux. Ils diſent avoir diſtingué, de loin, plus de trente hommes de cette nation, à genoux devant cet aſtre ; qu'à la vérité, ils ne leur ont point parlé, parce qu'ils s'étoient enfuis avant qu'on pût les atteindre. D'autres racontent qu'ils ont emmené un homme & une femme Zembliens au roi de Danemarck, qui avoit paru très-curieux d'avoir des détails exacts ſur les richeſſes & la nature de ce pays. Pour acquérir plus aiſément ces connoiſſances, il avoit ordonné à un capitaine Danois, de prendre quelque habitant. Trente matelots s'étant partagés dans des chaloupes, virent un Zemblien dans ſon canot, à une demi-lieue de terre ;

ſi-tôt qu'il s'apperçut qu'on remontoit à lui, il s'éloigna avec tant de célérité, qu'il y auroit eu de la folie à vouloir le joindre. Il gagna le rivage, jetta ſon canot ſur ſes épaules, & prit ſa courſe avec la vîteſſe d'un cerf, ſans paroître embarraſſé ni de ſon fardeau, ni du dard qu'il tenoit à la main. Ils en découvrirent deux autres plus avant en mer, qu'ils environnerent avec aſſez de difficulté ; mais ils parvinrent enfin à s'en rendre maîtres. C'étoient un homme & une femme, habillés de peau de veaux marins, dont le poil étoit tourné en dehors. Chaque habit étoit de deux pieces jointes enſemble, qui leur deſcendoient juſqu'aux genoux ; leurs culottes étoient fort étroites, & paroiſſoient faites des mêmes peaux. L'homme n'avoit point de cheveux, mais portoit une barbe taillée en rond, & un bonnet en pain de ſucre. Il étoit petit, trapu, & d'une laideur exceſſive, ainſi que la femme, dont le nez & les oreilles étoient ornés de pierres bleues, en forme de pendants ; ſes cheveux tomboient en treſſes ſur ſes épaules.

„Nos Danois mirent ces deux per-

ſonnes dans leur chaloupe, & emmenerent auſſi leur canot qui étoit fait de côtes de poiſſon, adroitement jointes, & proprement couvertes de la peau de ces mêmes animaux. Il avoit environ ſix pieds de long, ſur deux & demi de large. Ce fut inutilement qu'on eſſaya d'apprendre quelque choſe de ces deux priſonniers, trop ſombres & trop ſtupides pour qu'on en pût rien attendre : ils demeurerent toujours obſtinés & muets à toutes les queſtions qu'on leur fit. Ils ne voulurent boire que de l'eau, & ne mangerent rien qui ne fût aſſaiſonné avec de l'huile de baleine. Le Capitaine Danois les fit partir pour Coppenhague : le roi prit plaiſir à voir la ſingularité & la laideur de leur habillement & de leur figure, qui attirerent l'attention de tout le monde. Il y eut ordre de leur procurer un logement convenable, & de les faire inſtruire dans la langue Danoiſe. On eſpéroit qu'ils pourroient donner quelques notions ſur leur pays ; mais ils moururent d'ennui & de triſteſſe, ſans qu'on en tirât aucun éclairciſſement.

„ Voilà, dit le docteur, ce que des voyageurs ont raconté de cette terre ;

que malgré tous ces détails, je perſiſte à croire inhabitée. Les hommes qu'on y a vus, étoient des Samoyedes, qui y paſſent au commencement de l'été, & s'y occupent, pendant toute cette ſaiſon, à la pêche & à la chaſſe. Ces ſauvages diſent qu'il n'y va que des gens de leur nation ; que pluſieurs même y périſſent de froid, lorſqu'ils ſont ſurpris par l'hiver. Le portrait d'ailleurs qu'on nous fait des Zembliens, eſt ſi reſſemblant à leurs voiſins les Samoyedes, qu'il ne ſeroit pas étonnant qu'à l'aſpect de ces derniers, on eût réaliſé des peuples purement imaginaires. On ignore juſqu'à leurs noms, même dans tout le nord ; & vraiſemblablement, ils ne doivent leur exiſtence, qu'à l'erreur de quelques voyageurs ».

Les Samoyedes ſont donc les ſeuls qui fréquentent cette horrible contrée, ſéparée de leur pays & de notre continent par le détroit de *Weigatz*. Les uns nous la repréſentent comme une iſle, toujours bordée par des montagnes de glace d'une hauteur inacceſſible ; les autres, comme une péninſule qui tient par un iſthme à la Sibérie, près de

l'embouchure de l'Oby. Sa longueur eſt d'environ deux cents lieues, & ſa largeur de ſoixante. *Nouvelle Zemble*, veut dire *nouveau pays*, en langue Ruſſienne. Les Hollandois ſont les premiers peuples de l'Europe, qui y aient abordé, en cherchant, dans la mer du nord, un paſſage pour aller à la Chine.

Après avoir côtoyé toute la partie occidentale de la nouvelle Zemble, nos voyageurs s'arrêterent près d'une des iſles les plus voiſines du détroit de Weigatz, pour donner le temps à la mer de ſe dégager de ſes glaçons. Ils y deſcendirent, attirés par la vue d'une multitude de lievres, dont ils tuerent un grand nombre; mais cet amuſement fut ſuivi d'une ſcene ſi terrible, que pour n'en ſupprimer aucune circonſtance, & pour achever, Madame, de vous familiariſer avec les ours blancs, qui ont joué un ſi grand rôle dans cette relation, je me ſervirai du récit même du docteur.

« Deux matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, dit M. Solnick, un ours blanc, fort maigre, s'approche doucement d'eux, & en ſaiſit un par la nuque du cou. Le matelot ne ſe

défiant de rien, s'écria : Qui eſt-ce qui me prend ainſi par derriere ? Son compagnon, qui tourna la tête, lui dit : Ah ! mon cher ami, c'eſt un ours ; & ſe levant au plus vîte, il prit ſa courſe, & s'enfuit. L'ours mordit ce malheureux en divers endroits de la tête ; & la lui ayant fracaſſée, il ſe mit à lécher le ſang. Les autres matelots, qui avoient entendu les cris, accoururent auſſi-tôt avec leurs fuſils & leurs piques. Ils trouverent l'ours qui dévoroit leur camarade, & qui les voyant paroître, courut à eux avec une fureur incroyable, ſe jetta ſur un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bientôt en pieces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés, leur firent prendre à tous la fuite. Ceux qui étoient demeurés à bord, les voyant revenir vers la mer, ſe préſenterent pour les recevoir. Lorſqu'ils eurent appris cette effroyable aventure, ils encouragerent les autres à retourner avec eux au combat, pour attaquer tous enſemble le furieux animal ; mais pluſieurs ne pouvoient s'y réſoudre. Nos compagnons ſont morts, diſoient-ils ; il ne s'agit plus de leur

ſauver la vie. Si nous pouvions l'eſpérer encore, nous irions avec autant d'ardeur que vous ; mais qu'avons-nous à prétendre ? une victoire ſans honneur & ſans avantage, pour laquelle il faut braver un affreux péril. Malgré ces raiſons, il y en eut trois qui s'avancerent, pendant que l'ours continuoit de dévorer tranquillement ſa proie, ſans ſe mettre en peine de voir tant d'hommes aſſez près de lui. Les trois braves ayant tiré pluſieurs coups ſans toucher l'animal, le plus hardi s'avança, & lui tira une balle dans la tête, proche de l'œil. Cette bleſſure ne lui fit pas quitter priſe ; & tenant le corps par le cou, il eut encore la force de l'enlever tout entier. Cependant on vit qu'il commençoit à chanceler ; & nos trois hommes allant à lui, le frapperent de tant de coups de ſabre, qu'ils le mirent en pieces, ſans pouvoir lui faire abandonner ſa proie : mais enfin il reçut dans la gueule un coup de bayonnette, qui le fit tomber ſur le côté ; & l'on acheva de lui couper la gorge. Les deux matelots, à demi-dévorés, furent enterrés dans l'iſle ; & la peau de l'ours, qui n'avoit

pas moins de douze à treize pieds de long, fut accordée à celui qui avoit montré le plus de courage ».

Le docteur, à qui vous devez ce récit, Madame, parle d'une pêche de vaches marines, qui s'eſt faite près du détroit de Weigatz. Les rameurs ayant atteint un de ces animaux, avec des harpons, lâcherent de la corde en quantité ſuffiſante, & ſe retirerent pour être hors de ſa portée, tandis qu'il ſe débattoit. Mais s'étant affoibli, on lui coupa la tête, & on laiſſa le corps en mer, parce que ſa chair n'eſt bonne ni à manger, ni à faire d'auſſi bonne huile que celle de la baleine. On ne pêche les vaches marines que pour en avoir les dents, qui ſe vendent plus cher que celles de l'éléphant, parce qu'elles ſont plus blanches, & ne jauniſſent pas ſi aiſément. Chacune de ces dents peſoit près de trente livres : auſſi l'animal étoit-il d'une groſſeur monſtrueuſe. Il en eſt qui, d'un coup de queue, renverſent une barque, ſurtout lorſqu'ils ſe ſentent frappés avec le harpon, & qu'on n'a pas ſoin de s'en éloigner aſſez vîte ; c'eſt ce qui rend cette pêche très-dangereuſe ; & il n'eſt

pas rare d'y voir des hommes qui y périſſent.

Les vaches marines ſont très-voraces, & peu attentives à leur ſûreté : on les touche ſouvent ſans qu'elles s'enfuient ; & l'on choiſit dans le troupeau celles qu'on veut tuer. Un homme fort ſe met dans un bateau conduit par trois ou quatre rameurs, & tient à ſa main un grand crochet de fer, bien aigu, qu'il enfonce dans le dos d'un de ces animaux. Ce crochet eſt attaché à une corde que des hommes tirent du rivage ; & lorſque la vache marine ſe ſent bleſſée, & ſe débat pour ſe dégager, ſes compagnes s'empreſſent à la ſecourir. Les unes s'étendent ſur la corde pour la rompre ; d'autres eſſaient d'arracher le harpon avec leurs queues. Quelquefois elles briſent les armes, & les font tomber des mains de ceux qui les attaquent. La tendreſſe du mâle pour la femelle eſt admirable : lorſqu'il n'a pu venir à bout de la délivrer, il la ſuit juſques ſur le rivage, & reſte quelquefois pluſieurs jours à côté de ſon cadavre.

Quelques perſonnes de l'équipage deſcendirent, de l'embouchure du dé-

troit, dans une isle couverte de sapins & de genevriers, & y prirent quelques pinguins. On appelle ainsi un animal qui tient de l'homme, de l'oiseau, & du poisson. Il est droit sur ses pieds, & a des aîlerons sans plume, semblables à du cuir, qui lui pendent des deux côtés, en façon de petits bras, & lui servent à nager, & non à voler. Il est de la hauteur du cygne, mais plus gros; a les plumes du dos noires, celles de dessous le ventre, blanches. Sa peau est aussi épaisse que celle du cochon, & si dure, qu'à peine d'un coup de sabre peut-on lui trancher la tête. Les pinguins sont le plus souvent dans l'eau, & ne viennent à terre, que pour creuser sur le rivage des trous, où ils se couchent trois ou quatre ensemble, & dans lesquels ils pondent, & font éclorre leurs œufs. Ils ont la queue courte, les pieds noirs, & de la forme de ceux des oies; marchent la tête élevée, tiennent le corps droit; &, à les voir de loin, on les prendroit pour de petits hommes. Leur chair est de très-bon goût, & approche de celle du canard sauvage; mais elle est plus grasse & plus délicate.

C'eſt par le détroit de Weigatz, que le docteur rentra en Sibérie. « Nous quittâmes, dit-il, les bords de la riviere de Pézora que nous avions ſuivie depuis quelque temps ; & nous gagnâmes Papinougorod, par des chemins preſque impraticables. Comme nous approchions d'un bois fort ſerré, nous vîmes cinq hommes habillés de peaux d'ours, dont chacun portoit un fuſil & un couteau à gaîne à ſa ceinture. Notre guide les voyant avancer, fit arrêter nos rennes : quand ils furent à la portée de la voix, un d'eux nous ſouhaita le bon jour en langue Moſcovite, en diſant qu'il voudroit être auſſi libre que nous. Je regardai attentivement celui qui nous parloit, & je reconnus un ancien camarade d'école, qui avoit été banni par la Czarine, pour avoir fait la chaſſe des martres ; ce qui eſt ici un crime capital.

„ Pendant que je m'entretenois avec lui, j'eus le temps d'examiner les quatre autres ; & j'en remarquai particuliérement un, dont les traits me parurent dénoter un homme de diſtinction. J'appris que c'étoit un gentilhomme Lorrain, qui, ayant ſervi avec diſtinc-

tion en Ruſſie, avoit eu le malheur d'être injuſtement ſoupçonné ſur ſa fidélité. Il étoit couvert d'habits groſſiers, avec la barbe longue & la tête chauve, & paroiſſoit accablé par une profonde mélancolie. La deſcription des peines qu'il ſouffroit dans ce climat ſtérile, auroit touché les cœurs les plus inſenſibles. Il les partageoit avec ſes compagnons, qui étoient, comme lui, des perſonnes diſtinguées par des places honorables, mais que de pareils ſoupçons avoient fait exiler dans ces déſerts. Il ſe paſſoit peu de jours, qu'ils ne fuſſent attaqués de quelques bêtes ſauvages, qui marchent ordinairement par troupes pour chercher leur proie. Ils n'avoient d'autre ſubſiſtance, que celle qu'ils pouvoient ſe procurer; & ils étoient obligés de fournir aux officiers de l'empire, un certain nombre de martres. S'ils y manquoient, on les fouettoit avec des lanieres, juſqu'à ce qu'ils euſſent le corps tout couvert de ſang; ce qui, joint à la rigueur du climat, rendoit leur vie plus miſérable qu'il n'eſt poſſible de l'exprimer. Ils déclamoient fortement contre la Czarine,

& proteſtoient que ſi le temps de leur exil étoit fini, ils ne ſongeroient qu'à ſe mettre hors de ſa puiſſance, & à s'éloigner de ſes états. Nous leur offrîmes de faire tous nos efforts pour faciliter leur évaſion ; mais ils nous en firent voir l'impoſſibilité, toutes les frontieres étant garnies de forts, dont les commandants connoiſſoient parfaitement leur viſage, & la mort la plus cruelle étant la punition qu'on leur feroit ſouffrir, ainſi qu'à nous, s'ils eſſayoient de profiter de nos offres.

„ Après nous être rafraîchis avec eux ſur la mouſſe, au moyen des proviſions que nous avions apportées, nous ne pûmes nous réſoudre à quitter ſi promptement des gens de mérite, qui s'étant vus dans un état brillant, ſe trouvoient réduits à l'état le plus déplorable. Le gentilhomme Lorrain me parut d'un excellent jugement, & en état de répondre à toutes les queſtions que je pourrois lui faire ſur cette partie de la Sibérie. Le deſir de paſſer quelque temps avec ces infortunés, n'étoit cependant pas uniquement fondé ſur celui d'acquérir ces

connoiſſances ; j'y étois encore plus fortement entraîné par l'envie de contribuer à la conſolation de cinq malheureux, que je croyois dignes d'un meilleur ſort. Enchantés d'apprendre que nous réſterions avec eux ce jour-là, ils nous conduiſirent à cinq petites huttes qu'ils avoient élevées dans un lieu voiſin, & où ils ſe retiroient ſéparément, quand ils vouloient ſe livrer à leur mélancolie. La ſtructure de ces cabanes nous prouva évidemment, que la néceſſité eſt la mere de l'invention & de l'induſtrie. Elles étoient plus hautes que toutes celles que nous avions vues dans nos voyages, & beaucoup plus commodes. Elles avoient chacune deux ou trois chambres, avec des treillis au mur, pour donner entrée à la lumiere. Elles étoient conſtruites en ſapins, & parquetées d'os de poiſſon, qui faiſoient paroître le plancher auſſi luiſant que de l'ivoire. Il y avoit au-deſſus un bouquet d'arbres aſſez agréable ; &, pour les défendre des attaques des bêtes ſauvages, on y avoit creuſé un foſſé paliſſadé avec de forts poteaux, & des pieces de bois

„ en

„ en travers. Cette barricade étoit ar-
„ mée d'os pointus, qui formoient com-
„ me autant de lances ; & lorſque les
„ portes étoient fermées, on y étoit
„ auſſi en ſûreté que dans une place
„ forte. Nous y trouvâmes des provi-
„ ſions de biſcuit, de rennes ſalées &
„ d'hydromel.

„ Pendant que la compagnie s'amu-
„ ſoit à boire, le gentilhomme Lorrain,
„ homme fort ſobre, voyant que l'e-
„ xemple des autres ne m'excitoit pas
„ à faire comme eux, me propoſa d'en-
„ trer dans la hutte voiſine, pour leur
„ laiſſer plus de liberté. Il me fit un
„ long récit de ſes malheurs ; & le feu
„ qu'il mit dans ſa narration, en rendit
„ la peinture encore plus frappante.
„ Lui ayant demandé des obſervations
„ ſur les uſages du pays, il me dit que
„ nous avions trop peu de temps, pour
„ entrer dans ces détails ; qu'il avoit
„ écrit toutes ſes remarques, non-ſeule-
„ ment ſur cette partie de la Sibérie,
„ mais encore ſur différentes provinces
„ de l'empire Ruſſe ; & ouvrant une
„ caſſette, il me donna un manuſcrit
„ que je refuſai d'abord par diſcrétion.
„ Vous pouvez le prendre, me dit-il ;

„ il ne peut plus m'être d'aucune utili-
„ té : les maux que j'ai ſoufferts m'ont
„ donné un tel dégoût pour ce pays,
„ que lorſque j'en ſerai ſorti, le moin-
„ dre ſouvenir m'en ſeroit affligeant.
„ Ces Mémoires, continua le Docteur,
„ ſont écrits en françois & en Ruſſe.
„ L'auteur m'a obligé de prendre l'une
„ & l'autre verſion ; & comme la fran-
„ çoiſe m'eſt abſolument inutile, par
„ le peu d'uſage que j'ai de votre lan-
„ gue, j'exige de votre amitié, que
„ vous l'acceptiez de ma main ; elle
„ pourra ſervir à vous faire connoî-
„ tre les mœurs & la politique d'une
„ nation, chez laquelle vous allez
„ voyager „.

J'acceptai, Madame, ce préſent, avec reconnoiſſance ; & comme ces remarques m'ont paru auſſi exactes qu'intéreſſantes, je ne manquerai pas de vous en faire part, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. L'auteur y a joint de temps en temps, des particularités curieuſes de l'Hiſtoire de Moſcovie : j'en enrichirai quelques-unes de mes lettres, lorſque les circonſtances l'exigeront, & que je vous parlerai des différents pays où les événements ſeront

arrivés. En attendant, je reviens à la Relation de M. Solnick.

„ Nous prîmes congé de nos hôtes, „ dit le Docteur, très-fâchés de ne pou- „ voir contribuer à l'adouciſſement de „ leur ſituation. Ils nous forcerent, en „ partant, d'accepter quelques hermi- „ nes, des peaux d'ours & de renards, „ pour leſquelles ils ne voulurent pas „ recevoir d'argent ; mais nous leur fî- „ mes préſent de tabac, d'eau-de-vie „ & d'étoffe. Les larmes furent récipro- „ ques, lorſque nous partîmes ; & quand „ nous eûmes enfin dit le dernier adieu, „ nous montâmes ſur nos traîneaux ; & „ nous continuâmes notre route vers „ Caſan, avec la promptitude ordi- „ naire de ces ſortes de voitures.

„ Nous arrivâmes le troiſieme jour à „ Papinowgorod. Le gouverneur en- „ voya demander qui nous étions, & „ quelles affaires nous attiroient dans „ cette contrée ? Nous nous rendîmes „ chez lui, & ſatisfîmes à toutes ces „ queſtions. Il nous reçut avec amitié ; „ & voulant nous marquer une atten- „ tion particuliere, il fit venir ſa femme „ pour nous entretenir ; complaiſance „ très-rare dans ce pays. Elle parut avec

„ une bouteille d'eau-de-vie dans une „ main, & une taſſe d'argent dans l'au- „ tre. Elle étoit ſuivie de ſa fille qui „ portoit un plat avec du pain d'épice. „ Nous ſaluâmes Madame la gouver- „ nante, qui défit un de ſes nœuds de „ manche, qu'elle laiſſa tomber à terre. „ Un de nous le ramaſſa, le baiſa, & „ le donna à ſon voiſin ; celui-ci à un „ autre, & cet autre à un quatrieme, „ pour en faire de même, comme c'eſt „ l'uſage en Sibérie. Elle le reprit en- „ ſuite, le rattacha, nous préſenta à „ chacun une raſade d'eau-de-vie, un „ morceau de pain d'épice ; s'aſſit au „ bout de la table, à côté de ſon mari, „ y reſta quelque temps, & ſe retira, „ pour nous faire ſervir à ſouper „.

„ Le lendemain de notre arrivée, il „ ſe paſſa un événement dont nous „ fûmes témoins, & qui ne s'eſt point „ renouvellé en Ruſſie, depuis que, „ par la loi la plus ſage & la plus hu- „ maine, l'impératrice Elizabeth n'a „ voulu qu'aucun criminel perdît la vie „ ſous ſon regne. Une femme convain- „ cue d'avoir aſſaſſiné ſon mari, fut en- „ terrée vive juſqu'au cou. La terre fut „ peu foulée autour d'elle, parce qu'on

„ eſpéroit qu'elle recevroit ſa grace. „ Elle étoit, depuis douze ans, en priſon, & avoit eu des protections aſſez „ puiſſantes, pour faire différer ſi long-„ temps ſon jugement; mais elle le ſubit „ enfin, & fut condamnée à la peine „ portée par les loix de Ruſſie. Comme „ je n'avois jamais vu un ſupplice de „ cette eſpece, j'allois, de temps en „ temps, obſerver l'état de cette femme. „ On avoit mis auprès d'elle une ſentinelle qui devoit empêcher qu'on ne „ lui donnât à boire ou à manger; mais „ je m'apperçus que des ames charitables lui apportoient ſecrettement quelques taſſes d'eau-de-vie. Cependant „ ſes forces diminuerent; & ce ſecours, „ loin de rendre ſes douleurs plus ſupportables, ne firent peut-être que les „ prolonger. Quelques jours avant ſa „ fin, elle devint inſenſible; & à ſa „ mort, qui arriva le treizieme jour, „ il ſembloit qu'elle s'endormît „.

Le reſte de cette Relation, juſqu'à Caſan, n'offre plus rien de remarquable; elle finit par des obſervations générales ſur les mœurs & uſages des habitants de cette partie de la Sibérie. " Les gens au-deſſus du commun,

„ dit le Docteur, portent de longues „ robes, avec des manches étroites „ d'une autre couleur, qui tombent juſ- „ ques ſur les doigts. Ils ont deſſous, des „ culottes & des bas de pareille étoffe. „ Leurs ſouliers, ou plutôt leurs botti- „ nes, ſemblables à celles des Polonois, „ ſont de cuir bleu, rouge ou jaune, „ & boutonnés par le haut. Ils ont des „ bonnets de draps, bordés & facés „ d'hermine, de martre, ou de peau „ de renard noir. Les femmes, en gé- „ néral, y ſont graſſes, belles, & fort „ agréables; les cheveux leur tombent „ en boucles ſur les épaules; elles ont „ de légeres ceintures, garnies de per- „ les; & leurs chemiſes ſont de coton, „ avec des manches friſées, depuis le „ poignet juſqu'à l'épaule; enſorte qu'il „ entre près de cinq aunes de coton „ dans chaque chemiſe: auſſi font-elles „ très-peu d'uſage des manches de leurs „ robes qui ſont très-longues, & ne ſont „ ſouvent attachées qu'avec des épin- „ gles. Ces robes, ou habits de deſſus, „ leur deſcendent juſqu'aux pieds, „ comme ceux des hommes: & ſont „ d'une étoffe bleue, ronge ou violette, „ bordées de martre ou de peau de „ renard blanc.

„ Les naturels de Sibérie, continue „ le Docteur, ſont graves & hardis, „ ignorants, groſſiers, avares & jaloux „ de leurs femmes, qu'ils tiennent ſous „ la clef. Elles n'oſent ſortir de la mai- „ ſon, ſans une permiſſion expreſſe de „ leurs maris, qu'elles demandent à „ chaque fois.

„ Les procès ici ſont promptement „ terminés ; & les loix du pays mettent „ les peuples à couvert des détours & „ des chicanes qui affligent & déſho- „ norent les nations policées, dévorent „ la ſubſtance des plaideurs, & ache- „ vent de dépouiller la veuve & l'or- „ phelin „.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 18 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIII.

LA RUSSIE.

ACCOUTUMÉ à ne voir les hommes, pour ainſi dire, qu'en paſſant, à ne m'y attacher que légérement, je ſens pourtant, Madame, que je n'en ſerai ni moins touché de la prochaine ſéparation, ni moins ſenſible à l'abſence de mon cher Docteur, qui ſait ſi bien inſtruire, aimer & guérir ſes malades. Nos derniers entretiens roulerent ſur le royaume d'Aſtracan, où il a fait pluſieurs voyages, & ſur les premiers temps & les anciens monarques de la Ruſſie.

Borné, d'un côté, par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, arroſé par le Volga, le Jaïck & pluſieurs autres rivieres, le royaume d'Aſtracan eſt ſitué ſous le plus beau des climats. Il faiſoit partie de l'ancien empire de Gengis-Khan, & enſuite de Tamerlan. Il eut, après eux, ſes rois particuliers, qui vivoient dans une par-

faite union avec leurs voiſins, les Tartares de Caſan. Ils coururent auſſi la même fortune, & furent, comme eux, aſſujettis à la domination Moſcovite, par le Czar Jean Baſilides, ſurnommé *le Tyran*, un des plus grands conquérants & des plus méchants hommes d'entre les Ruſſes. Cette conquête eſt peut-être l'événement le plus remarquable de l'hiſtoire de ce pays ; mais je vais vous parler de l'empire même de Ruſſie.

Les habitants de ce vaſte état ſont un aſſemblage de différentes nations : à ſes anciens peuples ſe mêlerent des Eſclavons, des Huns, des Sarmates, des Bulgares, des Coſaques, des Roxelans, des Tartares, &c. On prétend que le mot de *Ruſſes* vient de *Roſs*, qui, en langue Eſclavone, ſignifie *diſperſés*, parce que tous ces peuples vivoient dans des cabanes éloignées les unes des autres. Ils n'avoient alors aucune forme de gouvernement ; & ce ne fut que vers le commencement du ſixieme ſiecle, qu'ils ont été gouvernés par des ſouverains. On prétend que trois freres Polonois, d'autres diſent Ruſſes de nation, y bâtirent chacun une ville, & y attirerent une multitude d'hommes & de

femmes, qui s'y réfugierent, pour éviter les incurſions des Tartares. Ces villes formerent bientôt de petits états, dont les fondateurs laiſſerent la ſucceſſion à leurs deſcendants; mais la rivalité rompit l'union entre ces petits ſouverains, toujours en guerre, ſoit pour défendre leur propre pays, ſoit pour envahir celui de leurs voiſins. Les ravages, les crimes, les cruautés ſuivoient le triomphe des vainqueurs. Ces furieux, acharnés ſans ceſſe les uns contre les autres, avoient juré leur entiere deſtruction. Un ſeigneur nommé *Rurich*, ſaiſit cette occaſion de contenter ſes deſirs ambitieux. Il ſe mit à la tête d'un parti; &, après des victoires ſignalées, il reſta ſeul maître de la Ruſſie. On le regarde comme le chef de la premiere race des ſouverains de ce grand état.

Il laiſſa un fils nommé *Igor*, qui épouſa Oléga, fille d'un de ſes généraux. Dans le récit des amours de ce jeune prince & de la charmante Oléga, l'officier Lorrain, dont j'ai le manuſcrit, répand un air de galanterie, qui ne ſe reſſent ni de l'aſpérité de ſes déſerts, ni de la rigueur de ſa ſituation. " Cette » princeſſe, dit-il, élevée à la cour, dès

„ ſon enfance, avoit toujours été la
„ compagne des plaiſirs innocents du
„ jeune Igor. Lorſque les graces de la
„ jeuneſſe embelliſſoient Oléga, le cœur
„ d'Igor s'enflammoit inſenſiblement
„ pour elle. Il ne pouvoit s'en ſéparer ;
„ &, dans un âge où la nature parle
„ toute ſeule, les inclinations de ſon
„ cœur ſe faiſoient ſentir ſi fortement,
„ qu'Igor n'avoit des ſoins & des em-
„ preſſements que pour Oléga. L'aman-
„ te, de ſon côté, étoit rêveuſe. Ils vou-
„ loient toujours ſe voir ; ils ſe cher-
„ choient par-tout ; & lorſqu'ils s'étoient
„ trouvés, ils ſoupiroient tout bas, ſe
„ parloient peu, paſſoient des heures en-
„ tieres à ſe regarder d'une façon lan-
„ guiſſante ; & tout d'un coup ils rou-
„ giſſoient, baiſſoient la vue, & tom-
„ boient dans une profonde rêverie. Les
„ parents ouvrirent les yeux ſur des
„ ſentiments qui marquoient un amour
„ déjà formé. En effet, ce n'étoit plus un
„ enfant qui demandoit à s'amuſer avec
„ un autre enfant ; c'étoit un amant qui
„ cherchoit ſa maîtreſſe ; & cette maî-
„ treſſe n'y étoit point inſenſible : ſes
„ yeux diſoient à Igor ce que la modeſ-
„ tie de ſon ſexe défendoit à ſa bouche

„ d'exprimer. Auſſi ne tarda-t-on pas à „ les unir. Igor redoubla ſes ſoins auprès „ de ſon épouſe ; c'étoit à ſes pieds, & „ dans les douceurs de ſon entretien, „ qu'il alloit ſe délaſſer des moments „ qu'il donnoit aux affaires de l'Etat „.

Oléga devenue veuve, fit des choſes étonnantes, pour venger la mort de ſon mari qui fut tué dans un combat. Des ambaſſadeurs étant venus, de la part de ſes ennemis, lui propoſer d'épouſer un de leurs chefs, elle ordonna qu'ils fuſſent précipités dans un puits, qu'elle fit remplir de terre. Ayant enſuite fait prendre dans une de leurs villes, qu'elle tenoit aſſiégée, un certain nombre de pigeons, on leur attacha, dit-on, de petits flambeaux ſur les aîles, & on les lâcha. L'Hiſtoire, ou le Roman, porte qu'étant retournés dans leur ancienne demeure, ils y mirent le feu, comme Oléga l'avoit prévu : les Ruſſes profiterent du tumulte que cauſa cet incendie, & firent un carnage affreux des ennemis : le fer & le feu à la main, l'implacable Oléga n'aſſouvit ſa vengeance que dans leur deſtruction.

Cette princeſſe que vous avez vue adorant ſon amant, vengeant ſon mari,

ne s'occupe plus que de l'éducation de ſon fils, & du gouvernement de ſes peuples. C'eſt ſous ſon régne que la religion Chrétienne s'établit en Ruſſie; ou plutôt ce fut elle qui, de Conſtantinople, où elle étoit allée chercher des loix pour civiliſer ſes ſujets, l'avoit rapportée dans ſes états, comme autrefois Clotilde la fit reeevoir chez les Francs. Elle mourut vers la fin du dixieme ſiecle, regardée, dans ſon pays, comme une ſainte, dont on célebre la fête, ſous le nom d'*Helene*, qu'elle prit dans ſon baptême. Son fils ne voulut connoître d'autres dieux que celui de ſes peres; mais Wolodimir, ſon petit-fils, ſeul poſſeſſeur de cette vaſte contrée, par le meurtre de ſes freres, ſe fit inſtruire de la religion Chrétienne. Il rechercha & obtint en mariage la princeſſe Anne, ſœur de Baſile & de Conſtantin, empereurs d'Orient. Il renonça aux ſuperſtitions du paganiſme, fut baptiſé, & reçut le nom de *Baſile*. Il fit venir, pour l'inſtruction de ſon peuple, des prêtres Grecs, qui, après de nombreuſes converſions, renverſerent les idoles qui faiſoient l'objet du culte public. On fonda des égliſes, des monaſteres : les arts ſe-

montrerent à la cour d'un prince qui les protégeoit. Il introduiſit dans ſes états les lettres Eſclavones ; il mérita, en un mot, d'être appellé, de ſon vivant, *l'Apôtre* & *le Salomon de la Ruſſie*, & d'y être honoré comme un ſaint après ſa mort.

Ce prince laiſſa douze fils, entre leſquels il eut l'imprudence de partager ſon trône. De-là ces haines, ces fureurs, ces guerres qui replongerent ce pays dans la nuit de la barbarie. Ces déſordres, qui durerent plus d'un ſiecle, furent, en quelque ſorte, le ſignal qui appella les Tartares dans la Ruſſie. Ils ravageoient, depuis long-temps, l'Aſie orientale, ſous les ordres de Gengis-Khan. Une multitude innombrable de ces barbares vint, comme un vaſte fleuve débordé, couvrir & engloutir l'empire Ruſſien. Ses princes furent pris, & périrent preſque tous dans les ſupplices ; ceux qui furent épargnés, devinrent feudataires de leurs vainqueurs. Outre l'affront de conduire eux-mêmes à pied le tribut auquel ils étoient aſſujettis, & de le préſenter humblement à l'ambaſſadeur, qui les attendoit, monté ſur ſon cheval, ces illuſtres eſ-

claves devoient encore ſe proſterner devant le fier Tartare, lui offrit du lait à boire, &, s'il en tomboit quelques gouttes, les recueillir avec la langue.

Les Ruſſes languirent juſqu'en 1450, dans cette cruelle & honteuſe ſervitude. Un libérateur, deſcendant & ſucceſſeur des ducs de Moſcovie, s'éleva, & rompit les fers de ces malheureux peuples. Son nom eſt *Baſilowitz*, qui veut dire *fils de Baſile*; & il fut ſurnommé *le Victorieux*. Son fils, ſoit par prudence, ſoit par timidité, s'étant retiré deux fois devant un pays ennemi, dont ſon pere l'avoit chargé de tenter la conquête, Baſilowitz l'accuſa de lâcheté, &, dans ſa colere, lui porta un coup qui l'étendit mort à ſes pieds. La nature ne tarda pas à ſe faire entendre, avec le cri le plus touchant, au cœur de ce pere infortuné. Sa ſombre douleur l'entraîna dans un état de langueur & de démence.

Un autre Baſilowitz, ſon petit-fils, ſurnommé *le Tyran*, fit de ſon régne un tiſſu d'horreurs & de cruautés, & pouſſa la barbarie plus loin que les Nérons & les Phalaris. Ayant réduit ſous ſa puiſſance la Livonie & la Finlande, il fait paſſer devant lui les captifs; &

armé d'un bâton ferré, il les assomme l'un après l'autre, & les précipite dans la riviere. Cet affreux exercice l'occupe un jour entier. Les jeunes filles prisonnieres sont déshonorées, par ses ordres, sous ses yeux, ensuite mutilées, déchirées, & brûlées à petit feu. Ce monarque, indigne du trône, & même de l'existence, fait rôtir devant lui le gouverneur d'une place dont il vient de se rendre maître. Il prend de la jalousie contre son fils, & l'assassine. Il fait clouer un chapeau sur la tête d'un ambassadeur qui s'est couvert devant lui. On ajoute que, peu de temps après, un envoyé de la reine Elisabeth d'Angleterre, osant aussi se couvrir en sa présence: " Ne sais-tu point, lui demande „ ce prince, le traitement que je fais „ à un ministre, pour une faute sem„ blable? . . . „ Je le sais, lui répond „ l'Anglois; mais je suis l'envoyé d'une „ reine, qui ne permet pas que l'on „ offense impunément ses ambassa„ deurs „. On prétend que le Czar admira cette réponse, & dit à ses courtisans: „ Voilà un brave homme. Qui „ de vous eût agi & parlé de la sorte „ pour soutenir mon honneur? „

Ce qui pourroit rendre toutes ces hiſtoires vraiſemblables, c'eſt le caractere également cruel & bizarre de ce prince, dont je vais citer encore pluſieurs traits. Ayant ſoupçonné d'infidélité les habitants de Novogorod, il en fit jetter, en un ſeul jour, plus de trois mille dans le Volga. L'archevêque, qui s'étoit ſauvé de la fureur des ſoldats, voulant reconnoître cette grace, & flatter le tyran, lui donna un grand feſtin dans ſon palais épiſcopal. Pendant le dîner, le monarque envoya piller le riche temple de ſainte Sophie, & tous les tréſors des autres égliſes; puis ſe tournant du côté de l'archevêque, il lui dit: " Comme il „ ne vous reſte plus de bien, vous n'a„ vez d'autre parti à prendre, qu'à quit„ ter votre habit qui ne peut vous être „ qu'à charge. Je vais vous faire don„ ner une muſette, & un ours que vous „ ferez danſer pour de l'argent. Je veux „ de plus, que vous vous mariez; que „ tous vos eccléſiaſtiques ſoient de la „ noce, & que chacun d'eux vous faſſe „ un préſent „. En effet, il n'y en eut pas un, qui n'apportât ce qu'il avoit pu ſauver, croyant que le pauvre archevêque qu'ils aimoient, en profiteroit. Mais

le tyran prit tout l'argent ; & ayant fait amener une vieille cavale, il dit au prélat : " Voilà ta femme ; monte-la ; & „ vas à Moſcou, où je te ferai recevoir „ au nombre des joueurs de violon, „ afin que tu apprennes à faire danſer „ l'ours „. L'archevêque fut contraint d'obéir ; & dès qu'il fut monté ſur la bête, on lui lia les jambes ſous le ventre du cheval. Le Czar lui fit pendre au cou des inſtruments de muſique, & lui ordonna de jouer du flageolet. Le pontife en fut quitte pour cette comédie ; mais les autres eccléſiaſtiques furent pouſſés dans la riviere, à coups de piques & de hallebardes.

Le même Czâr fit un voyage en différentes provinces de ſon empire, où tous les ordres de l'état, depuis les grands juſqu'au peuple, lui firent des préſents, parce qu'on ſavoit qu'il les aimoit. Un cordonnier voulant auſſi lui marquer ſon attachement, lui offrit un gros navet de ſon jardin, avec une paire de ſouliers. Le prince en fut ſi ſatisfait, qu'il ordonna aux gens de ſa ſuite, de ſe faire chauſſer par cet homme, & de payer ſa marchandiſe le double de ſon prix. Un gentilhomme voyant de quelle maniere il

avoit récompenſé un don de ſi peu de valeur, imagina qu'en offrant le plus beau cheval de ſon écurie, il en recevroit des marques plus diſtinguées de ſa libéralité ; mais le prince, pour le remercier, lui donna le navet du cordonnier.

On raconte un autre trait de ſingularité du même monarque. Il préſenta un jour à ſon ſecretaire d'état, une humble requête, ſignée de lui, par laquelle il le ſupplioit de lever, pour ſon ſervice, une armée de cent mille hommes, dans un temps qu'il lui marquoit, lui promettant, par reconnoiſſance, de ſe ſouvenir de lui dans ſes prieres. Le miniſtre, qui connoiſſoit ſes bizarreries, leva l'armée le plus promptement qu'il lui fut poſſible ; &, avec ſon ſecours, Jean Baſilowitz ſe rendit maître de la Sibérie & de pluſieurs pays très-étendus.

Ce Czar étoit doux pour le peuple, & ſévere pour la nobleſſe. Il portoit ordinairement à la main un bâton avec une pointe de fer, dont il piquoit les jambes des ſeigneurs qui l'approchoient, & marquoit beaucoup d'eſtime à ceux qui le ſouffroient, ſans témoigner de ſenſibilité.

Des Anglois ayant eu l'imprudence de rire de quelques-uns de ſes caprices, il les fit amener, & mettre nuds en ſa préſence. Dans cet état, il les obligea de ramaſſer, un à un, pluſieurs litrons de pois qu'il avoit fait répandre dans ſon appartement. Après les avoir bien fatigués, par ce ridicule exercice, il leur fit donner à boire, & les renvoya, en les avertiſſant d'être plus ſages à l'avenir.

Une autre fois il prit l'habit d'un homme du peuple, & alla dans un village demander de porte en porte un logement. Perſonne ne voulut le recevoir, excepté un pauvre homme dont la femme étoit prête d'accoucher, & qui le régala le mieux qu'il lui fut poſſible. Le monarque lui dit, en le remerciant, que le lendemain il reviendroit le voir, & lui ameneroit un parrain & une marraine pour ſon enfant. Il y retourna en effet, avec toute la ſplendeur de ſon rang, & fit la fortune de ſon hôte; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maiſons du village, & de chaſſer les habitants dans la campagne, diſant qu'ils deviendroient peut-être plus charitables, quand ils auroient éprouvé ce

qu'on ſouffre, en demeurant expoſé, pendant une nuit très-longue & très-froide, aux inclémences de la ſaiſon, ſans proviſions & ſans couvert.

Pour ne vous laiſſer rien ignorer, Madame, des bizarreries de cet empereur, ou du moins de celles qu'on lui prête, voici encore ce qu'on aſſure qu'il lui arriva avec des voleurs. S'étant joint à leur troupe, il leur propoſa de piller le tréſor du Czar, & leur dit qu'il ſavoit le moyen de les en rendre maîtres. Celui à qui il fit cette propoſition, lui donna un ſoufflet, en le traitant de coquin, d'oſer penſer à voler un ſi bon prince, tandis qu'il y avoit tant de riches ſeigneurs qui le voloient déjà aſſez, & ſur leſquels on feroit un gain plus légitime, & un plus riche butin. Cette réponſe lui fut ſi agréable, qu'il changea de chapeau avec le voleur, & lui aſſigna un rendez-vous, où il dit qu'il vouloit boire avec lui. Cet honnête homme s'y trouva effectivement, & fut très-ſurpris de le reconnoître pour ſon ſouverain. Le prince lui donna de bons avis; & pour le mettre en état de les ſuivre, il le gratifia d'une place entre les gens de ſa ſuite.

Cependant le caractere féroce & bizarre de ce prince s'adouciſſoit & ſe corrigeoit, à meſure que la vieilleſſe s'approchoit. L'idée de la mort l'épouvante; les remords le déchirent; il ſe jette dans un cloître; & là, après avoir inutilement cherché la paix qui le fuit, il meurt dans le trouble & le déſeſpoir. Il laiſſa deux fils en mourant, Théodore & Démétrius. Le premier lui ſuccéda; & pendant le peu de temps qu'il vécut, il ſe laiſſa gouverner par Boritz Gudenow, frere de ſa femme. Boritz fut ſoupçonné d'avoir empoiſonné ſon maître, pour régner lui-même; & il avoit déjà fait égorger le jeune Démétrius, frere du Czar. Cet homme adroit ſut ſi bien gagner l'affection des grands & du peuple, que chacun le deſiroit pour ſouverain. Il ſe retira dans un cloître, pour mieux cacher ſon ambition, tandis que des émiſſaires à ſes gages, échauffoient les eſprits. Ils y réuſſirent ſi bien, que le peuple vint l'arracher de ſa ſolitude, & le proclama Czar. Il leva alors le maſque; & ſe montrant dur & féroce, tel qu'il étoit effectivement, il envoya en exil la mere du prince Démétrius, & chargea de fers,

ou fit périr tous ceux qui pouvoient lui cauſer quelque ombrage.

Dans ce temps-là, un moine de ſaint Baſile, forme le projet de ſe faire paſſer pour le prince Démétrius. Il ſait ſi bien jouer ſon rôle, qu'il leve une puiſſante armée, défait les troupes de Boritz, acheve de mettre dans ſes intérêts les ennemis du tyran, & ſe fait proclamer ſouverain de la Ruſſie. Il rappelle de ſon exil, & comble d'honneurs la mere de Démétrius, qui ſe prête au jeu de l'uſurpateur. Tout ſembloit ſervir la fortune de cet aventurier, lorſqu'un ſeigneur Ruſſien, nommé *Zusky*, entreprend de renverſer ſa nouvelle puiſſance; mais ce projet n'ayant pas réuſſi, Zusky eſt condamné à périr ſur un échafaud. Le nouveau Czar, par politique, lui accorde ſa grace; mais cette action de clémence lui devient funeſte. Zusky reprend ſon projet; les conjurés ſe raſſemblent, briſent les portes du palais, ſe rendent maîtres du Czar, & font avouer à ſa prétendue mere, qu'il n'eſt que trop vrai que ſon fils Démétrius a été aſſaſſiné par ordre de Boritz. Auſſitôt l'uſurpateur eſt déchiré par le peuple; Zusky eſt regardé comme le ſouverain

de l'état ; & à peine eſt-il deſcendu de l'échafaud, qu'il eſt élevé ſur le trône.

D'autres avanturiers tenterent ſucceſſivement de ſe faire paſſer pour Démétrius ; une mort honteuſe a toujours été le fruit de leur impoſture. Zusky lui-même, haï & mépriſé de ſa nation, eſt obligé de ſe retirer dans un cloître.

Les Ruſſes ſe choiſirent un ſouverain dans la famille des Romanow, alliée de fort près aux anciens Czars. Ils ſe réunirent tous en faveur d'un jeune homme de quinze ans, nommé *Michel*. Ce prince vivoit avec ſa mere dans un couvent, où elle étoit religieuſe. Un évêque, à qui l'on attribuoit le don des miracles, aſſura en plein ſénat, que le ciel ſe déclaroit pour Michel ; & qu'il avoit appris, par révélation, que l'on ne pouvoit rien faire de mieux pour le ſalut de l'état, que de le placer ſur le trône. Tel fut, en 1613, le commencement du régne de l'illuſtre maiſon de Romanow, qui depuis a toujours porté, & tient encore, en 1747, le ſceptre de Ruſſie.

Michel laiſſe, en mourant, la couronne à ſon fils Alexis, un des plus grands princes qu'ait eu la Ruſſie, & dont

dont on parleroit davantage, ſi la gloire de ſon regne n'avoit été, en quelque ſorte, éclipſée par celle de ſon fils Pierre-le-Grand. Alexis attira pluſieurs étrangers dans ſes états, protégea les talens, tenta de les encourager par ſes bienfaits. Il ſentit qu'il falloit donner à ſes peuples d'autres loix, d'autres connoiſſances, des mœurs différentes, une nouvelle diſcipline. Mais la nature du climat & les vices du gouvernement étouffèrent à leur naiſſance ces foibles germes, qui eurent à peine le temps d'éclorre.

On raconte, au ſujet du mariage de ce prince, une anecdote que je ne dois pas oublier. Il aimoit paſſionnément, dit-on, une jeune perſonne qu'il devoit épouſer; mais ſon premier miniſtre, qui avoit une autre union en vue, gagna la dame d'honneur qui devoit attacher la couronne ſur la tête de la nouvelle ſouveraine. Cette femme lui li a les cheveux ſi près de la racine, que la jeune perſonne s'évanouit au milieu de la cérémonie. Alors le miniſtre ſoutint qu'elle tomboit du haut-mal; & le pere, qui l'avoit conduite à la cour, fut accuſé de trahiſon, condamné au fouet, & relégué en Sibérie. Le Czar épouſa Ma-

rie, qui étoit dans les intérêts du premier miniſtre ; & celui-ci prit pour femme la ſœur Marie. Dans la ſuite, le prince ayant ſu qu'on l'avoit trompé, en eut un très-grand chagrin. Il rappella le pere, le combla de bienfaits, & donna à la fille une penſion conſidérable. Elle conſerva précieuſement l'anneau & le mouchoir qu'elle avoit reçus du Czar, & refuſa toujours de ſe marier.

Alexis fut, toute ſa vie, pénétré de regret, d'avoir paſſé ſon épée au travers du corps d'un homme, qui, lorſqu'il ſe promenoit à la campagne, s'étoit avancé avec précipitation, pour lui parler : il le ſoupçonnoit d'avoir deſſein de l'aſſaſſiner. On fouilla le mort; & on ne lui trouva aucune arme, mais ſeulement la requête qu'il vouloit préſenter lui-même au monarque, n'ayant pas d'autre moyen de la lui faire parvenir. Il demandoit juſtice contre un gouverneur ſous lequel il avoit ſervi, & qui lui devoit trois ans de paie. Le gouverneur fut mandé à la cour, dépouillé de ſon rang & de ſon bien, & banni d'une maniere ignominieuſe.

A ces anecdotes ſur le Czar Alexis ſuccede le portrait de ce prince. " Juge „ équitable & ſévere, légiſlateur judi-

„ cieux, roi vigilant, protecteur du „ mérite, Alexis doit être mis au rang „ des ſouverains les plus célebres, & „ l'on peut dire que ſon adminiſtration „ fut digne d'annoncer & de préparer „ celle de Pierre-le-Grand „.

Je ne parlerai point, Madame, des merveilles en tout genre, qui ont ſignalé ce dernier regne. La ruſſie, dans l'état où elle eſt actuellement, peut être regardée comme l'ouvrage de ce grand homme. Il a tiré ſa nation de ſon ancienne barbarie, pour lui donner un rang parmi les états policés; & il a été à la fois le créateur & le légiſlateur d'un nouveau peuple.

Cette digreſſion, Madame, n'a pas dû vous faire perdre de vue le royaume d'Aſtracan. Le Docteur fit ce voyage par eau, en ſuivant le cours du Volga, & trouva ſur ſa route les villes de Tetoosk, de Simbirsky, de Samara, de Saratof, de Tzornoyar, de Czaritza, &c. Il va lui-même vous rendre compte de tout ce qu'il a vu. La premiere de ces villes, ſituée ſur une montagne, eſt ceinte d'une muraille de bois, & n'a que de méchantes maiſons, & de petites égliſes. Nous eûmes la curioſité d'y

entrer, parce qu'on nous dit qu'il devoit y avoir, ce jour là, une exécution pour une faute qu'on ne puniroit peut-être pas en Europe. Un homme s'étoit aviſé de dire que la ville ſeroit réduite en cendres un tel jour qu'il nomma. La plupart des habitants n'ajouterent pas foi à cette prophétie ; cependant on en parloit à toute occaſion. On voulut connoître le prophete ; & on remonta juſqu'à un écrivain, qui dit tenir la prédiction d'un vieux homme. On fit chercher ce dernier par des ſoldats qui ne le trouverent point. Suivant une ordonnance de Pierre-le-Grand, celui qui s'excuſe ſur un autre d'une prophétie, & ne peut le repréſenter, doit en être regardé comme l'auteur, & mis en priſon, juſqu'à ce que le temps marqué par la prédiction ſoit arrivé. Alors il faut examiner les fondements ſur leſquels il s'eſt riſqué à prédire l'avenir, & ſuivant l'exigence du cas, le punir comme un inſenſé qui a voulu dire ce qu'il ne connoiſſoit pas.

Après pluſieurs interrogatoires, l'écrivain convaincu de menſonge, fut condamné au fouet, & ſubit ce châtiment le jour de notre arrivée. C'eſt

la punition ordinaire en Ruſſie : celui qui la reçoit, ôte ſes habits, ne garde que ſa chemiſe, ſe couche le ventre contre terre ; & deux hommes lui tiennent, l'un les pieds, l'autre la tête, tandis qu'un autre le frappe ſur les épaules avec des baguettes, comme on bat les fourrures pour en ôter les vers, ou une tapiſſerie, pour en faire tomber la pouſſiere. Autrefois on mettoit le coupable ſur le dos d'un valet du bourreau ; on lui découvroit le corps juſqu'aux hanches ; on lui attachoit les pieds avec une corde qu'on paſſoit entre les jambes de celui qui le portoit. Ce dernier lui tenoit les bras qu'il paſſoit à ſon cou ; & un autre valet tenoit cette corde. Le bourreau, avec un fouet de nerfs de bœuf, auquel étoient attachées trois aiguillettes de cuir d'élan, lui en donnoit de toute ſa force ; & chaque coup faiſoit ſortir le ſang. C'eſt ce qu'on appelle le *Knout*.

Ce ſupplice n'imprimoit chez les Ruſſes aucune tache d'infamie : on fréquentoit ſans ſcrupule ceux qui avoient paſſé par les mains du bourreau ; & le bourreau lui-même jouiſſoit de tous les avantages des autres citoyens. Son état étoit ſi peu regardé comme une pro-

feſſion deshonorante, que des marchands quittoient quelquefois leur commerce, pour prendre l'emploi d'exécuteur de la haute juſtice.

Un coupable ne peut être convaincu d'un crime capital, en Ruſſie, à moins qu'il ne l'avoue; mais on ſe ſert de moyens terribles, pour tirer de lui cette confeſſion. On lui attache aux pieds un poids d'une peſanteur énorme; on lui lie les mains derriere le dos; on y paſſe une corde; on le guinde en l'air; & pour augmenter ſes douleurs, on allume ſous lui du feu qui le brûle, pendant que la fumée le ſuffoque. S'il s'obſtine à garder le ſilence, le bourreau le frappe avec un fouet, dont ſix ou ſept coups lui mettent le corps en lambeaux. S'il ne déclare rien à cette ſeconde tentative, on lui perce les côtés avec des fers chauds: on lui fend les chairs; on y met du ſel; & pendant qu'elles tiennent au corps, on le fait rôtir à petit feu. Enfin la derniere reſſource eſt de lui raſer la tête, & de l'arroſer de plomb fondu.

Les criminels de haute trahiſon ont le nez & les oreilles coupés, quelquefois les yeux arrachés, & après de cruelles tortures, ſont envoyés en Si-

bérie. Un premier vol eſt puni du fouet, de la perte d'une oreille, & de deux ans de priſon. En cas de récidive, le voleur ſubit le même châtiment, auquel on ajoute la peine de l'exil. On fait avaler aux faux-monnoyeurs le métal fondu des pieces qu'ils ont contrefaites. Autrefois les débiteurs étoient traités avec une ſévérité incroyable. Ils obtenoient d'abord quelque délai; mais ils étoient obligés de ſe mettre chez un huiſſier, qui répondoit de leur perſonne. S'ils ne payoient pas au terme preſcrit, on les menoit en priſon; & tous les jours on les en tiroit, pour les conduire dans une place publique: là le bourreau leur donnoit un certain nombre de coups de baguette, groſſe comme le petit doigt, ſur l'os de la jambe; & enſuite on les remettoit en priſon, à moins qu'ils ne trouvaſſent une caution, qui promît de les repréſenter le lendemain, à la même heure, pour y recevoir le même traitement tous les jours, juſqu'à ce qu'ils euſſent payé. Cette punition s'exerçoit avec rigueur, contre toutes ſortes de perſonnes, de quelque condition, ſexe, ou âge qu'elles puſſent être, habitants du pays, ou étrangers, hommes ou fem-

mes, moines, prêtres, ou laïques. Il eſt vrai qu'en faiſant quelque préſent au bourreau, il permettoit au débiteur de paſſer un morceau de fer-blanc entre la jambe & le bas ; & enfin, ſi ce dernier étoit inſolvable, on l'obligeoit de ſe vendre au créancier, lui, ſa femme & ſes enfants.

Simbirsky eſt la ſeconde ville où s'arrêta M. Solnick : elle eſt défendue par un château ; & l'on voit à côté, les reſtes d'un camp qu'on dit avoir été habité par Tamerlan, quand il vint dans ce pays, avec une armée formidable. On prétend qu'il n'eût pas borné là ſes conquêtes, ſi une révolte de ſes ſujets ne l'eût rappellé en Bukkarie. Simbirsky eſt une grande ville, dont les murailles ſont de bois, & où il y a ſept ou huit égliſes de pierre, trois ou quatre monaſteres, & plus de dix mille maiſons, toutes habitées par des Ruſſes ; les Tartares ſe tiennent dans les villages.

Le Docteur y arriva le Dimanche des Rameaux. Aucune fête n'eſt obſervée, en Ruſſie, avec plus de pompe & de ſolemnité. Toutes les rues ſont nettoyées & ornées, cumme dans les pays catholiques, à la fête du ſaint Sacrement ; & l'on y fait une magnifi-

que proceſſion. Autrefois le Czar y aſſiſtoit à pied, en manteau d'étoffe d'or, dont la queue étoit ſoutenue par les plus grands de la nation. Il étoit précédé, accompagné & ſuivi de toute ſa cour. Un officier portoit ſur ſon bras le mouchoir du monarque; & ſa majeſté ſe rendoit avec ſon cortege, dans une des principales égliſes. Avant que d'y entrer, elle ſe détournoit vers une baluſtrade dreſſée en forme de théatre; & y étant montée ſeule avec le patriarche, ce dernier lui préſentoit une croix d'or à baiſer, lui en touchoit le front & les tempes; & le prince faiſoit enſuite une profonde révérence. Il demeuroit environ une heure à l'égliſe; & en s'en retournant au palais, toujours dans le même ordre, la bride du cheval du patriarche poſoit ſur le bras du monarque. Ce cheval, mené à la main par un page ou par un ſeigneur, étoit couvert d'une houſſe de toile blanche; & le prélat, tenant une croix, & diſtribuant des bénédictions, étoit aſſis deſſus, à la maniere des femmes. La bride avoit trois aunes de long, & étoit portée par trois gentilshommes qui ſuivoient le Czar. Un bonnet ou chapeau plat,

garni d'hermines, & magnifiquement orné de ganſes, de boutons d'or & de diamans, couvroit la tête du patriarche; & tous les eccléſiaſtiques de la ville aſſiſtoient à cette proceſſion, avec des bonnets quarrés, comme ceux du clergé romain. Les prêtres qui approchoient le plus du prélat, portoient des images de la Vierge, enrichies d'or, de perles & de pierreries; d'autres tenoient des livres ou des croix. Les magiſtrats & la nobleſſe avoient en main des branches d'arbres, au lieu de palmes. Souvent, dans ces ſortes de cérémonies, le fauteuil du Czar, ſon cheval, ſon traîneau ſuivoient la proceſſion. On y conduiſoit auſſi un arc de triomphe, avec un pommier; & tandis que les aſſiſtants ſe proſternoient, de jeunes enfants placés exprès dans la machine, s'efforçoient de prendre des fruits ſur cet arbre. Le patriarche finiſſoit par offrir au monarque une bourſe de cent roubles, que celui-ci acceptoit, & employoit communément à donner à dîner au prélat & à toute ſa ſuite.

La veille de Pâques, le Docteur alla coucher à Samara, & y reſta le jour de la fête. Pluſieurs choſes avoient attiré

ſon attention avant que d'y arriver : il avoit paſſé près d'une colline qui forme un coup d'œil admirable ; on l'appelle la *montagne aux filles*, nom que lui ont donné les Moſcovites, ſuivant une ancienne tradition, qui dit que de jeunes filles d'une beauté parfaite, y étoient gardées autrefois par une naine. Elle eſt fort haute, & eſcarpée du côté de la riviere, d'où elle paroît comme diſtinguée en pluſieurs terraſſes, & réjouit la vue par la diverſité de ſes couleurs. De loin elle repréſente les ruines de quelque grand & magnifique palais. Sur chaque terraſſe, eſt une rangée de ſapins, ſi réguliérement plantés, que l'on pourroit douter que ce fût un ouvrage de la nature, ſi la montagne n'étoit inacceſſible.

Il eſt ſur la même route une autre colline qui contient des mines de ſoufre, auſſi tranſparent que l'ambre. On y a vu travailler juſqu'à quatre mille ouvriers, tant Ruſſes que Tartares. Les Czars y envoyoient des inſpecteurs & des ſoldats pour veiller ſur les travailleurs.

Au milieu d'une plaine ſablonneuſe, eſt une troiſieme colline toute ronde, &

ſans arbres, où l'on prétend qu'eſt enterré un fameux roi Tartare, nommé *Mammon*. Les Ruſſes diſent que ce prince avoit remonté le Volga avec une armée nombreuſe pour s'emparer de leur pays; mais qu'étant mort dans cet endroit, ſes ſoldats remplirent de ſable leurs caſques & leurs boucliers, & lui dreſſerent un tombeau dont s'eſt formée cette montagne.

Enfin on découvre du rivage une groſſe pierre luiſante, de plus de vingt pieds de longueur, & d'une largeur preſqu'égale, ſur laquelle un plaiſant, car il y en a auſſi en Moſcovie, fit écrire ces mots: *Leve-moi; & tu t'en trouveras bien.* Un grand bateau ayant été contraint par le vent de s'arrêter dans ce lieu, tout l'équipage ſe mit à ſoulever cette pierre, dans l'eſpérance d'y trouver un tréſor. Mais après l'avoir retournée avec beaucoup de peine, ils y lurent ces mots gravés de l'autre côté: *Que cherches-tu? Tu n'y a rien mis.*

La ville de Samara, ainſi nommée de la riviere de Samar, que reçoit le Volga, eſt petite, & ſimplement entourée d'un foſſé & de paliſſades, avec des tours de bois, de diſtance en diſ-

tance, garnies de canons, pour la garantir des incurſions des Tartares. « Pendant que nous étions dans cette ville, dit le Docteur, les habitants prirent l'alarme à l'approche d'un corps de trois mille de ces barbares, qui camperent à une lieue de nous. Je montai au haut d'une tour, d'où j'apperçus toutes leurs manœuvres. Comme ils n'avoient point d'artillerie, ils n'oſerent attaquer la garniſon; & celle-ci ſe trouva trop foible pour aller à eux. »

Le Docteur fut obligé de paſſer à Samara les fêtes de Pâques, qui ſont, chez les Ruſſes, un temps de grandes réjouiſſances, non-ſeulement à cauſe de la ſolemnité du jour; mais parce qu'elles mettent fin à un jeûne rigoureux, qu'ils obſervent avec aſſez de ſcrupule. On voit dans les rues, pendant toute la quinzaine, des œufs de toutes couleurs, rouges, bleus, verds, jaunes, qu'achetent les Moſcovites, pour ſe faire des préſents. L'uſage eſt de s'embraſſer en ſe ſaluant, & de ſe dire, quand on ſe rencontre: *Le Chriſt eſt reſſuſcité;* à quoi on répond: *Oui, il eſt vraiment reſſuſcité.* Il n'y a perſonne, de quelque

condition, ſexe, ou âge qu'il puiſſe être, qui oſe refuſer ces embraſſements, ou les œufs qu'on lui préſente. Le prince lui-même en donne à ſes officiers & aux principaux ſeigneurs de ſa cour. Il a coutume auſſi, le jour même de Pâques, avant que d'aller à l'égliſe, de viſiter, de grand matin, les priſonniers, & de leur faire diſtribuer à chacun un œuf & des fourrures de peau de mouton, les exhortant à ſe réjouir, puiſque le Sauveur, qui étoit mort pour leurs péchés, eſt véritablement reſſuſcité.

Autrefois toute la maiſon du Czar alloit, ce jour-là, baiſer la main du patriarche, qui donnoit trois œufs aux perſonnes les plus qualifiées, deux à celles qui l'étoient moins, & un ſeulement aux gens d'un rang inférieur. Le reſte de la fête ſe paſſe à boire : les femmes même, & les eccléſiaſtiques ne ſe font point de ſcrupule de fréquenter les cabarets. Ils ſont toujours ſi pleins de monde, & l'on y boit ſi copieuſement, qu'on ne peut faire quatre pas, ſans ſe heurter contre un ivrogne, & que les rues en ſont toutes jonchées. L'ivreſſe eſt ſi commune en Ruſſie, que les femmes de condition elles-mêmes, y ſont ſujettes

comme les autres ; je parle de celles qui ſont éloignées de la cour, où les mœurs ont bien changé à cet égard. Lorſqu'une dame envoie demander des nouvelles de la ſanté de celles qui ont mangé chez elle, la réponſe ordinaire eſt de dire : « Faites mes remerciements à votre maîtreſſe, de la bonne chere qu'elle m'a faite. Je m'en ſuis ſi bien trouvée, que je ne me ſouviens pas comment je ſuis ſortie de ſa maiſon „.

Le Docteur partit de Samara le lendemain des fêtes de Pâques, & arriva le cinquieme jour à Saratof. Il vit, en paſſant, la *montagne des ſerpents*, ainſi nommée par les voyageurs, à cauſe des détours qu'y forme la riviere. L'extrême crédulité des Ruſſes leur a fait admettre une autre origine de ce nom : ils croient qu'il lui vient d'un ſerpent, lequel, après avoir fait de grands dégâts dans le voiſinage, fut enfin tué par un fameux champion, & coupé en trois pieces. Elles ſe convertirent auſſi-tôt en autant de pierres, que l'on montre encore aujourd'hui aux paſſants.

« Nous deſcendîmes la riviere à la rame, dit M. Solnick : elle eſt fort large dans cet endroit. Les champs

qui ſont des deux côtés, ſont extrêmement fertiles : l'herbe y eſt fort haute, & entre-mêlée de ſauge & de thym.

» La ville de Saratof eſt ſimplement entourée d'un foſſé & d'un rempart de bois, & défendue par une garniſon de Coſaques, dont on a formé divers régiments. Je traverſai la riviere avec quelques-uns de nos gens, pour aller voir une foire de chevaux, que tiennent dans cet endroit les Tartares du pays. Leurs tentes étoient dreſſées le long du fleuve, & avoient la figure d'un cône. Elles ſont conſtruites avec des perches inclinées les unes ſur les autres, & traverſées par des lattes de quatre ou ſix pieds de long, aſſurées avec des chevilles. On couvre le tout avec de gros draps de laine & de crin. Elles ſont aiſées à tendre, & ſi légeres, qu'un chameau peut en porter cinq ou ſix.

„ L'habillement des Tartares, voiſins de Saratof, conſiſte en une caſaque de peau de mouton, liée avec une ceinture ; en un petit bonnet rond, fourré, ſurmonté d'une houppe de ſoie rouge, & des caleçons de cuir ou de toile, avec des bottines. Ils ont la tête raſée,

à la réſerve d'une touffe de cheveux qu'ils treſſent par-derriere, & qui leur tombe ſur les épaules. Ils ſont armés de fleches, de ſabres & de lances, qu'ils manient avec beaucoup d'adreſſe. On aſſure que leurs femmes ſont chaſtes, incapables de libertinage, & qu'elles ignorent ce que c'eſt que l'adultere. On trouve dans ce peuple d'excellents domeſtiques; & il n'y a point de ſervice qu'on n'en tire, pourvu qu'on les traite avec douceur. Lorſqu'ils veulent du mal à quelqu'un, ils lui ſouhaitent qu'il aille vivre ailleurs, & qu'il travaille comme un Ruſſe. Ils croient que la vertu fait l'homme heureux, & que le vice le rend miſérable. Lorſqu'on exige d'eux quelque choſe d'injuſte, ils répondent par un proverbe, qu'un couteau, quoique tranchant, ne peut couper ſans manche. Que ces Tartares ſont différents des Coſaques qui déſolent les mêmes contrées! Cette derniere nation, compoſée du rebut des peuples voiſins, Tartares, Ruſſiens, Polonois, eſt avide de pillage, & ne vit que de rapines. Ce genre de vie l'a endurcie aux plus rudes fatigues, & l'a rendue preſqu'inſenſible aux maux

de la vie. Quand elle campe, elle ſe forme ordinairement des retranchements avec ſes chariots ; & dans l'enceinte, qu'elle nomme *Tabor*, elle attend & reçoit l'ennemi avec une intrépidité incroyable. »

Une danſe Ruſſe, qui commence ſous mes fenêtres, & dont le bruit vient m'interrompre, m'oblige, Madame, à finir cette Lettre. La muſique eſt compoſée d'un luth & d'un violon, que quelques perſonnes accompagnent de la voix. Les hommes & les femmes danſent de la même façon, chacun à part, faiſant beaucoup de grimaces & de geſtes ridicules. Les mouvements des mains, des épaules & des hanches, ſont plus violents que ceux des pieds, dont ils ne font que trépigner, ne bougeant preſque point de leur place. Les femmes ont à la main des mouchoirs brodés de ſoie, qu'elles font voltiger autour de leur tête, pour donner plus de grace à leur danſe.

Je ſuis, &c.

A Caſan, ce 29 Janvier 1747.

LETTRE LXXXIV.

SUITE DE LA RUSSIE.

CZARITZA & Tzornoyar n'offrent rien de remarquable aux voyageurs. Près de cette premiere ville, le Volga eſt ſi peu éloigné de la riviere de Don, autrement dit, le *Tanaïs*, que Pierre le Grand avoit entrepris de faire creuſer un canal entre ces deux fleuves, qui eût ouvert une communication avec le Pont-Euxin ; mais comme le terrein étoit fort dur, & plus élevé dans certains endroits que dans d'autres, on a abandonné ce projet, quoique la diſtance ne ſoit que de dix à douze lieues.

Tzornoyar fait partie du royaume d'Aſtracan, dont le Docteur va nous entretenir. On donne le nom de *Nogais*, aux Tartares qui l'habitent. Ils ſont d'une figure déſagréable ; & leur ajuſtement augmente encore leur difformité. C'eſt une veſte de gros drap gris, ſur laquelle ils mettent une caſaque de peau de mouton noir. En été ils tour-

nent la laine en dehors, & en dedans pendant l'hiver. Leurs bonnets ſont auſſi de peaux de mouton ; & ils les retournent, ſuivant les ſaiſons, comme leurs caſaques. Des bottes groſſieres, faites de cuir de cheval, leur tiennent lieu de bas & de ſouliers. Les femmes portent communément une robe de toile blanche, avec un bonnet rond & pointu, fait de pareille matiere : en hiver elles ajoutent une peliſſe à leur robe. Ces peuples vivent de la pêche, de la chaſſe & de leur bétail ; & quelques-uns cultivent les terres ; car ils commencent à ſe civiliſer. Ils campent par troupes, chaque famille ſéparée, & à quelque diſtance les unes des autres. Leurs tentes ſont faites comme des cages de perroquet, ou comme ces grands paniers dont on ſe ſert en Europe, pour raſſembler des pigeons & nourrir la volaille. Elles ont, au ſommet, une ouverture par laquelle paſſe un bâton avec un lambeau de feutre que le vent fait tourner, pour faciliter la ſortie de la fumée. Ils l'abattent quand tout eſt réduit en braiſe ; & dans les grands froids, ils environnent la hutte d'une couverture, par le

moyen de laquelle ils conſervent la chaleur, & paſſent des jours entiers avec leurs femmes & leurs enfants autour du foyer. On ne leur permet ni de bâtir des villes, ni de clorre de murs le lieu de leur habitation. Quoiqu'ils ſoient ſujets du Czar, ils ne ſont tenus à d'autres devoirs, qu'à ſervir dans ſes armées en temps de guerre. Le gouvernement leur fournit des armes pendant l'hiver, pour ſe défendre contre les Kalmouks, leurs ennemis irréconciliables, qui viennent les piller quand les rivieres ſont gelées; mais on les oblige de rapporter ces armes au commencement du printems. Chaque horde a ſon chef particulier; on en retient ordinairement deux ou trois à Aſtracan, pour ſervir d'ôtage de la fidélité de la nation. Avant que ces Tartares fuſſent ſoumis à la Ruſſie, ils faiſoient profeſſion du Mahométiſme; mais la plus grande partie a embraſſé la religion Grecque.

Leurs femmes s'occupent à faire des habits qu'elles vont vendre à la ville. Elles filent, comme parmi nous, avec un fuſeau tournant, & cordent la laine pour les étoffes. Leur chauffage n'eſt que

de fiente de vache que l'on amaſſe autour des tentes, & qui ſe façonne & ſe ſeche à-peu-près comme la tourbe.

La ville d'Aſtracan, ſituée dans l'iſle de Dogoi, que forme le Volga, près de ſon embouchure dans la mer Caſpienne, eſt fortifiée d'un rempart de brique, avec des embraſures & des tours quarrées, de diſtance en diſtance. Le Czar y entretient une forte garniſon & une nombreuſe artillerie. Les rues ſont étroites, & preſque impraticables dans les temps de pluie. La plupart des maiſons ſont de bois; mais la ville s'embellit tous les jours. La cathédrale, la maiſon du gouverneur, l'hôtel-de-ville ſont enfermés dans la citadelle; & vous avez dû voir, Madame, que cet uſage s'obſerve aſſez généralement dans ce pays. Il ſe faiſoit auſſi autrefois à Aſtracan un fort grand commerce; & l'on y voit encore quantité de marchands Turcs, Arméniens, Perſans, Tartares, Indiens, &c. qui y apportent des épiceries & des pierreries, & en remportent en échange des fourrures de toute eſpece. Le nombre de ces étrangers eſt ſi conſidérable, qu'on y entend parler juſqu'à trente langues

différentes. Toutes ces nations ont un caravanſerai commun, où elles vivent & étalent leurs marchandiſes. Il eſt grand, vaſte, & ceint d'une muraille quarrée, qui a pluſieurs portes. Il y a des gardes aux deux principales; on les ferme le ſoir à une certaine heure. L'édifice eſt diviſé en divers quartiers; & chaque nation occupe le ſien. Celui des paſſagers eſt à deux étages, avec des galeries. Aſtracan étant la borne de l'Aſie & de l'Europe, peut faire le commerce de l'un & de l'autre, en tranſportant par le Volga les marchandiſes apportées par la mer Caſpienne. Les Arméniens font la plus grande partie de celui de Perſe; car les Perſans ſortent rarement de leur pays.

Le marché de la ville eſt abondamment fourni de toutes ſortes de denrées; on y trouve ſur-tout une plus grande quantité de poiſſon, que dans aucun autre lieu du monde. Les carpes y ſont d'une groſſeur extraordinaire; il y en a qui peſent juſqu'à trente livres: celles que l'on pêche en automne, s'envoient à Moſcow, & y arrivent gelées.

Le poiſſon le plus eſtimé à Aſtracan, eſt le ſtrelet; & l'on peut dire que c'eſt le meilleur de toute la Ruſſie. Il a une

aune de long, & ne ſe vend guere que trois ou quatre ſols. On l'apprête à-peu-près comme le ſaumon ; & il reſſemble aſſez à l'eſturgeon.

C'eſt avec les œufs de ce dernier poiſſon, que ſe fait le caviar, qui ſe tranſporte de tous côtés, & dont les habitants du Nord mangent avec délices : on l'étend ſur le pain, comme du beurre ; & il reſſemble, pour la couleur & pour la conſiſtance, au ſavon verd de Hambourg. Les Moſcovites en font grand uſage dans leurs carêmes. Voici de quelle maniere on prépare cette eſpece de fromage. Si-tôt qu'on a pris les eſturgeons, on en lave les œufs dans du vin blanc, & on les fait un peu ſécher au ſoleil. On les met enſuite avec du ſel dans un vaiſſeau percé de petits trous : on les y écraſe avec la main ; & lorſque toute l'humidité ſuperflue eſt diſſipée, on les met dans des barriques. Le meilleur caviar ſe fait ſur le Volga, auprès d'Aſtracan, d'où on l'envoie en Portugal, en Eſpagne & en Italie, par l'Angleterre & la Hollande. Le prince s'eſt réſervé ce commerce, qui procure à l'état des ſommes conſidérables. Ce ragoût, dans lequel

lequel il entre de l'oignon, de l'huile, du vinaigre & du poivre, excite l'appétit ; mais pour l'aimer, il faut y être habitué.

Ce qui reſte de poiſſon à Aſtracan, après le marché, ſe jette dans un endroit écarté, pour ſervir de nourriture aux cochons & à la volaille. Ce marché ſe tient deux fois le jour, le matin & le ſoir. Le premier eſt proprement celui des Tartares, quoique les Arméniens & les Ruſſes puiſſent auſſi y débiter leurs denrées. Il n'en eſt pas de même du ſecond, dont les Tartares ſont exclus. Il ne leur eſt pas même permis de coucher dans la ville ; ils ſont logés hors des fauxbourgs, dans des maiſons de terre ſéchée au ſoleil ; mais ils n'y demeurent guere que pendant l'hiver ; en été, ils retournent camper en plein champ.

Leurs femmes, dit M. Solnick, ont au nez des anneaux d'une matiere plus ou moins précieuſe, ſelon l'état & le rang de celles qui les portent. J'appris que cet uſage eſt la ſuite d'un vœu que font les parents, en conſacrant à Dieu leurs enfants dès le ventre de leur mere. Si ce ſont des filles, elles ne

ſont pas plutôt nées, qu'on leur met cet anneau à la narine droite, & elles le gardent juſqu'à la mort. J'en ai vu pluſieurs qui en avoient deux. Une d'entr'elles étoit montée ſur un bœuf, qu'elle conduiſoit avec une corde qui lui ſervoit de bride. Un laquais la ſuivoit à pied, & elle étoit mieux habillée que les femmes du commun. Je ne fus pas moins frappé de ſa beauté que de la ſingularité de l'équipage.

Le gouverneur d'Aſtracan eſt aidé, pour la police, par trois magiſtrats, qui ont chacun leurs fonctions particulieres. Le premier préſide à l'hôtel de ville; le ſecond prend connoiſſance de tout ce qui concerne les cabarets & autres lieux où l'on vend du vin, de la biere & de l'hydromel; le troiſieme a la direction de la pêche qui ſe fait au profit de la Czarine.

Il y a, dans les environs de cette ville, pluſieurs beaux vignobles, dont les uns appartiennent au prince, les autres à divers particuliers. Le vin en eſt excellent ſur les lieux; mais on ne ſauroit le tranſporter qu'il ne devienne trouble. On attribue cette mauvaiſe qualité aux parties nîtreuſes dont

le terrein eſt imprégné; ce qui peut le faire croire, c'eſt qu'on voit une croûte de ſel dans les rigoles, dont on ſe ſert pour l'arroſer. Les raiſins ſont cependant fort doux, & n'ont aucune marque d'acidité. Il n'y a guere que deux ſiecles que ce fruit eſt connu à Aſtracan; les habitants en ont l'obligation aux marchands de Perſe, qui y ont porté les premiers plants. Un moine en cultiva d'abord dans ſon jardin; & le Czar ayant ſu qu'ils avoient réuſſi, lui ordonna de les faire provigner. Il n'y eut bientôt point de maiſon dans la ville & à la campagne qui n'eût ſa treille chargée de raiſins excellents. Les vignobles ſe formerent en très-peu de temps, & aujourd'hui Aſtracan eſt en état de fournir du vin à tout le pays. Pierre le Grand y a auſſi fait planter des vignes, dont les ſeps viennent des environs du Rhin & de la Moſelle.

Les iſles formées par le Volga ſont extrêmement fertiles. On y trouve des melons d'eau, qui ſont les meilleurs que j'aie mangés; l'écorce en eſt d'un très-beau verd, la chair d'un incarnat pâle, & la graine noire. Les Tartares en apportent toutes les ſemaines dix-

huit à vingt charriots pleins, & donnent deux ou trois melons pour un ſou. Les pommes, les poires, les ceriſes, les abricots, y croiſſent en abondance, & ſont d'une excellente qualité.

La chaleur & la ſéchereſſe du climat produiſent une multitude de couſins & de moucherons qui infeſtent tout le pays; mais ils ſe diſſipent par le moyen d'un vent de biſe qui s'éleve de la mer Caſpienne, & rend ce ſéjour aſſez agréable. Ces inſectes s'engendrent dans des marais voiſins, qu'une quantité prodigieuſe de roſeaux rend impraticables. Le froid eſt ſi grand pendant l'hiver, que, quoiqu'il ne dure pas plus de deux mois, le Volga ſe couvre de glace, & porte des traîneaux.

Vous vous attendez, Madame, que je vous parlerai des agneaux d'Aſtracan: les uns ont la peau griſe, les autres noire: il y en a d'ondées, de friſées, & toutes ont un éclat admirable. Les Perſans & les Ruſſes s'en ſervent pour fourrer leurs peliſſes & leurs bonnets. Les plus eſtimées ſont celles qui viennent de la Bukkarie & des contrées voiſines. Pour les avoir belles, on éventre

les brebis, & l'on écorche les agneaux avant qu'ils aient vu le jour ; d'autres les tuent au moment de leur naiſſance. Les Tartares qui habitent les déſerts des environs d'Aſtracan, ont auſſi des peaux d'agneaux, qu'ils emploient aux mêmes uſages ; mais elles ſont bien inférieures à celles de Bukkarie : le poil en eſt plus rude ; elles ont moins d'éclat, & d'ailleurs elles ne ſont pas ſi bien apprêtées ; auſſi coûtent-elles moins cher. J'ai vu vendre une ſeule peau d'agneau de Bukkarie cinq ou ſix louis, tandis que celles d'Aſtracan ſe donnoient pour moins d'un écu.

On recueille à un mille au-deſſous de cette ville, une grande quantité de ſel ordinaire. On creuſe de grandes foſſes qu'on remplit d'eau ; & après que la chaleur du ſoleil l'a fait exhaler, le ſel ſe trouve au fond. On le ramaſſe, & on l'embarque ſur la riviere, dans des vaiſſeaux de cinq à ſix cents tonneaux.

On lit dans quelques voyageurs, que ſur les rives du Volga, dans les environs d'Aſtracan, il croît une plante ſinguliere, appellée par les Ruſſes, *agneau de Tartarie*, parce qu'elle reſſemble, dit-on, parfaitement à cet animal. On

prétend qu'elle a, comme lui, des pieds, des oreilles, des ongles & une tête; qu'il ne lui manque que des cornes, à la place desquelles elle a une touffe de poil; qu'elle est couverte d'une peau légere, dont les habitants font des bonnets; que sa pulpe est semblable à la chair d'écrevisse; qu'il en sort même du sang; qu'elle tire sa nourriture des arbrisseaux circonvoisins, & qu'elle périt lorsqu'ils meurent; que si un loup en approche, il se jette dessus; & la mange avec avidité, croyant dévorer un agneau; que le fruit de cet animal-plante se couvre d'une peau garnie de poil, qui se prépare & s'emploie en guise de fourrure. Je demandai au docteur quel pouvoit être le fondement de toutes ces fables, & s'il avoit vu quelque chose de semblable dans le voisinage d'Astracan. „ Je sais, me répondit il, que cette „ opinion, toute absurde qu'elle est, a „ trouvé croyance dans l'esprit de quel- „ ques naturalistes; & j'ai connu des „ gens qui ne doutoient nullement de „ la vérité du fait. Il est possible, sans „ doute, qu'il existe une plante qui en- „ leve tous les sucs de la terre qui est

„ autour d'elle, & par-là, faſſe mourir „ l'herbe qui s'y trouve. Sa figure même „ peut avoir quelque rapport avec celle „ de l'agneau ; il y a des choſes plus „ ſingulieres dans la nature. J'avoue „ que, pendant mon ſéjour à Aſtracan, „ je fis pluſieurs courſes dans les envi- „ rons, pour voir ce merveilleux ar- „ briſſeau ; mais je ne trouvai que quel- „ ques buiſſons ſecs, éparpillés çà & là „ dans la campagne, & dont la tête „ touffue, & de couleur brune, eſt „ portée par une ſimple tige. Il eſt vrai „ qu'il ne croît point d'herbe dans l'eſ- „ pace où s'étend l'ombre de cet ar- „ buſte ; mais c'eſt une propriété qui „ lui eſt commune avec d'autres plan- „ tes. Je conſultai là-deſſus pluſieurs „ Tartares, & tous ſe moquerent de „ ces contes ridicules „.

M. Solnick ayant fini les affaires qui l'avoient appellé à Aſtracan, en repartit au mois de ſeptembre, s'embarqua ſur le Volga, & fut très-long-temps à le remonter. Après cinq ſemaines de fatigues, il ne ſe trouva qu'à Saratof ; & l'hiver l'empêchant de continuer ſon voyage par eau, il prit le parti de reſter dans cette ville, juſqu'à ce que la neige

lui permît d'aller en traîneau. Le premier de novembre, il en tomba assez pour applanir les chemins, & il fut en état de se mettre en route peu de jours après. Pendant une nuit extrêmement froide, il s'avisa, pour s'échauffer, de boire beaucoup de liqueur qui l'enivra, & il s'endormit à découvert sur son traîneau. Lorsqu'il fut arrivé au premier village, on le trouva roide & presque mort. On le plongea plusieurs fois dans un ruisseau; on le frotta avec de la neige; on le mit dans un appartement chaud; il revint à lui, & fut le lendemain en état de poursuivre son chemin. « Je ne rapporte ce fait, me dit „ le docteur, que pour que vous sa- „ chiez que les liqueurs spiritueuses „ sont ce qu'on peut employer de plus „ mauvais pour chasser le froid. Il est „ vrai qu'elles échauffent d'abord; mais „ elles causent ensuite un frisson qu'on „ a de la peine à calmer. Je n'ai rien „ imaginé de meilleur que de boire „ quelque chose de chaud, en y mêlant „ quelques gouttes de liqueur. Les Rus- „ ses qui voyagent beaucoup en hiver, „ se gardent bien alors de faire un trop „ grand usage d'eau-de-vie „.

Avant que d'arriver chez lui, M. Solnick perdit un de ſes compagnons de voyage. C'étoit un marchand Moſcovite, établi dans une petite ville voiſine de Caſan, où il tomba mort en embraſſant ſes enfants & ſa femme, qu'il revoyoit après une abſence de quatre mois. « N'ayant pu lui être utile „ comme médecin, dit M. Solnick, je „ voulus du moins, comme ſon ami, „ aſſiſter à ſes funérailles, qui ſe firent „ ſelon l'uſage ordinaire du pays „. On le laiſſa pendant trois jours dans ſon lit, & l'on agit preſque avec lui comme s'il étoit vivant ; on lui adreſſa pluſieurs fois la parole ; ſes parents lui demanderent en pleurant pourquoi il ne diſoit rien ; quelle étoit la cauſe de ſon ſilence ; pour quelles raiſons il s'étoit laiſſé mourir ; ſi ſes affaires n'étoient pas en bon état ; s'il manquoit de vivres & d'habits ; ſi ſa femme n'étoit ni aſſez ſage, ni aſſez jeune, ou aſſez belle ; s'il ne ſe croyoit pas aſſez aimé de ſa famille. Toutes ces queſtions étoient entre-mêlées de cris, de pleurs, de gémiſſements ; & pendant les trois jours qui furent employés à cette lugubre & triſte cérémonie, les demandes & les lamenta-

tions recommençoient à chaque inſtant.

Le corps fut enſuite bien lavé & revêtu d'un linceul ; & après qu'on lui eût mis aux pieds des ſouliers de cuir, on l'enferma dans un cercueil, les bras étendus ſur l'eſtomac en forme de croix. On envoya au prêtre un préſent d'eau-de-vie, d'hydromel, & d'autres liqueurs, afin qu'il fît des prieres pour le repos de l'ame du défunt ; & l'on tranſporta le corps dans ſon tombeau.

Le jour de l'enterrement, on loua des pleureuſes, dont le nombre eſt plus ou moins grand, ſuivant la richeſſe de ceux aux frais de qui ſe font les funérailles. Ces femmes marchant devant le cercueil, faiſoient des complaintes, des lamentations, pouſſoient des cris, des hurlements épouvantables. Leur ton étoit ſi concerté & ſi juſte, qu'elles commençoient & ceſſoient toutes à la fois. Tantôt ce n'étoient que des ſons confus ; tantôt on entendoit des paroles diſtinctes, qui exprimoient les qualités du mort : « Pourquoi a-t-il ſi vîte diſparu ? Il étoit ſi homme de bien, ſi cher à ſes amis, à ſes voiſins, à ſa famille, ſi charitable, ſi bon mari, ſi bon pere ! » Les pleurs

redoubloient alors ; & toutes les voix ſe mêlant enſemble, le bruit recommençoit plus fort qu'auparavant.

A la tête du convoi, un eccléſiaſtique tenoit l'image du ſaint, ſous le nom duquel le défunt avoit été baptiſé. Enſuite venoit le corps, que quatre ou ſix perſonnes portoient ſur leurs épaules. Il étoit environné de prêtres qui l'encenſoient continuellement, pour en éloigner les mauvais eſprits, & chantoient des prieres auxquelles je ne comprenois rien. Les parents & les amis marchoient en confuſion, tenant chacun un cierge à la main.

Lorſqu'on fut arrivé au lieu de la ſépulture, on mit le corps à terre ; on découvrit le cercueil ; on tint ſur le défunt l'image de ſon patron, & l'on recommença les encenſements ſur le corps, l'image & le cercueil. La veuve ſe tenoit ſur la biere, faiſoit entendre de nouveau ſes gémiſſements, & lui répétoit les mêmes demandes qu'elle lui avoit déjà faites. Elle s'approcha enſuite plus près de lui, l'embraſſa, lui dit adieu, & s'en retourna avec les amis & les parents qui avoient ſuivi ſon exemple.

Enfin, un prêtre s'approcha du

mort, & lui mit entre les doigts un écrit qui devoit lui ſervir de certificat & de paſſeport pour l'autre vie. Ces billets ſe vendent plus ou moins cher, ſelon la qualité des perſonnes; & il y en a toujours de tout prêts pour les premiers qui entreprennent ce grand voyage. Ils ſont ſignés de l'évêque ou du curé, & la plupart conçus en ces termes: « Nous tels ou „ tels, confeſſons & atteſtons qu'un „ tel ici préſent, a vécu avec nous „ comme un bon & véritable Chrétien „ Grec; & quoiqu'il ait commis bien „ des péchés, il les a expiés, & en a „ reçu l'abſolution. Il a auſſi rendu le „ véritable culte à Dieu & à ſes ſaints; „ il a jeûné & prié de la maniere con„ venable, & s'eſt toujours bien com„ porté envers moi, ſon paſteur; de „ ſorte que je lui accordé un pardon „ entier de toutes ſes fautes. Nous lui „ avons donné cette atteſtation, pour „ la préſenter à S. Pierre & aux autres „ ſaints, afin que, par ce moyen, il „ puiſſe, ſans aucun empêchement, „ être introduit à la porte de la gloire „ éternelle „.

On eſt perſuadé ici que, ſans un pa-

reil écrit, l'ame d'un Ruſſe ne trouveroit pas grace devant le portier du ciel, comme autrefois il falloit être muni d'une piece de monnoie, pour payer ſon paſſage dans la barque de Caron, auſſi avare que les prêtres Moſcovites.

Après qu'on eut donné ce certificat à notre homme, on referma la biere; & on le mit dans la foſſe, le viſage tourné du côté de l'orient, comme les Turcs enterrent leurs morts, la face tournée vers la Mecque. Ceux qui avoient aſſiſté au convoi funéraire, s'en retournerent au logis du défunt: ils y trouverent le dîner prêt, avec une forte proviſion d'eau-de-vie & d'hydromel, qui égaya les convives, & diſſipa les idées funebres. Ces feſtins ſe renouvellent trois fois pendant les quarante jours, que le deuil dure en Moſcovie: on y boit à la mémoire du défunt; & l'on ne manque jamais de s'enivrer en ſon honneur. Il n'y a point d'homme un peu aiſé, qui ne faſſe bâtir ſur ſon tombeau, une petit hutte, propre à contenir une ou deux perſonnes. Un prêtre ou un moine s'y établit dès le jour de l'enterrement, & y reſte durant ſix ſemaines, pour y

balbutier ſoir & matin, un certain nombre de prieres, qu'il a ſoin d'humecter de temps en temps, par de grands verres d'eau-de-vie, dont on ne le laiſſe jamais manquer.

Le jour de l'anniverſaire, les parents, les amis, & ſur-tout les femmes, ſe rendent au cimetiere; & là, elles étendent ſur la tombe du défunt, des mouchoirs ou des ſerviettes chargées de poiſſont frit, de gâteaux, d'œufs peints, &c. Les unes ſont debout, les autres à genoux; & toutes répandent des larmes, & témoignent leur affliction par des cris perçants. Le prêtre mercénaire, ſuivi de ſes clercs, ſe promene l'encenſoir à la main; & pendant ce temps-là, ces femmes lui nomment les perſonnes qu'elles veulent recommander à ſes prieres, & le tirent par ſon ſurplis, pour avoir la préférence. Il s'acquitte aſſez légérement de cette dévotion, & y apporte quelquefois ſi peu d'attention, qu'il n'eſt que trop payé par la petite piece de cuivre qu'on lui donne, ſans compter les mets offerts ſur le tombeau du mort, que ſes clercs ont grand ſoin de recueillir à ſon profit. On diſtribue ce jour-là beaucoup d'aumônes, que les Ruſſes regardent

comme une compenſation de leurs injuſtices. Au reſte, cette croyance ne leur eſt point particuliere : combien, dans tous les pays, ne lui doit-on pas de ſaintes donations ?

Après avoir rendu les derniers devoirs à ſon ami, le Docteur partit pour Caſan dont il n'étoit pluséloigné. " J'y trouvai, „ dit-il, en arrivant, le capitaine Spank- „ berg que j'avois connu à Tobolsk, & „ qui fut chargé par le gouvernement, „ d'une commiſſion pour le Kamtſcha- „ tka. Il retournoit à Moſcow, & ne vou- „ lut s'arrêter ici que quelques jours, „ pendant leſquels j'eus le temps de „ prendre une copie de la relation de ſon „ voyage. Voyez, ajouta M. Solnick, ſi „ elle eſt conforme à ce qu'on a pu vous „ dire de ce pays-là : il ſeroit difficile que „ vous n'y trouvaſſiez pas quelques dé- „ tails, dont vous pouvez n'être pas inſ- „ truit. „ En effet, Madame, quoique le gros de cette Relation ſe rapporte aſſez avec ce que je vous ai dit autrefois du pays de Kamtſchatka, voici encore des circonſtances qu'on m'avoit laiſſé ignorer.

Quand un jeune homme veut ſe marier, il jette les yeux ſur une perſonne du village voiſin ; car c'eſt

rarement dans le ſien qu'il choiſit une épouſe. Lorſqu'il a rencontré ce qu'il croit lui convenir, il va trouver les parents de la fille, & leur demande la permiſſion de les ſervir pendant un certain temps. Ce ſervice, qui eſt quelquefois de pluſieurs années, ſe fait avec un zele, une exactitude & une docilité extrêmes; & lorſque le terme eſt arrivé, comme Jacob, il prie ſes maîtres de vouloir bien lui accorder la récompenſe de ſon travail. S'il a eu le bonheur de leur plaire, ils lui accordent leur fille; mais s'ils ſont mécontents, ils lui donnent quelqu'autre ſalaire; & il eſt obligé de ſe retirer ſur le champ.

S'il obtient la liberté de prendre ſa maîtreſſe, c'eſt à lui à épier l'inſtant où elle ſera ſeule, ou du moins peu accompagnée; car toutes les femmes & les filles du village doivent la défendre contre les entrepriſes de ſon amant. Outre ces ſurveillantes, elle eſt revêtue de deux ou trois robes étroites, & enveloppée dans des bandes qui la ſerrent ſi fort, qu'elle n'a guere plus de mouvement qu'une momie. S'il eſt aſſez heureux pour la trouver ſeule ou avec peu de monde, il ſe jette ſur elle, s'efforce de rompre les liens qui l'environnent,

& déchire ſes robes ; car l'eſſentiel eſt de lui ôter ſes vêtements. Vous concevez, Madame, combien cela eſt difficile, par la réſiſtance, non de la jeune fille, mais des femmes qui la gardent. Elles s'élancent ſur l'amant, le tirent par les cheveux, lui écorchent le viſage, l'égratignent, l'eſtropient, l'excedent de coups, pour lui faire lâcher priſe. Si, malgré leurs efforts, il vient à bout de réuſſir, il faut qu'il prenne la fuite ſi-tôt qu'il a dépouillé ſa future. Celle-ci le rappelle d'une voix tendre & paſſionnée ; & dès-lors le mariage ſe conſomme ; mais il eſt rare, à moins que la fille ne ſoit d'intelligence, qu'un homme réuſſiſſe avant un an de combats ; & toutes les fois qu'il eſt forcé de céder aux ſurveillantes, il a beſoin d'un temps conſidérable pour guérir de ſes bleſſures. On en a vu, après une pourſuite de ſept ans, être forcés de renoncer à l'objet de leur amour, & vivre honteux, meurtris, eſtropiés le reſte de leur vie.

Après que l'amant a triomphé de ſa maîtreſſe, il l'emmene dans ſon village. Au bout de quelques jours, ils vont faire leur viſite de cérémonie aux pa-

rents de la nouvelle mariée. Le mari, l'épouſe & leurs amis ſont dans leurs canots. Toutes les femmes arrivent dans de petites barques, conduites par des hommes nuds, qui les pouſſent avec des pieux. Quand ils ſont à cent pas du village, ils commencent tous à chanter ; enſuite ils font des conjurations avec des étoupes attachées à une longue perche. Ils barbouillent, avec je ne ſais quoi, une tête de poiſſon ſec, qu'ils donnent à garder à une vieille femme. Ils mettent à l'épouſée un jupon de peau de mouton, & attachent quatre eſpeces d'images autour d'elle, qui l'empêchent preſque de ſe remuer. Alors ils retournent tous à leurs canots, & approchent une ſeconde fois du village. Ils y ſont reçus par un jeune garçon, qui prend la mariée par la main, & la conduit, ſuivie de toutes les femmes. Quand elle arrive devant la hutte de ſon pere, on lui paſſe une longue courroie autour du corps ; & elle y entre ainſi, précédée de la vieille qui porte gravement la tête myſtérieuſe du poiſſon ſec. Cette tête eſt placée ſur le dernier degré de l'eſcalier ; & les nouveaux époux, ainſi que tous ceux qui

les accompagnent, la foulent aux pieds, & enſuite la jettent au feu. Dans ce moment, tous les étrangers dégagent l'épouſe des ornements ſuperflus qui la ſurchargent, & ſe placent tous, à l'exception du marié, qui eſt occupé à faire bon feu dans la hutte, & à ſervir la compagnie.

La fête dure quelquefois pluſieurs jours ; & lorſque tout le monde eſt parti, les nouveaux mariés reſtent & travaillent encore pendant quelque temps au profit du pere. Celui-ci diſtribue à ſes amis, les vêtements que ſa fille a quittés après le ſacrifice de la tête de poiſſon ; & ceux qui les reçoivent, ſont obligés de lui faire un préſent. Ces cérémonies ne ſe pratiquent qu'aux mariages des filles ; à l'égard des veuves, il ſuffit qu'elles ſoient d'accord avec ceux qui les recherchent ; mais elles ne peuvent ſe remarier, qu'après qu'elles ont expié leurs fautes ; cette expiation, qui conſiſte, dit-on, à coucher la premiere nuit avec un étranger, eſt regardée comme très-déshonorante pour l'époux, & rend moins fréquents les mariages des veuves.

Vous connoiſſez, Madame, préſen-

tement trois des principaux gouvernemens, ou provinces de l'empire de Ruſſie, la Sibérie, & les royaumes de Caſan & d'Aſtracan. J'ai pris des arrangements pour me rendre à Moſcow, en remontant le Volga; cette longue route pourra vous offrir d'autres objets dignes de curioſité; mais avant mon départ, je vais vous entretenir de quelques loix concenant le mariage des Ruſſes.

Si une femme eſt accuſée d'avoir été infidelle à ſon époux, & que l'adultere ſoit prouvé, le mari eſt le maître de la faire raſer & enfermer dans un couvent. Autrefois il y avoit des hommes qui prenoient ce prétexte, pour ſe débarraſſer de leurs femmes. Ils ſuborneient de faux témoins, ſur la dépoſition deſquels l'accuſée étoit condamnée ſans être entendue. On la conduiſoit dans un monaſtere pour y finir ſes jours, à moins qu'il ne plût au mari de la reprendre. Il pouvoit même en épouſer une autre: & s'il étoit aſſez malheureux pour eſſuyer l'affront d'une infidélité (car ç'en eſt un, quoi qu'on en diſe, & quelque général qu'il puiſſe être) du moins n'étoit-il pas obligé, comme dans le reſte de l'Europe, ou de ſe paſſer de femme, ou de partager

la ſienne avec ſes amis. Si c'eſt le mari qui eſt ſurpris en adultere, il en eſt quitte pour quelques coups de fouet, & quelques jours de jeûne & de priſon. Au reſte, pour que ce crime ſoit prouvé, il ne ſuffit pas d'avoir eu commerce avec la femme d'une autre; il faut que l'amant l'ait gardée pendant quelque temps dans ſa maiſon : c'eſt un fruit qu'il n'eſt pas défendu de cueillir, pourvu qu'on laiſſe l'arbre où on le trouve; un mets auquel il eſt permis de goûter, pourvu qu'on n'enleve point le plat.

La polygamie eſt proſcrite chez les Ruſſes; mais ils ont, comme nous, cette autre eſpece de polygamie, que le Chriſtianiſme n'a pas détruite, & que la politique tolere dans les grandes villes, pour empêcher les larcins d'amour, pour ſervir de barriere contre l'adultere, pour ſuppléer aux rigueurs du célibat, &c.

Avant le regne de Pierre le Grand, il n'étoit pas permis aux femmes de ſe trouver avec leurs maris, lorſqu'ils ſe régaloient entr'eux. Ce prince a changé cet uſage, & a voulu qu'elles fuſſent invitées à tous leurs divertiſſements; que les mariages ſe fiſſent après l'entrevue, & du conſentement des époux; au lieu

qu'avant lui, on n'accordoit point aux jeunes gens de ſe parler ; les parents faiſoient les mariages de leurs enfants ; & ceux-ci ne ſe voyoient, tout au plus, que la veille des noces. Les amis de l'époux ſe rendoient chez le pere de la fille, laquelle s'y trouvoit accompagnée de ſes amies. Après un petit compliment, la fiancée préſentoit à ſon galant un verre d'eau-de-vie ; & c'étoit un témoignage du choix qu'elle faiſoit de lui. Depuis ce moment, juſqu'à celui de la célébration, il leur étoit expreſſément défendu de ſe voir.

Un peu avant le jour des noces, on loue deux femmes, qui ſont comme les deux inſpectrices qui doivent y préſider, l'une du côté de la fille, & l'autre de la part du garçon. La premiere doit ſe rendre chez la fiancée, pour y faire préparer le lit nuptial. Autrefois ce lit étoit dreſſé ſur des gerbes de ſeigle ou de bled, autour deſquelles on mettoit des tonneaux de froment, d'orge & d'avoine, pour ſignifier la fécondité & l'abondance. Le jour du mariage, le jeune homme, précédé d'un prêtre à cheval, & environné de ſes parents & de ſes amis, ſe rendoit le ſoir chez

ſa maîtreſſe ; & après les premiers compliments, on ſe mettoit à une table, au haut de laquelle on laiſſoit pour lui une place vuide. Pendant qu'il s'entretenoit avec le pere & la mere de ſa future, un jeune garçon venoit s'emparer de cette place, & ne la lui cédoit qu'à force de préſents. Dans ce moment on amenoit la mariée bien parée, mais voilée ; & deux perſonnes tenoient entr'elle & ſon amant, un rideau de taffetas, pour empêcher qu'ils ne ſe viſſent. Alors les deux directrices, que les Moſcovites appellent *Suacha*, s'empreſſoient à parer les époux, tandis que d'autres femmes leur chantoient les chanſons les plus indécentes. Les filles de la noce jettoient du houblon ſur l'aſſemblée ; & des garçons lui préſentoient du pain, du vin, des gâteaux, &c.

On ſe rendoit enſuite à l'égliſe, où le prêtre béniſſoit le mariage. Il tenoit ſur la tête des époux l'image de leurs patrons ; puis prenant la main droite de l'un & la gauche de l'autre, il leur demandoit trois fois de ſuite, s'ils conſentoient de bon gré à s'épouſer? Après avoir répondu affirmativement, tous ceux de la compagnie ſe prenant par la main, ſe

mettoient à danſer, pendant que le prêtre chantoit un pſeaume. Il poſoit enſuite une guirlande ſur la tête des mariés, s'ils étoient fille & garçon, ou ſur l'épaule, ſi l'un ou l'autre étoit veuf. Puis ayant dit ces paroles : *Croiſſez & multipliez*, tous les gens de la noce allument des bougies ; & l'un d'eux préſente au prêtre un verre d'eau-de-vie. Celui-ci le boit ; les mariés lui font raiſon ; chacun le vuide trois fois, caſſe le verre, & le foule aux pieds, avec des imprécations horribles contre ceux qui travailleront à mettre entr'eux de la déſunion. En même temps, des femmes jettent ſur eux de la graine de lin & de chanvre ; elles tirent enſuite la jeune épouſe par la robe, comme pour l'arracher à ſon mari ; mais elle ſe tient ſi bien à lui, que leurs efforts ſont inutiles.

Lorſqu'on eſt de retour à la maiſon, tout le monde ſe met à table ; & quelques femmes emmenent la mariée dans ſa chambre. On vient enſuite chercher le mari ; & on leur ſert à tous deux une volaille rôtie, que celui-ci déchire ; & jettant par-deſſus l'épaule le morceau qui lui demeure à la main, il mange le reſte. Chacun ſe retire alors ; & les époux

époux se couchent. Un vieux domestique fait sentinelle à la porte de la chambre, & s'approche pour s'informer du succès de l'expédition conjugale. Sur le bon témoignage du mari, on fait entendre les fanfares ; & l'on prépare les bains pour les jeunes époux.

Un dévot Moscovite n'approcheroit pas d'une femme, sans couvrir auparavant d'un rideau ou d'un voile, toutes les images de la chambre ; s'il a sur lui une croix ou des reliques, il a soin de les mettre de côté, pour ne pas les souiller par une action de cette nature. Les plus religieux s'abstiennent d'entrer à l'église ces jours-là ; & le carême suspend chez eux toute fonction matrimoniale.

Est-il vrai que les Russiennes prennent les coups pour des caresses, & ne se croient aimées, que lorsqu'elles sont battues par leurs maris? Le fait suivant prouveroit que cette façon de penser n'est pas aussi générale qu'on le dit. Un ancien Czar étant fort tourmenté de la goutte, fit promettre de très-grandes récompenses à quiconque lui indiqueroit un remede capable de le soulager. Une femme outrée des mauvais traitements

qu'elle recevoit de ſon époux, déclara qu'il poſſédoit un ſpécifique ſouverain, qui guériroit le monarque infailliblement ; mais que la haine qu'il avoit pour ſa majeſté, l'empêchoit de le communiquer. Le Czar envoya d'abord chercher cet homme, qui fut bien étonné quand on lui demanda ſon ſecret. Il eut beau proteſter qu'on le prenoit pour un autre ; qu'il ne ſavoit ce qu'on vouloit dire, & qu'il n'avoit jamais eu de remede. On eut recours à l'expédient de Moliere ; & bientôt le pauvre homme reçut plus de coups de fouet, qu'il n'en avoit donnés à ſa femme. Chaque jour on le régaloit de cet exercice, avec promeſſe de recommencer, juſqu'à ce qu'il ſe fût mis à la raiſon. Enfin, dans le dernier déſeſpoir, il dit qu'en effet il avoit un remede ; mais que ne le croyant pas aſſez certain, il n'avoit pas oſé le propoſer. Il demanda quelques jours de délai, pendant leſquels il fit venir des herbes de toute eſpece, & en prépara un bain pour le Czar. Soit que le mal fût à ſon déclin, ou que parmi une ſi grande quantité de plantes, il s'en trouvât de propres pour la maladie, le prince

en fut ſoulagé. On regarda alors les premiers refus de cet homme, comme un effet de ſa malice, & de ſon peu d'attachement pour ſon ſouverain ; & pour l'en punir, on le fouetta encore plus fort que les premiers jours. On lui fit enſuite un préſent proportionné au ſervice qu'il avoit rendu ; mais on lui défendit très-rigoureuſement de marquer aucun reſſentiment à ſa femme. Il profita de la correction & de l'avis, & vécut, dans la ſuite, avec ſon épouſe, dans une parfaite amitié.

Ce fait ſe racontoit en Ruſſie, plus de vingt ans avant que Moliere eût donné ſa comédie du *Médecin malgré lui*. Je ne penſe pourtant pas que cette hiſtoire lui ait fourni le ſujet de ſa piece : il eſt plus naturel de croire, qu'il l'a tiré de nos anciennes poéſies connues ſous le nom de *Fabliaux*. Je me ſouviens d'avoir lu dans ma jeuneſſe, un vieux manuſcrit du treizieme ſiecle, dans lequel ſe trouve le conte que Moliere a imité. Il eſt intitulé *Vilain Mire*, qui ſignifie en vieux langage, *Médecin de campagne*. L'auteur raconte " qu'un laboureur riche, mais avare, preſſé par ſes amis de ſe marier, ſe déter-

mine enfin à épouſer la fille d'un pauvre gentilhomme. Craignant enſuite que, tandis qu'il ſera à la charrue, ſa femme qui n'eſt point accoutumée au travail, ne s'amuſe avec des amants, il imagine un expédient ſingulier, pour s'aſſurer de ſa fidélité. C'eſt de la bien battre le matin en ſe levant, afin que pleurant le reſte du jour, elle ne trouve perſonne qui oſe, dans ſon affliction, lui parler d'amour, & la détourner de ſon devoir. Le ſoir, en revenant des champs, il lui demandera pardon; il la careſſera; elle oubliera tout; & chaque jour il recommencera le même train.

„ Le premier jour, la choſe arriva comme il l'avoit prévue; mais ayant renouvellé la même ſcene le lendemain, ſa femme ſe diſoit à elle-même dans ſa douleur: il faut que mon mari n'ait jamais été battu; car s'il ſavoit le mal que font les coups, il ne m'en auroit aſſurément pas tant donné. Tandis qu'elle ſe plaignoit de la ſorte, elle vit venir deux couriers de la cour, montés chacun ſur un cheval blanc. Ils la ſaluerent, & lui demanderent à dîner; ce qu'elle leur ac-

corda avec plaiſir. Elle apprit d'eux, que la fille du roi étant malade d'une arrête de poiſſon qui lui étoit reſtée au goſier, ils alloient lui chercher un médecin. Vous ſavez, Madame, le reſte de l'hiſtoire. Le laboureur proteſte qu'il ne ſait pas un mot de médecine; on lui donne des coups de bâton. Il convient qu'il s'eſt trompé; on le mene au roi; il imagine de faire rire la princeſſe, afin que l'effort qu'elle fera en riant, lui faſſe rendre ſon arrête. Cet expédient lui réuſſit, & lui donna la réputation d'un très-grand médecin „.

J'eſpere, Madame, que vous me pardonnerez cette citation & cette digreſſion, en faveur de l'à-propos: d'ailleurs un François ne doit pas ſouffrir que les étrangers puiſſent ſe faire honneur des productions de ſon pays. Je reviens aux femmes Ruſſes. S'il en eſt peu dans le monde de plus maltraitées de leurs maris, c'eſt qu'en effet il n'en eſt point qui méritent autant de l'être. Elles s'enivrent, ſe piquent peu de fidélité conjugale, ſont fainéantes, & vindicatives, & en général, ne valent quelque choſe, que lorſqu'elles

ſont bien battues. Il eſt vrai que les maris paſſent, à cet égard, les bornes d'une juſte modération. On me racontoit derniérement, qu'un négociant de Moſcow, après avoir fouetté cruellement ſon épouſe, l'avoit brûlée dans une chemiſe trempée d'eſprit-de-vin, & qu'il n'y eut jamais aucune pourſuite contre lui, parce que, ſuivant les anciennes loix de Ruſſie, la mort d'une femme, quand elle étoit la ſuite d'une correction maritale, ne paſſoit pas pour un crime. Le fouet étoit la punition ordinaire de l'ivrognerie; ce châtiment, dit on, étoit permis par la loi, & autoriſé par la coutume. On prétend même, que dans la cérémonie nuptiale, le pere de la nouvelle épouſe la conduiſoit voilée au milieu de l'aſſemblée; & auſſi-tôt qu'elle avoit prononcé le *oui* déciſif, il la régaloit de quelques coups de fouet, en lui diſant: " Voici, „ ma fille, les derniers que vous rece- „ vrez de moi. Juſqu'ici vous avez été „ ſous ma diſcipline; déſormais, ſi vous „ n'obéiſſez pas à celui qui doit être „ votre mari, ce ſera à lui à vous „ châtier à ma place „. Il remettoit enſuite ce même fouet à ſon gendre

futur ; celui-ci refuſoit de le prendre, comme une choſe inutile, & dont il n'auroit jamais beſoin ; mais le pere qui connoiſſoit mieux que lui le caractere des femmes, & l'utilité de ces ſortes de corrections, s'obſtinoit à le lui faire accepter. Il y avoit alors un combat de politeſſe Moſcovite ; & le gendre finiſſoit par recevoir le préſent, dont il ne tardoit pas à ſentir la néceſſité.

On a vu des maris qui attachoient leurs femmes par les cheveux à un poteau, & les fouettoient juſqu'à la mort. Auſſi, quand un pere aimoit ſa fille, il obligeoit ſon gendre à ſigner ſur le contrat de mariage, qu'il s'engageoit à bien traiter ſon épouſe, à lui donner de bonne nourriture, à ne jamais ni la fouetter ni la battre. Les femmes d'un certain rang n'étant pas ſujettes aux mêmes défauts que celles du peuple ; on les exemptoit de cette humiliante cérémonie.

Il en étoit une autre non moins ridicule, mais qui montre toujours combien on croyoit que les femmes Ruſſes avoient beſoin d'être battues. Le premier jour de leurs noces, le marié

mettoit dans une de ſes bottines, un anneau, & dans l'autre un fouet. L'épouſe, ſelon l'uſage établi, le déchauſſoit ; & s'il arrivoit qu'elle commençât par la bottine où étoit l'anneau, elle le gardoit comme un témoignage de leur bonheur mutuel. Si au contraire elle tomboit d'abord ſur celle où étoit le fouet, ſon mari lui en donnoit un coup pour la punir de ſa mépriſe ; & ce premier châtiment étoit regardé comme un indice des peines qu'elle endureroit dans ſon mariage. Il eſt à préſumer qu'un époux honnête & galant, marquoit à ſa femme, par quelque ſigne, quelle bottine elle devoit tirer la premiere. Cette formalité étant achevée, on les enfermoit dans une chambre, l'eſpace de deux heures ; enſuite une femme de confiance, qui avoit toujours accompagné la mariée, venoit chercher dans ſon linge les preuves de ſa virginité : lorſqu'elle croyoit les avoir trouvées, elle ſe hâtoit d'en faire part aux parents ; & la jeune épouſe alloit demander la dot à ſa mere.

La plupart de ces coutumes bizarres, & principalement celle du fouet, n'exiſtent plus en Ruſſie ; les étrangers

n'ont pas peu contribué à leur abolition : ils ont fait ſentir aux Moſcovites combien il eſt ridicule de marier une femme le fouet à la main, & de la faire paſſer de la maiſon de ſon pere à celle du mari, comme on conduit un cheval d'une écurie à une autre.

Je ſuis, &c.

A Aſtracan, ce 17 Février 1747.

LETTRE LXXXV.

SUITE DE LA RUSSIE.

J'ARRIVE à Moſcow ; & je me hâte, Madame, de vous envoyer le détail de ma route. Je m'embarquai à Caſan ; & le premier endroit où je m'arrêtai, en remontant le Volga, eſt la ville de Swyaſtky, qui n'a rien de remarquable. Le Docteur m'avoit donné une lettre pour un de ſes amis, qui y demeure, & dont la femme venoit, dans le moment, de mettre au monde un fils. J'aſſiſtai donc à un baptême, tout en débarquant ; car c'eſt l'uſage d'inviter ceux à qui on veut faire honneur. Au moment de la naiſſance, on fit venir un prêtre pour purifier l'enfant, & tous ceux qui étoient préſents. On prit enſuite le chemin de l'égliſe, où étant entrés, les parrains donnerent au prêtre pluſieurs bougies qu'il alluma & attacha autour de la cuvette, où le nouveau-né devoit être plongé. Il encenſa les parrains, bénit l'eau, fit trois fois, avec

eux, le tour de la cuvette, & demanda ſi l'enfant renonçoit au démon, à ſes anges, à ſes œuvres? A chaque demande les parrains, répondoient affirmativement, & crachoient à terre, pour marquer qu'ils déteſtoient & maudiſſoient l'eſprit de ténebres. L'exorciſme ſuivit; on le fit hors de l'égliſe, de peur que le diable, en ſortant du corps du nouveau baptiſé, ne la profanât. Quand on le ſuppoſa ſorti de ſon gîte, le prêtre coupa en croix les cheveux de l'enfant; & le baptême ſe fit par une triple immerſion, accompagnée des mêmes paroles dont on ſe ſert dans l'égliſe Romaine. On revêtit le nouveau chrétien d'une chemiſe blanche; & on lui dit: "Tu „, es maintenant auſſi net que ce linge, „, & purifié de la tache originelle „. On lui pendit au cou une petite croix, qui eſt la marque de ſon baptême: il doit la porter toute ſa vie, & l'avoir même après ſa mort, ſans quoi il ſeroit privé de la ſépulture. On y ajouta l'image du ſaint qu'on lui donnoit pour patron, en recommandant aux parrains de garder cette effigie, & d'inſpirer à leur filleul une dévotion particuliere pour celui qu'elle repréſente. C'eſt à lui

qu'on s'adreſſe pour la réuſſite de toutes les affaires de la vie.

Le baptême fini, le prêtre baiſa l'enfant & les parrains, fit une croix à la porte de l'égliſe, frappa trois fois avec un marteau, de maniere que ceux qui avoient aſſiſté à la cérémonie, en entendiſſent le bruit: ce qui eſt regardé par quelques-uns, comme une condition eſſentielle du ſacrement. On croit ici, que l'eau de la cuvette eſt chargée du péché originel de celui qu'on vient de baptiſer; en conſéquence, on change l'eau à chaque baptême.

On baptiſe dans un torrent, ou dans une riviere, les perſonnes qui embraſſent la religion Moſcovite; on les y plonge à trois repriſes différentes; & ſi c'eſt en hiver, on fait un trou dans la glace pour cette immerſion. Si l'on n'eſt pas d'une complexion aſſez forte pour ſoutenir cette rude initiation, on verſe juſqu'à trois fois un tonneau plein d'eau ſur la tête du proſélyte. Quiconque veut profeſſer publiquement la religion des Ruſſes, ſoit Catholique, ſoit Proteſtant, doit renoncer à ſon premier baptême, de même qu'à ſon pere & à ſa mere, & cracher trois fois par-deſſus

ſon épaule, en diſant : « Maudits ſoient „ mes parents qui m'ont élevé dans la „ croyance que je quitte ; je crache „ ſur eux. „

Ici, comme parmi nous, l'alliance des parrains avec leurs filleules, eſt défendue. Il y a des endroits en Ruſſie, où l'on n'eſtime pas aſſez les femmes, pour les admettre aux cérémonies religieuſes, & où par conſéquent on ne connoît point de marraines : on y ſupplée par deux parrains ; mais on ne donne jamais qu'un ſeul nom à l'enfant. Ceux qui ont tenu un premier-né ſur les fonts de baptême, ſont obligés d'exercer la même fonction à l'égard de tous ſes freres ou ſœurs, qui viendront après lui. Ces pratiques ſe terminent, comme toutes les autres, par boire copieuſement : on va s'enivrer au ſortir de l'égliſe ; & c'eſt le prêtre qui donne l'exemple.

En remontant toujours le Volga, nous arrivâmes à Suback-Zar, dont on nous vanta les faucons. Ce ſont, à ce qu'on prétend, les plus gros, les plus forts & les plus beaux qui ſoient au monde. Les Turcs & les Perſans les eſtiment beaucoup, & les paient cher. Les Ruſſes ne les prennent point ordi-

nairement dans leurs nids ; ils préferent les vieux qu'ils dreſſent à la chaſſe des cygnes, des oies, des grues & des hérons. Les Tartares s'en ſervent pour la chaſſe de la gazelle & du lievre. Je leur ai vu enlever de l'eau un canard ſauvage, qui ne montroit que le bec : il y en a d'auſſi blancs qu'une colombe. La maniere de les prendre eſt extrêmement ſimple ; on plante une longue perche ſur une hauteur, au bord de la riviere ; & l'on y tend un filet ſous lequel on met pluſieurs petits oiſeaux attachés à une ficelle que le chaſſeur tire à ſoi, pour les faire voltiger. Le faucon qui les voit, ſe poſe ſur la perche, & fond ſur ſa proie. Le chaſſeur abat le filet, & prend le faucon.

Dans l'intervalle d'une ville à l'autre, le Volga nous offroit ſouvent le ſpectacle de la pêche. On lie à une des extrêmités d'une longue corde, une pierre qui la tire à fond, & à l'autre bout pluſieurs groſſes pieces de bois, qui nagent ſur l'eau. Au milieu ſont attachées d'autres petites cordes, qui ont chacune un hameçon amorcé, auquel les poiſſons viennent ſe prendre. Les bateliers ſe ſervent encore d'une autre invention ; ils mettent l'hameçon au

bout d'une petite plaque de fer, bien unie, bien étamée, & ayant à-peu-près la figure d'un poiſſon. Ils la laiſſent traîner derriere le bateau, auquel elle tient par le moyen d'une ficelle ; & le courant de l'eau la faiſant tourner inceſſamment, elle reluit comme des écailles d'un certain petit poiſſon, dont les gros ſont très-friands : attirés par cet appas, ils ſe jettent ſur la plaque de fer, & ſe prennent à l'hameçon. Cette pêche fournit aux voyageurs plus de poiſſon qu'ils n'en peuvent conſommer, tant cette riviere en eſt remplie ; auſſi ne portent-ils, pour toute proviſion, que du pain recuit ou ſéché au four. D'ailleurs les Moſcovites vivent aiſément de ce qu'ils trouvent ; leurs abſtinences continuelles les accoutument à ſe contenter de peu, & à ſe paſſer de viande.

Ils ont, pendant l'année, pluſieurs carêmes qu'ils obſervent aſſez rigoureuſement. Ils ne ſe nourriſſent alors que de légumes & de pain de ſeigle, & ne boivent que du quas, eſpece de liqueur plus foible que de la petite biere. Ils ne mangent pas même de poiſſon ; ou s'ils ſe le permettent, ainſi que les œufs, le lait & le beurre, ce n'eſt tout

au plus que pendant la premiere ſemaine, & quelquefois le dimanche.

La même loi qui leur ordonne de s'abſtenir de viande pendant le carême, leur défend auſſi, comme je l'ai dit, d'avoir commerce avec leurs femmes. Il leur eſt encore ordonné de jeûner le mercredi & le vendredi de chaque ſemaine ; & ils ont dans l'année plus de jours maigres que de jours gras. Il eſt vrai que Pierre-le-Grand a fort adouci la rigueur des carêmes Moſcovites, auſſi pernicieux pour les ouvriers & les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs, de ne pas combattre le jour du ſabbat. Ce prince a diſpenſé une partie de ſes ſujets, non-ſeulement du jeûne, mais même de l'abſtinence de chair. Toute la milice de terre & de mer en eſt exempte par état. Les aumôniers de vaiſſeaux & de régiments ſont obligés de donner l'exemple, le donnent ſans répugnance, font même plus qu'on ne leur demande. Les artiſans uſent du même privilege ; & en général, toutes les perſonnes qui travaillent, peuvent aujourd'hui, ſans ſcrupule, enfreindre la loi du jeûne, comme autrefois ils s'enivroient ſans remords, pourvu qu'ils

s'abſtinſſent de manger des œufs, du poiſſon, ou de la viande. Le reſte du peuple ſuit l'ancien uſage ; il fait le carême & s'enivre.

Les Ruſſes regardent, comme une nourriture impure & proſcrite, la chair de cheval, l'élan, le lievre, le lapin, le lait d'âneſſe & de jument. Ils ne prennent point de thériaque, parce qu'il y entre de la vipere, & ont la même averſion pour tout ce qui eſt mêlé de muſc, de civette, ou de chair de caſtor. Leur mets favori eſt le champignon : la Ruſſie en produit une quantité prodigieuſe de mille eſpeces différentes, qui ſont d'un grand ſecours pour les pauvres, & dont on fait d'excellents ragoûts pour les riches. On en vend plus de mille chariots, toutes les années, à Moſcow ; & il s'en trouve très-peu de ceux que les botaniſtes rangent dans la claſſe des poiſons. Les choux & les concombres ſont encore des légumes dont les Moſcovites font une conſommation très-conſidérable. Leur liqueur favorite eſt l'eau-de-vie ; & ils en ont d'une eſpece ſi forte, qu'on croit ſentir un torrent de feu en l'avalant ; mais ils ont ſoin d'avoir toujours

du lait ſous la main, quand ils en boivent, & croiroient s'expoſer beaucoup, s'ils n'avoient recours à ce remede.

Rien n'eſt ici plus commun, que de trouver des hommes ivres morts, couchés dans la neige. Si quelqu'un de leur connoiſſance les rencontre dans cet état, il eſt très-rare qu'il les releve, parce que s'ils mouroient entre ſes mains, il ſeroit obligé de ſubir l'examen d'un juge de police, qui lui feroit payer cher ſa compaſſion. Il ſe paſſe peu de carnaval à Moſcow, qu'il n'arrive une infinité de ces accidents. Chaque jour on voit dix, douze, quinze corps morts, menés ſur un même traîneau. On les laiſſe deux ou trois fois vingt-quatre heures dans un endroit public, pour les reconnoître; on les enterre enſuite dans un cimetiere; & il y a quelquefois juſqu'à trois cents cadavres dans la même foſſe. Ils y demeurent un mois entier, n'étant couverts que d'une natte, pour les garantir de la pluie; & les prêtres y vont tous les jours lire un pſeaume ou d'autres prieres.

Entre Saback-Zar & Baſiligorod, nous trouvâmes des forêts entieres d'or-

meaux, dont l'écorce ſert à faire des traîneaux, des vaſes & des boîtes. Ces arbres ſont quelquefois ſi gros, qu'étant coupés en cylindre, on en fait des cuves, des barils, des tonneaux, des cercueils, & même des bateaux d'une ſeule piece, qui ſe vendent dans les villes voiſines.

Baſiligorod fut bâtie par le grand duc Jean Baſile, qui lui donna ſon nom, & la fortifia contre les courſes des Tartares. Mais depuis que les Moſcovites ont étendu leur domination, on n'a pas jugé néceſſaire d'y avoir des troupes; & cette place eſt aujourd'hui ſi peu de choſe, que je ne vous en parlerois même pas, ſi je n'avois été obligé de m'y arrêter pour quelques affaires dont j'étois chargé. Je logeai chez un vieillard qui avoit ſervi autrefois dans le corps des Strélitz, eſpece de milice qui n'exiſte plus en Ruſſie, & dont mon vieux hôte, qui voyoit tout en philoſophe, & qui aimoit à raconter, m'apprit des particularités que j'ignorois.

« Nous étions à Moſcow, me dit-il, ce que les janiſſaires ſont à Conſtantinople : comme eux, nous diſpoſions du trône; & nous excitions des trou-

bles dans l'état. Les uns étoient dispersés dans les provinces, & vivoient en brigands; les autres habitoient la capitale, servoient peu, & se prévaloient de leurs services, pour traiter le peuple avec insolence. Lorsqu'ils étoient mécontents de leurs chefs, ils se mutinoient, & forçoient le gouvernement de leur donner d'autres officiers. J'ai appris de mes anciens, que neuf colonels avoient été cassés, condamnés au knout par leurs propres soldats, & obligés de les remercier & de leur donner de l'argent. J'avois vingt-deux ans lorsque je m'enrollai parmi eux; mais quoique jeune, je désapprouvois ces excès. Ils furent poussés si loin, que le Czar Pierre, qui avoit eu plus d'une fois à s'en plaindre, n'eut rien de plus à cœur, que d'anéantir cette milice. Elle s'étoit assemblée, dans le dessein de s'opposer au retour du monarque, qui avoit, disoit-elle, violé les usages du pays, en allant s'instruire chez les étrangers. Pierre partit secrétement de Vienne, où il étoit alors; & arrivé à Moscow, il punit de mort les plus mutins. Plus de deux mille, tant

officiers que ſoldats, furent pendus, roués ou décapités autour des murs de la ville. Leurs corps reſterent deux jours expoſés ſur les grands chemins; & l'on érigea des colonnes où le crime & le châtiment étoient gravés. D'autres, avec leurs femmes & leurs enfants, furent diſperſés en Sibérie, où ils ſervirent à défricher & à peupler des terres qui manquoient d'habitants & de cultivateurs. C'étoit peut-être la ſeule punition utile qu'un prince philoſophe dût exercer contre des hommes coupables; mais le Czar crut devoir étonner & ſubjuguer ſa nation par l'appareil des ſupplices. Le corps entier des Strélitz, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit oſé diminuer, fut caſſé à perpétuité, & leur nom aboli. Un reſte de ces anciennes troupes de la garniſon d'Aſtracan, ſe révolta quelques années après: j'y étois alors, dit le vieillard; & cette faute, à laquelle je n'avois aucune part, me valut ma liberté. Le plus grand nombre fut relégué en Sibérie; & depuis ce temps, il n'a plus été queſtion de cette milice.„

Il me ſemble, lui dis-je, que cette

autorité, ſi redoutable aux Strélitz, ne s'eſt pas moins appeſantie ſur le clergé, & que votre Pierre-le-Grand n'a pas mieux traité les prêtres, que les gens de guerre. « Je conviens, répondit mon vieillard, qu'en aboliſſant le patriarchat, il a porté un coup terrible aux eccléſiaſtiques. Autrefois le premier pontife, qui réſidoit à Moſcow, préſidoit à la religion. Il avoit d'abord été nommé par les patriarches de Conſtantinople : dans la ſuite, il fut élu par des prêtres choiſis par la nation ; & voici comment ſe fit ce changement. Un patriarche de Conſtantinople ayant été dépoſé comme indigne de ſa place, vint en Ruſſie ; & pour une ſomme d'argent convenue avec le Czar, il offrit de réſigner ſa dignité au métropolitain de Moſcow, qui ne ſavoit rien de ſa dépoſition. Il lui remit en conſéquence le bâton & la tiare, lui donna un acte ſigné de ſa main, & s'en retourna comblé de préſents. Quoiqu'il n'eût aucun droit de conférer une dignité dont il avoit été dépouillé juridiquement, comme cette conceſſion épargnoit à l'état une ſomme conſidérable, qui

paſſoit tous les ans à Conſtantinople, le Czar confirma la nomination du métropolitain ; & le clergé de Ruſſie ne reconnut plus d'autre patriarche.

„ Ce prélat jouiſſoit d'une puiſſance ſans bornes, dans tout ce qui concernoit la religion. On le conſultoit même quelquefois ſur certaines affaires qui regardoient le gouvernement de l'état. Il condamnoit aux derniers ſupplices, de ſon autorité privée & abſolue ; il y avoit des occaſions où ce ſuperbe pontife recevoit l'hommage de tout le peuple proſterné. Le Czar lui-même le précédoit, tenant avec reſpect la bride de ſon cheval. Soit qu'il allât à pied, ou en voiture, on portoit toujours devant lui ſon bâton paſtoral. Le peuple accouroit en foule de toutes parts, pour avoir ſa bénédiction ; ce qui déplut fort au dernier Czar. Le crédit du patriarche lui parut dangereux, dans un état dont il vouloit changer entiérement les anciens uſages. Il abolit donc cette dignité que la ſuperſtition avoit trop élevée, & que la crédulité des peuples rendoit redoutable dans les mains d'un pontife intrigant ou fanatique. Il lui

ſubſtitua un conſeil de religion, toujours ſubſiſtant, qui ne donne de loix à l'égliſe, que celles qui ſont approuvées par l'empereur.

„ Cette eſpece de ſynode perpétuel, compoſé de douze ou quinze prélats choiſis par le prince, éloigne toute idée d'une double puiſſance dans un même royaume, & par conſéquent, toute raiſon de troubles & de ſoulévement. Les longues diviſions entre l'empire & le ſacerdoce, qui ont enſanglanté tant de pays, ne peuvent plus avoir lieu ſous l'adminiſtration d'un college de prêtres, ſoumis, comme le reſte des ſujets, à l'autorité d'un ſeul monarque. Le droit de régler la diſcipline eccléſiaſtique, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qni aſpirent aux premieres fonctions du ſacerdoce, le jugement des cauſes religieuſes, pour leſquelles on appelloit autrefois au patriarche, ſont attribués à ce tribunal. Un commiſſaire, député par la cour, aſſiſte à toutes ſes délibérations, pour empêcher qu'on n'y prenne aucune réſolution contraire aux intérêts de l'état. Chaque membre

fait

„ fait ſerment d'obéir au Czar; ce qu'on „ n'exigeoit pas du patriarche; & enfin „ par cette nouvelle adminiſtration, le „ prince ſe réſerve le droit de préſider „ ſouverainement ſur le ſpirituel comme „ ſur le temporel. Le ſynode ſacre les „ évêques qui ſont nommés par la „ cour; &, ce qu'un François doit „ trouver fort extraordinaire, ils ſont „ toujours tirés de l'état monaſtique. „ Ces prélats portent les cheveux „ longs, & laiſſent croître leur barbe, „ ainſi que les autres eccléſiaſtiques; „ mais ce qui les diſtingue des prê- „ tres ordinaires, eſt un grand bon- „ net rond, la ſoutane & le manteau „ noir, &, lorſqu'ils ſont en habit de „ cérémonie, la mitre & le bâton „ paſtoral. Ils ne ſe marient point, & „ font vœu de chaſteté auſſi long-temps „ qu'ils ſont revêtus de leur dignité; „ car elle ne leur imprime point, com- „ me parmi vous, un caractere indé- „ bile. „

Je ne reſtai à Baſiligorod, que le temps de m'acquitter de quelques commiſſions. Il n'en fut pas de même d'une autre ville, où nous nous arrêtâmes pluſieurs jours. Son nom eſt Niſenovogorod, ou la

petite Novogorod ; parce que le Czar qui la fit bâtir ſur le confluent du Volga & de l'Occa, y envoya, pour la peupler, un certain nombre d'habitants de la grande & ancienne ville de ce nom. Elle eſt défendue par une citadelle, où il y a un gouverneur à qui je fus recommandé. Cette connoiſſance, qui m'en fit faire d'autres, me procura la facilité de m'inſtruire des uſages du pays.

J'ai envie de vous parler d'abord des bains de Ruſſie, & enſuite de tout ce qui me tombera ſous la main. On ſe baigne ici de plus d'une maniere : les uns entrent nuds dans un bateau, rament juſqu'à ce qu'ils ſoient en ſueur, s'élancent dans la riviere, nagent quelque temps, & vont enſuite ſe ſécher au ſoleil. Il n'y a point de ville ni de village en Moſcovie, qui n'ait ſes bains publics & particuliers. Les deux ſexes y entrent par la même porte, ne ſont ſéparés que par des cloiſons mal jointes : & le plus ſouvent même, il n'y a entr'eux, ni rideaux ni cloiſon. Un valet avertit les paſſants, que l'eau eſt chaude & le bain prêt, comme on crie à la foire, que le ſpectacle va commencer ; mais il eſt peu de ſpectacles, à la foire

même, qui offrent des ſcenes plus indécentes. On ſe déshabille à la vue de tout le monde ; on entre nud dans le bain ; on y reſte dans le même état : en ſortant, on ſe fait verſer de l'eau froide ſur le corps ; & avant que de reprendre ſes habits ou ſa chemiſe, on va ſe ſécher devant un grand feu qui eſt allumé indiſtinctement pour tout le monde. Autrefois, lorſque les mœurs Moſcovites n'avoient encore rien perdu de leur ancienne ruſticité, on couroit nud dans les rues, au ſortir du bain ; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que les femmes même, dépouillées des voiles de la pudeur, ainſi que de leurs vêtements, ne rougiſſoient pas, & ſe faiſoient même une gloire, de ſurpaſſer les hommes dans cet excès d'immodeſtie. On les voyoit en foule s'arrêter devant les paſſants, les attaquer ou les récréer par de ſales propos, & des attitudes obſcenes.

Il eſt une autre façon de prendre le bain, qu'on regarde ici comme un remede ſûr contre les plus grandes maladies. On chauffe un four, comme pour y cuire du pain ; & quand la chaleur eſt abattue, pluſieurs perſonnes y entrent a la

fois, & s'y tiennent couchées, juſqu'à ce qu'elles ſoient toutes en ſueur; ſortant de cette étuve, elles s'étendent nues ſur une table, & ſe font fouetter avec des verges de bouleau, qui leur rendent le corps rouge comme de l'écarlate. On répete pluſieurs fois cette opération; & quelques-uns, au lieu du fouet, ſe jettent dans la riviere, ou ſe couvrent de neige ſi c'eſt en hiver, & reſtent des heures entieres dans cet état, ſans que ce paſſage ſubit d'une chaleur violente à un froid exceſſif, paroiſſe les incommoder.

Dans ce pays, où il y a plus de crédulité que de mœurs, plus de ſuperſtition que de véritable piété, vous ne ſerez pas étonnée, Madame, du culte preſqu'idolâtre qu'on rend aux images de S. Nicolas. On ne ſeroit pas en ſûreté pour ſa vie, ſi l'on paroiſſoit douter qu'il eſt venu d'Italie au port d'Archangel, ſur une meule de moulin. Les Ruſſes célebrent des fêtes en l'honneur de pluſieurs autres ſerviteurs de Dieu; mais il n'y en a point, pour qui ils aient une ſi haute eſtime, que pour leur patron. Ils croient, qu'étant né en Moſcovie, il doit avoir naturellement

plus dégards pour eux, que S. Pierre ou S. Paul, qui ne les ont jamais connus. Auſſi quiconque s'eſt enrichi par des voies iniques, penſe expier ſes fautes & calmer le ciel, en érigeant un temple au ſaint évêque : d'autres lui conſacrent une cloche ; d'autres lui élevent une ſtatue. Cette pieuſe épidémie avoit ſurtout gagné les grands, qui, plongés dans l'ignorance & la diſſolution, ruinoient leurs deſcendants, pour bâtir des égliſes & fonder des monaſteres.

Tout ce qui porte ici la figure d'un ſaint ou d'une ſainte, de Jeſus-Chriſt ou de la Vierge, en image ou en ſtatue, eſt appellé, par le peuple, *ſaint Nicolas*. Ces effigies, que les Moſcovites gardent dans leurs maiſons, ſont deſſinées, peintes, ou ſculptées très-groſſiérement. Ils diſent, quand on leur reproche cette difformité, que leurs ſaints, qui ne ſont ni vains ni glorieux, abandonnent aux femmes le fragile ornement de la beauté : cependant, lorſque ces images ſont vieilles, qu'elles commencent à s'effacer, ou qu'elles déplaiſent au poſſeſſeur, il les porte à l'ouvrier ; & pour une petite ſomme qu'il donne de retour, il en reçoit de

neuves à la place. Dans ce négoce, on ne dit pas le mot : le vendeur repouſſe l'acheteur ſans parler, juſqu'à ce qu'il lui ait préſenté le prix qui lui convient. Ce commerce ſe nomme ſimplement *échange* ; les mots de *vente* & d'*achat* n'étant ni aſſez reſpectueux, ni aſſez décents pour les choſes ſaintes. Il y a, dans les grandes villes, un marché particulier pour cet eſpece de trafic, où s'obſerve le plus grand ſilence, & tout ſe paſſe en ſcenes muettes. Lorſqu'on juge que les images ſont abſolument hors de ſervice, on les met dans la riviere, afin que le courant de l'eau les emporte ; ce ſeroit manquer de reſpect, que de les y jetter. On y attache une petite piece d'argent, en leur diſant : *Adieu, frere.* D'autres les enterrent dans un cimetiere ou dans un jardin.

Quand le feu prend à une maiſon ou à une égliſe, le premier ſoin eſt de ſauver les ſaints Nicolas ; & s'il arrive que l'égliſe & les images ſoient brûlées, on dit ſimplement qu'elles ſont montées, pour marquer qu'elles n'ont diſparu ſur la terre, que pour être tranſportées dans le ciel.

Autrefois chacun avoit ſon S. Nicolas

dans l'égliſe ; les gens riches l'ornoient de ce qu'ils poſſédoient de plus précieux ; & il n'étoit pas permis de reprendre ce qu'on lui avoit offert volontairement. Une femme, dans un état d'opulence, avoit donné au ſien un ornement de pierreries. Se trouvant enſuite dans la miſere, elle lui repréſenta ſa ſituation ; lui demanda la permiſſion d'en détacher quelques diamants, & prenant ſon ſilence pour un conſentement, lui ôta un rubis. Un prêtre, qui étoit là par hazard, & qu'elle ne voyoit pas, regarda cette action comme un ſacrilege, & courut en avertir la juſtice qui fit couper la main à cette malheureuſe.

On eſt aujourd'hui moins ſévere : on peut, ſans conſéquence, orner ſon S. Nicolas, l'enrichir de joyaux, & le dépouiller dans le beſoin : mais pauvre ou riche, nud ou habillé, les Ruſſes n'en ont pour lui, ni moins d'eſtime, ni moins de vénération : chaque maiſon, chaque appartement a le ſien, ſans lequel ils croient ne pouvoir pas faire leurs prieres. En entrant dans une chambre, vous ne les entendez pas dire une parole, qu'ils ne l'aient découvert des yeux ; s'ils ne le trouvent point, ils de-

mandent : *Où eſt le Dieu ?* Dès qu'ils l'apperçoivent, ils lui font une profonde révérence, en lui diſant : *Dieu ait pitié de moi :* GOSPODI POMILUI. Ils ſe tournent enſuite vers la compagnie, & la ſaluent. Dans les maiſons, l'image du ſaint eſt pendue près de la fenêtre, avec un cierge, ou une lampe. Dans les rues, il y en a d'expoſées à la dévotion publique. La plupart ſont dans des caiſſes vitrées, ſur les portes de la ville ou d'une égliſe, ou dans un carrefour. On s'arrête, en paſſant, pour leur faire des génuflexions & des ſalutations accompagnées d'autant de ſignes de croix.

Les Moſcovites attribuoient à leurs images le don des miracles. Les prêtres & les moines avoient grand ſoin de les entretenir dans cette crédulité ; elle étoit pour eux une ſource d'offrandes inépuiſable. On les entendoit dire quelquefois, quand les proviſions commençoient à leur manquer : Il eſt temps de faire des miracles. Deux prêtres d'Archangel ayant, par leurs fourberies, amaſſé une certaine ſomme, allerent ſe divertir au cabaret. Voulant enſuite partager leurs profits, & n'étant pas d'accord, il s'éleva une diſpute, dans la-

quelle ils ſe reprocherent mutuellement leur impoſture, & s'en donnerent des preuves réciproques. Le magiſtrat en fut averti ; leur fit rendre l'argent, & les condamna à trente coups de fouet.

Le feu Czar défendit que déſormais aucune image ne fît des miracles ; & il eut plus de peine à ſe faire obéir des prêtres que des ſaints. Il ordonna auſſi que chaque particulier garderoit le ſien ; car autrefois on ſe les prêtoit alternativement ; & tel, qui n'obtenoit rien de ſon image, avoit recours à celle de ſon voiſin. Le ſaint à qui on ſuppoſoit le plus de crédit, étoit auſſi le plus recherché. Ce n'étoit cependant pas toujours le plus puiſſant ; mais il avoit la vogue ; on vouloit en eſſayer, comme ces maris qui quittent une jolie femme pour une laideron à la mode. Depuis la défenſe du Czar, chacun garde ſon dieu pénate, ou ne le prête qu'en ſecret à ſon ami.

La principale & la plus célebre de toutes les images de la Ruſſie eſt une effigie de la ſainte Vierge, peinte par S. Luc. Ce portrait, s'il étoit réellement l'ouvrage du ſaint évangéliſte, ne donneroit pas une grande idée de ſon talent

pour la peinture. Mais on lui en attribue un autre d'un meilleur goût, qui ſe trouve à Rome dans l'égliſe des peintres. Les Moſcovites ſont perſuadés que le leur eſt le véritable, & que tant qu'il reſtera à Moſcow, leur empire ne peut manquer d'être heureux & floriſſant. Auſſi ne ſont-ils pas moins ſoigneux de le conſerver, que l'étoient les Troyens de ne pas laiſſer enlever leur ſtatue de Pallas. Ils croient que toutes les victoires du dernier Czar étoient dûes à cette image, & que, le jour de la défaite de Charles XII, elle avoit le viſage plus rouge qu'à l'ordinaire. On brûleroit ici un homme qui oſeroit contredire cette opinion. Que ſeroit-ce, ſi, comme un autre Ulyſſe, on entreprenoit de leur ravir ce nouveau *Palladium ?*

La premiere choſe qu'on apprend ici aux enfants, c'eſt de faire des inclinations & des révérences devant les images des ſaints ; on ne leur donne point à manger, qu'ils ne ſe ſoient acquittés de ce devoir, & n'aient bégayé le *Goſpodi*. Les prêtres inſpirent au peuple tant de confiance en ces effigies, qu'il n'a recours qu'à elles dans ſes malheurs. Un habitant de cette ville,

ayant le feu dans ſa maiſon, préſenta ſon S. Nicolas devant les flammes, & le pria d'en arrêter le progrès. Comme le feu continuoit, il y jetta ſon image, & lui dit : " Puiſque tu ne veux pas me » ſecourir, tire-toi d'affaire comme tu » pourras ». Dans les dernieres guerres avec les Suédois, ceux-ci entrerent dans les maiſons des Ruſſes, & n'y trouvant que des images, s'aviſerent de les emporter. Les Moſcovites coururent après, & donnerent tout leur or pour ravoir leurs ſaints Nicolas. Mais quelques Ruſſes m'aſſuroient derniérement, qu'il avoit beaucoup perdu de ſon crédit, ſur-tout à Moſcow, depuis la canoniſation d'un nouveau ſaint, dont la réputation n'a pas encore percé dans les provinces éloignées. S. Démitri, évêque de Roſtof, mis au nombre des bienheureux, par le ſynode, ſous le regne d'Eliſabeth, jouit de la conſidération que donne toujours la nouveauté, & a fort augmenté les revenus des eccléſiaſtiques.

Les impoſtures des prêtres & des moines me conduiſent, Madame, à vous parler d'eux avec plus de détail. Il ſuffit de ſavoir lire & écrire, & d'épou-

ſer une perſonne vierge, ou jugée telle, pour être admis au ſacerdoce. Un prêtre qui trouveroit ſon épouſe déflorée la premiere nuit de ſon mariage, ſeroit obligé de faire divorce avec elle, ou de quitter la prêtriſe. Il doit s'abſtenir de dire la meſſe, les jours qu'il couche avec ſa femme. S'il devient veuf, il ne peut plus célébrer; & s'il ſe remarie, il rentre dans l'ordre des laïques, & ſe fait marchand, ſoldat ou artiſan. Les *Popes*, c'eſt le nom que les Moſcovites donnent à leurs prêtres, ſont diſtingués, principalement des ſéculiers, par la calotte que l'évêque leur met ſur la tête en les ſacrant. Tout leur mérite réſide dans ce bonnet: comme ils ſont ſujets à s'enivrer, qu'ils prennent querelle & ſe battent ſouvent avec la populace, il n'eſt pas défendu de les bien roſſer, pourvu que l'on reſpecte la ſainte calotte. L'uſage alors eſt de la leur ôter ſubtilement, de la baiſer, de la poſer à terre, &, quand ils ont été bien battus, de la reprendre, de la baiſer de nouveau, & de la replacer reſpectueuſement ſur leur tête. Si malheureuſement quelque coup de bâton tomboit ſur le bonnet, on ſeroit puni ſévérement; il eſt donc

très-important, pour le Pope qui ſe bat, de conſerver ſa calotte, &, pour ſon adverſaire, de la lui eſcamoter. Le même crocheteur qui, la veille, a bien étrillé un prêtre dans un cabaret, lui demande le lendemain ſa bénédiction. Ainſi l'on voit des peuples accabler leurs idoles de préſents ou d'injures, ſelon les raiſons qu'ils croient avoir de s'en louer ou de s'en plaindre.

Les évêques & les ſimples prêtres ajoutent ici à leurs revenus eccléſiaſtiques, l'avantage de vendre toutes les charges, les dignités & les graces qui dépendent de leur miniſtere. Ce trafic eſt auſſi public en Moſcovie, que celui de toute autre marchandiſe. Le métropolitain vend aux évêques, l'évêque aux prêtres, & le prêtre à tous ceux qui veulent acheter de lui.

Par un réglement fait ſous le regne de Pierre le Grand, il eſt défendu à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfants au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyranniſe la paroiſſe. On ne connoît point en Ruſſie tous ces abbés à ſimple tonſure, qui forment en France, & ſur-tout

à Paris, un état mitoyen entre les prêtres & les laïques. L'état eccléſiaſtique ne jouit pas d'une aſſez grande conſidération en Moſcovie, pour en uſurper la livrée, & croire que cet habit donne plus d'accès dans les bonnes maiſons.

Les Ruſſes regardent la prédication comme une ſource d'erreurs, & diſent que, par ſon moyen, les héréſies ſe répandent. Auſſi prêche-t-on ici fort rarement, & ſeulement les jours de fête à la cour, ou dans les cathédrales. Et que diroient en effet, dans une chaire, des prêtres ignorants & crapuleux, dont on n'exige, pour toute diſpoſition au ſacerdoce, que d'avoir aſſez de poitrine pour prononcer dix à douze fois le *Goſpodi*, ſans prendre haleine ?

La multitude des couvents de l'un & de l'autre ſexe, eſt innombrable en Moſcovie, & on y ſuit preſque par-tout la regle de S. Baſile. Ce n'eſt ni la dévotion, ni l'eſprit de mortification & de pénitence, qui peuple les monaſteres. L'indigence, la vieilleſſe, les infirmités, les déſagréments du mariage, l'amour de l'oiſiveté, y conduiſent preſque tous ceux qui les habitent. Leur vie, en gé-

néral, eſt aſſez auſtere : on n'y mange jamais de viande ; le poiſſon & les légumes ſont la nourriture ordinaire ; & il eſt des jours dans la ſemaine, & des temps dans l'année, où le vin, la biere, l'eau-de-vie, l'hydromel, ſont défendus : la boiſſon principale eſt de l'eau commune, mêlée de levain. Les moines aſſiſtent réguliérement à l'office, & ſont aſſez contenus dans l'intérieur de leurs maiſons ; mais ils ſavent s'en dédommager quand ils en ſortent. Ils mangent & boivent tout ce qu'ils trouvent, s'enivrent avec le premier venu, ſe battent avec la canaille, traverſent les rues tout couverts de boue, & rentrent dans leur couvent, hués & baſſoués par la populace. Il n'y a que deux ou trois prêtres dans chaque monaſtere, y compris le ſupérieur ; les autres peuvent à peine lire ; & ſur dix, il n'y en a pas deux qui ſachent l'oraiſon dominicale, les commandements de Dieu, ou le ſymbole des apôtres. Cette ignorance groſſiere ne diminuoit rien du reſpect des anciens Czars pour tout l'ordre monaſtique. Le croiriez-vous, Madame, Pierre Alexiowits a été le premier qui

ait osé mettre des impôts * sur les couvents, dans un pays où l'argent a toujours été plus nécessaire que les monasteres.

Une autre espece d'hommes, très-nombreuse en Russie, sont les hermites. Ils se bâtissent des chapelles dans les bois, habitent des cavernes, & vivent d'aumônes. Me promenant à quelques lieues de cette ville, j'en vis un qui demeuroit dans le creux d'un rocher depuis plus de quarante ans. Il me raconta qu'ayant été pris par les Tartares, & vendu à des Turcs, il avoit trouvé moyen de se sauver & de retourner à son hermitage. Il étoit vêtu d'une robe de bure : les cheveux, entiérement négligés, lui pendoient jusqu'au milieu du dos, & lui couvroient le visage, de maniere qu'on ne pouvoit le voir, sans les éloigner avec la main. Il avoit sur la poitrine une grande croix de fer, qui pesoit plus de quatre livres.

---

* L'Impératrice régnante en 1768 a plus osé que le Czar Pierre ; elle a réduit tout le clergé à de simples pensions, & l'excédent de ses revenus est employé à des usages utiles.

On comptoit autrefois en Ruſſie preſqu'autant de religieuſes que de moines : les unes étoient des femmes qui avoient quitté leurs maris, ou en avoient été abandonnées ; les autres, des veuves retirées, ou des filles conſacrées au célibat. Toutes, en général, ſe montroient aſſez peu ſcrupuleuſes ſur l'obſervation de leurs regles. Elles recevoient des hommes dans leurs maiſons, ſortoient ſi tôt qu'elles avoient aſſiſté à l'office, & ne rendoient compte à perſonne de leur conduite. Quelques-uns de ces abus ſubſiſtent encore, malgré les beaux réglements & les ſages inſtitutions de Pierre I, pour la réforme des couvents d'hommes & de femmes. Il avoit d'abord ordonné qu'on n'entreroit dans l'ordre monaſtique qu'à cinquante ans ; mais cet article ne pouvoit ſubſiſter dans un pays où les évêques doivent être tirés du corps des moines : comment, à cet âge, former un Ruſſe pour l'épiſcopat ? Il fut donc ſtatué qu'à trente ans, mais jamais au-deſſous, on pourroit s'engager dans l'état religieux ; encore y mit-on bien des reſtrictions : défenſe aux militaires, aux cultivateurs, & à quiconque eſt au ſervice de l'état,

de ſe ſouſtraire à la ſociété pour ſe renfermer dans un cloître. Un homme marié ne peut plus être reçu dans un monaſtere, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'aient point d'enfants. Pour détruire l'oiſiveté monacale, Pierre le Grand ordonna le travail des mains, & ramena l'ordre monaſtique à ſa premiere inſtitution. Les femmes ne s'engagent qu'à cinquante ans; juſques-là elles peuvent toujours ſe marier; & loin de les retenir, comme parmi nous, dans une affreuſe captivité, on les exhorte, au contraire, à n'y pas enſevelir les générations nombreuſes dont elles peuvent être meres.

Les autres articles de l'ordonnance de l'empereur, portent « que la princi-
„ pale occupation des moines doit être
„ de ſervir les pauvres; que les ſoldats
„ invalides ſeront répartis dans les cou-
„ vents; qu'il y aura des religieux pré-
„ poſés pour avoir ſoin d'eux; que les
„ plus robuſtes cultiveront les terres ap-
„ partenant au monaſtere. Il preſcrit la
„ même choſe dans les maiſons de filles;
„ les plus fortes auront ſoin des jardins;
„ les autres ſerviront les filles & les

„ femmes malades qu'on y apportera „ des environs du couvent „. Il entre dans les plus petits détails de ces différents ſervices ; il deſtine quelques monaſteres de l'un & de l'autre ſexe à recevoir les orphelins & à les élever ; & il ſemble, a dit quelqu'un, en liſant cette ordonnance, qu'elle ſoit à la fois l'ouvrage d'un miniſtre d'état, & d'un pere de l'égliſe.

Non content de réformer les nouveaux moines, le Czar entreprit encore de rendre les anciens ridicules & mépriſables. Il en vouloit ſur-tout à ceux de la communion Romaine, & plus encore à ce que nous appellons le *haut clergé*. Il créa pape un de ſes fous, lui donna des cardinaux de la même eſpece, leur fit célébrer un conclave ; & la farce finit par faire épouſer au ſouverain pontife, qui avoit plus de quatre-vingt-dix ans, une femme de ſon âge. Quatre begues étoient venus en faire la demande ; des vieillards décrépits conduiſoient la mariée ; quatre hommes, d'une groſſeur monſtrueuſe, ſervoient de coureurs. Le hurlement des ours, qu'on piquoit avec des pointes de fer, formoient la muſique. Un prêtre

ſourd & aveugle donna la bénédiction nuptiale : le repas de noce, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut analogue à cette bouffonnerie. Le but du Czar étoit de venger une foule de rois que les papes ont détrônés, & d'inſpirer à ſes peuples du mépris pour une dignité qui s'eſt arrogé le droit de diſpoſer des empires.

J'ai commencé, Madame, à vous parler de la ville de Niſenovogorod. Parmi des maiſons de bois, eſt une grande égliſe bâtie de pierre, ſurmontée de cinq dômes peints en vert, décorés d'un vernis très-éclatant, & terminés par de grandes croix. De l'autre côté de la riviere, eſt un gros village appartenant aux Strogonof, qui, des plus riches négociants de la Ruſſie, ſont devenus une famille noble & conſidérable dans l'état. Les vivres y ſont très-abondants, & ſe vendent au plus bas prix. Un mouton ordinaire ne coûte pas plus de douze ou quinze ſous, deux canards un ſou, trois ſous une poularde, le cent d'œufs cinq ſous, un denier la livre de pain, & le reſte à proportion.

C'eſt un ſpectacle ſingulier de voir

comme les pauvres ſe tiennent devant les cabarets à eau-de-vie. Je m'y arrêtois des heures entieres à conſidérer leurs folies & leurs extravagances, lorſque la liqueur commençoit à leur monter à la tête. Il ne leur eſt pas permis d'entrer dans le cabaret : il y a, devant la maiſon, une table ſur laquelle ils mettent leur argent, & on leur meſure la quantité de liqueur qu'ils demandent. On la tire d'un grand chaudron avec une cuiller de bois, & on la verſe dans une taſſe de même matiere. Ils ſont ſervis par deux perſonnes qui ne font autre choſe du matin au ſoir ; l'une reçoit l'argent, & l'autre fournit la boiſſon. Les femmes y vont comme les hommes, & s'enivrent de même. J'étois réduit à me procurer ces petits amuſements, dans un pays où l'on n'en trouve point d'autres.

Je paſſerai rapidement ſur toutes les villes qui s'offrirent à nous, juſqu'à notre arrivée dans la capitale. Nous quittâmes le Volga pour ſuivre l'Occa, & ne fîmes qu'entrevoir la ville de Moruma, où ſe fait, dit-on, le meilleur pain de toute la Ruſſie. Kaſſimof, que nous apperçûmes enſuite, étoit autrefois la

réſidence d'un prince Tartare, dont la famille a embraſſé le Chriſtianiſme, & a retenu le nom de cette ville. On y trouve encore quelques Tartares Mahométans, auxquels on permet l'exercice de leur religion. Péreſlaw eſt la capitale de la province de Réſan, & le ſiege d'un archevêque. Kolumna eſt auſſi une ville épiſcopale, à une demi-lieue de laquelle nous entrâmes dans la riviere de Moſca, qui donne ſon nom à la capitale & à toute la Moſcovie. Non loin de-là eſt un grand étang, où Pierre I fit conſtruire, au commencement de ce ſiecle, un canal pour ouvrir une communication entre le Don & la mer Baltique. Le prince lui-même en examina tout le terrein; & ce grand ouvrage fut fait ſur le modele de celui du Languedoc, autant que la diſpoſition des lieux put le permettre. Cette jonction eſt d'autant plus importante, qu'elle donne également aux Ruſſes un libre paſſage pour trafiquer ſur la mer Noire, & en Perſe par le Volga & la mer Caſpienne.

Je ſuis, &c.

A Moſcovv, ce 4 mai 1747.

LETTRE LXXXVI.

SUITE DE LA RUSSIE.

LA ville de Moſcow, qui fut long-temps la capitale de l'empire de Ruſſie, a perdu cet avantage, depuis que la cour impériale a établi ſa principale réſidence à Pétersbourg. A une certaine diſtance, il y a peu de villes au monde qui forment un plus beau coup d'œil, par la multitude de ſes tours, de ſes clochers, de ſes dômes dorés, &c. Elle eſt ſituée ſur une éminence, & domine ſur une belle plaine, parſemée de bois, de monaſteres & de maiſons de plaiſance. La riviere de Moſca, qui lui donne ſon nom, la traverſe preſque par le milieu, & ſe jette dans le Volga; ce qui ouvre une communication avec toutes les provinces méridionales de la Ruſſie, & même avec la Perſe, & cette ſituation la rend très-propre pour le commerce.

Moſcow ne fut d'abord qu'un aſſemblage de cabanes, conſtruites par des malheureux qui fuyoient la fureur des

deſcendants de Gengis-Khan. Ses rues ſales, étroites & irrégulieres, ſe reſſentirent long-temps de ſa premiere origine, & ſes habitants, de leur ancienne ruſticité. Dans un pays où les arts ſont ignorés, il eſt rare que les mœurs ſe perfectionnent.

La ville a trois lieues de tour, & douze portes, entre leſquelles ſont élevées, de diſtance en diſtance, des tours jointes aux murailles. Elle eſt diviſée en quatre parties, dont trois ſont enfermées l'une dans l'autre, comme dans un cercle, & environnées de murs. Celle du milieu comprend le vieux palais des Czars, nommé *Cremelin*. Pierre le Grand y a fait conſtruire des fortifications, & ce quartier peut contenir une garniſon de dix-huit à vingt mille hommes. Le palais ſeul formeroit une ville ordinaire : il a été bâti par des architectes Italiens, dans le goût gothique, qui étoit alors celui de toute l'Europe. Les maiſons des particuliers n'étoient que de bois ; & c'eſt à quoi ſe réduiſit long-temps toute l'architecture Moſcovite. La grande égliſe du Cremelin eſt vaſte, & d'une conſtruction fort groſſiere : il en eſt une autre, dédiée

à

à ſaint Michel, où ſont les tombeaux des grands ducs de Ruſſie & des Czars : à côté eſt une abbaye de filles, qui renferme ceux de leurs épouſes. C'eſt un édifice ancien & maſſif, couvert de cuivre doré, & accompagné de neuf tours. Le tréſor de cette maiſon eſt d'une grande richeſſe, & ſe montre par curioſité, comme celui de S. Denis, mais avec moins d'emphaſe. On ſe contente de croire, & de dire auſſi affirmativement qu'à Argenteuil, qu'on y conſerve la robe de Jeſus-Chriſt. J'ignore de quelle maniere la premiere eſt arrivée en France; mais voici l'hiſtoire de celle de Moſcow. On prétend que, lorſqu'elle fut tirée au ſort, le jour de la mort du Sauveur, elle échut à un ſoldat Géorgien, qui la porta dans ſon pays, & en fit préſent à ſa ſœur. Celle-ci la garda toute ſa vie, & obtint, en mourant, qu'on l'enterrât avec elle. Il ſortit auſſi-tôt de ſon tombeau un grand arbre, pour lequel on eut une extrême vénération. Dans la ſuite, les Perſans s'étant emparés de la Géorgie, leur roi entendit parler de ce tombeau, le fit ouvrir, en tira cette robe, & l'emporta en Perſe. Il envoya

quelque temps après, une ambaſſade en Ruſſie, & fit préſent de cette relique au grand duc qui venoit d'embraſſer le Chriſtianiſme. Les Moſcovites, voulant s'aſſurer ſi c'étoit effectivement la vraie robe, firent aſſembler les ſourds, les aveugles, les boiteux, & tous les malades du pays, ne doutant pas que ſi c'étoit réellement celle qu'avoit portée le Sauveur du monde, elle ne leur procurât une prompte guériſon. L'effet ſuivit leur eſpérance ; & depuis ce temps, on a toujours conſervé ce ſacré & précieux vêtement, pour s'en ſervir en pareil cas. Il eſt placé dans un lieu, d'où il ne ſort jamais ſans un ordre exprès des Czars, comme la châſſe de Ste. Geneviève à Paris, ſans un arrêt du Parlement.

Parmi les effets rares du tréſor de S. Denis, on montre ſur-tout les anciennes couronnes de nos rois : à Moſcow, ce ſont les vieux bonnets des patriarches, que l'on expoſe à la curioſité & à la vénération des peuples. J'en ai vu ſept ou huit, garnis d'or, de perles & de diamants ; on nomme les pontifes qui les ont portés ; on montre les croix, les ceintures, les robes, les étoles, qui leur ont ſervi dans les proceſſions, dans

les cérémonies publiques, à certaines fêtes. On conſerve & l'on fait voir juſqu'aux peignes dont ils ont fait uſage.

L'égliſe, qui renferme ce tréſor, eſt quarrée, & a près de cent pieds de longueur. La voûte en eſt ſoutenue par quatre grands piliers ; & ce bâtiment eſt rempli de ſaints & de reliques dans le goût des précédentes. A côté du grand autel, eſt cette image de la Vierge, qu'on croit être l'ouvrage de S. Luc. Je le répete, Madame, à juger de ſes talents par les portraits qu'on lui attribue, ce ſaint ne devoit pas être un habile peintre. Le tableau eſt dans une niche, ſous laquelle il y a un ſiege ; & la Vierge a ſur la tête une couronne enrichie de pierreries, avec un collier de perles, qui pend ſur ſa robe. Son viſage eſt fort brun, & preſque noir ; je ne ſais ſi c'eſt l'effet du temps, de la fumée des cierges, ou du goût de l'artiſte.

On voit dans l'enceinte du Cremelin, pluſieurs autres égliſes ou monaſteres, & ſur-tout une tour fort haute, nommée *le grand Jean*, dans laquelle étoit cette fameuſe cloche, qui paſſoit pour la plus groſſe de l'univers. On prétend qu'elle peſoit plus de cent ſoixante mille

livres ; qu'elle avoit dix-neuf pieds de hauteur, dix-huit de diametre, & cinquante-quatre de circonférence dans ſa plus grande largeur. Elle tomba & ſe fendit, en 1701, dans un incendie ; & on la voyoit encore en 1736. On montre auſſi dans le Cremelin, l'ancien palais du patriarche, avec ſa bibliotheque ; la grande ſalle où l'on donnoit audience aux ambaſſadeurs étrangers ; les édifices où ſe tenoient les cours de judicature ; la maiſon du tréſor, l'arſenal, le magaſin des poudres, &c.

Il eſt un autre quartier de Moſcow, appellé *la ville Chinoiſe*, du nom des marchandiſes qui y arrivent de la Chine. On y voit de belles places pleines de boutiques, une école militaire, l'hôtel de la monnoie, l'imprimerie, la bibliotheque & l'apothicairerie impériale, dont le bâtiment eſt ſuperbe. Elle coûte tous les ans plus de ſoixante mille roubles d'entretien, & fournit les armées & preſque toutes les villes de Ruſſie de drogues médicinales. Dans une des grandes places de la ville Chinoiſe, ſe tient tous les jours le marché le plus fréquenté. Les boutiques y ſont diſpoſées ſelon les effets

qu'on y étale. Il y en a d'autres dans des lieux couverts, pour ceux qui vendent des draps, des étoffes de ſoie, des ouvrages d'or, des pelleteries, &c. Les ouvriers & les petits marchands y ont, comme les autres, des rues particulieres; & chaque profeſſion a ſon quartier ſéparé.

Ce qu'on appelle ici *la cité royale*, eſt également environné de murailles & de foſſés. Les grands y ont leurs hôtels, le prince ſes écuries; c'eſt le quartier des boucheries, des greniers à ſel, & des cabarets. Il en eſt un autre où l'on vend le bois, & des maiſons toutes faites, qu'on démonte, & qu'on tranſporte où l'on veut. Je ne parle ni des fauxbourgs, où il y a des édifices plus beaux que dans la ville même, ni d'un grand nombre de monaſteres de l'un & de l'autre ſexe, entourés de murs qui renferment des égliſes & d'autres bâtiments.

Le Czar Théodore, frere aîné de Pierre le Grand, avoit ſi fort à cœur l'embelliſſement de Moſcow, que pour encourager les principaux de ſa cour à bâtir, il leur avançoit de l'argent, & leur fourniſſoit des matériaux. En conſtruiſant une nouvelle capitale, Pierre I,

dont les ſoins s'étendoient à tout, ne négligeoit pas l'ancienne métropole. Il la fit paver en partie, l'orna de pluſieurs édifices, y forma des manufactures. C'eſt ſous ſon regne, que le prince Gallitzin, l'un de ſes miniſtres, fit conſtruire ſur la Moſca, un pont de pierre, le premier qui ait été bâti en Ruſſie. Ce même monarque a inſtitué dans cette ville, trois colleges gouvernés par des moines Grecs, qui y enſeignent les humanités, les mathématiques & la marine; toutes choſes qui ne devroient pas être du reſſort des moines. La Czarine Anne y établit une académie pour l'éducation de la jeune nobleſſe, des caſernes pour la garniſon, des atteliers & des magaſins pour la fabrication & la conſervation des étoffes. On parle d'y fonder une univerſité & une chaire de langue françoiſe. (a)

Une des grandes curioſités de Moſcow, eſt de voir, au mois de Décembre, plus de deux mille maiſons ſur la

(a) L'univerſité exiſte actuellement; & c'eſt M. Raoult qui a le premier occupé cette chaire, ſous le titre de Profeſſeur de belles-lettres françoiſes.

glace, habitées par des marchands étrangers qui s'y rendent de toutes parts; quoique le commerce ſoit fort diminué depuis la fondation de Péterſbourg.

Les bains publics ſont preſque tous bâtis ſur le bord de la riviere, & chauffés par des poëles à un degré inſupportable. Ici, comme dans toute la Ruſſie, les hommes & les femmes y entrent pêle-mêle; & ce mêlange, par la grande habitude qu'ils ont de ſe voir nuds, paroît ne faire ſur eux aucune impreſſion. Il y a quelques jours que, pour voir paſſer un enterrement, toutes les femmes ſortirent du bain, & vinrent s'appuyer contre les paliſſades qui environnent l'enclos. Les planches, à moitié pourries, plierent ſous le poids de la multitude, & laiſſerent voir plus de cent femmes toutes nues, renverſées les unes ſur les autres. Ce ſpectacle, qui auroit attiré tout Paris, ne ſembla pas même avoir troublé l'enterrement.

On voit ici plus de ſix cents égliſes, couvents ou chapelles. La ſtructure intérieure en eſt ronde, comme plus favorable pour entendre le chant des prêtres. Quoique la ville ſoit très-peuplée, car elle contient près de cinq cents

mille ames, on n'y compte pas plus de trois cents carroſſes ; mais il y a une infinité de petits charriots qui, pour peu de choſe, vous voiturent d'un lieu à l'autre. Les rues ſont, en quelques endroits, preſque toutes couvertes de poutres ; de ſorte que les chemins y ſont impraticables, ſur-tout lorſqu'il ne gele pas.

Les environs de Moſcow ſont délicieux, & produiſent aſſez de fruits. Les perſonnes riches y poſſedent des maiſons de campagne fort agréables pour un pays, où tout l'agrément n'eſt encore que dans l'utile. Au lieu de jets d'eau & de caſcades, ils ont de grands viviers remplis de poiſſons ; & c'eſt en cela principalement, que conſiſte la magnificence de ces maiſons de campagne : quand des amis leur rendent viſite, ils jettent d'abord les filets, & tirent, en leur préſence, tout le poiſſon dont ils veulent les régaler.

Rien n'approche de la beauté des monaſteres bâtis hors des murs de Moſcow : l'un eſt conſtruit ſur le modele du ſaint Sépulchre de Jéruſalem ; &, ſi l'on en croit la tradition, le Czar Jean Baſilowitz fit crever les yeux à l'architecte qui a donné le plan de l'égliſe,

de peur qu'il n'en fît une ſemblable. Il en eſt un autre à un quart de lieue de la ville, habité par plus de trois cents religieuſes. Je ne vous parle pas des maiſons de plaiſance des Czars, à peine dignes de loger les commis de nos ſous-fermiers.

On cueille dans les bois qui ſont aux environs de Moſcow, certaines groſeilles que nous ne connoiſſons point en France, & qui ont une petite aigreur aſſez agréable. On les mange avec du ſucre, comme des fraiſes; & l'on en fait une ſorte de limonade, qu'on dit être très-bonne pour les malades. Ce fruit croît à l'ombre, ſous des arbres, par toute la Ruſſie: les feuilles en ſont vertes, en hiver comme en été; & il mûrit au mois de Juillet. Il eſt une autre eſpece de groſeilles, à-peu-près comme les nôtres, mais qui ne s'élevent pas plus d'un pied au-deſſus de la terre. Les habitants en mettent dans des tonneaux qu'ils rempliſſent d'eau froide, les y laiſſent tout l'été, & en tirent une boiſſon qu'ils trouvent très-rafraîchiſſante. Ce pays produit auſſi beaucoup de légumes: les plus communs ſont les choux, dont les pauvres

ſe régalent deux fois par jour ; les concombres, qui ſe mangent comme des poires, & ſe gardent toute l'année ; l'ail, dont les Moſcovites ſont grands amateurs, & renvoient l'odeur d'une maniere fort déſagréable; le raifort, avec lequel ils font d'aſſez bonnes ſauces, en gras & en maigre, pour la chair & le poiſſon : les aſperges enfin & les artichauts ; mais il n'y a que les étrangers qui en mangent. Ces mêmes étrangers ont apporté & ont appris aux Ruſſes à cultiver les choux-fleurs, les carottes, les panais, les bettes-raves, le céleri, & diverſes ſortes de ſalades qui leur étoient inconnues, & qu'ils ont préſentement en grande quantité. On a ici, en général, les mêmes fruits, les mêmes légumes, les mêmes plantes qu'en France ; mais la qualité n'en eſt pas ſi bonne. Les fleurs y ſont rares; & l'eſpece en eſt médiocre.

C'eſt principalement à Moſcow, Madame, qu'un voyageur doit étudier, & peut connoître les mœurs Ruſſes. Cette ville eſt à la Moſcovie, ce que Nanking eſt à la Chine, dont elle fut long-temps la capitale. Les familles riches & anciennes, que le dégoût ou

la diſgrace éloigne de la cour, y ſont d'ordinaire leur réſidence ; & c'eſt-là, par conſéquent, que ſe conſerve, dans ſa plus grande intégrité, le caractere nationnal. Il eſt vrai que, depuis l'avénement de Pierre le Grand à la couronne ; depuis que ce prince, qui avoit tout à créer dans ſon pays, pour en faire un état policé, conçut & exécuta le projet d'aller recueillir, parmi les peuples civiliſés, les connoiſſances utiles, pour en enrichir ſes ſujets ; depuis qu'ouvrant les barrieres de ſon empire, que la ſuperſtition & la barbarie avoient fermées aux étrangers, il y attira une colonie de gens de mérite, qui y apporterent le flambeau de l'expérience & les tréſors du génie, les manieres Ruſſes commencerent à prendre, ſur-tout chez les gens de condition, un air de politeſſe qu'elles n'avoient pas ſous les regnes précédents. Toutes les parties du gouvernement, la guerre, la marine, les finances, le commerce ; tous les ordres de l'état, les grands, la nobleſſe, le clergé, le peuple, éprouverent alors ces changements heureux, dûs aux ſoins infinis, & aux immenſes travaux de ce monarque. Du haut de ſon trône, il

enviſagea ſa nation enveloppée des ténebres de la barbarie ; il gémit de voir ſes ſujets, & lui-même, dans l'abyme de l'ignorance, ſans arts, ſans connoiſſances, privés de la lumiere qui éclairoit le reſte de l'Europe, & regardés par elle comme des ſauvages d'un autre monde, dont on connoiſſoit à peine le nom & les mœurs groſſieres.

Cette ruſticité étoit, pour ainſi dire, conſacrée par les loix du pays. Si quelqu'un montroit de l'induſtrie, & faiſoit uſage de ſa raiſon, il étoit auſſi-tôt accuſé d'héréſie par le clergé, & pourſuivi comme magicien par le peuple. Un chirurgien Hollandois, qui s'étoit établi à Moſcow, s'aviſa un jour de jouer du luth dans ſa chambre. Quelques Ruſſes s'arrêterent au ſon de cet inſtrument, & regarderent par le trou de la ſerrure. Ayant vu un ſquelette pendu à la muraille, & agité par le vent qui venoit de la fenêtre, ils en furent effrayés, & publierent par-tout, que le chirurgien étoit un ſorcier, qui faiſoit remuer un ſquelette au ſon de ſon luth. Cet événement étant parvenu aux oreilles du Czar & du patriarche, on envoya d'autres perſonnes vérifier le

fait. Ceux qui furent chargés de cette commiſſion, ajouterent qu'ils avoient vu le ſquelette danſer au ſon de l'inſtrument ; & cette affaire fut regardée comme très-grave. On aſſembla le conſeil ; on délibéra ; on décida que le Hollandois étoit un magicien ; & on le condamna au feu, avec le prétendu danſeur. Il eut beau dire qu'il n'y a point de chirurgien en Europe, qui n'ait chez lui un ſquelette pour apprendre la conſtruction du corps humain, tout ce qu'il put obtenir, en employant le crédit de ſes amis, fut de faire commuer la peine de mort en banniſſement ; le danſeur fut traîné par les rues, & brûlé en place publique.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt la bonne opinion qu'avoit de lui-même ce peuple barbare, & ſon mépris pour les étrangers. Il étoit perſuadé qu'il falloit être né en Ruſſie, pour avoir du mérite ; & il le faiſoit conſiſter principalement dans l'art de mentir & de tromper avec adreſſe. Il avoit auſſi la plus grande confiance dans l'eſprit & les lumieres de ſon ſouverain. Quand il y avoit quelque choſe que les Ruſſes ne comprenoient point, ils diſoient, par une

eſpece de proverbe : " Il n'y a que Dieu „ & le Czar, qui puiſſent ſavoir cela „. Le Czar étoit leur oracle, & le plus ſouvent leur tyran. Un affreux deſpotiſme les retenoit dans le plus vil & le plus dur eſclavage ; le prince diſpoſoit, ſuivant ſon caprice, de leurs biens & de leurs vies. Les plus grands ſeigneurs rampoient devant lui, &, s'honorant du titre d'eſclaves, humilioient leurs têtes ſous ſes coups, lorſqu'il vouloit les frapper. Ces hommes accoutumés à des châtiments cruels, arbitraires, le plus ſouvent injuſtes, languiſſoient dans une miſere effroyable ; & déſeſpérant d'en être délivrés, ils ſe laiſſoient aller à un deſtin aveugle, perſuadés par l'expérience, qu'ils n'avoient point à travailler pour un ſort plus heureux. Une loi d'état & de religion, également ſacrée & précieuſe, leur défendoit de quitter leur patrie, & ſembloit les condamner à une éternelle ignorance : un étranger même qui abordoit dans ce pays de ſervitude, n'en ſortoit qu'au péril de ſa vie.

Le Clergé, vivant dans l'indolence, l'oubli de ſes devoirs, & le déſordre, abuſoit de ſon pouvoir ſur une nation craintive, ignorante & ſuperſtitieuſe.

Les patriarches uſurpoient le droit de s'aſſeoir dans le ſénat à côté du Czar, & prétendoient qu'on ne pouvoit faire ni la guerre ni la paix ſans leur conſentement. Leur autorité, ſoutenue par leurs richeſſes & leurs intrigues, tenoit le maître dans une eſpece de ſujétion. Quoique les diſputes de religion fuſſent punies rigoureuſement, cependant il y en eut une qui excita de grands troubles & partagea l'empire ; elle conſiſtoit à ſavoir de quelle maniere il falloit tenir les doigts en faiſant le ſigne de la croix : le génie Ruſſe ne s'élevoit pas à des matieres plus ſublimes.

Repréſentez-vous, Madame, cette vaſte monarchie ſans arts, ſans loix, ſans connoiſſances, l'objet du mépris & le jouet des nations policées : ſes armées nombreuſes, mal diſciplinées, plus mal commandées s'anéantiſſoient devant une poignée de ſoldats aguerris : on ne voyoit point de vaiſſeaux dans ſes ports, point de manufactures dans ſes villes, point de pavé dans ſes rues, point de meubles dans ſes maiſons, point de linge ſur les tables à manger, point de communication entre les habitants ; rien d'agréable, rien de commode ; très-

peu d'artiſans, encore ne travailloient-ils qu'aux ouvrages indiſpenſables : les campagnes étoient incultes & ſtériles, & les ſujets de vils eſclaves qui ignoroient juſqu'aux noms de l'honneur, de la gloire, du goût & du génie. A l'égard de la puiſſance & de l'étendue de cet empire, les bornes en étoient très-reſſerrées du côté de la Suede ; il ne poſſédoit rien dans la Finlande, rien dans la Livonie ; les Coſaques n'étoient point ſoumis ; les peuples d'Aſtracan obéiſſoient mal, & paroiſſoient toujours portés à la révolte. Dans le cœur même de l'état, il y avoit ſans ceſſe des factions à craindre, une guerre preſque continuelle, contre les Tartares, à ſoutenir, l'humeur turbulente des Strélitz à réprimer.

Par la hardieſſe de ſon génie, & ſa paſſion pour les choſes extraordinaires, le Czar entreprit & exécuta, en peu d'années, la métamorphoſe étonnante & ſubite d'un pays barbare, en un état policé. Les premiers obſtacles qu'il eut à vaincre, furent les préjugés même de ſon peuple, & ſur-tout de ces vieux partiſans de la ruſticité Moſcovite, qui, n'agiſſant que par l'inſtinct aveugle de

l'habitude, regardoient toute innovation comme un attentat, & toute réforme comme une tyrannie. On en a vu de ſi opiniâtrement attachés à l'ancienne forme du gouvernement, que, lorſque le Czar les envoya en différentes contrées de l'Europe, pour s'inſtruire, ils en eurent une ſorte de ſcrupule, comme d'une infraction à leurs mœurs & à leurs loix. Loin de profiter de leur ſéjour parmi des peuples induſtrieux, ils fuyoient toutes les occaſions de s'éclairer. Un d'eux s'obſtina à reſter enfermé, pendant quatre ans, dans une chambre à Veniſe; & de retour dans ſa patrie, il ſe fit un mérite de n'avoir rien appris dans une ville qui paſſoit alors pour l'école du commerce & de la politique. L'éducation habitue l'eſprit aux idées les plus abſurdes, comme le corps aux attitudes les plus gênantes.

Pour dompter des ames de cette trempe, il falloit toutes les lumieres, la fermeté, la conſtance de Pierre le Grand; encore a-t-on raiſon de regarder ce changement prodigieux, comme une ſorte d'enchantement. Toutes les parties du corps politique ſe ſont animées à ſa voix; il a créé une

marine ; il a fait des ſoldats & des généraux : les ſciences, le commerce, les arts ſe ſont naturaliſés dans ſon pays ; & il lui a ôté cette tache de barbarie, qui l'aviliſſoit aux yeux des autres nations. Enfin il a éclairé l'eſprit de ſes peuples, touché leurs cœurs, réformé leurs habitudes ; il en a fait des hommes nouveaux. Il commença par ſe dépouiller lui-même de l'autorité injuſte du deſpotiſme, pour ſuivre l'empire équitable de la loi. Il abolit le mot d'*eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervoient quand ils parloient aux Czars, ou leur préſentoient des requêtes, & ordonna qu'on employât celui de *ſujet* : ce changement, en lui conciliant l'affection, n'ôtoit rien à l'obéiſſance. Sentant quel avantage réſulte de la ſubordination & de la diſcipline dans l'art militaire, il voulut lui-même en donner l'exemple, & apprendre aux ſeigneurs de ſa cour, à ne point dédaigner un apprentiſſage qu'il embraſſoit avec tant d'émulation. Pierre ſe fit d'abord tambour dans la compagnie de ſes gardes ; il fut enſuite nommé ſergent, & paſſa ſucceſſivement, mais lentement, aux autres grades. Malgré l'empreſſement des courtiſans à ſuivre

l'exemple de leur maître, le Czar eût peu trouvé d'imitateurs, s'il ne les eût pas tous assujettis à la même loi. Il étoit convaincu qu'on ne peut bien commander, sans avoir long-temps obéi; que l'exactitude à remplir ses devoirs, hâte les connoissances qui s'acquierent par le service; & qu'on ne doit parvenir à la supériorité du rang, que par la supériorité du mérite.

Rien n'étoit plus utile, sans doute, que ces principes; mais rien ne parut plus extraordinaire; car on faisoit alors la guerre en Russie, comme, parmi nous, sous le gouvernement féodal, où des seigneurs sans expérience, menoient au combat des vassaux sans discipline.

Le Czar fit proposer des récompenses dans les pays étrangers, pour les officiers qui voudroient servir dans ses armées. Ils s'y rendirent en foule, attirés par l'espérance de leur fortune, & par la singularité du spectacle que donnoit un despote, de sa docilité & de son zele. Le grand nombre étoient des François réfugiés, obligés d'abandonner leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes, qui, quoi qu'on en dise, a coûté tant d'hommes à la France. Les troupes Rus-

ſiennes furent habillées & exercées à l'Allemande: les marches, les évolutions militaires, les ſieges des places, les combats ſimulés étoient les jeux auxquels le Czar exerçoit ſes ſujets en temps de paix, pour leur enſeigner les principes de la guerre ; & afin de leur inſpirer le deſir de la gloire, qui conduit aux grandes actions, il leur décernoit les honneurs d'un triomphe dans le goût des Romains. Tous ceux qui s'étoient diſtingués, généraux, officiers, ſoldats, avoient des couronnes. On célébroit, au bruit des inſtruments, leurs noms, leurs exploits & leurs louanges. Pour exciter l'émulation parmi les grands du royaume, ce prince inſtitua, à l'exemple des autres cours, un ordre de chevalerie, dont il ſe déclara le grand-maître. Le patron de cet ordre militaire eſt S. André ; les chevaliers portent, pour marque de leur dignité, une croix ſur laquelle eſt l'image du ſaint, attachée à un grand cordon blanc. Le Czar en fit la récompenſe du mérite.

En s'attachant ainſi à tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de ſes troupes de terre, ce grand homme ne négligeoit point la marine, dont il fut le

créateur en Ruſſie. Il fit conſtruire des vaiſſeaux, animant les ouvriers par ſa préſence & ſes largeſſes ; & cette flotte, la premiere qu'équipa la Moſcovie, fut bientôt en état de faire voile. Pierre monta un navire du ſecond ordre, en qualité de volontaire, deſirant toujours donner l'exemple de la ſubordination & de la diſcipline ; enfin ne pouvant réſiſter au deſir de s'inſtruire par ſes yeux & par ſes mains, des arts qu'il vouloit établir dans ſa patrie, il ſe propoſa de voyager en ſimple particulier, & ſe mit à la ſuite de ſes propres ambaſſadeurs. Si l'Europe fut étonnée de voir un ſouverain s'éloigner de ſes états, pour apprendre à les gouverner, que devoit-elle penſer de le ſavoir établi dans les chantiers de Hollande, inſcrit dans le nombre des charpentiers, ſe nourriſſant, s'habillant, travaillant comme eux, les interrogeant, écoutant leurs inſtructions, & conſtruiſant des vaiſſeaux, ſans que les affaires du monarque ſouffriſſent des travaux de l'artiſan ? La Hollande accordoit les diſtinctions les plus honorables à ſes ambaſſadeurs, tandis que ſous le nom de *maître Pierre*, il étoit dans un village de la république, occupé

comme un mercénaire, à des ouvrages groſſiers & fatigants, plus grand, plus digne d'admiration, qu'il ne l'eût été ſur ſon trône, adoré d'un peuple ignorant, qu'il eût laiſſé dans la barbarie. A ſon retour, on vit l'induſtrie active & laborieuſe, ſoutenue des regards de l'empereur, enrichir la Ruſſie de mille arts qui lui étoient inconnus. De toutes parts s'éleverent des fonderies, des moulins à poudre, des papeteries, des imprimeries, des fabriques de toute eſpece; il perfectionna la géographie; il établit des écoles de mathématiques; il voulut que, conformément à l'ordre aſtronomique, & à l'uſage des autres nations, l'année Moſcovite ne commençât plus au mois de Septembre, mais au mois de Janvier; & pour rendre ce changement plus ſolemnel, il indiqua un grand jubilé, dans toute l'étendue de ſon empire. Le peuple admiroit la puiſſance de ſon prince, qui régloit ainſi, à ſon gré, le cours du ſoleil.

Perſuadé que la premiere éducation eſt le préſage des deſtinées futures, ce roi, pere & citoyen, fonda des écoles pour l'enfance & pour la jeuneſſe; il fit imprimer une bible

en langage du pays, dont chaque famille fut obligée d'avoir un exemplaire. Il répandit ſes priſonniers de guerre dans toutes les contrées de la Ruſſie, pour y introduire les arts & l'induſtrie des nations étrangeres : vous avez vu, Madame, les heureux changements opérés en Sibérie, par les Suédois pris à la bataille de Pultava. Il inſtitua une académie, pour former de bons éleves dans toutes les parties de la ſcience maritime.

Pierre I fit, avec une compagnie Angloiſe, un traité pour établir en Ruſſie le commerce du tabac, malgré les obſtacles du clergé, qui vouloit en interdire l'uſage. Il a été un temps où le tabac étoit ici fort commun ; le peuple fumoit continuellement, & ſe ſeroit plutôt paſſé de pain que de ſa pipe. La néceſſité d'avoir toujours du feu pour l'allumer, cauſoit de fréquents incendies : & d'ailleurs les patriarches trouverent qu'il étoit indécent d'infecter les images des ſaints par l'odeur de la fumée. Ces deux raiſons, l'une de religion, l'autre de police, fit défendre le tabac. On fendoit les narines, on faiſoit ſubir la peine du knout à quiconque étoit convaincu d'en avoir pris ou vendu.

Le Czar fit venir de la Pologne & de la Saxe, des bergers & des brebis pour avoir des laines, avec leſquelles on pût fabriquer de bons draps. Il érigea des hôpitaux pour les vieillards & pour les enfants, & où, quiconque étoit renfermé, devenoit utile.

Enfin, Madame, il forma, dans l'eſpace de peu d'années, dans un pays barbare, une infanterie de plus de cent mille hommes, bien aguerrie & bien diſciplinée; une marine de cinquante vaiſſeaux de ligne, & de plus de deux cents galeres; des places très-bien fortifiées; des académies pour faire fleurir les ſciences & les arts; une police exacte, & de ſages loix, parmi des gens qui connoiſſoient à peine celles de la nature, & ignoroient entiérement les bienſéances les plus communes. Il prit un ſoin particulier des finances, qui, entre ſes mains, devinrent une ſource de bonheur pour ſes peuples, & non, comme dans ces états où elles ſont confiées à des hommes avides & mercénaires, un principe de deſtruction, le fléau de l'induſtrie, & l'occaſion de mille ſortes de vexations & d'injuſtices. Semblable à ces

demi-dieux

demi-dieux de l'antiquité, qui ont raſſemblé & policé des nations ſauvages, le Czar a été à la fois le créateur & le légiſlateur d'un peuple nouveau, mais non encore civiliſé, comme vous pouvez le voir par le portrait que je vais en faire. Au reſte, je parle de ceux qui habitent les provinces; car on m'a dit qu'à Péterſbourg, on eſt comme dans toutes les cours du nord, & que les gens de condition different peu du reſte de l'Europe. A l'égard du peuple, c'eſt encore toute la groſſiéreté des mœurs anciennes. Les Moſcovites ſont ſoupçonneux, cruels, défiants, & ſanguinaires. Fiers & orgueilleux dans la proſpérité, lâches & rampants dans la diſgrace, ils ont naturellement l'ame baſſe & ſervile. Ils demandent à être traités avec la plus grande rigueur; & leur amuſement favori eſt de ſe battre à coups de bâton. Leur génie les porte à la vengeance, pour laquelle ils emploient le plus ſouvent la calomnie & le parjure. Autrefois il ſuffiſoit d'être accuſé, pour être condamné; & un Czar crut avoir aſſez fait pour la juſtice, d'exiger que le délateur ſouffrît la queſtion; s'il perſiſtoit dans ſon accuſation,

on puniſſoit ſon ennemi. On cite l'exemple d'une femme qui, voulant ſe défaire de ſon mari, l'accuſa d'avoir attenté à la vie du monarque. Elle ſouffrit les ſupplices les plus affreux, ſans varier dans ſa délation, & ſe délivra ainſi d'un époux, plus odieux ſans doute, que les tourments les plus cruels.

Pour donner une idée de ce qu'étoient alors les plus grands ſeigneurs même de la nation, on dit que lorſqu'ils avoient entr'eux quelque différend, ils ſe battoient à cheval, à coups de fouet, & vuidoient ainſi toutes leurs querelles. Dans leurs diſputes, on ne les entend blaſphêmer, ni contre Dieu, ni contre les ſaints; mais les injures qu'ils ſe diſent réciproquement, paſſent tout ce qu'on peut imaginer de plus groſſier & de plus horrible. En vain, on a employé des châtiments rigoureux pour réprimer ces emportements; on n'eſt parvenu qu'à les rendre un peu moins fréquents. Autrefois, ſi l'injure étoit faite à un homme ou une femme de condition, elle devoit ſe réparer par une amende; & dans le cas où l'on ne pouvoit la payer, on ſubiſſoit la peine du fouet ou de l'eſclavage.

Toutes les bienſéances reçues dans la ſociété, comme de retenir certains vents, d'avoir un maintien décent, &c. ſont abſolument ignorées du peuple Ruſſe. Leurs converſations ordinaires ne roulent que ſur des matieres obſcenes : les actions les plus abominables qu'ils ont faites ou vu faire, ſont preſque toujours le ſujet de leurs plaiſanteries. On ſe vante ici de certains crimes, qu'on punit ailleurs de la peine du feu ; & ces crimes ne ſont malheureuſement que trop communs. Les charlatans les jouent publiquement ſur des tréteaux ; & par d'infames nudités, ils s'efforcent de rendre ces horribles rôles au naturel.

L'oiſiveté & l'ivrognerie les portent à ces excès. Une femme déſœuvrée entre dans une taverne, y vend ſes habits, en ſort ivre, tombe dans une rue, y reſte, & s'y endort. Un homme ivre & nud comme elle, ſe couche à côté, s'en ſert à la vue de tout le monde ; & les aſſiſtants n'en font que rire. On me racontoit derniérement, qu'un de ces ivrognes quittant le cabaret, ſans ſon caſſtan, rencontra un de ſes amis, qui en prenoit le chemin. Il y retourne avec lui, & n'en ſort point, qu'il n'y

devant l'homme de qualité ; l'eſclave ne paroît en préſence de ſon maître, qu'en s'inclinant juſqu'à terre, & le remercie à genoux du châtiment qu'il en a reçu.

Les grands de la cour rampoient également aux pieds du Czar ; &, ce qui paroîtroit incroyable, ſi d'autres nations ne nous avoient déjà offert de pareils traits, c'eſt qu'après avoir ſubi la peine du fouet, ils n'en étoient pas moins admis à la familiarité du monarque. Perſonne n'étoit plus ſujet à cette correction que les médecins, parce que ce peuple regardant cet art comme infaillible, étoit perſuadé que l'événement dépendoit toujours de leur volonté, & que la mort des malades, qui ne nous paroît qu'une ſuite de l'ignorance des médecins, paſſoit ici pour un effet de leur malice. Toutes les fois que le Czar ſe faiſoit ſaigner ou prenoit médecine, il donnoit cent écus & un habit ſuperbe à ſon premier eſculape. Les autres malades ne le payoient qu'en denrées, en étoffes, ou en fourrures.

Les Moſcovites ſont, en général, d'une conſtitution forte & robuſte, d'une taille avantageuſe, & plutôt gras que maigres. Avant qu'on les obligeât

de ſe raſer, ils montroient pour la barbe une vénération & un attachement ſinguliers. Ceux qui l'avoient grande & fournie, de maniere que l'eſtomac en fût couvert, étoient regardés comme des gens d'importance ; & quand les Czars donnoient leurs audiences publiques, on ne manquoit jamais de placer dans les premieres ſalles, des hommes à gros ventre & à longue barbe. Vous ſavez, Madame, combien il en a coûté à Pierre-le-Grand, pour dépouiller ſa nation de cet ornement incommode. Les courtiſans donnerent l'exemple de l'obéiſſance ; & l'empereur, qui vouloit introduire dans ſes états les uſages des peuples policés, chez leſquels il avoit voyagé, & dont il avoit tiré tous les maîtres qui inſtruiſoient ſa nation, les félicita, & leur ſut gré de ce changement. Il regarda comme un préjugé favorable pour le ſuccès de ſon plan de réforme, que ſes principaux ſujets renonçaſſent à ce qu'ils avoient de plus cher, pour mieux marquer leur ſoumiſſion. Ils firent également le ſacrifice de leurs robes, pour prendre notre habit court.

Auparavant ils avoient ſur la tête, les jours de cérémonie, de grands bonnets

de peau de renard noir ; pour l'ordinaire, ils en portoient de velours doublé de martre, avec un petit bord, & des agrafes de perles. Le reſte du vêtement, qui approchoit du Polonois & du Tartare, conſiſtoit en une eſpece de camiſole ou de caftan, qui deſcendoit juſqu'aux genoux, avec de longues manches qui leur cachoient les mains, & un collet ſi large, ſi élevé, qu'il couvroit tout le derriere de la tête. Sur cette camiſole ils mettoient un juſte-au-corps de taffetas, de ſatin ou de damas, ſuivant le temps ; & par-deſſus, une robe ou grande veſte qui tomboit juſqu'aux talons. Ils avoient pour chauſſure, des bottines fort courtes, de cuir ou de maroquin, & pointues vers le bout du pied. Aujourd'hui les gens de diſtinction ſont tous vêtus à la Françoiſe.

Il ne fut pas ſi aiſé de changer l'habillement du peuple : il fallut impoſer une taxe ſur les habits longs & ſur les barbes, que l'on coupoit à ceux qui refuſoient de payer l'impôt. Ce réglement ne regardoit point les payſans, qui ſont reſtés en poſſeſſion de leur barbe & de leurs jaquettes : c'eſt même leur faire l'affront le plus ſenſible, que de

Il faiſoit un froid exceſſif ; & il n'y eut point de feu, parce que l'uſage ancien défendoit d'en allumer le jour d'un mariage. Le vin étoit également interdit ce jour-là ; auſſi n'en offrit-on à perſonne pendant tout le repas. On ſe plaignit ; & le Czar répondit en raillant : „ Nos ancêtres en uſoient ainſi : les „ vieilles coutumes ſont toujours les „ meilleures„. Cette plaiſanterie fit plus d'effet que les loix les plus ſéveres, & les ordres les plus rigoureux.

Il fut un temps, où les étrangers qui ſe trouvoient à Moſcow, pour n'être pas expoſés à la riſée du peuple, étoient obligés de s'habiller à la maniere des Ruſſes. Mais un patriarche, craignant de profaner ſa bénédiction, en la donnant à des hommes que le même habit confondoit avec les gens de ſa religion, obtint du Czar, qu'ils ſeroient vêtus ſuivant la mode de leur pays. Ils furent fort embarraſſés ; car il n'y avoit point de tailleurs qui puſſent leur faire des habits comme ils les demandoient. Ils en chercherent par-tout ; & n'en trouvant point qui allaſſent à leur taille, il fallut bien leur permettre de reſter tels qu'ils étoient.

L'habit du prince ne différoit alors de celui de ſes ſujets, que parce qu'il étoit plus riche. Il conſiſtoit en une robe brodée de perles, & chargée de pierreries ; il avoit un bonnet de martre-zibeline, & par-deſſus une couronne d'or, parſemée de gros diamants. Son ſceptre étoit auſſi d'or maſſif, & ſi peſant, qu'il étoit obligé de le changer quelquefois de main. C'eſt ainſi qu'il ſe montroit aux ambaſſadeurs, devant leſquels il paroiſſoit avec un éclat & une pompe Aſiatique. Aux quatre coins de ſon trône, il y avoit des colonnes d'argent doré ; ſur chacune étoit une grande aigle de même matiere, qui ſoutenoit le dais ; au-deſſus s'élevoient quatre pyramides, couronnées par autant d'aigles du même métal que les précédentes. A chaque côté du trône, étoient debout deux jeunes ſeigneurs de bonne mine & de belle taille, vêtus de damas blanc, avec des bonnets de peau de lion, des bottines blanches, deux chaînes d'or, qui leur paſſoient en croix ſur l'eſtomac, & deſcendoient, des deux côtés, juſques ſur les hanches. Ils avoient ſur l'épaule une hache d'argent, à laquelle ils portoient les mains, comme

s'ils ſe diſpoſoient à frapper. Du côté droit étoit une pyramide de vermeil, ciſelée & percée à jour, & ſurmontée d'une grande boule d'or, repréſentant le monde ; & un peu plus loin, un baſſin, une aiguiere & une ſerviette, pour laver & eſſuyer les mains du Czar, après que les ambaſſadeurs les auroient baiſées.

Cinquante des principaux ſeigneurs de la cour étoient aſſis ſur des bancs le long des murs de la ſalle, à côté & vis-à-vis du monarque, très-richement vêtus, & couverts de grands bonnets de fourrure. Le chancelier ſe tenoit debout, à quelque diſtance du trône. Les ambaſſadeurs entroient ; & après avoir fait une profonde révérence, on les plaçoit en face du prince, à dix pas de lui, ayant derriere eux les officiers & les gentilshommes de leur ſuite. Sa majeſté faiſoit ſigne au chancelier de leur dire qu'elle leur permettoit de s'avancer. Alors ils ſe levoient, & alloient lui baiſer la main qu'elle leur préſentoit de bonne grace, & d'un viſage riant. Il n'y avoit que les envoyés des princes Chrétiens qui fuſſent admis à cet honneur, qu'on n'accordoit, ni aux Per-

on avoit ſoin d'y tenir continuellement un bateau à quatre rames ; & lorſqu'il lui prenoit envie d'aller ſe promener autour de la ville, il n'avoit qu'un phaëton avec deux laquais qui le précédoient, & un page qui montoit quelquefois derriere, ou qu'il faiſoit aſſeoir à côté de lui. En hiver, il ſe ſervoit d'un traîneau tiré par un ſeul cheval, ſans autre cortege que celui que je viens de dire. Lorſqu'il étoit en campagne, il ne portoit, pendant toute la marche, qu'un bonnet de nuit blanc, un chapeau rabattu, & une veſte de bazin. Quand il arrivoit quelque député, il prenoit ſon uniforme des gardes, dont il s'étoit fait lieutenant-colonel.

L'habit des bourgeois & du bas peuple de Ruſſie reſſemble à ces jaquettes pliſſées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. Celui des payſans eſt fait de groſſe toile, & leurs ſouliers d'écorce d'arbre, qu'ils ſavent nouer & entrelacer avec beaucoup d'art. On peut dire que chaque famille, dans cette claſſe d'hommes, a ſon cordonnier particulier. Ils ont ſur la tête pendant l'été, des bonnets de feutre

blanc, & en hiver, de drap doublé de peau de mouton, ou de quelqu'autre pelleterie commune. Leurs haut-de-chauſſes ſont fort larges, & pliſſés vers la ceinture.

L'habillement des femmes, je parle de celles qui ne ſuivent point encore nos modes, eſt à-peu-près ſemblable à celui des hommes. Les manches de leurs chemiſes ſont fort longues ; elles les retrouſſent & les rangent en pluſieurs petits plis ſur les bras. Elles portent de grands bonnets de ſatin, de damas ou d'étoffe d'or. Tous ſont fourrés de caſtor, dont le poil couvre la moitié du front. Ceux des filles, en âge d'être mariées, ſont faits de drap & doublés de peau de renard. Elles treſſent leurs cheveux, & les laiſſent pendre ſur le dos. Les femmes, au contraire, les cachent dans le bonnet. On les coupe aux enfants qui ſont au-deſſous de dix ans; mais on leur laiſſe deux touffes ſur les tempes. Les filles de cet âge ne ſont diſtinguées des garçons, que par les anneaux qu'elles ont aux oreilles; car elles ſont d'ailleurs habillées de même, c'eſt-à-dire, d'une chemiſe qui leur deſcend preſque juſqu'aux talons.

En général, les femmes de Ruſſie ſont belles & bien faites ; mais elles ſe gâtent le viſage par la quantité de fard qu'elles emploient. Elles en mettent dans tous les états ; & rien n'eſt plus commun, que de voir des ſervantes & des payſannes avec des mouches, du rouge, & les pieds nuds. Les autres ſont chauſſées comme les hommes, avec cette ſeule différence, que leurs talons ſont d'une hauteur démeſurée. Au moment où je vous écris, il entre chez moi une de ces filles, dans l'état que je viens de les peindre, qui demande à arranger mon appartement. C'eſt une petite créature de dix-huit ans, aſſez jolie ; mais je n'ai pas l'air d'y faire attention. La facilité avec laquelle elles s'abandonnent aux étrangers, peut rendre leur commerce trop dangereux. Celle-ci n'eſt que depuis ſix mois dans la maiſon où je loge, la ſeule où l'on mange à table d'hôte. L'aubergiſte, Savoyard de nation, a toujours chez lui beaucoup de François ; & il y a des jours où je n'entends preſque parler d'autre langue que la mienne.

Les changements arrivés en Moſcovie depuis le regne de Pierre-le-Grand,

du maître eſt diſtingué de celui de l'eſclave ; les enfants de différent ſexe ne couchent plus dans la même chambre ; les hommes & les animaux n'occupent plus le même logement. Le peuple, à la vérité, n'habite guere que des maiſons de bois, parce que les pierres ſont très-rares dans un pays qui ne contient que de vaſtes plaines, & d'immenſes forêts ; mais ſi ces maiſons viennent à brûler, ce qui arrive très-ſouvent par la négligence & le peu d'ordre de ceux qui y logent, on s'en conſole d'autant plus aiſément, qu'on en trouve de neuves, toutes bâties, au marché, comme je crois vous l'avoir dit.

La ſimplicité des repas répondoit à celle des ameublements. Ils ne connoiſſoient, ni nos ragoûts, ni nos viandes délicates. Les mets ordinaires ſont le gruau, les choux, les navets, les concombres frais ou confits au ſel & au vinaigre. Ils font leurs délices du poiſſon ſalé, & d'une ſorte de pâtiſſerie, de la grandeur & de la forme d'un petit pain. Ils garniſſent la pâte de poiſſon ou de viande hachée ; en relevent le goût avec du poivre & de la ciboulette, & la font frire dans une

poële, avec de l'huile ou du beurre.

Rien de plus ſimple que les feſtins que ſe donnoient, entr'eux, les gens de diſtinction. Sur une table longue & étroite couverte d'une nappe de groſſe toile, & le plus ſouvent ſans nappe, on mettoit une bouteille de vinaigre, une boîte à poivre & une ſaliere. On préſentoit aux plus qualifiés ſeulement, une cuiller, une fourchette, un couteau, une aſſiette & quelquefois une ſerviette. Le dîner commençoit par l'eau-de-vie, qui ſe donnoit dans un petit verre ſur une ſoucoupe. Le premier ſervice conſiſtoit en viandes froides, avec de l'huile, des oignons & de l'ail. Une heure après, on apportoit la ſoupe & le rôti : le deſſert venoit enſuite ; mais on commençoit à boire les ſantés, dès qu'on avoit ſervi les premiers plats ; & l'on étoit obligé de remporter dans leurs maiſons, la plupart des convives qui ne pouvoient ſe ſoutenir. Les femmes étoient exclues de ces repas ; mais la maîtreſſe du logis, après s'être parée plus qu'à l'ordinaire, entroit dans la ſalle, préſentoit au plus diſtingué un verre d'eau-de-vie, où elle avoit trempé le bord de ſes levres ; & pen-

dant qu'il buvoit, elle ſe retiroit dans ſa chambre, prenoit d'autres habits, rentroit dans la ſalle à manger, faiſoit la même politeſſe à un ſecond, à un troiſieme, à un quatrieme, &c. Ayant ainſi ſatisfait tout le monde, elle alloit ſe mettre contre le mur, les yeux baiſſés, les bras pendants, & recevoit un baiſer de tous ceux qui étoient préſents, dans le même ordre qu'elle venoit de les ſervir.

Pour rendre ſes peuples ſociables, le Czar Pierre ordonna que déſormais les femmes, habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe, fuſſent admiſes, avec leurs filles, aux aſſemblées, & fit des réglements pour ces petites fêtes de ſociété. Ce ſexe goûta d'abord une façon de vivre qui flattoit ſon goût & ſa vanité, & la fit goûter aux hommes. Ainſi, juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut l'ouvrage de ce grand homme. On a prétendu, & ce n'eſt peut-être pas ſans fondement, que ce prince, par des vues de politique, les exhortoit ſurtout à bien boire. En effet, il ſe mêloit lui-même dans la compagnie, lioit converſation avec les uns & les autres,

leur paroiſſent foibles ; il leur faut des liqueurs qui leur brûlent le palais. L'uſage des Moſcovites eſt de dormir après-dîner ; à midi, les boutiques ſe ferment ; & ſur la porte, eſt le marchand, ou ſon garçon, livré au ſommeil.

J'aurois encore beaucoup de choſes à vous apprendre touchant les mœurs & les uſages de la Ruſſie ; mais l'abondance de la matiere, la longueur de cette lettre, & un voyage qui demande quelques préparatifs, m'obligent à ſuſpendre mon récit. Je partirai, dans quatre jours, pour viſiter les différentes provinces de cet empire ; & à mon retour, je vous ferai part de tout ce qui me paroîtra digne de votre curioſité. M. Zusky, ci-devant attaché à un ambaſſadeur de Ruſſie à la cour de France, & que j'avois beaucoup connu à Paris, veut bien m'accompagner dans ce voyage. C'eſt un homme inſtruit des coutumes de ſon pays, & qui a des connoiſſances dans les villes principales où nous devons nous arrêter.

Je ſuis, &c.

A Moſcow, ce 8 Mai 1747.

LETTRE LXXXVII.

SUITE DE LA RUSSIE.

NOus venons, Madame, de parcourir les provinces méridionales & occidentales de la Ruſſie : ce pays offre peu de choſe à la curioſité ; & notre voyage fourniroit à peine la matiere d'une lettre, ſi des converſations particulieres avec des perſonnes inſtruites, ne ſuppléoient à cette diſette.

Je partis de Moſcow dans un *kibic*, voiture fort légere, à quatre petites roues, conduite par des chevaux, & couverte de nattes. J'y avois mon lit ; car on ne trouve point d'auberges ; & les voyageurs emportent avec eux leurs proviſions. Dans les villages, on peut s'arrêter chez un payſan, où il y a toujours du ſel, du lait, des œufs & quelquefois de la viande, ſur-tout lorſqu'on approche des grandes villes. De Moſcow à Voronez, le Czar Pierre a fait mettre des piliers qui indiquent la diſtance des lieues, & planter des arbres

qui bordent & marquent les routes : ornement d'autant plus utile en Moſcovie, qu'en hiver on auroit de la peine à reconnoître les chemins, tant ils ſont couverts de neige. Le même prince avoit auſſi fait conſtruire des logements ou eſpeces de lieux de repos, pour ſe garantir de la rigueur du froid, ou de l'ardeur du ſoleil.

Voronez, ainſi appellée du nom de la riviere qui l'arroſe, & ſe jette enſuite dans le Tanaïs, eſt la capitale d'une province qui s'étend au midi, juſqu'aux Palus-Méotides. Cette ville eſt ſituée ſur le haut & le penchant d'une montagne, & diviſée en trois parties : la citadelle, le quartier des marchands, & le chantier pour la conſtruction des vaiſſeaux. La citadelle eſt un bâtiment quarré, qui a des tours aux quatre coins, & eſt garni d'une nombreuſe artillerie. Le chantier renferme de grands magaſins, remplis de toutes les choſes néceſſaires à la marine, juſqu'à des habits pour les matelots. On croit que cette ville contient plus de dix mille habitants, gouvernés, pour le ſpirituel, par un archevêque, qui ſe trouve être le parent de M. Zuski, mon camarade de voyage.

Catherine, femme de Pierre I. Comme il lui devoit ſa dignité & ſa fortune, il conſervoit un tendre ſouvenir de ſes bienfaits. Il aimoit à oppoſer l'éclat de ſes vertus à l'obſcurité de ſa naiſſance ; car vous ſavez, Madame, que cette princeſſe, fille d'un payſan Livonien, demeurée orpheline fort jeune, élevée juſqu'à l'âge de quatorze ans, aux frais de ſa paroiſſe, mariée à un ſergent, reſtée veuve, devenue la maîtreſſe du favori du Czar, joignoit l'eſprit à la beauté, la force de l'ame à la vivacité du génie, la nobleſſe du cœur à mille qualités au-deſſus de ſon ſexe. L'empereur fut frappé d'étonnement & d'admiration à la vue de cette jeune & belle étrangere ; le charme de ſa converſation acheva de captiver ce monarque. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractere, que Pierre voulut l'avoir toujours auprès de lui. L'amour qu'il conçut pour cette femme, fut un feu qui remplit le cœur du héros d'une nouvelle activité. Il n'en fit d'abord que ſa maîtreſſe ; dans la ſuite il l'aſſocia à ſa couronne ; & ayant été choiſie pour lui ſuccéder, elle gouverna avec tant de bonté, de dignité & de ſageſſe, que

cette étonnante & ſuprême élévation ne fut ni enviée ni traverſée. A chaque inſtant, le bon archevêque nous parloit de ſa chere princeſſe, qui l'avoit, diſoit-il, tiré de l'obſcurité du cloître, à l'âge de trente-ſix ans, pour en faire ſon aumônier, & l'élever enſuite à l'épiſcopat.

Ce prélat me parut un aſſez bon théologien, & un homme verſé dans la connoiſſance de l'hiſtoire eccléſiaſtique. « Eſt-il vrai, me diſoit-il, „ que vos docteurs François, lorſque „ le feu Czar alla voir leur maiſon de „ Sorbonne, entreprirent ſérieuſement „ d'éteindre le ſchiſme qui nous ſépare, „ & de réunir l'égliſe Grecque à la Romaine? Comment des gens d'eſprit ont-„ ils pu ſe perſuader qu'un monarque, „ en poſſeſſion de gouverner ſon égliſe „ lui-même, ſe ſoumettroit à une auto-„ rité étrangere, & reconnoîtroit un „ autre ſouverain à mille lieues de ſes „ états? J'ai lu le Mémoire qu'ils pré-„ ſenterent à l'empereur, au ſujet de „ cette réunion, & les lettres qu'ils „ écrivirent à pluſieurs de nos évêques. „ Le Czar reçut ce projet avec bonté; „ & nos prélats firent des réponſes „ polies; c'eſt tout le fruit que la Sor-

„ bonne recueillit de ſes démarches &
„ de ſon zele. Sans être profondément
„ inſtruit des matieres de religion, le
„ Czar étoit jaloux de maintenir celle de
„ Ruſſie dans ſon ancienne indépendan-
„ ce. D'ailleurs, diſoit-il, le Chriſtianiſ-
„ me nous a été tranſmis par les Grecs ;
„ nous devons conſerver ce dépôt dans
„ toute ſon intégrité. Ce prince ne man-
„ quoit pas d'une ſorte de dévotion ;
„ & je l'ai vu ſouvent à l'égliſe, pen-
„ dant le ſervice divin, mêler ſa voix à
„ celle des prêtres. Un jour que le lecteur
„ ne récitoit point un pſeaume à ſa fan-
„ taiſie, il lui arracha le livre des mains,
„ & le lut lui-même très-diſtinctement,
„ & avec beaucoup d'emphaſe.

» En permettant dans ſon empire,
„ l'exercice de toutes les religions, le
„ Czar voulut que la ſienne fût toujours
„ la dominante. C'eſt pour en renou-
„ veller inceſſamment la proteſtation
„ d'une maniere ſolemnelle & publi-
„ que, que l'état envoie, tous les ans,
„ un préſent de cinq cents écus d'or au
„ patriarche de Conſtantinople. Nos
„ égliſes ſont diſpoſées, à-peu-près,
„ comme celles des Grecs : elles ont,
„ comme vous l'avez pu voir, une cloiſon

„ qui ſépare le ſanctuaire de la nef. Au
„ milieu eſt un ſéraphin, ſous lequel eſt
„ le calice pour dire la meſſe. Au côté
„ gauche eſt le livre des évangiles, à
„ droite un crucifix poſé ſur un couſſin.
„ Dans la nef, ſont les images des
„ ſaints, peintes le long des murs : cha-
„ que paroiſſien a la ſienne, devant la-
„ quelle il a ſa place marquée, & a ſeul
„ le droit de lui adreſſer des prieres ; un
„ autre qui oſeroit l'invoquer, ſe feroit
„ une querelle ſérieuſe. Les femmes
„ ſont dans des tribunes fermées de
„ treillis. L'office divin ſe fait en langue
„ Eſclavone, & comprend la meſſe &
„ la récitation du bréviaire, qui ſe chan-
„ te, comme chez vous, à différentes
„ heures. Les meſſes ſe célebrent, ſui-
„ vant la liturgie de S. Baſile ou de S.
„ Chryſoſtome. On n'en dit qu'une dans
„ chaque égliſe ; encore n'y aſſiſte-t-on
„ réguliérement que les fêtes & les di-
„ manches. Nous conſacrons avec du
„ pain levé ; & nos ornements, ainſi
„ que nos cérémonies, ſont entiére-
„ ment à la Grecque.

» Les évêques & les autres eccléſiaſ-
„ tiques ſe ſont donné des ſoins, pour
„ porter la lumiere de la foi chez les

„ idolâtres; &, s'il en faut croire les re-
„ lations, leurs travaux n'ont pas été
„ inutiles. Il s'eſt formé autrefois en
„ Ruſſie, une ancienne ſecte qui ſubſiſte
„ encore, & qui nous taxe tous d'héré-
„ tiques. La plupart ne ſavent ni lire
„ ni écrire, ſont fort ſimples, n'ont
„ point d'égliſes publiques, & tiennent
„ leurs aſſemblées dans des maiſons par-
„ ticulieres. Voici en quoi leur croyance
„ differe principalement de la nôtre. Ils
„ veulent qu'on ne diſe que deux fois
„ *alleluia*, au lieu de trois; qu'on ap-
„ porte ſept pains à la meſſe au lieu de
„ cinq; que la croix, marquée ſur ces
„ pains, ne ſoit point carrée, mais oc-
„ togone; que les prêtres, qui boivent
„ de l'eau-de-vie, ne puiſſent ni bapti-
„ ſer ni confeſſer; que tout ſoit com-
„ mun entre les Chrétiens qui penſent
„ comme eux, &c. Ils ſont ſi perſuadés
„ de la vérité & de la ſublimité de leur
„ croyance, qu'ils ſouffriroient les tour-
„ ments les plus horribles, plutôt que
„ d'y renoncer. Ils nous regardent nous
„ autres, comme des impurs, & ne veu-
„ lent ni boire ni manger avec nous. Ils
„ ne ſont pas plus d'accord entr'eux; car
„ il y en a qui n'admettent point de prê-

„ tres ; ce ſont les plus âgés de l'un &
„ de l'autre ſexe, qui adminiſtrent les
„ ſacrements, & font le ſervice de l'é-
„ gliſe. Nulle ſociété d'ailleurs n'eſt ni
„ plus réglée, ni plus ſévere dans ſes
„ mœurs. Au reſte ces gens ont de la
„ douceur dans le caractere, de la bonne
„ foi dans le commmerce, de la ſobriété
„ dans leurs repas, de la régularité dans
„ leur conduite. Comme ils ne ſouffrent
„ dans leurs aſſemblées, que ceux de
„ leur ſecte, on leur impute toutes les
„ abominations dont les païens accu-
„ ſerent les premiers Chrétiens, & que
„ les Chrétiens, à leur tour, ont re-
„ prochées aux hérétiques. On a pré-
„ tendu qu'ils égorgeoient de petits en-
„ fants ; qu'ils en buvoient le ſang ; qu'ils
„ éteignoient les lumieres dans leurs
„ cérémonies ſecrettes, & ſe mêloient
„ enſemble, ſans diſtinction d'âge, de
„ parenté, ni de ſexe. Nos patriarches
„ ont fait de vains efforts ; ils ont même
„ employé la perſécution pour détruire
„ ces Sectaires. Pierre le Grand a or-
„ donné qu'on les laiſſât tranquilles,
„ tant qu'ils ne chercheroient pas à faire
„ des proſélytes. Il plaignoit, & ne ſa-
„ voit pas haïr ceux qu'il croyoit éga-

„ rés; & ſa religion dégagée de l'indiſ-
„ crétion & du faux zele, lui inſpiroit
„ autant d'eſtime pour l'hérétique hon-
„ nête homme, que d'averſion pour le
„ Catholique pervers & diſſolu. La
„ Ruſſie eſt le ſeul état Chrétien, où
„ les héréſies n'aient pas excité des
„ guerres civiles.

» La religion Luthérienne eſt ici la
„ plus étendue après la Grecque; toutes
„ les provinces conquiſes par Pierre le
„ Grand, l'ont conſervée. Elle a deux
„ égliſes publiques à Péterſbourg, deux
„ à Moſcow, une à Belgorod, à Ca-
„ therinebourg, à Tobolsk, &c. Les
„ Calviniſtes & les Catholiques Ro-
„ mains en ont également dans les lieux
„ où ils ſont en plus grand nombre. Il
„ y a dans pluſieurs villes de l'empire,
„ des égliſes pour les Arméniens, des
„ moſquées pour les Mahométans, des
„ temples pour les idolâtres. Les Juifs
„ ſeuls ne ſont point admis : le Czar a
„ chaſſé les Jéſuites ; mais on ſouffre les
„ Capucins, comme des gens ſans con-
„ ſéquence.

» Autrefois nous ne permettions
„ point aux étrangers d'entrer dans nos
„ égliſes ; on les croyoit profanées,

„ quand elles étoient visitées par des „ hommes d'une religion différente ; on „ faisoit balayer l'endroit où ils avoient „ marché ; & il y a des dévots qui tien- „ nent encore à ce préjugé. On en „ usoit de même à l'égard des animaux „ qui y laissoient des ordures : on lavoit „ le pavé ; on y brûloit de l'encens ; on „ le purifioit avec de l'eau bénite. Nous „ ne souffrons dans nos temples, ni or- „ gues ni instruments de musique ; nous „ croyons que des choses inanimées ne „ sont pas capables de glorifier Dieu.»

Après cette digression, notre bon prélat fit de nouveau tomber la conversation sur sa chere bienfaitrice. Je profitai de cette occasion, pour lui demander s'il étoit vrai, comme on le croit communément en Russie, qu'elle eût contribué à la mort du Czarowitz? Vous savez, Madame, que ce prince infortuné, fils de Pierre le Grand, & d'une premiere femme qu'il relégua dans un monastere, ayant encouru la disgrace de son pere, fut condamné juridiquement, & déclaré digne de mort. Les accusations portoient sur des desseins de rebellion contre le Czar ; sur des pratiques tramées & entretenues pour usurper le trône ; sur des oppositions continuelles

aux volontés de l'empereur ; ſur le projet de ſe faire aſſiſter par une puiſſance & une armée étrangere, & enfin ſur un deſir marqué d'attenter à la vie de ſon pere & de ſon ſouverain.

L'archevêque me répondit : « Il n'eſt „ guere poſſible d'aſſurer que la Czarine n'ait eu aucune part à la haine que „ Pierre I avoit conçue contre ſon fils ; „ cependant, ſi l'on en croit les Mémoires „ du temps, elle n'a contribué en rien à „ ſon malheur. On prétend même qu'elle plaignit ſon infortune, & pria ſon „ époux de ne point prononcer ſa condamnation. Contentez-vous, lui dit-„ elle, de lui faire prendre le froc, „ parce que cet opprobre d'un arrêt de „ mort ſignifié, réjaillira ſur votre petit-fils. Le Czar ne ſe rendit point aux „ prieres de ſa femme ; il crut qu'il étoit „ important que la ſentence fût prononcée publiquement au prince, afin „ qu'après cet acte ſolemnel, il ne pût „ plus revenir contre un arrêt qui le „ mettroit pour jamais, hors d'état de „ réclamer la couronne. Quand on en „ fit la lecture au coupable, & qu'on „ en vint à ces mots : *Les loix divines „ & eccléſiaſtiques, civiles & militaires*

„ *condamnent à mort ceux dont les at-*
„ *tentats, contre leur pere & leur ſou-*
„ *verain, ſont manifeſtes;* ce prince
„ tomba en convulſion, & enſuite en
„ apoplexie. On aſſure qu'il eut encore
„ le temps de demander pardon à l'em-
„ pereur; le pere pardonna; & le fils
„ mourut le lendemain.

» Je ſais tous les bruits qui couru-
„ rent alors: on publia que la Czarine,
„ craignant pour ſon fils, n'eut point
„ de repos, qu'elle n'eût porté ſon
„ mari à faire condamner à mort l'héri-
„ tier de la couronne; que le Czar,
„ après lui avoir donné lui-même le
„ knout, pour connoître ſes complices,
„ lui coupa auſſi lui-même la tête; que
„ ſon ſecond fils étant mort quelque
„ temps après, & réfléchiſſant qu'il
„ pourroit manquer de ſucceſſeur, il
„ devint de mauvaiſe humeur contre ſa
„ femme, qui d'ailleurs entretenoit des
„ intrigues ſecrettes & illégitimes avec
„ le prince Menzikof, lequel, diſoit-on,
„ n'avoit jamais ceſſé d'être ſon amant;
„ que cela, joint à ce qu'elle étoit la cauſe
„ qu'il avoit lui même ſacrifié ſon fils ai-
„ né, il médita de la faire raſer & en-
„ fermer dans un couvent comme ſa

„premiere femme; qu'inſtruite de ce
„deſſein, Catherine en avoit fait part à
„Menzikof, & que, deux jours après,
„le Czar fut attaqué d'une maladie in-
„connue & violente, dont il mourut.
„Mais, continue notre archevêque, ſi
„cette princeſſe avoit empoiſonné ſon
„beau-fils & ſon mari, elle ne s'en ſe-
„roit pas tenue à ces ſeuls crimes: de
„pareils attentats marqueroient une
„cruauté qu'on ne lui a jamais repro-
„chée; tant qu'elle a été ſur le trône,
„toutes ſes actions n'ont reſpiré que la
„douceur & l'indulgence. A l'égard de
„ſes intrigues avec le favori du Czar, je
„n'entreprendrai point de la juſtifier:
„en paſſant des bras de ſon amant dans
„ceux de ſon époux, elle ne parut pas
„aſſez avoir oublié qu'il avoit été ſa
„premiere paſſion & ſon premier bien-
„faiteur: un intérêt commun les lioit
„l'un à l'autre: Catherine devoit ſon
„élévation à ſon amant, & Menzikof
„à la Czarine, l'augmentation de ſa
„faveur.

» Vous ſavez, ſans doute, continua
„le prélat, quelle fut l'époque ſinguliè-
„re de la fortune de cet ami de cœur
„du Czar. Pierre étoit à table avec ſes

„courtisans, lorsqu'un garçon pâtissier, „passant dans la rue, annonça sa mar„chandise avec des propos joyeux. Le „prince, qui étoit dans un de ces mo„ments de gaieté que le vin fait naître „parmi les convives, le fit appeller, „dans l'intention de s'amuser de son „embarras. Le jeune homme parut „sans timidité devant son souverain, „répondant avec liberté à toutes ses „demandes. Le monarque charmé de „sa bonne mine, & de l'aisance de ses „manieres, conçut pour lui une incli„nation, qui ne fit que se fortifier de „plus en plus dans la suite. Tiré de son „premier état, & placé dans la mai„son du Czar, Menzikof ne tarda pas „à se distinguer par son adresse & son „attachement à ses devoirs: il apprit „plusieurs langues, se forma aux affaires „& aux armes; & ayant su d'abord se „rendre agréable à son maître, il trouva „moyen de se rendre nécessaire: il „monta rapidement aux premieres di„gnités; & toujours soutenu par l'amitié „de l'empereur, il devint son plus cher „confident, & un des principaux per„sonnages de son regne. L'orgueil & „le préjugé pouvoient ailleurs mur-

„ murer qu'un garçon pâtiſſier devînt
„ général, miniſtre, gouverneur &
„ prince; mais Pierre avoit accoutumé
„ ſes ſujets à ne pas s'étonner de voir
„ donner tout aux talents, & rien à ſa
„ ſeule nobleſſe „.

Voilà, Madame, ce qui s'eſt dit de plus intéreſſant dans nos entretiens avec l'archevêque de Voronez. Nous continuâmes notre route vers le midi; & nous arrivâmes entre le Tanaïs & le Boriſthene, dans le gouvernement de Belgorod. C'eſt une des plus fertiles provinces de la Ruſſie, & celle qui fournit une plus grande quantité de ce gros bétail, connu ſous le nom de *bœuf de l'Ukraine*. La richeſſe du pays fit tomber la converſation entre M. Zuski & moi, ſur les revenus du Czar & la maniere de les percevoir. « Pierre I, me dit-il, vou-
„ lant prendre la pratique d'Allemagne,
„ & recueillir les tributs en argent, fit
„ un réglement dont vous admirerez
„ rez la ſageſſe. Le gentilhomme leve
„ la taxe ſur les gens de campagne, &
„ la paie à l'empereur: ſi le nombre
„ des payſans diminue, la taxe reſte la
„ méme; s'il augmente, le gentilhomme

„ ne paie pas davantage ; il eſt donc in-
„ téreſſé à ne point vexer ſes laboureurs.

„ Il n'eſt pas aiſé de donner un détail
„ circonſtancié des revenus du Czar.
„ Ceux qui ſe croient les mieux inſ-
„ truits, comptent environ cinq de nos
„ livres par tête pour chaque chef de
„ famille. Les payſans qui appartien-
„ nent immédiatement à la couronne,
„ donnent quelque choſe de plus que
„ ceux des nobles, & l'on fait monter
„ le tout enſemble à ſept ou huit mil-
„ lions de roubles ; les grands, les petits
„ péages & l'acciſe, à quatre millions ;
„ le commerce de la Chine, de la Perſe,
„ les droits ſur le ſel, ſur la boiſſon, ſur
„ le tabac, &c. à pareille ſomme ; le
„ tribut des provinces nouvellement
„ conquiſes, à la moitié ; les mines, la
„ monnoie, les droits de chancellerie
„ & des autres colleges, à un million ;
„ ce que l'état retire en pelleteries, à
„ de[illegible] & la totalité, à près de cent
„ millions de votre argent.

„ Des revenus ſi bornés, dans un auſſi
„ grand pays que la Ruſſie, en ont exclu
„ juſqu'ici ces fortunes immenſes & rapi-
„ des, ſi odieuſes dans d'autres états. Les

„ moyens de s'enrichir étant partagés
„ entre un plus grand nombre de ci-
„ toyens, les biens y ſont plus diviſés.
„ Le ſyſtême des finances n'entaſſe
„ point, comme parmi vous, toutes les
„ richeſſes dans la capitale; & l'on ne
„ voit pas ici, comme en France,
„ une foule de monopoleurs, d'admi-
„ niſtrateurs, de receveurs des fonds
„ publics, chercher à couvrir, ſous le
„ faſte & les décorations du luxe, la
„ baſſeſſe de leur naiſſance & l'origine
„ de leur fortune. Plus attachés que vous
„ à la décence des mœurs, nos riches,
„ dans leur luxe même, ont encore le
„ ton & le maintien de leur état. L'opu-
„ lence, chez nous, ne donne ni les
„ manieres d'un jeune ſeigneur au ma-
„ giſtrat, ni la parure & la molleſſe au
„ militaire, ni l'air de diſſipation à l'ec-
„ cléſiaſtique, ni le cortege de gran-
„ deur au ſimple citoyen, ni l'arrogance
„ au publicain & au traitant. A quoi bon
„ étaler un faſte exceſſif, quand on a un
„ mérite réel dont le public nous tient
„ compte? Il n'y a que des gens qui
„ ont ſacrifié la vertu au deſir de s'enri-
„ chir, qui dédaignent de faire un uſage
„ vertueux de leurs richeſſes. Ils cher-

„ cheroient en vain ce qu'ils ne pour-
„ roient mériter, l'eſtime & la bien-
„ veillance de leurs concitoyens „.

Ainſi parloit M. Zuski de nos financiers, qu'il appelloit des hommes d'or, à la tête de plomb & au cœur de fer. „ J'en ai vu, diſoit-il, lorſque j'étois en „ France, qui, chargés des dépouilles „ de la nation, s'endormoient mollement au bruit des gémiſſements des „ malheureux qu'ils avoient opprimés, „ & étaloient, avec inſolence, l'orgueil „ d'un prince aux yeux de la capitale „.

A l'occident de Belgorod, nous entrâmes dans l'Ukraine, ou province de Kiovie, traverſée par le Niéper, que les Grecs ont appellé *Boriſthene*. Ce pays eſt arroſé par une multitude d'autres rivieres qui le rendent le plus fertile de toute la Ruſſie. Que ſeroit-ce, ſi les hommes y ſecondoient la nature; ſi, préférant le travail au brigandage, ils aimoient mieux cultiver leurs terres que de vivre de rapine? Ces peuples, nommés *Coſaques*, viennent originairement des environs du royaume d'Aſtracan. D'autres Tartares ayant envahi leur pays, ils ſe réfugierent vers le Boriſthene. Ils y furent joints par des

bandits de Ruſſie, de Pologne, de Valachie, de Moldavie, de Hongrie, qui ne formerent qu'une nation avec eux; & après cette réunion, ils devinrent nombreux & formidables. Par une inconſtance naturelle à des brigands, ils ont ſervi tour-à-tour la Pologne, la Turquie & la Ruſſie. Les Polonois s'étoient engagés à leur payer un ſubſide annuel, à condition qu'ils tiendroient toujours un corps d'armée aux ordres de la république. Cette confédération fut très-avantageuſe à la Pologne, à laquelle ils ſervirent de rempart contre les Ruſſes, les Tartares & les Turcs. Ils obéiſſoient alors à un général électif de leur nation, qu'ils appelloient *Hatman*.

Mécontents des Polonois, ils ſe livrerent au Czar, qui leur accorda divers privileges, & leur permit de vivre ſuivant la conſtitution de leur gouvernement. Ils reſterent ſous ſa domination juſqu'aux guerres de la Ruſſie avec la Suede, ſous les regnes de Pierre I & de Charles XII, que leur Hatman, ou général Mazeppa, ſe rangea du côté du monarque Suédois. M. Zuski, qui n'ignore aucune anecdote concernant la

Ruſſie, m'a raconté l'hiſtoire de ce Mazeppa, que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de connoître. « C'étoit, me „ dit-il, un gentilhomme Polonois, que „ la fortune ſe plaiſoit à conduire aux „ honneurs par des aventures ſingulie- „ res. Il avoit d'abord été page du roi „ de Pologne ; & comme il étoit d'une „ figure agréable, qu'il avoit des talents „ & du goût pour la galanterie, ſes in- „ trigues amoureuſes avec une dame „ Polonoiſe, irriterent un grand du „ pays. Ce ſeigneur offenſé le fit atta- „ cher ſur un cheval fougueux, & le „ laiſſa ainſi errer à l'abandon. Le che- „ val étoit de l'Ukraine, & y traîna „ cet homme ſanglant & défiguré. Des „ Coſaques, émus de pitié, le déli- „ vrerent ; & par leurs ſoins officieux, „ il fut bientôt guéri de ſes bleſſures. „ Mazeppa s'attacha à ſes bienfaiteurs, „ ſe diſtingua en pluſieurs occaſions, „ donna des preuves de valeur, & s'ac- „ quit enfin une réputation qui le fit „ nommer Hatman, ou général de „ l'Ukraine. Il montra d'abord aſſez „ de zele pour le ſervice de la Ruſſie ; „ mais étant enſuite devenu l'ennemi „ ſecret du Czar, il chercha le moyen

„ de ſe venger d'un traitement injurieux qu'il en avoit reçu, à l'occaſion „ que je vais dire.

„ Pierre ayant à ſa table ce chef des „ Coſaques, s'applaudiſſoit des réformes „ qu'il avoit introduites dans ſes états, „ & exhortoit Mazeppa d'en faire autant „ parmi ſes peuples. Celui-ci parut mépriſer des projets dont il ne ſentoit pas „ les avantages; le Czar, naturellement „ emporté & violent, s'éleva avec fureur contre l'Hatman, & menaça de „ le faire empaler. Cette vivacité laiſſa „ dans le cœur de Mazeppa des traces „ profondes; & croyant avoir trouvé „ le moment de la vengeance, il ſe „ donna à Charles XII. Il ouvrit au roi „ de Suede une route qui pouvoit le „ conduire par l'Ukraine à Moſcow; „ il fournit des vivres à ſon armée, la „ fortifia d'un corps de ſix mille Coſaques, & ſe flatta de faire révolter „ avec lui toute la nation.

„ Lorſque la trahiſon fut conſtatée, le „ Czar détacha le prince Menzikof, qui „ porta dans l'Ukraine toutes les horreurs de la guerre. Il ſe préſenta devant „ la ville de Bathurin, où Mazeppa faiſoit ſa réſidence ordinaire; elle fut

„ priſe preſque ſans réſiſtance, ſaccagée
„ & réduite en cendres ; les tréſors de
„ l'Hatman furent enlevés ; les Coſaques
„ élurent un autre chef ; & pour faire
„ ſentir, par un appareil impoſant,
„ toute l'énormité du crime qu'on pu-
„ niſſoit, Pierre voulut que le coupa-
„ ble fût excommunié publiquement,
„ & enſuite pendu en effigie. Tous ceux
„ qu'on ſoupçonna d'être ſes complices,
„ moururent par le ſupplice de la roue ;
„ & l'Ukraine inondée de ſang, & dé-
„ ſolée par les ravages, offroit par-tout
„ un ſpectacle effrayant de la barbarie
„ du vainqueur.

„ Cependant Mazeppa, cherchant à
„ faire des partiſans au roi de Suede,
„ négocioit avec d'autres Coſaques,
„ dont le chef vint le trouver. Pour
„ faire connoître ce que c'étoit que ces
„ autres Coſaques, & leurs généraux, il
„ eſt à propos de dire de quelle maniere
„ ſe paſſa cette entrevue. Les deux chefs
„ firent porter, chacun devant eux,
„ une queue de cheval & une maſſue.
„ Mazeppa régala ſon allié, & les offi-
„ ciers de ſa ſuite. Quand ces derniers
„ furent ivres, ils jurerent à table, ſur
„ l'évangile, qu'ils fourniroient des

„ hommes & des vivres à Charles XII ;
„ après quoi ils emporterent toute la
„ vaiſſelle. Le maître d'hôtel courut
„ après eux, & redemanda ſon argente-
„ rie. Les Coſaques s'attrouperent, vin-
„ rent en corps ſe plaindre à Mazeppa
„ de l'affront que leur faiſoit ſon do-
„ meſtique, exigerent qu'on leur livrât
„ le maître d'hôtel, qui, en effet, leur
„ fut abandonné : ils ſe jetterent ſur ce
„ pauvre homme ; & après l'avoir meur-
„ tri de coups, ils lui plongerent un
„ couteau dans le cœur.

„ Tels étoient les nouveaux alliés
„ qui vinrent renforcer l'armée du roi
„ de Suede. On les appelle *Coſaques*
„ *Zaporaviens*, & ils habitent les prin-
„ cipales iſles que forme le Boriſthene.
„ Semblables aux Amazones, qui n'ad-
„ mettoient point d'hommes parmi elles,
„ on prétend qu'ils ne ſouffrent chez eux
„ aucune femme. Celles qui leur ſervent
„ à peupler, demeurent, dit-on, dans
„ d'autres iſles du même fleuve ; mais il
„ n'y a entr'eux ni mariage ni famille.
„ Ils enrôlent les enfants mâles dans
„ leurs troupes, & laiſſent les filles à
„ leurs meres : ſouvent un frere fait un
„ enfant à ſa ſœur, un pere à ſa fille.

„ Point d'autres loix chez eux que les „ uſages établis par les beſoins. Ils ont „ cependant quelques prêtres du rit „ Grec ; mais ils ne prennent de cette re- „ ligion que ce qui peut s'accorder avec „ leur façon de vivre. Ils ſervent dans les „ armées de Ruſſie en qualité de troupes „ irrégulieres ; & malheur à qui tombe „ entre leurs mains ; malheur aux Ruſ- „ ſes même, ſi l'on n'a pas ſoin de les „ réprimer ; c'eſt pourquoi on a conſ- „ truit quelques forts pour les contenir.

„ Tous les peuples de l'Ukraine ſont „ diviſés en régiments, à la tête deſ- „ quels eſt toujours un Hatman ; mais „ il n'eſt plus élu, comme autrefois, à „ la pluralité des voix. Ce capitaine gé- „ néral des Coſaques eſt un ſeigneur „ Ruſſe, que la cour leur donne pour „ gouverneur, en leur conſervant néan- „ moins quelques-uns de leurs anciens „ privileges. Pierre le Grand, en les „ ſoumettant, leur impoſa des loix que „ ſes ſucceſſeurs ont ſoin de maintenir.

„ Les Coſaques ſont grands & bien „ faits, robuſtes, adroits, braves & „ généreux. Ils ſont auſſi fort jaloux de „ leur liberté ; & on les accuſe d'être in- „ conſtants, perfides & ivrognes. Leurs

„ femmes ſont fort belles. Ils s'habillent „ les uns & les autres à la Polonoiſe, „ au bonnet près, qui eſt un peu diffé- „ rent. Leurs armes ſont le ſabre & le „ mouſquet: Les troupes ne conſiſtent „ qu'en infanterie, & la Czarine en a „ actuellement un grand corps à ſon „ ſervice. Leur langue eſt un compoſé „ de celles de Pologne & de Ruſſie, „ & ils ont pluſieurs monaſteres d'hom- „ mes & de filles de leur nation „.

Kiovie ou Kiow, capitale de cette province, eſt ſituée ſur la droite du Niéper, partie dans une plaine, partie ſur le ſommet d'une montagne qui commande la campagne & le fleuve. Les uns diſent qu'elle fut fondée par un prince Ruſſe, au neuvieme ſiecle; les autres, par un empereur de Conſtantinople. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on y trouve encore des inſcriptions Grecques, & que c'eſt la ſeule ville de l'empire où il y ait des antiquités. Les grands ducs y firent long-temps leur réſidence; & elle ne ceſſa d'être la capitale de leurs vaſtes états, que lorſqu'elle tomba au pouvoir des Polonois. Les Moſcovites l'ont repriſe depuis; & ſes habitants, qui furent baptiſés Chrétiens

de la religion Romaine, tant qu'ils ont ſervi la Pologne, ſont de l'égliſe Grecque, depuis qu'ils appartiennent à la Ruſſie.

Kiow eſt fortifiée à la moderne, & ſert à l'empire de boulevard, ſur les frontieres. On y a établi une eſpece d'univerſité; & malgré cela, cette ville, autrefois ſi floriſſante, eſt aujourd'hui peu conſidérable. On la diviſe en vieille & en nouvelle: dans la premiere eſt la cathédrale, du rit Ruſſien, appellée *ſainte Sophie*, comme celle de Conſtantinople. D'un très-grand nombre d'égliſes qui y étoient autrefois, c'eſt preſque la ſeule qui ſubſiſte. La nouvelle ville, ou la ville baſſe, s'étend le long du Boriſthene; les maiſons en ſont bâties à la maniere des Moſcovites, c'eſt-à-dire, de bois, de plein pied & à un étage. Les Polonois y ont fondé une cathédrale Latine, deſſervie par des prêtres de l'égliſe Romaine. On y voit auſſi des Bernardins, des Dominicains, & même des Jéſuites. Depuis que Kiovie appartient aux Moſcovites, l'évêque Latin, qui eſt ſénateur de Pologne, réſide à Lublin avec ſon chapitre. Il y a un autre prélat Catholique, qui prend le titre d'archevêque de Kiovie, & demeure

à

à Vilna. La citadelle, où les Ruſſes entretiennent une forte garniſon, eſt ſituée ſur le penchant de la montagne. Les autres lieux remarquables de l'Ukraine, ſont Petzora, célebre monaſtere de religieuſes, fortifié & environné de murailles; Bathurin, où Mazeppa avoit ſon palais, que Pierre I raſa avec toute la ville; & Pultava, où ce monarque remporta ſur Charles XII, la ſeule bataille, peut-être, qui ait ſervi au bonheur du genre humain, puiſqu'elle lui donna la liberté de policer une grande partie du monde, & de procurer la félicité du plus vaſte empire de l'univers.

Cette victoire fut d'autant plus glorieuſe à la Ruſſie, que ſes forces militaires étoient beaucoup moins conſidérables qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Selon le détail que m'en a fait M. Zusky, la Czarine a plus de quatre cents mille hommes, qui portent les armes à ſon ſervice; ſavoir, deux cents mille de troupes réglées, entretenues ſur le pied Allemand, & le reſte de milice irréguliere. La garde du corps eſt compoſée de quatre régiments, qui forment douze bataillons; chaque bataillon a

huit compagnies, quatre de fusiliers, & quatre de grenadiers, chacune de cent quatre vingt-douze soldats. La cavalerie se distribue en trois divisions, dont chacune est de dix régiments qui, tous ensemble, font plus de trente mille hommes. L'artillerie forme un troisieme corps de trente-trois compagnies, dont vingt-quatre de canoniers, trois d'artificiers, trois de bombardiers, trois d'ingénieurs, trois de mineurs, & trois de pontoniers, faisant en tout près de huit mille personnes, partagées en trois régiments: & en y ajoutant les ouvriers, le tout se montera à douze mille. Les troupes irrégulieres sont les gentilshommes du pays avec leurs valets, les Cosaques, les Kalmouks & les Tartares, toujours prêts à marcher au premier ordre.

On peut distinguer encore en Russie, la milice offensive & défensive. La premiere est celle dont je viens de faire l'énumération; la seconde est chargée de veiller continuellement sur les ennemis, & d'empêcher les troubles. Une partie est en garnison, soit au milieu du pays, pour y maintenir l'ordre, soit dans les places frontieres, pour s'opposer aux

entrepriſes qui pourroient troubler la tranquillité. Il eſt une autre eſpece de troupes défenſives, irrégulieres, ſoit parmi la nobleſſe, ſoit dans les gouvernements, chez les Coſaques & chez les Tartares. Elles n'ont ni paie, ni uniforme, ni nourriture. L'état ne leur fournit que les armes & les munitions de guerre. Elles ont leurs officiers particuliers, & dépendent du gouverneur général de chaque province. On les laiſſe jouir de pluſieurs privileges, qui leur tiennent lieu de paie, d'habillement, &c.

Les armées Ruſſiennes ſont commandées par un feld-maréchal. Un autre officier du même grade préſide au conſeil de guerre, & change tous les trois ans. Il y a deux généraux d'infanterie, trois lieutenants-généraux, ſix majors, ſix brigadiers, ſans compter les premiers officiers des gardes du corps, qui ſont preſque tous brigadiers ou généraux. La cavalerie a auſſi ſes grands officiers, dont les grades répondent à ceux de l'infanterie. Il en eſt de même de l'artillerie, dont le grand-maître a ſous lui un lieutenant-général, trois majors-généraux, ſavoir, un de l'ar-

tillerie, un des fortifications, un maître-général des quartiers, & trois colonels, ayant rang de brigadiers.

En temps de paix, l'artillerie eſt diſtribuée en trois diviſions. La premiere eſt à Moſcow; la ſeconde à Novogorod; la troiſieme dans le voiſinage de Kiovie; & de ces trois endroits, elle peut être tranſportée facilement dans toutes les parties de l'empire. A chaque entrepôt, il y a un régiment d'artillerie, avec les canons, les mortiers, les boulets, les bombes, les chariots & les munitions néceſſaires pour marcher ſur le champ. Un tiers des chevaux eſt toujours avec le régiment; les autres ſont diſtribués parmi les payſans. Toutes les troupes régulieres de la Ruſſie ſont diſtinguées, comme dans le reſte de l'Europe, par des uniformes de différentes couleurs. Les parements indiquent les diviſions & les brigades.

Les forces maritimes, créées par le Czar Pierre, ſont aujourd'hui de plus de vingt mille matelots. Il y a ſur la mer Baltique trente-ſix vaiſſeaux de ligne, douze grandes frégates, & environ deux cents cinquante galeres, ou autres bâtimens, toujours prêts à mettre en

mer. On garde dans les magaſins un pareil nombre ; on les démonte par pieces numérotées, avec les équipages qui leur conviennent. On entretient toujours, dans l'eau ſalée, autant de chênes & de bois qu'il en faut, pour la conſtruction des navires. Lorſque le Czar commandoit ſa flotte lui-même, ſon vaiſſeau portoit l'étendard de l'état. Il eſt jaune ; au milieu ſont les armes de l'empire, avec les quatre mers où les Ruſſes ont coutume de naviguer, ſavoir, la mer Blanche, la mer Baltique, la mer Noire & la mer Caſpienne. Tous les ports de Ruſſie ſont bien fortifiés & bien entretenus. Le plus grand, ſur la mer Baltique, eſt celui de Cronſtad, qui peut contenir plus de trois cents vaiſſeaux.

Nous remontâmes le Niéper juſqu'à Smolensko, capitale d'un gouvernement de ce nom. C'eſt un des moins étendus, mais un des plus importants de la Ruſſie, à cauſe de ſa ſituation ſur les frontieres de la Pologne. La ville eſt grande, mais mal bâtie & mal peuplée. Quoiqu'environnée de bonnes murailles, ſa principale force conſiſte dans ſa citadelle, qui commande la ville &

toute la campagne. Elle appartenoit d'abord aux grands ducs de Moſcovie ; elle fut conquiſe enſuite par les Polonois, qui la perdirent & la reprirent une ſeconde fois. Le Czar Alexis, pere de Pierre I, la recouvra en 1654 ; & depuis ce temps, elle a toujours fait partie de l'empire Ruſſe. Elle a eu ſucceſſivement des évêques Grecs ou Latins, ſuivant qu'elle étoit poſſédée par des princes de l'une ou de l'autre religion. Aujourd'hui elle eſt ſoumiſe au rit Grec ; & l'on n'y ſouffre plus d'égliſe Catholique. Le pays des environs eſt plein de bois & de montagnes, qui nourriſſent quantité de bêtes fauves.

Le gouverneur de Smolensko apprit notre arrivée, par un exprès que lui envoya M. Zusky, qui l'avoit beaucoup vu à Moſcow. C'étoit un gentilhomme Livonien, qu'une intrigue galante avoit éloigné de la cour, mais que ſon mérite perſonnel rendoit digne des premieres places. Ayant ſu que notre deſſein étoit de nous rendre à Riga, il n'omit rien pour nous détourner de ce voyage. " Paſſez avec moi, „ nous dit-il, tout le temps que vous „ emploieriez à cette courſe ; étant moi-

„ même de Livonie, je vous en dirai „ peut-être plus, que vous n'en appren- „ drez dans le pays „. J'acceptai, avec d'autant plus de plaisir, cette proposition, que voulant être à Pétersbourg avant l'hiver, je ne devois pas trop m'écarter de Moscow.

Pour ne pas faire trop attendre le récit du gouverneur, voici, en abrégé, ce qu'il nous a appris de Livonie. Cette province, la plus voisine de nos climats, & l'une des plus fertiles du Nord, étoit habitée anciennement par des peuples barbares & idolâtres. Des marchands de Lubeck & de Brême y commercerent vers le milieu du douzieme siecle, & les plus zélés y amenerent des moines qui y prêcherent l'évangile. La religion réunit ces peuples dispersés; un évêque leur persuada de bâtir une ville; ils jetterent les premiers fondements de Riga, & ils n'imaginerent pas qu'ils alloient se donner des maîtres. L'évêque appella des religieux militaires, qui s'étant fait incorporer dans l'ordre Teutonique, conquirent la Livonie, & le grand-maître en partagea le domaine avec les prêtres. Les Russes, les Polonois, les Suédois crurent avoir, sur cette pro-

vince, des droits auſſi bien fondés, que des gens, dont l'état & le caractere ſembloient exclure toute eſpece de ſouveraineté. Ces trois puiſſances ſe la diſputerent ; & elle paſſa tour-à-tour au pouvoir de différentes nations. Les rois de Suede en ont joui juſqu'après la bataille de Pultava, que Pierre-le-Grand l'enleva à Charles XII : & pluſieurs traités lui en ont aſſuré la poſſeſſion.

La Livonie ſeroit un des meilleurs pays de l'Europe, ſans les guerres qui l'ont déſolée. Elle s'eſt rétablie depuis qu'elle appartient à la Ruſſie, qui y fait fleurir le commerce. Les ports de Riga, de Rével & de Nerva ſont extrêmement fréquentés. Les Lithuaniens & les Ruſſes y apportent du lin, du chanvre, de la cire, de la poix, du bled, des fourrures, qu'ils échangent contre du ſel, du tabac, du ſucre, du papier, des épiceries, des quincailleries, des merceries. Cependant, malgré la fertilité & l'abondance de cette province, les payſans y vivent aſſez miſérablement. La plupart des bourgeois & des nobles tirent leur origine d'Allemagne ; & ils en ont retenu les mœurs & le langage. La religion Luthérienne domine

en Livonie ; les peuples l'ont conſervée, en ſe ſoumettant aux Moſcovites ; mais ces derniers y ont pluſieurs égliſes. La ville de Riga, grande, belle, bien bâtie, riche par ſon commerce, défendue par une bonne citadelle, & ſituée dans une plaine, près du golfe de Livonie, en eſt la capitale. Les autres villes principales ſont Rével, excellent port ſur le golfe de Finlande, Wolmar & Mariembourg. Cette derniere, quoiqu'elle ne ſoit plus qu'un village, eſt cependant plus célebre que toutes les autres, dans l'hiſtoire moderne de la Ruſſie, par l'aventure de l'impératrice Catherine. Cette ville s'étant rendue à diſcrétion aux Moſcovites, qui en faiſoient le ſiege, ils trouverent, parmi les habitants, la jeune & belle Livonienne, qui fut depuis leur ſouveraine.

"On a bien vu de ſimples citoyennes monter ſur le trône, nous diſoit M. le gouverneur de Smolensko ; & rien n'eſt encore plus commun dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des rois avec leurs ſujettes. La Ruſſie elle-même avoit preſque toujours ſuivi cet uſage : & les alliances étrangeres y étoient défendues, & regardées com-

me criminelles, & comme une inſulte faite à la nation. Mais qu'une eſclave, priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée, ſoit devenue la ſouveraine abſolue de ceux dont elle étoit la captive, c'eſt peut-être ce qu'on n'avoit jamais vu dans les annales du monde. Autrefois, quand le Czar vouloit ſe marier, il le faiſoit publier dans ſon empire; on lui amenoit les plus belles filles du pays; & il choiſiſſoit entr'elles, celle qui lui plaiſoit davantage; ce qui ſe pratiquoit de la maniere ſuivante: La grande maîtreſſe recevoit toutes les aſpirantes chez elle, & les faiſoit manger enſemble. Le Czar alloit les voir ſous un nom emprunté; il fixoit enſuite le jour de ſon mariage, ſans déſigner celle dont il vouloit faire ſa femme. Mais lorſque le jour étoit arrivé, il la faiſoit connoître en lui envoyant un habit de noce. On diſtribuoit des robes à toutes les autres; & on les renvoyoit chez elles.

„ Sans ſuivre abſolument le même uſage, le Czar Pierre épouſa d'abord une de ſes ſujettes; mais les liens ſérieux du mariage le retinrent peu: il répudia ſa femme, & la confina dans un mo-

naſtere, après en avoir eu deux enfants. Les loix de ſon égliſe permettoient le divorce ; mais ſi elles l'avoient défendu, il eût fait une loi en faveur de la jeune Livonienne. Les douceurs de cette union ne furent cependant pas toujours ſans quelque mêlange d'amertume, ſur-tout dans les dernieres années de la vie du Czar. Catherine avoit un jeune chambellan d'une figure diſtinguée, dont la ſœur étoit ſa dame d'atour. On ne dit point que Pierre fût jaloux du chambellan ; mais il parut mécontent que le frere & la ſœur gouvernaſſent l'eſprit & la maiſon de la Czarine. On les accuſa l'un & l'autre d'avoir reçu des préſents ; ce qui étoit défendu aux perſonnes en place, ſous peine d'infamie & de mort. Les coupables furent mis en priſon ; on leur fit leur procès ; & malgré les ſollicitations de l'impératrice ; le chambellan fut condamné à perdre la tête, & la dame d'atour, à recevoir onze coups de knout. Catherine demanda leur grace ; ſon mari irrité la refuſa, & caſſa, dans ſa colere, une glace de Veniſe, en diſant : il ne faut qu'un coup de ma main, pour

briſer & faire rentrer dans la pouſſiere, ce qui brille avec le plus d'éclat. Catherine entendit l'alluſion, & lui dit avec douceur : Croyez-vous que votre palais en devienne plus beau ? Ces paroles appaiſerent le monarque ; mais toute la grace que ſa femme put obtenir, fut que ſa dame d'atour ne recevroit que cinq coups de knout. Cette aventure fit imaginer que la Czarine avoit hâté les jours de l'empereur, & l'on ſe confirma dans ce ſoupçon, par l'empreſſement avec lequel elle rappella ſa favorite, immédiatement après la mort de ſon époux. Mais on ſait le cas que les perſonnes raiſonnables doivent faire de pareils bruits, qui ne manquent jamais de ſe répandre, lorqu'un prince eſt enlevé par une mort imprévue „.

Un autre perſonnage très-renommé dans les faſtes de la Livonie, eſt le fameux ambaſſadeur Patkul, que Charles XII fit expirer ſur la roue. Ce gentilhomme étoit né en cette province, ſujet du roi de Suede : il vint à Stockholm, à la tête de ſix députés, porter aux pieds du trône des plaintes reſpectueuſes, contre l'infraction de leurs privileges,

Pour toute réponſe, on mit les députés en priſon ; & Patkul fut condamné à perdre la vie. Il ne ſubit cependant point cet arrêt injuſte ; car ayant trouvé moyen de s'évader, il courut à Dreſde, & repréſenta au roi de Pologne la facilité de s'emparer de la Livonie. De Dreſde il alla à Moſcow ; & animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta l'union du Czar Pierre & du roi Auguſte, & hâta leurs préparatifs de guerre. Il s'étoit mis au ſervice du roi de Pologne ; & depuis il s'étoit attaché à celui du Czar, qui l'avoit nommé ſon ambaſſadeur en Saxe, & lieutenant-général de ſes armées. Auguſte fit arrêter ce miniſtre ſur de faux ſoupçons, & contre le droit des gens. Pierre I ſe plaignit de cette violence, & demanda la liberté d'un homme qui lui appartenoit. Malgré ces plaintes fondées, & ſes proteſtations, Auguſte perſiſta à retenir Patkul ; il ne vouloit point le perdre, mais le punir des infidélités qu'il lui ſuppoſoit. Ce malheureux Livonien, réclamé par Charles XII, protégé par l'empereur de Ruſſie, priſonnier du roi de Pologne, cet ambaſſadeur, ce général

du Czar, fut livré au roi de Suede, & périt ſur un échafaud, comme un traître à ſa patrie, & un infâme criminel.

Ayant renoncé à notre voyage de Livonie, nous cédâmes aux inſtances du gouverneur de Smolensko; & nous paſſâmes près d'un mois dans cette ville, avec tout l'agrément qu'on trouve dans la ſociété d'un homme d'eſprit, qui fait parfaitement les honneurs de ſa maiſon & de ſa place. Il aimoit à nous entretenir des intrigues de la cour de Ruſſie, ſous les regnes des trois dernieres ſouveraines qui ont ſuccédé à Pierre-le-Grand. Il nous parloit familiérement des amours de Catherine avec Menzikof, d'Anne avec Biron, & d'Eliſabeth avec M. de la C.....

Je ſuis, &c.

A Moſcow, ce 25 Juillet 1747.

LETTRE XC.

SUITE DE LA RUSSIE.

OBLIGÉ de finir bruſquement ma derniere Lettre pour des affaires qui me ſont ſurvenues, je n'ai pas eu le temps de vous dire que je partois le lendemain pour Pétersbourg, où je ſuis actuellement. J'ai paſſé par trois ou quatre villes, dont les principales ſont Twer & Novogorod. Elles ne different des villages, que parce qu'elles ſont plus grandes & plus peuplées. Du reſte elles ſont mal bâties, & preſque toutes les maiſons ſont de bois; je vous ai déjà dit, Madame, qu'on n'en voit guere d'autres dans la plupart des villes de Ruſſie.

Entre Twer & Novogorod on trouve un canal conſtruit par Pierre le Grand, d'où l'on communique par eau, depuis Pétersbourg, à tous les lieux ſitués ſur le Volga. Twer eſt une ville commerçante, fort peuplée, défendue par un château, la capitale d'une province, & le ſiege d'un évêque. Elle tire

ſon nom d'un petit ruiſſeau qui eſt dans le voiſinage ; & elle eſt ſituée ſur les bords du Volga. C'eſt dans ce pays, que les anciens Sclavons firent leur premier établiſſement ; ils y bâtirent Novogorod, ſur une riviere qui ſort du lac d'Ilmen, à une demi-lieue de la ville. Cette riviere, navigable dès ſa ſource, a rendu long-temps ſon commerce floriſſant : les Livoniens, les Suédois, les Danois, les Allemands & les Hollandois y alloient chercher du bled, de la cire & du cuivre qui paſſe pour le meilleur de la Ruſſie. Les villes Anſéatiques y avoient un comptoir ; & les privileges dont elle jouiſſoit la rendoient ſi puiſſante, qu'on diſoit en proverbe : « Qu'eſt-ce qui peut s'oppoſer à Dieu, „ & à la grande Novogorod ? „ Elle n'étoit point encore ſoumiſe alors au Czar : Jean Baſilowitz la conquit dans le quinzieme ſiecle, & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuerent à la magnificence de la cour de Moſcow. Il paroît qu'elle étoit autrefois beaucoup plus grande qu'elle n'eſt aujourd'hui. On apperçoit, dans ſon voiſinage, des reſtes de clochers & de murailles, qui faiſoient ſans doute partie de cette ville.

Son commerce eſt preſqu'entiérement tombé, depuis la fondation de Péterſbourg, qui a auſſi fait beaucoup de tort à celui d'Archangel.

Avant que les habitants de Novogorod euſſent embraſſé la religion Chrétienne, ils avoient une idole appellée *Perum* ou *le Dieu des flammes*, devant laquelle on entretenoit un feu perpétuel. Les prêtres chargés de ce ſoin, étoient punis de mort, lorſqu'ils le laiſſoient éteindre. Sur les débris de ce temple on a bâti un monaſtere qui a conſervé le nom de l'ancienne idole. Comme il faut toujours à ce peuple groſſier & ſuperſtitieux quelque tradition fabuleuſe pour entretenir ſa dévotion, voici celle qu'on a imaginée : on ſuppoſe que S. Antoine eſt venu de Rome dans cette ville, ſur une meule de moulin, comme S. Nicolas au port d'Archangel ; qu'y étant deſcendu par le Tibre, il a, de mers en mers, gagné la mer Caſpienne, & monté par le Volga, juſqu'à Novogorod. Les Moſcovites ſont de ſi mauvais géographes, qu'ils ne ſavent pas que la mer Caſpienne ne communique à aucune autre mer. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire porte, que le ſaint étant arrivé dans

cette ville, rencontra des pêcheurs, & fit marché avec eux, pour tout ce qu'ils prendroient dans leurs filets. Au premier coup, ils amenerent un grand coffre rempli d'ornements d'égliſe, & une ſomme d'argent que le ſaint employa à bâtir une chapelle, où il fut enterré après ſa mort. On ajoute que ſon corps s'y conſerve ſans corruption; mais on ne le laiſſe pas voir aux étrangers; on ſe contente de leur montrer la pierre, ſur laquelle il a fait ſon voyage. La dévotion a été ſi grande en cet endroit, qu'on y a fondé un très-riche monaſtere.

On compte deux cents lieues de Pétersbourg à Moſcow. La moitié du chemin eſt formée de planches, de poutres & de branches d'arbres qui font ſauter les voitures, & fatiguent extrêmement les voyageurs. Il y a cependant cette commodité pendant l'hiver, que la neige & la glace, dont les chemins ſont couverts, étant applanies par les traîneaux, on court dans cette voiture avec une facilité ſurprenante; & l'on fait cette route en moins de quatre jours par la poſte. Ces traîneaux ſont bas, compoſés d'écorce d'arbre, & doublés d'un gros feutre. On s'y couche tout

du long ; & l'on ſe fait couvrir de peau ; de maniere que non-ſeulement on ne ſent pas le froid, mais qu'on y a réellement chaud. Les chevaux Ruſſes, quoique petits de taille, font juſqu'à douze lieues tout d'une traite. Auſſi voyage-t-on à ſi bon marché, par cette voiture, que de Moſcow à Pétersbourg ; un payſan vous menera pour dix écus.

Cette derniere ville eſt d'une grandeur aſſez conſidérable, & infiniment mieux bâtie que la premiere. Les rues ſont tirées au cordeau ; pluſieurs ſont entrecoupées par des canaux ; & l'on y voit des bâtiments publics d'une architecture réguliere. Elle doit ſa fondation à Pierre-le-Grand, qui lui donna le nom de ſon patron, & voulut en faire le centre du plus grand négoce de l'univers. Qui de nous alors eût imaginé que la Ruſſie, à peine connue des François, & qui ne connoiſſoit elle-même ni la France, ni la marine, ni le commerce, fût occupée à fonder une ville, où tous les ans il aborderoit trois cents vaiſſeaux de marchandiſes étrangeres, & d'où il partiroit des armées nombreuſes, qui viendroient ſe joindre contre nous à celle des Allemands ? Tout ſembloit s'oppoſer à cet

établiſſement : il y avoit des forêts à détruire, des marais à deſſécher, des canaux à percer, des rochers à couper, des terreins à applanir. Accoutumés à ſe roidir contre les difficultés, & à vaincre tous les obſtacles, le Czar commença cette conſtruction en 1703, dans une petite iſle, à l'embouchure de la Néva, qui ſe décharge dans le golfe de Finlande, où elle forme un excellent port. Il en avoit lui-même tracé le plan : il en preſſa les travaux. On le voyoit à la tête des ouvriers ; il les encourageoit, mettoit la main à l'œuvre ; & par une eſpece d'enchantement, il fit ſortir de terre une cité floriſſante, la capitale du plus grand empire du monde.

Rappellez-vous, Madame, ce bel endroit du roman de Télémaque, où Idoménée préſide à la fondation de la ville de Salente: c'eſt la vive & parfaite image des travaux du Czar. « Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers & des coups de marteaux. Les pierres étoient ſuſpendues en l'air, par des grues, avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail, dès que l'aurore paroiſſoit ; & le roi Idoménée, donnant par-tout ſes ordres lui-même,

faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence. Chaque jour, chaque heure, cette ville puiſſante croiſſoit avec magnificence ; & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornements d'architecture, qui s'élevoient juſqu'au ciel. Semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir, elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouit ſes fleurs odoriférantes, avec mille couleurs nouvelles : à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le bord de la mer. ,,

Ce qui n'eſt ici, Madame, qu'une fiction agréable & poétique, eſt de la plus exacte vérité dans l'hiſtoire du Czar. Ce prince employa plus de trois cents mille travailleurs qu'il raſſembla de tous ſes états ; & en moins de deux ans, Pétersbourg étoit déjà une ville conſidérable, & ſon port rempli de vaiſſeaux. Elle s'éleve au milieu de neuf bras de rivieres, qui diviſent ſes

quartiers. Une citadelle inexpugnable en occupe le centre, dans une iſle formée par la Néva ; elle eſt compoſée de ſix baſtions, outre les ouvrages extérieurs. Pierre confia la décoration de ſon palais & de l'égliſe cathédrale à un architecte Italien. Il engagea, il obligea même pluſieurs ſeigneurs de ſe faire bâtir des hôtels, & de fixer leur ſéjour dans cette nouvelle métropole. Il y établit le principal ſiege de l'amirauté, y fit conſtruire un hôtel des monnoies ; & pour la rendre recommandable par les arts & par les ſciences, il y fonda une académie, & la fournit d'habiles profeſſeurs, & d'excellents livres. C'étoit ſans doute un ſpectacle bien extraordinaire, qu'une aſſemblée de ſavants, & une riche bibliotheque, dans l'endroit même, où quelques années auparavant, il n'y avoit que des marais affreux & abandonnés. Le Czar fit travailler ſans relâche à un obſervatoire ſur le modele de celui de Paris. Il raſſembla les diverſes productions de la nature, les chef-d'œuvres des arts, & les merveilles de l'induſtrie humaine. Il établit une imprimerie, & inſtitua une école militaire, où l'on éleve la jeune nobleſſe.

Cette grande ville ne put être entiérement achevée de ſon vivant ; mais ſes ſucceſſeurs continuerent de la fortifier & de l'embellir ſur le même plan ; & elle eſt aujourd'hui une des plus belles capitales du Nord. On y compte près de cinquante mille maiſons ; elles ſont toutes de brique ; & c'eſt beaucoup dire dans ce pays-ci. Trente-cinq grandes égliſes ne ſont que la plus petite partie des ornements qui la décorent. Il y en a cinq pour les étrangers, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtants, qu'on peut regarder comme autant de trophées érigés à la tolérance. La cathédrale, où le Czar eſt inhumé, a ſon emplacement dans la citadelle. Elle eſt à quatre rangs de colonnes ; & ſon clocher eſt fort élevé. Les plus belles maiſons ſont dans l'iſle de l'amirauté, ainſi que les deux palais impériaux, l'un d'été, l'autre d'hiver. Le premier eſt un des plus beaux morceaux d'architecture que je connoiſſe. On y voit auſſi le vaſte bâtiment de la pharmacie, dont tous les vaſes ſont de porcelaine, & les deux chantiers pour la conſtruction des vaiſſeaux & des galeres. Le palais du ſénat & des tribunaux, l'hôtel de la police, la maiſon de

la bourſe, le magaſin des marchandiſes, celui de la cour, la fonderie, l'arcenal, les ponts, les marchés, les places, les caſernes ſont encore des monuments ſuperbes, qui contribuent à l'embelliſſement de la ville, autant qu'à ſa ſûreté. Rien n'égale la magnificence de ſes quais : ces uns ſont bordés de baluſtrades immenſes le long des rivages, les autres d'une infinité de maiſons & de palais, qui offrent un coup d'œil admirable.

En comparant toujours la nouvelle ville d'Idoménée avec celle du Czar, on peut dire, avec peut-être plus de vérité de Pétersbourg que de Salente : « Les peuples y accoururent en foule „ de toutes parts. Son commerce étoit „ ſemblable au flux & reflux de la mer ; „ les tréſors y entroient comme les flots „ viennent l'un ſur l'autre ; tout y étoit „ apporté, & en ſortoit librement ; „ tout ce qui y entroit étoit utile ; tout „ ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant „ d'autres richeſſes à ſa place. La juſtice „ ſévere préſidoit dans le port, au mi- „ lieu de tant de nations. La franchiſe, „ la bonne foi, la candeur ſembloient, „ du haut de ces ſuperbes tours, appel-

„ ler

„ler les marchands des terres les plus „éloignées. De ces marchands, ſoit „qu'il vînt des rives orientales, où le „ſoleil ſort chaque jour du ſein des „ondes, ſoit qu'il fût parti de la gran„de mer, où cet aſtre, laſſé de ſon „cours, va éteindre ſes feux, chacun „vivoit paiſible & en ſûreté, dans cette „ville, comme dans ſa patrie ».

On compte actuellement à Pétersbourg, plus de trois cents mille habitants, parmi leſquels ſe trouve une infinité d'étrangers. La ville a une demi-lieue en quarré, & eſt partagée en cinq quartiers, ſans y comprendre la citadelle. Il y en a d'affectés aux Ruſſes, aux Allemands, aux Tartares, aux Finlandois, &c. La police eſt parfaitement obſervée; & les négociants y ſont en ſi grand nombre, qu'ils y ont une bourſe ſemblable à celle d'Amſterdam. Cette nouvelle capitale eſt le ſeul endroit de la Ruſſie, où les Moſcovites ne ſoient pas fâchés de voir des hommes qui ne ſont pas nés parmi eux; le ſeul, où s'eſt conſervé & regne encore l'eſprit de Pierre le Grand. Par-tout ailleurs, le peuple regrette la ſuppreſſion de ſes coutumes, & ſaiſit avec empreſſement l'occaſion

de les reprendre. Oui, Madame, il y a encore des provinces, où l'on annonce, au ſon du cor, la défloration d'une nouvelle mariée, comme on fait ſonner la mort d'un cerf dans une forêt; où un animal égorgé par une femme, eſt regardé comme impur; où un poulet tué par la plus belle main du monde, ſeroit un mets abominable aux yeux de certains Moſcovites. Les prêtres commencent à rebaptiſer ceux qui embraſſent leur religion, quoique cet uſage ait été aboli par Pierre I. Le jeûne eſt pratiqué avec preſqu'autant d'ardeur, qu'il l'étoit avant la réforme; les malades même refuſent de le rompre, quelque nuiſible qu'il ſoit à leur ſanté; quelque expédient qu'ait employé le Czar, pour leur faire entendre raiſon ſur cet article.

Un vieux médecin Hollandois, qui a ſuivi, pendant plus de trente ans, les hôpitaux militaires de Ruſſie, me racontoit, à ce ſujet, une hiſtoire, dont il dit avoir été témoin. Ce prince s'appercevant du préjudice que l'abſtinence de viande cauſoit à ſes troupes, & voyant que les médecins ne gagnoient rien par leurs remontrances, alla lui-même dans l'hôpital un jour de

jeûne, ſe fit apporter une écuelle de bouillon; & s'adreſſant aux plus infirmes: « Penſez-vous, mes enfants, leur dit-il, que moi qui ſuis votre empereur & votre pere, je vouluſſe vous conſeiller quelque choſe qui pût vous nuire auprès de Dieu? C'eſt l'offenſer, que d'être homicide de ſoi-même. Je ſuis auſſi bon Chrétien, auſſi bon Moſcovite, qu'aucun de vous; voyez cependant ſi je fais difficulté de boire ce bouillon, & de manger de cette viande, que vous refuſez avec tant d'obſtination ». Il en but effet; & cet exemple fit plus d'impreſſion ſur les ſoldats, que les diſcours les plus pathétiques, & toutes les exhortations des médecins. Ils ſe laiſſerent conduire comme on voulut, pendant la vie de l'empereur; mais aujourd'hui les jeûnes redeviennent à la mode dans les hôpitaux; & la Czarine régnante ne ſauroit prendre ſur elle, de violenter les conſciences. Cette auguſte fille de Pierre le Grand, & de la célebre Catherine, retrace dans ſa perſonne les traits de ſon illuſtre mere, & la plupart des vertus du Czar. L'Europe entiere retentit de ſes louanges; & elle eſt à la

fois l'amour & l'admiration de ſes peuples. Quoiqu'elle ſoit un peu replette, ſa figure eſt fort gracieuſe. Elle aime la danſe, la chaſſe, le cheval, & tous les plaiſirs qui demandent de l'exercice. Il y a des jours où elle paroît en habit d'homme, & donne à ſouper à toute ſa compagnie de grenadiers, dans le grand ſallon du palais. Elle eſt placée au haut de la table, vêtue de l'uniforme du régiment, en qualité de colonel. Les bals, les maſcarades, les concerts, les ſpectacles ſont les amuſements ordinaires de ſa cour; & c'eſt elle qui en fait toute la dépenſe. Les étrangers de diſtinction ſont invités à prendre part à ces divertiſſements. Mais l'impératrice ſe plaît davantage à faire des parties de plaiſir dans la maiſon de ſes favoris.

Une autre princeſſe, qui fait les délices de cette cour, dont elle doit être un jour la ſouveraine, eſt la grande ducheſſe de Ruſſie, femme du jeune prince de Holſtein-Gottorp, neveu & ſucceſſeur futur de la Czarine. Née avec autant de pénétration que de juſteſſe, elle a cultivé ſon eſprit avec ſoin; & elle eſt ſavante ſans oſtentation, comme elle eſt belle

ſans vanité. L'élévation de ſon ame donne de l'éclat à tout ce qui l'environne, comme la bonté de ſon cœur fait le bonheur de ceux qui l'approchent. Son génie ſait reconnoître, ſait apprécier le mérite ; & l'infortune eſt un titre pour aſpirer à ſes bienfaits. A peine elle entre dans ſa dix-neuvieme année, que déjà elle réunit toutes les qualités propres à gouverner ; &, s'il eſt permis de prévoir l'avenir, elle régira ſes peuples avec cette ſageſſe, cette modération, cette douceur, qui la font aimer & admirer ; elle les diſpoſera à l'humanité, par la bonté & les égards avec leſquels elle traitera tout ce qui eſt homme, ſoit citoyen, ſoit étranger ; par la pitié dont elle donnera des preuves aux malheureux ; par l'attention à éviter la guerre & les dépenſes ſuperflues ; par l'eſtime qu'elle accordera elle-même aux hommes connus par toutes ces vertus. Elle augmentera le prix de ſa bienveillance, en ne la donnant qu'à ceux qui auront bien ſervi l'état ; en préférant, pour les graces, ceux qui ſont utiles à la patrie, à ceux qui ne le ſont qu'à elle-même. Elle jettera les yeux ſur les talents ; elle ché-

rira, elle protégera, en ſouveraine éclairée, les ſciences & les arts : ſa cour deviendra l'école brillante du goût, des plaiſirs délicats, & de la politeſſe. La vérité, toujours proſcrite du palais des rois, trouvera dans ſa cour un aſyle ſacré ; & ſon regne fera le bonheur de la Ruſſie, comme elle en eſt déjà l'ornement & la gloire.

C'eſt ici le lieu, Madame, de vous parler de la ſucceſſion à la couronne, & des divers changements arrivés à ce ſujet parmi les Ruſſes. Dans les premiers temps de la monarchie, les ainés héritoient du trône, ſans aucune capitulation avec l'état. Leurs droits ne leur étoient jamais conteſtés ; mais on accordoit des apanages aux cadets ; & tous ces princes particuliers régnoient deſpotiquement, chacun dans leur diſtrict. Un grand duc abolit ces petites principautés, qui affoibliſſoient l'état, & cauſoient des guerres ſans nombre.

Il fut un temps où la Moſcovie ſe gouvernoit à-peu-près comme la Pologne : le prince étoit élu par les *Boïards ;* c'eſt ainſi qu'on appelloit les grands de l'empire. Dans la ſuite, comme les Czars ſe marioient ſans égard à la naiſ-

ſance, ils pouvoient de même ſe choiſir un ſucceſſeur, ſans ſuivre l'ordre de primogéniture. Ils avoient, ces barbares, la ſimplicité de croire que la qualité de femme du ſouverain, ou d'héritier de ſon trône, devoit être uniquement le prix de la vertu & du mérite.

Les maîtres de la Ruſſie ont longtemps porté le titre de *grand prince*, de *grand ſeigneur*, de *grand chef*, que les nations Européennes ont rendu par celui de *grand duc*. Le mot de *Czar*, ſi ſemblable au nom de *Céſar*, paroît évidemment en être dérivé : il ſe peut auſſi qu'il vienne des Tzars du royaume de Caſan ; car ce n'eſt que depuis qu'ils en ont fait la conquête, que les grands ducs de Ruſſie ont pris le titre de *Czar*. Il ne leur a jamais été conteſté par les autres ſouverains ; mais l'archevêque de Novogorod, pour faire ſa cour à Pierre I, lui ayant conſeillé de ſe décorer de celui d'*empereur*, toutes les puiſſances de l'Europe s'y oppoſerent, ſous prétexte qu'il cauſeroit du changement dans le cérémonial. Ces conteſtations ſont enfin terminées à la ſatisfaction de la Ruſſie ; car il paroît qu'on

s'accorde assez à donner le nom d'*empereur* à ses Czars. Ils se font appeller *empereurs de toutes les Russies*, parce qu'en effet, il y a plusieurs provinces de ce nom, qui leur appartiennent, ou sur lesquelles ils ont des prétentions. La Russie blanche est le pays de Moscow; la Russie noire s'étend vers la Lithuanie; la Russie rouge est à l'occident du Boristhène. Je ne sais si l'on pourroit apporter de bonnes raisons de ces différentes dénominations; à moins qu'on ne dise que cette distinction vient de la vénération des Tartares pour le blanc, & de leur mépris pour le noir. Lorsqu'ils annoncent qu'un objet mérite de la considération, ils lui donnent le nom de *blanc*; les grandes villes chez eux, sont des villes blanches; les petites villes sont des villes noires. Ils ont appellé *Russie blanche*, celle où réside le souverain, & *Russie noire* les provinces qui en sont éloignées. Les armes de toutes les Russies furent d'abord trois cercles renfermés dans un triangle: on leur a substitué un cavalier terrassant un dragon; & dans la suite, on y a ajouté un aigle à deux têtes, sur

l'eſtomac de laquelle ſont placés le dragon & le cavalier.

Autrefois, à l'imitation des peuples Aſiatiques, on défrayoit les ambaſſadeurs dans leur route, & pendant leur ſéjour. On les faiſoit d'abord attendre ſur la frontiere, juſqu'à ce que le gouverneur de la province eût averti la cour de leur arrivée, & reçu des ordres de pourvoir à leur ſubſiſtance. On leur donnoit enſuite un conducteur, qui avoit ſoin de leur fournir des vivres, à moins qu'ils n'aimaſſent mieux en recevoir l'argent : ils achetoient alors eux-mêmes leur nourriture. Lorſqu'ils étoient arrivés à quelque diſtance de la capitale, une troupe nombreuſe de Moſcovites, montés ſur de beaux chevaux, & vêtus ſuperbement, venoit au-devant d'eux. Un envoyé du Czar mettoit pied à terre, ainſi que les ambaſſadeurs; il ſe découvroit & diſoit : « Le grand ſeigneur, Czar & grand duc, conſervateur de toutes les Ruſſies, prince de Volodomir, de Moſcow, de Novogorod, de Kiovie, de Twer, &c. Czar de Caſan, d'Aſtracan, de Sibérie, &c. vous fait recevoir comme envoyé d'un tel prince,

& vous accorde la grace de faire votre entre ſur ſes cheveux „. Cette cérémonie ſe pratiquoit avec beaucoup de pompe ; on logeoit les ambaſſadeurs ; & ſouvent le Czar leur envoyoit des mets de ſa table, & du meilleur de ſon vin. On les enfermoit enſuite dans leur maiſon ; & ils étoient gardés par des ſoldats, pour leur ôter toute communication avec les habitants, juſqu'à leur premiere audience. Avant que de la leur accorder, on leur demandoit le mémoire des préſents qu'ils devoient faire à ſa majeſté Czarienne. Le jour étant venu, ils arrivoient au palais, dans le même ordre qu'à leur entrée, montés ſur les mêmes chevaux, mais ſans épée, parce que perſonne n'en portoit en préſence du grand duc. Les rues étoient bordées de ſoldats, & les fenêtres garnies de monde pour voir paſſer cette cavalcade. Le peuple accouroit de tous les quartiers de la ville ; & les toîts des maiſons étoient couverts de ſpectateurs. La marche étoit réglée de maniere, que les ambaſſadeurs devoient arriver au moment que le Czar montoit ſur ſon trône. Avant que d'entrer dans la ſalle,

on trouvoit un appartement voûté, dans lequel étoient pluſieurs vieillards, vénérables par de grandes barbes, & vêtus de riches robes de brocard. C'étoient les facteurs ou principaux marchands de ſa majeſté, auxquels on prêtoit ces habits tirés du tréſor, & dont on ne ſe ſervoit que dans ces occaſions. La ſalle d'audience étoit quarrée & voûtée; des tapis ſuperbes en ornoient les murs & le parquet; les voûtes étoient dorées, & peintes de divers traits d'hiſtoire, pris dans la Bible. J'ai dit ailleurs comment ſe paſſoit le reſte de la cérémonie. Le Czar régaloit enſuite les ambaſſadeurs, ou par lui-même, ou par des ſeigneurs de ſa cour. Ils avoient alors la liberté de ſortir & de ſe promener dans la ville.

Pierre I & ſes ſucceſſeurs ſe ſont mis ſur le pied des autres nations de l'Europe, non-ſeulement par rapport au cérémonial des ambaſſadeurs, mais même dans ce qui regarde les étiquettes de cour, & les uſages du palais. Autrefois, lorſque le Czar ſe montroit à ſes peuples, ce qui arrivoit très-rarement, & ſeulement dans certains jours de réjouiſſance, il étoit vêtu ſuperbe-

ment, & ſuivi d'une troupe nombreuſe, miſe dans la plus grande magnificence. Quand il dînoit en public, les nobles mangeoient en ſa préſence : ſes gardes étoient poſtés aux environs du palais, où ils demeuroient immobiles & dans un profond ſilence. Nul n'étoit admis dans la cour intérieure, que les gens abſolument néceſſaires. On puniſſoit de mort quiconque rapportoit ce qui ſe paſſoit dans le palais de l'empereur, ou vouloit pénétrer dans ſes deſſeins. Quand l'impératrice étoit en couche, les ſujets faiſoient des préſents au monarque. Les fils du Czar, qu'on appelle ici *Czarowitz*, ne ſe montroient point en public ; ils étoient gardés à vue par un petit nombre de ſujets chargés de leur éducation, juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint l'âge de quinze ans ; alors on les faiſoit paroître dans la place du palais, pour que les peuples ne doutaſſent pas de leur exiſtence. Il y a encore des ſuperſtitieux, ſur-tout parmi les gens du commun, qui ne permettent pas à leurs enfants de ſe faire voir, de peur que les yeux des étrangers ne leur attirent quelque malheur.

La forme du gouvernement Moſco-

vite, tenoit plus de l'Aſie que de l'Europe : il n'y avoit pour loix que la volonté du ſouverain : ſes ſujets étoient ſes eſclaves ; il étoit le maître de leurs biens : les enfants n'entroient en poſſeſſion de celui de leur pere, qu'après en avoir obtenu le conſentement du Czar. Ce prince avoit un conſeil où ſe régloient les affaires de l'état : il étoit diviſé en ſix départements, ou, ſuivant le langage du pays, en ſix chancelleries, pour les affaires étrangeres, la guerre, le commerce, les finances, les procès civils & criminels. Ces divers tribunaux étoient diviſés en trente-deux chambres, qui avoient chacune leur diſtrict particulier, & traitoient des matieres ſuivantes : les ambaſſadeurs, les grandes places de l'état, les marchands étrangers, le nom, la qualité, la famille des Boïards & autres gentilshommes de Ruſſie ; les droits que les fiefs devoient à la couronne, & les procès relatifs à ces mêmes fiefs ; les affaires de Caſan & de la Sibérie, & les revenus provenants des martres zibelines ; les officiers de la maiſon du Czar ; les gages de la cavalerie, les comptes des receveurs du domaine, les poids & les meſures, les procès des

Boïards & autres ſeigneurs de l'état ; ceux des eccléſiaſtiques, des gentilshommes & des pages ; ceux des bourgeois, des principaux facteurs, des marchands, des ouvriers, des huiſſiers & des commis ; l'examen des crimes & leur jugement ; les corvées, le paiement des couriers & des poſtillons ; les paſſeports, la vente des eſclaves ; la fourniture & l'enregiſtrement des étoffes de ſoie, dont on faiſoit uſage à la cour ; l'entretien des bâtiments ; les revenus des provinces ; la vente du vin, de l'eau-de-vie & de l'hydromel dans les cabarets ; la garde des pierreries de la couronne & de la vaiſſelle d'or & d'argent ; les munitions de guerre, l'apothicairerie du palais, la douane, les droits d'entrée & de ſortie, & le dixieme denier.

Le patriarche avoit auſſi ſes chambres de juſtice, où l'on tenoit regiſtre de tous les biens eccléſiaſtiques ; on conſervoit les archives, on exerçoit la juriſdiction ſpirituelle, & l'on gardoit le tréſor du pontife. Dans toutes ces chambres, ſoit pour le temporel, ſoit pour le ſpirituel, il y avoit un nombre prodigieux de greffiers & de clercs, qui ſavoient aſſez bien écrire,

Pour calculer, au lieu de chiffres & de jettons, ils ſe ſervoient de noyaux de prunes, qu'ils avoient toujours ſur eux dans une petite bourſe. Ils étoient à genoux devant une table, & écrivoient des lignes fort écartées, pour employer plus de papier, & augmenter les frais des parties, qu'ils traitoient preſqu'auſſi mal que pourroient le faire nos procureurs. Lorſque les Ruſſes n'avoient point de loix écrites, on obſervoit l'ordre ſuivant dans les procès. Dans les cas où les parties n'étoient point d'accord ſur le fait, & où l'on manquoit de preuves ſuffiſantes, le juge propoſoit au défendeur de prêter ſerment ſur ſon ame, ou de s'en rapporter à l'affirmation du demandeur. Celui des deux qui acceptoit, paroiſſoit, pendant trois ſemaines conſécutives, une fois tous les huit jours devant le juge. Celui-ci lui remontroit l'énormité du crime qu'il alloit commettre, s'il n'étoit pas certain du fait qu'il alloit affirmer. S'il perſiſtoit, & qu'il fît le ſerment, on le regardoit comme un infâme, quoiqu'il eût atteſté la vérité : on lui crachoit au viſage ; on le chaſſoit de l'égliſe ; on lui refuſoit la commu-

nion, où on ne la lui accordoit qu'à l'article de la mort. Cette ſévérité diminua par la ſuite : on ſe contenta d'amener devant l'image d'un ſaint, celui qui devoit prêter ſerment. Là, on lui faiſoit ſentir toute l'importance de cette action ; on lui préſentoit l'image à baiſer. Si l'on avoit des preuves qu'il eût dit vrai, on le privoit de la communion pendant trois ans, ſans pour cela le croire déshonoré ; mais les honnêtes gens ſe faiſoient ſcrupule de l'admettre dans leur compagnie. Si on découvroit qu'il eût fait un parjure, il étoit fouetté cruellement, & banni pour toute ſa vie.

Les jugements étoient arbitraires, & n'avoient pour regles que les exemples paſſés. On les ſuivoit avec aſſez d'exactitude, lorſque les magiſtrats n'étoient point corrompus par l'argent. Jean II, ſurnommé *le Tyran*, fit faire un corps de droit, qu'on tira des différents uſages & des queſtions décidées ; il fut diſtribué à tous les juges, avec ordre de s'y conformer, & a toujours ſervi de regle de juſtice. J'ai parlé ailleurs des peines décernées contre les criminels, & des divers genres de ſupplices

dont on puniſſoit les coupables. J'aurois pu ajouter qu'une des fonctions ordinaires des anciens Czars, on pourroit même dire un de leurs plaiſirs, étoit d'exécuter eux-mêmes les peines de mort qu'ils avoient prononcées, ou d'aſſiſter à l'exécution. Ce qui doit étonner, c'eſt que Pierre le Grand donna, comme ſes prédéceſſeurs, dans cet excès de cruauté. On vit, dans la révolte des Strélitz, qu'il n'avoit pu ſe corriger de cette dureté de caractere que donnent les loix groſſieres d'un gouvernement non policé. Il coupa la tête à une multitude de criminels; & ſon ami Lefort, longtemps ſollicité de prêter ſon bras à une exécution ſi révoltante pour nos mœurs, eut bien de la peine à s'en faire diſpenſer. On regardoit alors comme louable, en Ruſſie, l'action de ſe couvrir du ſang d'un homme condamné pour ſes crimes. Les grands de l'état exerçoient la même barbarie ſur leurs vaſſaux.

On raconte un trait de Pierre I, qui, dans ſa cruauté même, laiſſe entrevoir autant de ſenſibilité que d'amour pour la juſtice. Une fille d'honneur de l'impératrice Catherine, Mlle. Hamilton,

eut une intrigue d'amour dont il provint pluſieurs enfants. Elle feignit toujours d'être malade ; mais le Czar ayant conçu quelques ſoupçons, envoya un médecin la viſiter. On découvrit bientôt la véritable cauſe de la maladie ; & l'on apprit en même temps qu'un ſentiment de honte & de crainte, triomphant de l'affection maternelle, avoit fait mourir les enfants à meſure qu'ils venoient au monde. La juſtice exigeoit que l'empereur punît un ſi grand crime : d'un autre côté, la demoiſelle étoit aimée de l'impératrice, qui ſollicitoit vivement en ſa faveur ; mais l'équité du ſouverain ne lui permettoit pas de pardonner. Il fit mettre cette fille malheureuſe & dénaturée dans une priſon, où il l'alla voir lui-même ; & ſur l'aveu de ſon crime, il prononça, avec larmes, l'arrêt de ſa mort, l'accompagna lui-même à l'échafaud, & l'embraſſa avec beaucoup de douleur & de tendreſſe. Quelques-uns ajoutent que, quand on lui eut tranché la tête, il la prit dans ſes mains, & baiſa ſes levres encore tremblantes.

L'ami du Czar, dont j'ai parlé ci-deſſus, le célebre Lefort, étoit un Genevois à qui l'empereur avoit accordé

toute ſa confiance. Il étoit venu en Ruſſie pour s'avancer dans le ſervice ; Pierre le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. Il prit inſenſiblement pour lui une affection qui le conduiſit aux plus grandes places. Il le choiſit pour être le miniſtre de ſes grands projets, pour ſon confident, pour ſon favori ; & cette intimité dura juſqu'à la mort du Genevois, que le Czar pleura toute ſa vie. Il l'honora d'une pompe funebre, telle qu'on en fait aux ſouverains, & y aſſiſta lui-même, fondant en larmes, & donnant à ſes peuples l'exemple de la ſenſibilité, de l'humanité & de la reconnoiſſance.

En corrigeant les mœurs de ſes ſujets, le Czar Pierre a auſſi fait quelque réforme dans les loix & dans la conſtitution du gouvernement. Le premier tribunal des Ruſſes eſt le ſénat, dont les membres ſont toujours nommés par le ſouverain. Il connoît de toutes les affaires civiles & criminelles, & homologue les ordonnances émanées du trône. Comme il ne pourroit ſuffire à la multiplicité des affaires, il y a ſous lui pluſieurs autres tribunaux ou

colleges, auxquels ſont attribués divers départements, tels que le college de l'amirauté, qui regle la marine; le college de guerre, qui regarde les troupes; le college du commerce, & le bureau des affaires étrangeres. L'homme principal du ſénat, celui qui lui donne preſque tout le mouvement, eſt le *général procureur*. Il a le droit de s'oppoſer aux délibérations, ſi elles étoient contraires aux vues de la cour, ce qui n'arrive preſque jamais. Il y a auſſi à Moſcow un ſénat, qui eſt comme une diviſion de celui de Pétersbourg; il coopere à ſes fonctions, a une inſpection immédiate ſur les gouverneurs de province, & reçoit les plaintes qui lui ſont adreſſées ſur leur geſtion.

Le ſénat Ruſſien ne répond point du tout à nos parlements; ſes membres portent l'épée, & ont un rang militaire. Le grand chancelier eſt le premier miniſtre de l'empire: il n'eſt point chef du ſénat ni de la juſtice: ſes fonctions embraſſent toutes les affaires du dehors; les alliances & les traités avec les puiſſances étrangeres. C'eſt lui qui répond aux miniſtres des cours, & qui regle,

au nom du ſouverain, la paix & la guerre. Il a quelquefois un ſous-miniſtre, qui a le titre de *vice-chancelier*, & qui partage avec lui l'exercice de ſa place. Chaque province a une cour de judicature, dont le chef, qui repréſente la perſonne du Czar, a ſon chancelier, ſes ſecretaires & autres ſuppôts de juſtice. On appelle de tous les tribunaux particuliers à ceux de Pétersbourg ou de Moſcow.

Il n'y a, proprement parler, que deux états en Ruſſie; celui des nobles, & celui des ſerfs. Le clergé n'eſt preſque compoſé que de ſujets de cette derniere claſſe. Ce ſont des enfants de payſans ou de ſoldats, qui, pour l'ordinaire, prennent la prêtriſe, ou entrent dans les monaſteres, d'où l'on tire les évêques. Ceux-ci préſident au clergé ſéculier & régulier. Le ſéculier comprend les archipopes, qui ſont comme nos doyens ruraux; les popes, qui reſſemblent à nos curés; & les diacres, ſous le nom deſquels on entend tous les moindres ordres. Les monaſteres ont, comme les nôtres, leurs abbés, leurs prieurs, leurs maîtres de novices, &c.

Le corps des marchands, & quelques ſujets qui exercent des arts libéraux, pourroient être regardés comme le tiers-état; mais les marchands même ne ſont pas tous affranchis: un très-grand nombre dépendent encore de leurs ſeigneurs, auxquels ils paient une capitation plus forte que celle des payſans attachés à la glebe. Parmi les négociants, il y en a pluſieurs qui ont reçu l'épée, comme une marque d'ennobliſſement: les deux familles de Strogonof & Démidof, dont je crois vous avoir parlé, ſont de ce nombre. Elles ont le titre de *baron*, & poſſedent, en Sibérie, des mines de fer, dont elles font un très-gros commerce. Sur ce point, les Moſcovites penſent aſſez comme les François: leurs négociants ne ſont point nobles; mais ils peuvent le devenir. Ils ont auſſi une compagnie de marchands, qui ſont comme les fermiers généraux de pluſieurs droits de la couronne, & particuliérement de la vente des eaux-de-vie. Il y a parmi eux quelques millionnaires, mais ſans orgueil, ſans inſolence & ſans faſte. Vous voyez, Madame, que le tiers-état, s'il

en exiſte en Ruſſie, eſt très-reſſerré. Il pourroit encore comprendre les perſonnes attachées au ſervice de la cour, dans les bas emplois; elles ne dépendent d'aucun ſeigneur.

Les nobles Ruſſes n'ont plus, comme autrefois, le droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves. Ils peuvent, quand ils en ſont mécontents, les faire punir par le fouet, ou par la perte de leur barbe, ce qui eſt pour eux un très-grand affront. Ils en exigent une capitation & des corvées, & ont le droit de choiſir, parmi eux, le nombre de garçons & de filles qui leur eſt néceſſaire pour leur ſervice particulier. Lorſque les nobles vendent leurs terres, ils vendent en même temps les payſans ou ſerfs qui y ſont attachés, & le prix ſe regle ſur le nombre de ces payſans. Pour poſſéder une terre en Ruſſie, il faut être d'origine noble, ou avoir été ennobli. Un marchand qui s'eſt rédimé de ſon ſeigneur, en peut acheter une; mais cela eſt fort rare; il aime mieux faire valoir ſon argent dans le commerce. Les évêques & les monaſteres ſont dans le cas de la nobleſſe; ils peu-

vent avoir des terres & des eſclaves *, ce qui n'a jamais été accordé aux eccléſiaſtiques du ſecond ordre.

Les artiſans ſont tous ſerfs : ils appartiennent à des nobles, chez qui ils demeurent, & qui diſpoſent de leur induſtrie. On les nourrit ; on les habille ; on les loge ; & quand leurs maîtres les emploient pour eux-mêmes, ils leur fourniſſent la matiere de leur travail. Lorſqu'ils n'ont plus beſoin de leur ſervice, on leur permet de s'occuper pour d'autres, & ſur-tout pour les étrangers, dont ils reçoivent un meilleur ſalaire. Ainſi, à Moſcow & à Pétersbourg, on ne voit ni boutiques ni atteliers d'artiſans. Ils ſont renfermés dans l'intérieur des maiſons de leurs maîtres. Les gens de la campagne, en payant au ſouverain & à leur ſeigneur particulier, la capitation à laquelle ils ſont ſoumis, peuvent avoir un pécule dont leurs maîtres n'ont pas droit de s'emparer ;

* On a déjà dit que l'impératrice régnante leur en avoit ôté la propriété, & les avoit réduits à de ſimples penſions.

la

la partie plaignante obtiendroit une prompte juſtice.

La nobleſſe de Ruſſie peut être diviſée en pluſieurs claſſes. La premiere, compoſée des anciennes races du pays, eſt très-reſpectée. La ſeconde comprend les familles étrangeres établies en Moſcovie. Comme elles ſortent toutes de maiſons royales, elles ne ſont pas moins conſidérées que les précédentes. Celle de Gallitzin eſt regardée comme la plus noble de l'empire. Les princes créés, tels, par exemple, que le prince Menzikof, forment la troiſieme claſſe. La quatrieme deſcend des principaux Tartares de Caſan, qui ſe convertirent au Chriſtianiſme, lorſque la Ruſſie fit la conquête de leur pays. Pour les engager à recevoir le baptême, on leur promit de les élever au rang de prince de Ruſſie; & ils ne ſe firent Chrétiens qu'à cette condition. Les familles dont les ancêtres n'ont été que ſénateurs, ou qui ont fait alliance avec les Czars, & les étrangers qui ſe ſont élevés par leur mérite, ſous le régne de Pierre le Grand, ſont regardées comme le dernier ordre de la nobleſſe Moſcovite.

Autrefois tous les nobles de la pre-

miere classe étoient obligés de demeurer à Moscow, & d'aller tous les jours rendre leurs hommages au grand duc. Par-là, il les contenoit dans le devoir, & empêchoit qu'ils n'acquissent trop de considération dans les provinces. La noblesse alors n'étoit point appréciée selon son ancienneté, mais suivant le nombre des hommes de mérite, qui avoient illustré la nation. On se prévaloit du nom de ses aïeux, & des places qu'ils avoient occupées, pour en obtenir de pareilles. On prétendoit que l'état devoit récompenser, dans les descendants de ses bienfaiteurs, les services rendus à la patrie; que ces services sont un titre sensible & inconteſtable, qui assure le respect & l'obéissance des peuples; que l'empire est toujours florissant, lorsque les citoyens sont persuadés que la reconnoissance publique est le plus bel héritage qu'ils puissent laisser à leurs enfants; que si l'on n'accordoit les dignités qu'au mérite, comme il n'a pas toujours un caractère d'évidence, un signe universel & essentiel qui le fasse reconnoître, il pourroit n'être point apperçu par la multitude; ce qui feroit naître des contestations & des troubles.

Le Czar Théodore, frere & prédéceſſeur de Pierre I, étoit dans des principes tout différents. Perſuadé que les deſcendants des héros ſont rarement les héritiers de leur gloire, la nobleſſe, quelqu'illuſtre qu'elle pût être, lui paroiſſoit un titre inſuffiſant & chimérique. Il ne pouvoit concevoir comment des places, dont l'exercice ſuppoſe des talents & des connoiſſances, étoient abandonnées à des perſonnes qui n'avoient, pour toute recommandation, qu'un grand nom. Dans la vue de détruire ces diſtinctions de naiſſance & d'origine, il convoqua tous les nobles, ſe fit remettre leurs titres & leurs chartres, & les jetta au feu en leur préſence. Pierre I gouverna dans le même eſprit: il ordonna que, ſans aucun égard pour les familles, on obſerveroit le rang, ſelon la charge & le mérite de chaque particulier. Les honneurs & la conſidération ſe réglent ſur le grade militaire; un lieutenant général, quoique d'une nobleſſe commune, a le pas, à la cour & ailleurs, ſur un prince qui n'a que le rang de colonel. La conſtitution du gouvernement eſt toute militaire; & la nobleſſe, par état, eſt vouée au ſervice

dès sa naissance. Elle commence par le rang de soldat ; on ne la voit point, à peine sortie de l'enfance, commander à des hommes blanchis dans les travaux de la guerre, & dont les fronts cicatrisés attestent les exploits. Plusieurs nobles Russes, sans avoir servi à l'armée, deviennent officiers généraux, parce que les différents emplois qui les attachent à la cour, leur tiennent lieu de service militaire, & leur en donnent les grades & les prérogatives.

Il y a ici, comme dans les autres états de l'Europe, plusieurs ordres de chevalerie. Le principal est celui de S. André, dont j'ai parlé ; le second, celui de sainte Catherine, dont la Czarine, femme de Pierre le Grand, portoit le nom. Ce prince l'établit chef de cet ordre, & lui céda le pouvoir de le conférer aux personnes de son sexe. Le troisieme est celui de S. Alexandre.

La noblesse est obligée de paroître souvent à la cour, sur tout aux jours de gala & de cérémonie. En général, les seigneurs Russes ne sont point riches: on ne compteroit pas quatre maisons qui aient cent mille écus de revenu. Ils aiment la magnificence dans les habits &

dans les équipages ; mais l'intérieur de leur maiſon ne répond pas à cette apparence de luxe. Ils ſont, en général, aſſez mal meublés ; leur table n'eſt ni ſplendide, ni ſervie avec propreté. Celle de la Czarine eſt très-ſomptueuſe ; elle mange aſſez ſouvent en public avec les premieres claſſes de la nobleſſe, diviſées ſuivant les rangs militaires ; les ambaſſadeurs étrangers ſont admis à ces feſtins ; & pour éviter les difficultés d'étiquette, les places ſont tirées au ſort par billets.

En Ruſſie, le droit d'hérédité, tant pour les terres, que pour les biens meubles, ſe diviſe en portions égales entre les enfants mâles, ſans préférence pour les ainés. Les filles n'entrent guere dans le partage des terres avec les garçons : leur dot, pour l'ordinaire, conſiſte en argent ; mais ſi elles ſont uniques, elles recueillent toute la ſucceſſion. On ne connoit point ici de biens ou fiefs ſubſtitués à l'aîné d'une famille ; & aucune famille n'eſt titrée du nom d'une terre. Auſſi n'arrive-t-il jamais qu'un nom cher & recommandable à la patrie, paſſe ſcandaleuſement au fils du publicain déteſté ou de l'ignoble millionnaire, dont le pere, du fruit de-

ſes rapines, aura acheté la terre de ceux qui l'ont porté. On ne voit pas, entée ſur une grande maiſon, décorée de ſes armes, revêtue de ſes titres, une race ignorée & abjecte, dont les générations précédentes y euſſent à peine été admiſes comme domeſtiques. On ne diſtingue ici les perſonnes d'une même famille, que par la différence du nom de baptême de leur pere & de leur propre nom, comme *Ivan Grégoriwitz*, *Vaſili Vaſilowitz*; Jean, fils de Grégoire; Baſile, fils de Baſile. Les méſalliances ſont inconnues en Ruſſie; les nobles ne prennent des femmes que dans leur claſſe, & jamais parmi les marchands ou les ſerfs.

Depuis mon arrivée à Péterſbourg, j'ai fait pluſieurs courſes dans les environs. Les lieux les plus remarquables ſont les forts de Cronſlot, de Cronſtadt & de Schluſſelbourg. Le premier eſt une citadelle imprenable, ſous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri. Le Czar Pierre la fit conſtruire, pour mettre ſa capitale hors d'inſulte. Il ſonda lui même la profondeur de la mer, aſſigna l'endroit où devoit être élevé le fort, en fit un modele

en bois. & laiſſa à Menzikof le ſoin de faire exécuter l'ouvrage ſur ce modele. On frappa des médailles à cette occaſion, comme dans toutes celles qui méritoient quelque célébrité. Cronſlot eſt bâtie dans une iſle du golfe de Finlande ; & c'eſt-là que ſe tiennent les vaiſſeaux de guerre, qui ne ſauroient aborder à Péterſbourg, parce que les eaux y ſont trop baſſes. Le château & la ville de Cronſtadt ont été auſſi fondés par le Czar, le premier en 1703, & la ville en 1721 ; il y a un port où l'on radoube les navires, & un grand canal qu'on met aiſément à ſec pour le même uſage. Schluſſelbourg, place forte, longtemps poſſédée par les Suédois, ſous le nom de *Notebourg*, fut priſe par Pierre le Grand, qui la nomma *ville de la clef*, Schluſſelbourg, pour faire entendre qu'il la regardoit comme la clef de l'Ingrie, de la Livonie, & de la Finlande. Les Suédois, qui défendoient cette place, firent des actions inouies de bravoure, & obtinrent, ſur la breche, la capitulation la plus honorable. Le Czar diſtribua des médailles d'or à ſes officiers, récompenſa tous les ſoldats ; & pour relever, aux yeux de ſes peu-

ples, l'éclat de ſes moindres victoires il fit, à l'occaſion de la priſe de ce fort, une entrée triomphante dans Moſcow.

Toute la côte de l'Ingrie, depuis Cronſlot juſqu'à Péterſbourg, eſt bordée de maiſons de campagne. Comme elles ſont ſituées ſur une élévation, elles ont une vue charmante. On y voit celles des Czars, & leurs jardins de plaiſance. Il y en a dont les jets d'eau ſont ſupérieurs à ceux de Verſailles; & les bords de la Seine n'offrent rien de plus riant ni de plus agréable. A huit lieues de la ville, eſt le magnifique monaſtere de S. Alexandre. Pierre I le fonda en l'honneur d'un ancien Czar de Moſcovie, honoré comme un ſaint, & dont les oſſements y furent transférés, avec beaucoup de pompe, de Volodimir, où ils étoient inhumés. Un autre monaſtere plus célebre, eſt celui de la Trinité, qui eſt tout à la fois un château fort & un couvent de moines. De larges foſſés & des remparts de brique, garnis d'artillerie, l'environnent de toutes parts. Dans les troubles, qui agiterent les commencements du regne de Pierre I, ce prince fut plus d'une fois obligé de s'y réfugier, & y trouva ſa ſûreté, plus

encore par la force, que par la ſainteté du lieu.

Dans la partie la plus ſeptentrionale de la Ruſſie Européenne, eſt le gouvernement d'Archangel. Je compte, Madame, que je m'y rendrai le printemps prochain, pour aller de-là dans la Laponie, l'Iſlande, le détroit de David, le Groënland, pays extrêmement froids, & où l'on ne voyage que dans le fort de l'été. Mon deſſein eſt de paſſer l'hiver à Péterſbourg, pour y prendre les arrangements convenables; en attendant, voici quelques obſervations générales, qui termineront mes remarques ſur la Ruſſie.

Dans cette vaſte étendue de terrein qui embraſſe le nord de l'Aſie & de l'Europe, & s'étend depuis les frontieres de la Chine, juſqu'aux confins de la Pologne, vous concevez qu'il doit ſe trouver une grande différence de climats. Les provinces méridionales & le cœur du pays ſont d'une chaleur modérée en été; & quoique couverts de neige, & continuellement glacés pendant l'hiver, cependant, lorſque l'air s'adoucit, les végétaux croiſſent avec une vîteſſe incroyable. Plus la terre

a été enfermée ſous la neige, moins elle a perdu de ſa chaleur : auſſi produit-elle plus de bled, que les hommes & les beſtiaux n'en peuvent conſommer ; & l'on n'entend parler ni de cherté ni de diſette. On n'en laboure même qu'autant qu'il en faut pour nourrir les habitants ; on voit des campagnes immenſes, où il ne croît que de l'herbe ; encore néglige-t-on le plus ſouvent de la couper, parce que le bétail en a de reſte. On y mange d'aſſez bons fruits, & de toutes ſortes de légumes. Les melons ſont d'une groſſeur extraordinaire : ils peſent juſqu'à quarante livres. Les payſans ont une adreſſe toute particuliere pour les cultiver. Ils font tremper la graine dans du lait de vache, ou du fumier de brebis, délayé avec de l'eau de citerne. Leurs couches, qui ont ſix pieds de profondeur, ſont faites de fumier de cheval, tel qu'on le tire de l'écurie. Ils les couvrent de terre, y enfoncent la graine fort avant, & ſe ſervent, comme nous, de cloches de verre, &c.

Parmi les fruits qui croiſſent dans cette partie de la Ruſſie, il y a une eſpece de pomme appellée *native*, qui

ſignifie *verſeplein*, parce qu'elle eſt en effet toute pleine de jus. Son goût eſt aigrelet, & aſſez agréable. En mûriſſant, elle devient ſi tranſparente, qu'on en peut compter les pépins. On a ſouvent eſſayé de tranſplanter ce fruit dans d'autres climats; mais il dégénere & devient inſipide. Comme les Ruſſes aiment beaucoup l'ail, ils en cultivent par-tout où il en peut venir.

De grands lacs, des fleuves conſidérables, des rivieres qui ſont preſque toutes navigables, & quatre ou cinq mers, arroſent la Ruſſie, & lui fourniſſent une multitude prodigieuſe & variée de poiſſon. Le Volga parcourt un eſpace de plus de ſix cents lieues; &, par les divers canaux qui y communiquent, on voyage, par eau, depuis Péterſbourg juſques dans la Perſe; & l'on commerce dans les quatre parties du monde. Par cette même communication, toutes les provinces de l'empire peuvent ſe donner des ſecours réciproques. Celles qui ont fait une récolte abondante, ſoulagent les pays où elle a été mauvaiſe; &, daus un temps de calamité, la Ruſſie ſe ſuffit à elle-même. Ses immenſes forêts ſont peuplées d'a-

nimaux, principalement de ceux dont on retire les plus belles fourrures. Les ours & les loups y font des ravages terribles, & rendent les chemins très-dangereux. L'hiver, ils entrent dans les maisons & enlevent les bestiaux : les grandes routes en sont remplies ; & les payſans ne s'en défendent, que par le moyen d'un bâton qu'ils attachent, & laissent traîner au bout d'une longue corde, à la queue de leurs traîneaux.

Les campagnes abondent en gibier, en gros bétail, en moutons, en chevaux. Les coqs de bruyere, les faisans, ſes gelinottes, les perdrix, les oies, les canards ſauvages ſont à très-grand marché. On y fait peu de cas des hérons, des cygnes, des grives, des cailles, des alouettes ; les habitants ne prennent pas même la peine de les tuer. On trouve tant de miel & de cire dans les bois, qu'outre la quantité qu'en emploient les Moſcovites, pour leurs cierges & leur hydromel, ils en vendent aux étrangers plus de vingt mille quintaux tous les ans. Mais leur principale richeſſe conſiſte en cuirs de bœufs, d'élans & de vaches, appellés *cuirs de Rouſſy*, ou-

de Ruſſie; en pelleteries fines, en lin, en chanvre, en talc, en fer, en ſuif, en goudron, en mâts de navire, plus eſtimés que ceux de Norwège.

L'hiver eſt exceſſivement froid, même dans les provinces qui ne ſont pas les plus ſeptentrionales de l'empire. Si l'on en croit quelques perſonnes, on a vu, dans les grandes gelées, la terre s'entr'ouvrir, l'haleine tomber en petite neige, les crachats en glaçons, & beaucoup de gens perdre le nez & les oreilles.

On ne connoît guere, dans la partie du nord, que deux ſaiſons, qui ſe ſuccedent aſſez rapidement. Dans le temps de la chaleur, la terre ſe hâte de produire; & le bled n'eſt pas plutôt dans la terre, que le ſoleil, qui paroît dix-huit à vingt heures ſur l'horizon, le fait germer, croître & mûrir: en moins de deux mois, on ſeme le grain, & l'on fait la moiſſon. Elle eſt, en général, peu abondante, parce que le pays eſt couvert de marais, de forêts & de montagnes. Le bled y eſt rare; mais la grande quantité d'oiſeaux, de bêtes ſauvages, & de poiſſon, dédommage les peuples de ce que la terre leur refuſe. Ils en trou-

vent assez pour se nourrir, se vêtir & payer les impôts.

La Russie n'est pas peuplée à proportion de son étendue ; à peine contient-elle vingt-quatre millions d'ames, dont la plupart sont serfs. Le reste comprend les nobles, les gens de guerre, les ecclésiastiques, les moines, les marchands, les Tartares Chrétiens, Mahométans & Payens. Les sectaires dont je vous ai parlé, & qui sont ici comme les Quakers en Angleterre, sont au nombre d'environ vingt-deux mille, & payent une taxe plus forte que les autres sujets.

Les Russes se servent de monnoie d'or, d'argent & de cuivre, frappée au coin du prince. Il y a des pieces d'or, qui valent vingt-cinq & cinquante livres. Le rouble d'argent vaut cent de nos sols : on en fait de dix sols & de vingt-cinq. La monnoie de cuivre est d'un grand usage dans le commerce ordinaire. Les poids & les mesures sont fixés, & rendus uniformes, ainsi que les loix ; le prix des denrées nécessaires est réglé, de même que tout ce qui regarde la sûreté, le bon ordre & les facilités pour le commerce.

A Pétersbourg, Moſcow, &c. preſque toutes les rues ſont gardées jour & nuit, par des hommes que les ſeigneurs fourniſſent, & qui ne ſont armés que de bâtons. S'il arrive du déſordre, ils arrêtent le coupable, & le conduiſent devant le juge qui en ordonne ſuivant les circonſtances. Ces mêmes villes ſont éclairées la nuit par des lanternes, qui ſe mettent ſur des poteaux placés dans un même alignement devant les maiſons. Il y a encore cette commodité en Ruſſie, qu'on n'y eſt point interrompu perpétuellement, comme dans nos pays, par le ſon des cloches. Pour avertir le peuple de ſe rendre à l'office, on ne fait que tinter. Ce ſeroit un carillon inſupportable à Moſcow, où il y a un grand nombre d'égliſes, ſi toutes les cloches ſonnoient en branle.

Outre cette police particuliere, il y en a une générale, dont le chef, établi à Pétersbourg, eſt à la tête d'un tribunal qui veille au maintien de l'ordre, d'un bout de l'empire à l'autre.

On voit dans cette ville, ainſi qu'à Moſcow, des jardins publics, où les hommes & les femmes ſe promenent enſemble comme aux Thuileries. Ce ſont

les jardins du palais impérial, ornés, comme les nôtres, de ſtatues de marbre & de jets-d'eau. Il y a des billards : on y entend de la muſique ; mais on n'y trouve point ou peu de rafraîchiſſements. Les honnêtes gens s'y font ſuivre par leurs domeſtiques ; ce qui rend ces promenades aſſez déſagréables. Elles ſont ſur-tout fréquentées les jours de fêtes ; & il y a des temps où elles paroiſſent auſſi brillantes qu'à Paris.

En hiver, les femmes de condition courent les bals, font des parties de jeu, aſſiſtent aux aſſemblées & aux ſpectacles ; car aujourd'hui, on trouve en Ruſſie, des muſiciens Italiens, François & Allemands : on y joue nos comédies, & des opéra comiques. Quelques-unes de ces mêmes femmes s'amuſent à broder ; mais, en général, elles ſont pareſſeuſes & indolentes. Celles des marchands ont ſoin de l'intérieur de la maiſon ; les payſannes préparent la nourriture, gardent les enfants, & s'occupent à filer.

Par les ſages réglements du Czar Pierre, toutes les grandes villes ſont aujourd'hui délivrées de cette foule odieuſe & importune de mendiants,

trop soufferte dans les autres états, & qui, aux dépens des autres hommes, traînent une vie misérable & honteuse. Autrefois ils enlevoient les enfants, leur rompoient les bras & les jambes, ou leur crevoient les yeux, & enterroient ceux qui ne pouvoient résister à cette cruelle opération. Ils exposoient aux yeux des passants, les autres malheureuses victimes de leur barbarie, pour exciter la commisération & tirer de l'argent des personnes compatissantes.

La Russie ne manque point d'hôpitaux pour les pauvres, pour les malades & pour les troupes de terre & de mer. Je vous ai dit que les drogues qu'on y emploie, se tirent de l'apothicairerie de Moscow, un des plus beaux, des plus riches & des plus utiles établissements de l'Europe. Le bâtiment est vaste & élevé : d'un côté est la pharmacie ; de l'autre, l'appartement de celui qui y préside, & ses différents bureaux. Deux autres pieces servent de laboratoire & de bibliotheque, avec un cabinet d'histoire naturelle. Le président a sous lui divers officiers, qui sont eux-mêmes à la tête de plusieurs commis. Son pouvoir s'étendoit autre-

TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans ce Tome VII.

LETTRE LXXVII.

LA SIBÉRIE.

LE gouvernement & la ville de Caſan. *Page* 1
Conquête de cette ville par les Moſcovites. 7
Deſcription de Caſan. *ibid.*
Commerce qu'on fait dans ce pays. 8
Ses productions naturelles. 9
Débordements du Volga comparés à ceux du Nil. *ibid.*
Fameux monaſtere ſitué ſur les bords de la Caſanka, riviere qui donne ſon nom à Caſan. 10
Deſcription d'une fête à l'honneur de la Vierge, qui ſe célebre dans cette ville. 11
Deſcription des moſquées de Caſan, & des cérémonies qui y ſont en uſage. 12
Tartares des villages voiſins de Caſan, leurs femmes, & leur maniere de s'habiller. 14

Leurs mœurs & uſages. *ibid.*
Les Tartares idolâtres, & ſpécialement les Tchérémiſſes. 15
Religion de ces peuples. *ibid.*
Leurs vêtements & celui de leurs femmes. *ibid.*
Les Tchovaches, autres Tartares, leurs prêtres, leurs ſorciers. 17
Leurs ſacrifices. *ibid.*
Autres uſages religieux de ce peuple. 18
Les Votiakes, troiſieme tribu de Tartares, qui habite les environs de Caſan. 19
Mœurs & uſages de ces peuples. *ibid.*
Froid exceſſif de Caſan. *ibid.*
Caverne ſinguliere de Kongour. 20
Maniere de raſſembler les abeilles, & de recueillir le miel dans ce pays. *ibid.*
Fondation de la ville de Catherinebourg, qui eſt comme le centre des mines de Sibérie. 21
Autres mines & fonderies de la Sibérie. 22
Mines & fonderies de Siſſert. *ibid.*
Mines & fonderies de Kamenskie. 23
Fameuſe fonderie de cuivre à Kolivan, ſa deſcription, *ibid.*
Hiſtoire de la fonderie d'Argoune. 24
La nature & les propriétés de ces différentes mines, *ibid.*
Spectacle donné à Catherinebourg, & dont le but eſt de rappeller l'idée de la mort. 26
Gouvernement de cette ville. *ibid.*
La ville de Solikamsky. 27
Puits de ſel, qui ſe trouvent dans ſes environs, *ibid.*
Maniere dont on recueille ce ſel. 28
Foſſile dont on fait de la toile incombuſtible, ou la pierre d'Amianthe. 28
La ville de Verchatoure. 30

Deſcription de la foire d'Irbit. *ibid.*
Deſcription de la ville de Thioumenne. 31
Mœurs & uſages des Tartares appellés *Karakalpacks*, ou *Bonnets noirs*, qui habitent les environs de Thioumenne. 32

LETTRE LXXIII.

Suite de la Siberie.

Histoire de la conquête de la Sibérie par les Ruſſes. 33
Quel étoit le Coſaque appellé *Jermack*, qui fit cette conquête. *ibid.*
Mort de ce Jermack. 35
Les princes Tartares vaincus, & emmenés en Moſcovie. *ibid.*
Pourquoi la cavalerie Sibérienne porte aujourd'hui le nom de *Coſaque*. 36
La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, *ibid.*
Sa deſcription. 37
Ses fauxbourgs habités par les Tartares. 38
Mœurs des Tartares de Tobolsk. *ibid.*
Leur circonciſion. 39
Les autres habitants de Tobolsk ſont des Ruſſes. 40
Mœurs & uſages de ces peuples. *ibid.*
Comment le arts & les métiers ont été apportés & connus en Sibérie. 41
Gouvernement militaire, civil & religieux de la ville de Tobolsk. 42
Fête qui ſe célebre dans toutes les familles. 43
Le carnaval de Tobolsk. *ibid.*
Les filles publiques ne ſont pas rares dans cette ville. 44

Comment on y fait le Carême. 44
Mariages des Tartares dans la capitale de la Sibérie. 45
Comment ſe paſſent les jours qui précedent la noce. 46
Cérémonie de la noces. *ibid.*
La fête de Pâques & les autres fêtes de l'année ſont ici des jours de ſpectacles. 48
Idée de ces ſpectacles. *ibid.*
Cérémonie du jeudi avant la Pentecôte. 50
Environs de la ville de Tobolsk. 51
Productions naturelles. *ibid.*
La chaſſe des Hermines. 52
Abondance d'excellents poiſſons. 53
Lieu nommé *Abalak*, où l'on dit que la ſainte Vierge fait des miracles. 54
La ville de Tara. *ibid.*
Différentes hordes de Tartares qui habitent les environs de cette ville, & ſpécialement les Théléïniens. 55
Comment ils reçurent le baptême dans une miſſion. *ibid.*
Réponſe d'une femme Théléïnienne qui avoit un mari borgne. *ibid.*
Mœurs & uſages de ces peuples. 56
Comme ils diſtillent leur eau-de-vie, *ibid.*
Religion des Tartares Théléïniens. 57
Leurs ſacrifices. *ibid.*
Les Tartares Abintſiens, & leurs uſages. 58
Les Tartares de Kondoma; leur maniere de fabriquer le fer. 59
Leurs prêtres ou ſorciers; leurs cérémonies religieuſes. 60
Les Tartares de la Tchouline; leur religion. *ibid.*

Comment on s'y eſt pris pour les convertir, & quel en a été le ſuccès. 61
Caractere général des Tartares Sibériens. 62
Ce qu'ils penſent de la vie que menent les Ruſſes. 63
Genre de vie des bateliers Mahométans de la Sibérie. *ibid.*
Leur portrait ; mets dont ils ſont très-friands ; maniere de l'apprêter & de le manger. 64
Deſcription des forts de Sibérie. 65
Lac de Jamichéva. 66
Sel que ce lac produit ; ſa ſingularité. *ibid.*
Le fort de Sempalat ; ce que c'étoit autrefois. 67
Feuilles de papier qu'on y trouve. *ibid.*
Pierre le Grand en a envoyé quelques bandes à Paris, à l'académie des inſcriptions. 68
Le palais d'Ablainkit ; ce qu'on y trouve, *ibid.*

LETTRE LXXIX.

SUITE DE LA SIBERIE.

LEs plaines de Baraba. 70
Brigandages qu'y exercent les Kalmouks & les Coſaques. *ibid.*
Caractere de ces peuples. 71
Comment ſe fait ici la chaſſe du cerf. 72
Habitants des plaines de Baraba. *ibid.*
Etabliſſement de la ville de Tomsk ; ſa deſcription. 74
Tomsk eſt le paſſage de toutes les caravanes ; il s'y fait un grand commerce. 74

Débauche des Tomskains. 74
La Saint Michel eſt pour eux une grande fête. 75
Mariage d'un jeune homme ſurpris avec une fille. *ibid.*
Dévotion à une image de Saint Nicolas. 76
Bêtes fauves eux environs de Tomsk. *ibid.*
Poiſſons qui ſe pêchent dans la riviere de la Tomm, & la maniere de les prendre. 77
La ville d'Yéniſeisk ; route qui y conduit. 78
L'amour des habitants de cette ville pour les plantes médicinales ; & d'où leur vient ce goût. 79
Peau de l'animal appellé *pieſſy*. 80
Les Oſtiakes, peuples ſauvages de la Sibérie, *ibid.*
Leurs logements, leurs vêtements, leur nourriture, &c. 81
Ce qu'ils diſent aux ours, quand ils les ont tués. *ibid.*
La religion des Oſtiakes. 82
Mœurs & uſages de ces peuples. 83
Propreté des femmes. 84
Leurs mariages. 85
Uſage ſingulier pour connoître l'infidélité d'une femme. 86
Les femmes Oſtiakes paroiſſent accoucher ſans douleur. *ibid.*
Noms que les Oſtiakes donnent à leurs enfants. 87
Quelles ſont les occupations de ce peuple. *ibid.*
Sa fidélité dans le commerce. 88
Ses richeſſes conſiſtent dans les chiens & les rennes. *ibid.*

Les chiens menent les traîneaux. 88
Ce qui s'obſerve à la mort d'un habitant. 89
Uſage des femmes à la mort de leurs maris. *ibid.*
Idoles des Oſtiakes ; comment ils les traitent. 90
Leurs ſacrifices. 91
Comment ces peuples ſe gouvernent. *ibid.*
Comment ils font leurs ſerments. 92
Les Samoyedes, autre nation ſauvage de la Sibérie. 93
Ils ſont jaloux de leurs femmes. *ibid.*
Idées des Samoyedes ſur la divinité. 94
L'éducation qu'ils donnent à leurs enfants : indépendance de ces derniers. 95
Les Samoyedes ſe nourriſſent de leur pêche & de leur chaſſe. *ibid.*
Mœurs & uſages des Samoyedes. 96
Leur portrait. 97
Singularité qui ſe trouve chez les hommes & chez les femmes. *ibid.*
Soupçons des maris contre les femmes. 98
Mal-propreté des Samoyedes. 99
Leurs habillements, leurs logements. 100
Ce qui ſe pratique à la naiſſance des enfants. 101
Ce qui ſe pratique aux enterrements. *ibid.*
Amour de ce peuple pour les ſortileges. 102
Uſage des rennes pour conduire les traîneaux. 103
Comment ſont fait ces traîneaux. *ibid.*
Deſcription d'une renne. 105
De quoi ſe nourrit cet animal. *ibid.*
Son extrême utilité. 106
Les ſoins & les attentions qu'il exige. 107
Maladie auxquelles il eſt ſujet. 108

Maniere de le conduire & de le gouverner. 109
Rennes domeſtiques & rennes ſauvages. 110
Maniere de prendre ces dernieres. 111
Vertus & qualités des Samoyedes. *ibid.*
Depuis quel temps ils ſont ſoumis à la domination Ruſſe. 112
Quelle eſt leur origine. 113

LETTRE LXXX.

Suite de la Siberie.

LA ville de Kraſnoyark. 114
Les Slouvichies, troupes Sibériennes. *ibid.*
Fertilité des terres dans les environs de Kraſnoyark. 115
Antiquités qu'on y découvre; Tartares de ce pays. 116
Uſage des ſages-femmes de la ville de Kraſnoyark. 117
La fête de l'*écoute*, qui ſe célebre la veille des Rois. 118
Temps où le gouverneur viſite les villages voiſins. 119
Comment les Tartares viennent payer le tribut. *ibid.*
Deſcription du lac de Baïkal. 120
Reſpect qu'ont les matelots pour ce lac, qu'ils appellent la *mer ſainte*. 121
Hiſtoire d'un pilote Allemand à ce ſujet. *ibid.*
Comment on pêche dans ce lac. 122
Nations qui habitent les environs du lac Baïkal. *ibid.*
Les Bourates; leurs mœurs & uſages. 123

Habillements des hommes, des femmes & des filles. 123
Maniere dont ils préparent le thé. 124
La religion des Bourates. 125
Habillement des prêtres dans l'exercice de leur miniſtere. 126
Maniere dont ces peuples en uſent avec leurs prêtres, *ibid.*
Ornements des femmes. 127
Les Bratskains, autre eſpece de Bourates. 128
Leur religion. 129
Uſages & mœurs des ces peuples. 130
Leurs ſacrifices & la conſécration d'un cheval. 131
Les Yakoutes, autres Tartares des environs du lac Baïkal. 132
Divinités de ces peuples. *ibid.*
Leur uſage dans les maladies. 133
Ce qui ſe pratique aux enterrements. 134
Coutume ſinguliere lorſqu'on quitte un ami. *ibid.*
Féte qui ce célebre tous les ans pour ſe rendre les dieux favorables. *ibid.*
Rocher révéré comme une divinité chez les Yakoutes. 136
Quelle idée ce peuple a des monſtres. *ibid.*
Idoles des Yakoutes. 137
Uſage incroyable qui ſe pratique parmi eux. *ibid.*
De quoi ils ſe nourriſſent. 138
Portrait des Yakoutes. 139
Comment ils traitent leurs vieillards & les perſonnes infirmes. 140

LETTRE LXXXI.

Suite de la Siberie.

Villes situées aux environs du lac Baïkal, & la maniere d'y arriver. 141
La ville d'Irkoutsk; sa fondation, son gouvernement *ibid.*
Mœurs de ses habitants. 143
Maladie épidémique qui regne dans cette ville. *ibid.*
Ses environs sont agréables; productions naturelles. 144
La ville de Selinginsk; sa situation. 145
Comment les Cosaques traversent à cheval la riviere de Sélenga, qui donne son nom à la ville de Sélinginsk. *ibid.*
Beauté du pays aux environs de cette ville. 146
L'omoule, sorte de poisson de la Sélenga. 147
La ville de Nertchinsk tombe en décadence; & pourquoi. 148
Débauches de ses habitants. 149
La ville d'Oudinsk; ses habitants, ses environs. *ibid.*
La ville d'Elimsk; mœurs & usages de ses habitants. 150
Les Tunguses, nation Tartare, qui habitent les environs de cette ville. 151
Comment ils en usent envers leurs idoles. *ibid.*
Ces peuples s'impriment diverses figures sur le visage; trait singulier à ce sujet. 152
Gouvernement des Tunguses; leurs serments. 153

Leurs habillements, leurs uſages. 154
La Léna, riviere fameuſe de la Sibérie. *ibid.*
La ville d'Yakoutsk, capitale de la province de ce nom. 155.
La longueur de l'hiver dans ce pays. *ibid.*
Uſage des habitants d'Yakoutsk. 156
Comment ſe fait la chaſſe des zibelines. *ibid.*
Sociétés formées pour cette chaſſe. *ibid.*
Loix établies dans cette ſociété. 157
Deſcription des zibelines; leur prix. 158
De quoi elles ſe nourriſſent. 159
A qui elles ſont envoyées. 160
Commerce de grains & de farines ſur la Léna. 161
Eau-de-vie dont on fait uſage dans ce pays. 162
Les femmes en boivent comme les hommes. 163
Le froid eſt ſi grand, que le nez, les oreilles ſe gelent; quel remede on emploie alors. *ibid.*
La briéveté des jours à Yakoutsk durant l'hiver. 164
Les marmotes y abondent. *ibid.*
Les Ruſſes font des fenêtres de glace. 165
Limites qui ſéparent la Chine de la Sibérie. *ibid.*
Uſage particulier aux payſans de la Sibérie. 166
Les Sibériens ſont fort ſujets à l'ivrognerie. 167
Pareſſe des laboureurs Sibériens. 168
Ce qui ſe pratique à l'égard des ſoldats & des exilés. *ibid.*
Ce que font les Sibériens qui vont d'un pays à un autre. *ibid.*
Il y a peu d'ouvriers en Sibérie, excepté des maréchaux qui ſont tous arracheurs de dents. 169

Confiance des Sibériens dans leurs ſorciers. 170
Fontaines & montagnes de ſel en Sibérie. *ibid.*
Le talc eſt commun en quelques endroits de la Sibérie. 171
Montagnes diſpoſées en forme de colonnades. 172
Autres montagnes d'où l'on tire de l'aimant. *ibid.*
Autres montagnes où l'on trouve du beurre de pierre. 173
L'orgeli, animal de Sibérie. *ibid.*
Le ſeiga, autre animal de Sibérie. 174
L'hyene, animal terrible. 175
Os ou corne de mammont. 176
Ce que diſent les Tartares de cet animal. *ibid.*
Les os de mammont ſont-ils des os d'éléphant ? 177
Le ſentiment le plus vrai, eſt que ce ſont des dents de vaches marines. 178
Pourquoi ces os ſont ſi communs en Sibérie. *ibid.*
Eſpece de juſquiame qui croît en Sibérie; ſes propriétés. 179
Les aſperges de Sibérie fort vantées. 180
Le voloſſe, maladie commune dans ce pays. 181
Orages & climat de la Sibérie. 182
Idée qu'on doit ſe former de ce pays. *ibid.*
Deſcription de ſes campagnes. 183
Ce que peut être un jour la Sibérie. 184
Les changements heureux qui y ſont déjà arrivés. 185

LETTRE LXXXII.

La nouvelle Zemble.

Des matelots descendent dans ce pays inhabité. 186
Ils y apperçoivent des ours que les cris font fuir. 187
Glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur. *ibid.*
Un ours s'approche du navire. *ibid.*
Un autre vient le lendemain, & est tué. 188
Les glaçons s'entassent & forment des especes de montagnes. 189
On construit une hutte pour loger les gens de l'équipage. 190
Combat contre deux ours. *ibid.*
Froid excessif. *ibid.*
Autre combat contre des ours. 191
Chasse aux renards blancs. *ibid.*
Occupation des gens de l'équipage dans la hutte. 192
Horreur de leur situation. *ibid.*
Ils sont dans le cas de craindre que les vivres ne leur manquent. 193
Le froid empêche de laver le linge. *ibid.*
La fumée est un autre fléau. 194
Le froid augmente ; la consternation est générale. *ibid.*
Le bois manque ; le froid est à son plus haut degré. 195
Il diminue insensiblement. 196
Les ours reviennent après les grands froids. *ibid.*

Visite de ces cruels animaux; on les attaque. 197
Spectacle singulier d'un amas de glaçons. 198
Mémoire laissé dans la hutte, où cette horrible situation est décrite. 199
Description de cette contrée. 200
Espece de lapins de la nouvelle Zemble. *ibid.*
Comment les canards déposent leurs œufs dans ces pays froids. 201
Les vaches marines; leur description. *ibid.*
Des gens ont prétendu que la nouvelle Zemble étoit habitée. 203
Ce que des voyageurs ont raconté à ce sujet. *ibid.*
Ils prétendent avoir conduit des Zembliens en Danemarck. 204
Il y a apparence que c'étoient des Samoyedes, voisins de la nouvelle Zemble. 206
Ce qui arriva à des voyageurs dans une isle voisine du détroit de Weigatz. 207
Catastrophe épouvantable, causée par un ours blanc. *ibid.*
Il égorge deux personnes de l'équipage. 208
Action extraordinaire de bravoure & de courage. 209
Pêche d'une vache marine. 210
Caractere de ces animaux. 211
Rencontre de plusieurs personnes exilées en Sibérie. 213
Histoire de ces exilés. *ibid.*
Leur maniere de vivre dans les forêts de la Sibérie. 214
Leur industrie à se bâtir des cabanes, & à se pourvoir de provisions. 216
Description de ces cabanes. *ibid.*
Sort cruel de ces exilés. 217

La ville de Papinowgorod. 219
Maniere dont on reçoit, dans cette ville, les gens auxquels on veut témoigner de la considération. 220
Punition singuliere d'une femme qui avoit assassiné son mari. *ibid.*
Remarques générales sur les habitants de quelques endroits de la Sibérie. 221
Habillements des hommes & des femmes. 222
Caractere des naturels de la Sibérie. 223

LETTRE LXXXIII.

La Russie.

Le royaume d'Astracan; sa situation. 224
Sous quel Czar il a été soumis à la Russie. 225
De quels peuples est composé l'empire de Russie. *ibid.*
Commencement de cette domination. 226
Rurich, chef de la premiere race des souverains de Moscovie. *ibid.*
Son fils Igor épouse Oléga, fille d'un de ses généraux. *ibid.*
Histoire de leurs amours. 227
Oléga devient veuve, & venge la mort de son mari tué dans un combat. 228
Elle va à Constantinople, & y embrasse la religion Chrétienne. 229
Volodimir, son petit-fils se fait Chrétien. *ibid.*
Il partage ses états entre ses enfants; ce qui cause de longues guerres. 230
Les Tartares profitent de ces troubles, pour s'emparer de la Russie. *ibid.*

Le Czar Baſilowitz délivre ſa nation du joug des Tartares. 231
Baſilowitz le Tyran, petit-fils du précédent. *ibid.*
Les horreurs de ſon regne. 232
Comment il traite l'archevêque de Novogorod. 233
Trait de bizarrerie de la part de ce prince. 234
Autre trait de bizarrerie. 235
Comment il en uſe envers ſes courtiſans. envers quelques Anglois, envers des payſans. 236
Ce qu'il dit à des voleurs. 237
Mort de ce prince. 238
Borits-Gudenow uſurpe le trône. *ibid.*
Le faux Démétrius. 239
Zúsky monte ſur le trône. *ibid.*
D'autres faux Démétrius. 240
Michel Romanow, chef de la race de Pierre-le-Grand, eſt élu Czar. *ibid.*
Alexis, fils de Michel. *ibid.*
Anecdote concernant ſon mariage. 241
Son regret d'avoir tué un homme. 242
Portrait de ce prince. *ibid.*
Pierre-le-Grand; merveille de ſon regne. 243
La ville de Tétoosk; ſa deſcription, *ibid.*
Punition d'un homme qui s'étoit mêlé de prophétiſer. 244
Loi de Pierre-le-Grand contre les devins. *ibid.*
Le knout, ou le fouet, punition ordinaire en Ruſſie. 245
Ce qu'on penſoit autrefois du bourreau dans ce pays. *ibid.*
Comment on donne la queſtion aux criminels. 246

Les ſupplices attachés à différents crimes. 246
La ville de Simbirsky ; ſa deſcription. 248
Le dimanche des Rameaux ſe célebre en Ruſſie avec beaucoup de ſolemnité. *ibid.*
Proceſſion qui ſe faiſoit autrefois ce jour-là. 249
La montagne aux filles ; ce que c'eſt. 251
Colline qui contient des mines de ſoufre. *ibid.*
Le tombeau du roi Mammon ; ce que c'eſt, *ibid.*
Plaiſanterie d'un Moſcovite. 252
La ville de Samara. *ibid.*
La maniere dont on célebre en ruſſie, la fête de Pâque. 253
Ce qui ſe pratiquoit autrefois ce jour-là par l'archevêque & le Czar. 254
Combien l'ivreſſe eſt commune en Ruſſie, ſur-tout les jours de grandes fêtes, même parmi les femmes, *ibid.*
Montagnes des ſerpens; ce que c'eſt. 255
La ville de Saratof. 256
Foire de Tartares; leurs tentes, leurs mœurs. *ibid.*
Les Coſaques ; leurs mœurs. 257
Danſes Ruſſes. 258

LETTRE LXXXIV.

Suite de la Russie.

La ville de Czaritza, près de laquelle le Czar Pierre voulut faire creuſer un canal. 259
La ville de Tzornoyar. *ibid.*
Les Tartaires Nogais qui ſont dans les environs de cette ville. *ibid.*

Mœurs, uſages & coutumes des Nogais. 260
Occupation de leurs femmes. 261
La ville d'Aſtracan; ſa deſcription. 262
Son commerces *ibid.*
Son caravanſerai; ſon marché. 263
Abondance de poiſſon qui ſe trouve dans le Volga, près d'Aſtracan. *ibid.*
Le ſterlet, poiſſon très-eſtimé. *ibid.*
Le caviar, qui ſe fait avec des œufs d'eſturgeon; ce que c'eſt. 264
On en fait un grand commerce. *ibid.*
Marchés d'Aſtracan; qui ſont ceux qui ont droit d'y vendre. 265
Tartares d'Aſtracan, & maniere dont leurs femmes ſont habillées. *ibid.*
Gouvernement de cette ville pour la police. 266
Vignobles qui ſont dans ſes environs; & celui qui les a cultivés le premier. 267
Fertilité des iſles formées par le Volga, auprès d'Aſtracan. *ibid.*
Couſins & autres moucherons nombreux qu'on y trouve. 268
Agneaux d'Aſtracan, fourrure très-précieuſe. *ibid.*
Ce pays prdduit beaucoup de ſel. 269
Agneau de Tartarie, plante ſinguliere & fabuleuſe. *ibid.*
Ce qu'on doit penſer de cet animal-plante. 270
La ville de Saratof. 271
S'il faut employer les liqueurs fortes & ſpiritueuſes pour chaſſer le froid. 272
Ce qui ſe pratique aux funérailles en Ruſſie. 273
Comment on enſevelit le mort. 274

On emploie des femmes pleureuſes pour accompagner l'enterrement. 274
Ce qui s'obſerve par ces femmes & par les prêtres pendant la marche. 275
Ce qui ſe pratique lorſqu'on arrive au lieu de la ſépulture. *ibid.*
Atteſtation de bonne vie & de bonnes mœurs, que les prêtres donnent au défunt, pour lui ſervir de paſſeport. 276
Feſtins préparés pour ceux qui ont aſſiſté au convoi funebre 277
Ce qui ſe fait le jour de l'anniverſaire. 278
Digreſſion ſur le pays de Kamtschatka. 279
Maniere dont s'y font les mariages. *ibid.*
Surveillantes établies pour empêcher que l'amant ne ſe ſaiſiſſe de ſa maîtreſſe. 280
Difficultés que rencontre un jeune homme, à moins qu'il ne ſoit d'intelligence avec ſa future. 281
Viſite que les jeunes époux rendent à leurs parents. 282
Ce qui ſe pratique aux mariages des veuves. 283
Loix concernant les mariages en Ruſſie. 284
Punition de l'adultere. *ibid.*
La polygamie eſt proſcrite chez les Ruſſes. 285
Autrefois les Moſcovites ſe marioient ſans avoir vu les perſonnes qu'ils devoient épouſer; le Czar Pierre a changé cet uſage. 286
Coutumes obſervées le jour qui précede le mariage. *ibid.*
Cérémonies obſervées à l'égliſe. 287
Ce qui ſe pratique, lorſqu'on eſt de retour à la maiſon. 288

On examine s'il eſt vrai que les femmes Ruſſes aiment à être battues par leurs maris. 289
Anecdote à ce ſujet. 290
Reſſemblance de cette anecdote, avec un ancien fabliau. 291
Caractere & défauts des femmes Ruſſes. 293
Dureté de leurs maris envers elles. 294
Cérémonie du fouet, & autre coutume ſemblable. *ibid.*
La plupart de ces uſages ne ſubſiſtent plus en Ruſſie. 296

LETTRE LXXXV.

SUITE DE LA RUSSIE.

LA ville de Swyaſtky; cérémonies du baptême des enfants en Ruſſie. 298
Comment on baptiſe les perſonnes qui embraſſent la religion Moſcovite. 300
Il y a des endroits en Ruſſie, où les baptiſés n'ont point de marraines, & ont deux parrains. 301
Devoirs des parrains. *ibid.*
Faucons des environs de la ville de Subaczar, les meilleurs qu'il y ait au monde. *ib.*
Différentes façons de pêcher ſur le Volga. 302
Différents Carêmes obſervés par les Moſcovites. 303
Le Czar Pierre en a modéré la rigueur. 304
Quelle nourriture eſt regardée comme impure chez les Ruſſes. 305
Les champignons ſont leurs mets favoris. *ibid.*

Quelle eſt leur boiſſon ordinaire. 305
Combien les Moſcovites ſont ſujets à l'ivrognerie. 306
Forêts d'ormeaux ; uſage que l'on fait de ces arbres. 307
Baſiligorod, ville de Ruſſie. *ibid.*
Les Strélitz, milice Ruſſienne, détruite par Pierre le Grand. 308
Leur punition pour s'être révoltés. 309
Comment le même empereur traite le clergé Moſcovite. 310
Quelle étoit la dignité & l'autorité du patriarche de Ruſſie. 311
Cette dignité a été abolie par le Czar Pierre. *ibid.*
Il lui ſubſtitue un conſeil de religion, ſous le titre de *ſynode perpétuel*. Ce que c'eſt que ce ſynode. 312
Les évêques de Ruſſie ſont tirés de l'état monaſtique. 313
Quels ſont leurs vêtements, & leurs obligations. *ibid.*
La ville de Niſenovogorod. 314
Bains de Ruſſie. *ibid.*
Les hommes & les femmes fréquentent les mêmes bains, & y paroiſſent nuds. *ibid.*
Extrême indécence des femmes. 315
Autre façon de prendre le bain dans des étuves. *ibid.*
Culte preſque idolâtre que les Ruſſes rendent aux images de S. Nicolas. 316
Comment ſont faites ces images. 317
Comment ils les achetent. 318
Ce qu'ils en font quand elles ſont vieilles ou effacées. *ibid.*
Ornements qu'on mettoit à ces images. 319

Anecdote à ce ſujet. 319
Chaque maiſon a ſon S. Nicolas, que chacun ſalue en entrant. *ibid.*
Les Moſcovites attribuent à leurs images le don des miracles. 320
Fourberie de deux prêtres ſur ce ſujet. *ibid.*
Défenſes faites par Pierre-le-Grand, à ces images, de faire des miracles; & à ſes peuples, de ſe les prêter. 321
Effigie de la ſainte Vierge, peinte par S. Luc. *ibid.*
Ce qu'en penſent les Moſcovites. 322
Ce qu'on apprend aux enfants à l'égard des images. *ibid.*
Le crédit de S. Nicolas conſidérablement diminué en Ruſſie, depuis la canoniſation d'un nouveau ſaint. 323
Prêtres & moines de Ruſſie. *ibid.*
Leur ignorance. 324
Reſpect qu'ont les Moſcovites pour leur calotte. *ibid.*
Les évêques & les prêtres exercent publiquement la ſimonie. 325
On ne connoît point en Ruſſie nos abbés à ſimple tonſure. *ibid.*
On prêche peu en Moſcovie, & pourquoi. 326
Les couvents de l'un & de l'autre ſexe ſont fort nombreux dans ce pays. *ibid.*
Pourquoi on ſe fait religieux. *ibid.*
Auſtérité de la regle monaſtique. 327
Comment les moines ſavent s'en dédommager. *ibid.*
L'extrême ignorance des moines. *ibid.*
Les hermites du pays; leur vie. 328
Les religieuſes ſont peu régulieres. 329

Sages réglements du Czar Pierre pour les couvents d'hommes & de femmes. 329
Ridicule que ce prince a cherché à donner aux moines anciens, & au clergé Romain. 331
Bouffonnerie faite à ce ſujet. *ibid.*
Cabarets pour les pauvres en Ruſſie. 333
Différentes villes Moſcovites. *ibid.*
Canal pour ouvrir une communication en différentes mers. 334

LETTRE LXXXVI.

Suite de la Russie.

LA ville de Moſcow, autrefois la capitale de la Ruſſie. Sa ſituation. 335
Ce qu'elle étoit, ce qu'elle eſt. 336
Ses édifices. *ibid.*
On conſerve à Moſcow une robe de Notre-Seigneur; hiſtoire de cette relique. 337
Autres effets précieux que l'on conſerve dans le tréſor d'une égliſe de Moſcow. 338
Portrait de la ſainte Vierge, peint par S. Luc. 339
Groſſe cloche de Moſcow. *ibid.*
Ce que c'eſt que la ville Chinoiſe à Moſcow. 340
Ce que c'eſt que la cité royale. 341
Embelliſſements faits à Moſcow par les derniers Czars. *ibid.*
Maiſons de bois, bâties ſur la glace. 342
Bains publics. 343
Nombre des égliſes. *ibid.*
Les environs de Moſcow. 344
Groſeilles particulieres qu'on y recueille. 345
Légumes qui y croiſſent. *ibid.*

C'eſt à Moſcow principalement, qu'il faut étudier les mœurs des Moſcovites; & pourquoi ? 346
Réforme des mœurs Moſcovites, par le Czar Pierre. 347
Ruſticité des anciennes mœurs de la Ruſſie. 348
Anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Bonne opinion que les Ruſſes ont d'eux-mêmes. 349
Deſpotiſme des anciens Czars. 350
Le clergé abuſoit de ſon pouvoir, & ſe croyoit égal au ſouverain. *ibid.*
Tableau de l'ancienne ruſticité Moſcovite. 351
Quel changement y apporte Pierre-le-Grand. 352
Oſtacles qu'il y trouve de la part de ſon peuple. *ibid.*
Ses ſuccès. 353
Il donne l'exemple de l'obéiſſance & de la ſubordination. 354
Il invite les étrangers à venir dans ſes états. 355
Comment il excite l'émulation des troupes. 356
Il crée une marine en Ruſſie. *ibid.*
Il va s'inſtruire dans les chantiers de Hollande, où il travaille comme un ſimple manœuvre. 357
A ſon retour, il fait des établiſſements de toute eſpece, pour policer ſes ſujets. 358
Quels ſont les moyens qu'il emploie. 359
Commerce du tabac établi en Ruſſie, où il avoit été défendu. *ibid.*
Changements admirables qui ſe font dans

toutes les parties de l'adminiſtration, par les ſoins de ce monarque. 360
Portrait du peuple Ruſſe. 361
Portrait des grands ſeigneurs. 362
On ignore en Ruſſie, les bienſéances reçues dans la ſociété. 363
Ivrognerie des hommes & des femmes Ruſſes. *ibid.*
L'amour de la ſervitude fait le caractere de ces peuples. 364
Comment les grands étoient traités par le Czar. 365
Comment on traitoit les médecins. *ibid.*
Attachement des Moſcovites pour leur barbe. 366
Habillement des anciens Ruſſes. 367
Comment le Czar Pierre parvint à le changer. *ibid.*
Ce prince corrigeoit ſon peuple par le ridicule. 368
Autrefois les étrangers étoient vêtus, en Ruſſie, à la mode des gens du pays. 369
Comment le Czar paroiſſoit en public. 370
Réception des ambaſſadeurs. 371
Oppoſition de cette pompe avec la ſimplicité de Pierre I. 372
Habits du peuple Ruſſe & des payſans. 373
Habillement des femmes. 374
Les femmes du bas peuple mettent du rouge & des mouches. 375
Ce qu'étoient autrefois les maiſons ou logements des Ruſſiens, & leurs ameublements. 376
Ce qu'ils ſont aujourd'hui. *ibid.*
Ancienne ſimplicité des repas Ruſſes. 377
Comment les femmes y paroiſſent. 378

Pierre I voulut que déſormais les femmes fuſſent admiſes dans la ſociété des hommes. 379
L'hydromel eſt la boiſſon ordinaire des Moſcovites; comment ils la font. 380
Uſage de ces peuples de dormir après leur dîner. 381

LETTRE LXXXVII.

Suite de la Russie.

LE kibic, voiture Moſcovite. 382
Route de Moſcow à Voronez. *ibid.*
Deſcription de la ville de Voronez. 383
Moulin à vent d'une eſpece ſinguliere. 384
Premiere flotte Moſcovite conſtruite à Voronez. *ibid.*
Hiſtoire de la Czarine, femme de Pierre I. 385
Ce qu'on penſe en Ruſſie du projet de la Sorbonne, de réunir l'égliſe Latine avec l'égliſe Grecque. 386
Le Czar étoit attaché à ſa religion. 387
Deſcription des égliſes Grecques. 388
Comment ſe fait l'office divin dans le rit Grec. *ibid.*
Ancienne ſecte de Ruſſie, qui ſubſiſte encore, & qui paie au ſouverain une taxe plus forte que les autres ſujets. 389
Abominations qu'on leur attribue. 390
La religion Luthérienne eſt la plus étendue en Ruſſie, après la Grecque. 391
Les Calviniſtes & les Catholiques y ont auſſi des égliſes. *ibid.*

Hiſtoire de Czarowitz, fils du Czar Pierre, condamné à mort. 392
La femme du Czar a-t-elle contribué à cette mort? 393
Bruits répandus à ce ſujet. 394
Hiſtoire de la fortune du Prince Menzikof. 395
La province de Belgorod. 397
Maniere de percevoir les revenus du Czar. *ibid.*
En quoi conſiſtent ces revenus. 398
On ne connoît guere en Ruſſie les fortunes immenſes & rapides des gens de finances. 399
Portrait des Coſaques de l'Ukraine. 400
Leur gouvernement. 401
Hiſtoire de Mazeppa, leur général. 402
Il trahit le Czar. 403
Vengeance de Pierre I. 404
Mazeppa s'attache d'autres Coſaques. *ibid.*
Portrait de ces peuples. 405
Kiovie, capitale de l'Ukraine. 407
Autres lieux remarquables de cette province. 409
Forces militaires de la Ruſſie. *ibid.*
Milice défenſive & offenſive. 410
Divers grades militaires. 411
Artillerie Ruſſienne. 412
Forces maritimes. *ibid.*
Ville & gouvernement de Smolensko. 413
La province de Livonie. 415
Son commerce. 416
La ville de Riga ſa capitale. 417
Marienbourg, patrie de la Czarine Catherine. *ibid.*
Comment ſe faiſoient les mariages des anciens Czars. 418

Troubles domeſtiques entre le Czar & ſa femme. 419
Anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Hiſtoire du fameux Patkul. 420
Amours des Czarines Catherine, Anne & Eliſabeth. 422

LETTRE LXXXVIII.

Suite de la Russie.

LEs villes de Twer & de Novogorod. 423
Commerce de cette derniere ville. 424
Ce qu'elle étoit avant l'établiſſement du Chriſtianiſme dans ce pays. 425
Miracle de S. Antoine. *ibid.*
Chemin de Moſcow à Pétersbourg. 426
Deſcription de la ville de Pétersbourg. 427
Obſtacles qu'il a fallu vaincre pour bâtir cette ville. 428
Comparaiſon de la ville de Salente par Idoménée, & de Pétersbourg par Pierre le-Grand. *ibid.*
Situation de Pétersbourg. 429
Embelliſſements & établiſſements que le Czar procure à cette ville. 430
Ses maiſons, ſes égliſes, ſes palais. 431
Seconde comparaiſon de cette ville avec Salente. 432
Le nombre des habitants de Pétersbourg. 433
Les anciens uſages commencent à ſe rétablir en Ruſſie. 434
Les Moſcovites aiment à jeûner; anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Portrait de l'impératrice Eliſabeth. 436
Portrait & éloge de la Czarine régnante en 1768. *ibid.*

De la ſucceſſion à la couronne de Ruſſie, dans les premiers temps de la monarchie. 438
Titres des anciens Czars. 439
Diſtinction de pluſieurs Ruſſies. 440
Les armes de l'empire. *ibid.*
Ancienne maniere dont on recevoit les ambaſſadeurs. 441
L'ancienne étiquette du palais des Czars. 443
Les Ruſſes ne laiſſent point voir leurs enfants. 444
Anciens tribunaux de Moſcovie. 445
Le tribunal du patriarche. 446
Maniere de juger les affaires chez ces peuples. 447
Manieres de faire leurs ſerments. *ibid.*
Corps de droit en Ruſſie. 448
Les anciens Czars, & Pierre-le-Grand lui-même ont exécuté des ſentences de mort contre des criminels. 449
Anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Hiſtoire du célebre Lefort, intime ami de Pierre-le-Grand. 450
Réforme faite par Pierre I, dans les loix & la conſtitution du gouvernement. 451
Le ſénat de Ruſſie. 452
Le clergé en Ruſſie. 453
Le corps des marchands 454
Les eſclaves. 455
Les artiſans. 456
Différentes claſſes de la nobleſſe 457
Principes des Ruſſes ſur la nobleſſe. 458
Les principes des Czars Théodore & Pierre I, ſont tout différents. 459
La conſtitution du gouvernement de Ruſſie eſt toute militaire. *ibid.*
Ordres de chevalerie de la Ruſſie. 460
Luxe des ſeigneurs Ruſſes; leur table. *ibid.*

Table de la Czarine. 461
Droit d'hérédité en Ruſſie. *ibid.*
On n'y connoît point les biens ſubſtitués. *ibid.*
On n'y porte point des noms de terre. 462
Environs de Pétersbourg; le fort de Cronſlot. *ibid.*
Le château & la ville de Cronſtadt. 463
La ville de Schluſſelbourg. *ibid.*
Maiſons de plaiſance des Czars. 464
Monaſtere de S. Alexandre, & de la Trinité. *ibid.*
Différents climats de la Ruſſie. 465
Ses productions naturelles dans ſes provinces méridionales. *ibid.*
Ses lacs, ſes rivieres, ſes mers. 467
Bêtes fauves qui peuplent ſes forêts. 468
Abondance de gibier. *ibid.*
Autres productions de la Ruſſie, qui ſont pour elle l'objet d'un grand commerce. *ibid.*
Froid exceſſif du pays. 469
La partie du nord eſt peu abondante. *ibid.*
Population de la Ruſſie. 470
Monnoie du pays, poids & meſures. *ibid.*
La garde des rues, la nuit & le jour, dans les grandes villes. 471
Autres parties de la police. *ibid.*
Jardins publics de Pétersbourg & de Moſcow. *ibid.*
Occupations des femmes. 472
Réglements contre les mendiants. *ibid.*
Hôpitaux. 473
L'apothicairerie de Moſcow. *ibid.*
Ce qu'on doit conclure du renouvellement de l'empire de Ruſſie. 474

Fin de la Table des Matieres.

627223